
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

GoogleTM books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

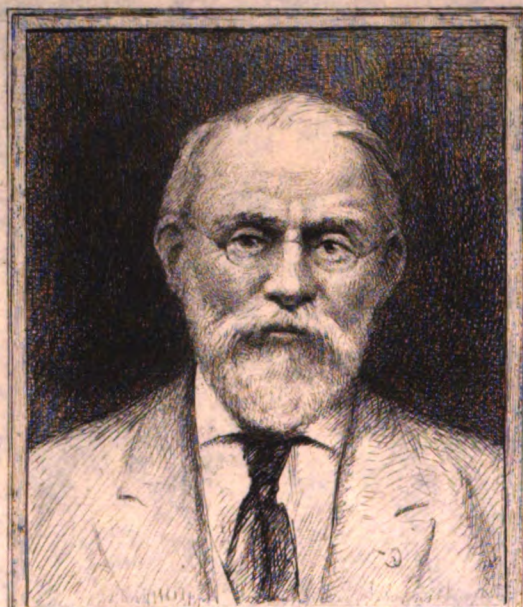
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

B 49980 1



SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY OF MICHIGAN
GENERAL LIBRARY

1440 R. K. 1930

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DES
HAUTES-ALPES

DIX-NEUVIÈME ANNÉE
DEUXIÈME SÉRIE. — N° 33

1^{er} Trimestre 1900



GAP
IMPRIMERIE JOUGLARD — L. JEAN ET PEYROT SUCCESEURS
—
1900

DC
b11
A553
S 8

11
11

Dunning
Nijhoff
10-21-26
13603

COMPOSITION
DU
CONSEIL D'ADMINISTRATION

de la
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

AU 1^{er} JANVIER 1900

Art. 6 et 7 des Statuts

BUREAU

Président : M. HUGUES (Edmond), avocat, rue Carnot,
à Gap.

Vice-présidents : M. DUMAS, Inspecteur des contribu-
tions directes, en retraite, à Gap.

— M. PINET DE MANTEYER (Léon), rentier à Gap.

Secrétaire : M. DUMAS, Alfred, , agrégé de l'Université,
professeur au Lycée de Gap.

Secrétaire-adjoint : M. MICHEL, greffier de la justice
de paix, bibliothécaire de la ville de Gap.

Trésorier : M. JEANSELME (Marius), agent des Mines
de la Grand'Combe, place du Revelly, à Gap.

COMITÉ D'ADMINISTRATION

MM. les MEMBRES du Bureau.

DAVIN (l'abbé), aumônier de la Providence, à Gap.

CLAVEL (Philippe), ancien receveur-économe des
établissements de santé, à Gap.

JOUGLARD (Ferdinand), , notaire, ancien Conseiller
général, à Gap.

IV

COMITÉ DE PUBLICATION

MM. ALLEMAND (l'abbé), curé de Jarjayes.

MONDET (Ernest), pharmacien, 1^{er} adjoint au maire
de Gap.

ROCHE Célestin, ingénieur civil, à Gap.

ROMAN (Joseph), I, , avocat, correspondant du
Ministère de l'instruction publique, à Gap.

SIBOUR (Ernest), rentier, route de Veynes, à Gap.

WILHELM, , ingénieur des Ponts et chaussées, 7,
rue du Palais de Justice, à Gap.

LISTE DES MEMBRES
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES
DES HAUTES-ALPES
AU 1^{er} JANVIER 1900

Membres d'Honneur

M. LE PRÉFET DU DÉPARTEMENT.
MGR L'ÉVÊQUE DU DIOCÈSE.
M. LE GÉNÉRAL commandant la subdivision.
M. LE MAIRE DE LA VILLE DE GAP.

Membres Fondateurs

MESSIEURS,

ARNAUD (François), , licencié en droit, notaire, à Barcelonnette (Basses-Alpes).
BLANCHARD-CHANCEL (Le Dr Raphaël), ✱, professeur à la faculté de médecine de Paris, membre de l'Académie de médecine, 226, boulevard St-Germain, à Paris.
CLAPIER, propriétaire, à Chabestan.
DUPONT-DELPORTE (le baron), ingénieur des chemins de fer P. L. M. à Grenoble.
FLOURENS, O. ✱, ancien ministre des Affaires étrangères, ancien député des Hautes-Alpes, 129, rue de la Pompe, Paris.
LAURENÇON (Léon), député des Hautes-Alpes, 21, avenue du Trocadéro, à Paris.
LAVALETTE (Mlle Fanny de), à Guillestre.

VI

TOURNIER, pasteur en retraite, à Pressy-Vendœuvre,
près Genève.

SANIAL DU FAY, ✱, ancien préfet, rue de Grenelle, 35,
à Paris.

VÉSIGNÉ (Louis), lieutenant d'artillerie, à Versailles.

Membres fondateurs décédés

MESSIEURS,

AMAT, ✱, ancien conseiller général, président honoraire
de la *Société d'Etudes* ; † 1895.

BERTHELOT, ancien vice-président du Conseil général
des Hautes-Alpes ; † 26 avril 1895.

BLANC (Xavier), sénateur, président du Conseil général
des Hautes-Alpes ; † 7 juin 1896.

BLANCHARD (Zéphirin), vicaire général, ancien supé-
rieur du Grand séminaire de Gap ; † 26 juillet 1897.

CHANCEL (Evariste), ancien député ; † 11 juillet 1882.

GOUZOT (Mgr), ✱, ancien évêque de Gap, archevêque
d'Auch ; † 1895.

GUILBERT (S. Em. le Cardinal), O. ✱, ancien évêque de
Gap et d'Amiens, archevêque de Bordeaux ; † 15 août
1889 (à Gap).

JACQUENET (Mgr), ancien évêque de Gap, évêque
d'Amiens (Somme) ; † 1^{er} mars 1892.

LAVALETTE (A. de), C. ✱ ; intendant militaire ; † 16 dé-
cembre 1888.

MARCELLIN (J.-E.), ✱, sculpteur ; † 16 décembre 1887.

PALLIAS (Honoré), ancien conseiller général des Hautes-
Alpes ; † en 1896.

TEISSIER, avocat à Gap ; † 25 août 1883.

Membres honoraires

MESSIEURS,

BERLUC PERRUSSIS (L. de), ancien président de l'*Académie d'Aix*, rue Cardinale, à Aix-en-Provence.

BLANCARD, archiviste en chef des Bouches-du-Rhône, à
Marseille.

VII

CHANTRE (Ernest), sous-directeur du *Muséum d'histoire naturelle*, à Lyon.

CHEVALIER (Ulysse), correspondant de l'Institut, à Romans (Drôme).

DELISLE (Léopold), C. ✱, membre de l'Institut, administrateur général de la Bibliothèque nationale, à Paris.

GUIGUES, O, receveur des finances en retraite, à Embrun.

JESSÉ-CHARLEVAL (le marquis de), président du conseil d'administration de la *Revue de Marseille et de Provence*, rue Breteuil, 10, à Marseille.

MISTRAL (Frédéric), à Maillane (Bouches-du-Rhône).

PLAUCHUD (Eugène), à Forcalquier.

ROCHAS-D'AIGLUN (A. de), O. ✱, lieutenant-colonel et administrateur de l'Ecole Polytechnique, à Paris.

Membres titulaires

MESDAMES,

CHANCEL (Marius), au château de Saint-Léon, à Cannes.

FERRARY-JULIEN (Amélie), à Embrun.

GAIGNAIRE, rentière, boulevard de la Liberté, à Gap.

LA MAZELIÈRE, (marquise de), rue Barbey-de-Jouy, 40, Paris.

VENTAVON (de), au château de Jarjayes, par Gap.

MESSIEURS,

ACHARD (l'abbé), curé de Trescléoux.

AGOSTINI, O, agent-voyer d'arrondissement, à Serres.

ALBERT (Aristide), receveur municipal en retraite, à Grenoble.

ALBRAND, agent-voyer à Tenès (Algérie).

ALLEMAND (l'abbé), curé de Jarjayes.

ALLIER, C. ✱, contrôleur de 1^{re} classe de l'administration de l'armée, en retraite, rue Elisée, 1 bis, à Gap.

ALLUIN, ✱, capitaine en retraite, rue Carnot, 57, à Gap.

ANTOINE, ancien député de Metz, trésorier-payeur général à Poitiers (Vienne)

ANZIANI (J.-P.), agent maritime, à Mostaganem (Algérie).

ARDUIN (Auguste), O, pharmacien, maire, à Embrun

VIII

- ARMAND (l'abbé), curé à Châteauroux-les-Alpes.
- AUBERT (Clément), O. ✱, ingénieur des chemins de fer de Bône-Guelma, à Bône.
- AUGIER (l'abbé Ernest), vicaire à Embrun.
- AUDOYER, ✱, Ⓐ, directeur de l'usine Sainte-Catherine, à Briançon.
- AYASSE (Dr), Ⓐ, médecin, place Ladoucette, 6, à Gap.
- BAILLE, ✱, chef de bataillon en retraite, major de réserve rue Reynard, 9, Marseille.
- BARDE, négociant, avenue de la Gare, Gap.
- BARLE (Adolphe), Directeur général de la compagnie Madrilène des gaz, 5, don Ramon de la Cruz, Madrid.
- BAYARD (l'abbé), vicaire à la Cathédrale de Gap.
- BELLON (l'abbé), curé de St-Appolinaire.
- BERAUD, juge au tribunal, rue de la Terrasse, 1, à Gap.
- BERCAND, O, ✱, colonel du 22^e d'infanterie, à Gap.
- BERGE (baron), G. C. ✱, ancien gouverneur militaire de Lyon, au château de la Malle, par Reims (Marne).
- BERNARD Antonin (l'abbé), secrétaire de l'Evêché, à Gap.
- BERTRAND (Ferdinand), I. Ⓐ, notaire, ancien président du conseil d'arrondissement, rue Carnot, 26, à Gap.
- BÉTHOUX (l'abbé), curé de Saint-Michel-en-Beaumont, par Corps (Isère).
- BIBLIOTHÈQUE des Archives de l'Isère, à Grenoble.
- BIBLIOTHÈQUE de la Ville, à Grenoble.
- BLACHE, négociant en épicerie en gros, rue de France, à Gap.
- BLANC Romuald, rédacteur à la direction des postes et télégraphes, avenue d'Embrun, à Gap.
- BONNIARD (Victor), Ⓐ, banquier, conseiller général à Embrun.
- BONNIOT (V. de), chan. tit. à Notre-Dame, rue de Rennes, à Paris.
- BONNIOT (Aug. de), chanoine honoraire de Gap, curé de St-Denis-la-Chapelle, à Paris.
- BOREL, ✱, vétérinaire militaire en retraite, adjoint au Maire, à Gap.
- BOUCHÉ DE BELLE, ancien conseiller général des Hautes-Alpes, avocat au Conseil d'Etat, rue Miromesnil, 16, à Paris,

IX

BOUFFIER (Amédée de), rue Fornerie, 17, à Valence (Drôme).

BRACHET, instituteur, à St-André-d'Embrun.

BROCHIER (Jean), secrétaire en chef de la mairie de Gap.

BRUN, contrôleur-rédacteur des contr. directes, à Gap.

BURLE, inspecteur des contributions directes, 4, rue Dorée, à Avignon.

BURLE (Joseph), notaire, à Carpentras (Vaucluse).

BUTLER (William Ellison), docteur de l'Université d'Oxford, 69 bis, chemin des Rosiers, à Maupas, Lausanne (Suisse).

CADORET, ✱, professeur départemental d'agriculture, rue Carnot, 28, à Gap.

CAILLAT, négociant en épicerie en gros, rue de France, à Gap.

CARAL, receveur-rédacteur à la direction de l'Enregistrement, à Gap.

CARAL, docteur en médecine, à Veynes.

CASTELLI (Charles), boulevard de la Liberté, à Gap.

CHABRAND, avocat, rue Casimir-Périer, 4, à Grenoble (Isère).

CHABRAND (Valentin), banquier, conseiller général, rue de la Blache, 3, à Gap.

CHAIX Léon, imprimeur, à Gap.

CHAMPSAUR (Dr), rue Carnot, 23, à Gap.

CHANCEL (Alphonse), ♀, conseiller général des Hautes-Alpes, à Briançon.

CHANCEL (Edmond), avenue Wagram, 111, à Paris.

CHAUVET (Joseph), docteur en droit, avocat, rue Voltaire, 19, à Grenoble (Isère).

CHEVALIER, docteur en médecine, place Saint-Michel, 3, à Marseille.

CHOVIN (l'abbé), à Grenoble.

CLAVEL (Philippe), ancien receveur-économe des établissements de santé, rue de la Trésorerie, à Gap.

COMMISSION de Météorologie, à Gap.

COOLIDGE (Rev. W.-A.-B.), am Sandisgenstutz, Grindelwald, canton de Berne (Suisse).

X

CRÉVOLIN (Marius), conseiller municipal, à La Gay, près Gap.

CROZET (Ernest de), hommes de lettres, à Oraison (Basses-Alpes).

DAVIN (l'abbé), aumônier de la Providence, à Gap.

DAVIN Martial, ✱, sous-directeur honoraire du ministère de la marine, villa des Charmilles, aux Vertus, par Offrancville (Seine-Inférieure).

DELAFONT (Octave-Auguste), au ministère des finances, dette inscrite, corridor du nord, à Paris.

DEVÈZE, ✱, colonel en retraite à Coublevie, près Voiron (Isère).

DISDIER DE ROUSSET (Henri), avocat, à Bonne, près Gap.

DORCHE, percepteur à Gap.

DUHAMEL (Henri), à Gières, près Grenoble.

DULTIER (Albert), propriétaire, au château de Montmorin, par L'Epine.

DUMAS, inspecteur des contributions directes, en retraite, rue Carnot, 63, à Gap.

DUMAS, (Alfred), I. ♂, professeur au Lycée, faubourg Ste-Colombe, 1, à Gap.

DUSSERRE-TELMON (l'abbé), au Canada, Vanklek hill, province d'Ontario.

EBERLIN, pharmacien, boul. de la Madeleine, 1, à Marseille.

ESCALLE (Hippolyte), notaire, conseiller d'arrondissement, à Briançon.

ESPIÉ, I. ♂, direct. de l'enregistrement, à Privas (Ardèche).

ESPITALIER (Marius), négociant, conseiller municipal, avenue de Grenoble, à Gap.

EYRAUD (l'abbé), vicaire à la Cathédrale de Gap.

EYSSERIC (St-Marcel), ancien magistrat, à Sisteron.

EUZIÈRE, ✱, ♂, avocat, conseiller général, député des Hautes-Alpes, à Paris.

FABRE, avoué, à Gap.

FABRE, notaire, à Guillestre.

FAURE (Alphonse), commis à l'Inspection académique des Hautes-Alpes, à Gap.

FAURE (Joseph), avoué, rue Saint-Arey, à Gap,

XI

FAURE, O., pharmacien, ancien maire de la ville de Briançon.

FERRAND (Henri), avocat, 2, cours Berriat, à Grenoble.

FEUTRIER, maître d'hôtel, 106, West, 29 th. street rear, à New-York.

FORTOUL, chanoine honoraire, curé-archiprêtre, à Tallard.

GAIGNAIRE (Paul), licencié en droit, notaire, rue de France, à Gap.

GANDOULF, principal du collège à Saint-Jean-d'Angely (Charente-Inférieure).

GAP (Lucien), instituteur public, membre de plusieurs sociétés savantes, à Mérindol (Vaucluse).

GARNIER (Aug.), négociant, place Saint-Nizier, à Lyon.

GASSIER, ✱, ancien député, conseiller général des Basses-Alpes, à Barcelonnette.

GAUTIER, ✱, directeur des postes et télégraphes, en retraite, conseiller municipal, place St-Arnoux, 3 bis, à Gap.

GIVAUDAN (Ch.), ingénieur, 18, place Morand, à Lyon.

GIVAUDAN (Ferdin.), à Cordoba (République Argentine).

GONNET (Aimé), avoué près la Cour d'Appel, rue de la Madeleine, à Grenoble (Isère).

GONZALLÈS (Edouard), buffet de la gare, à Mâcon (S.-et-L.).

GRANDIDIER, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées en retraite, à Chambéry.

GRIMAUD (E.) conseiller à la Cour d'appel de Grenoble, hôtel de la Cité, à Grenoble.

GRIMAUD, ✱, ✱, ancien député, sénateur des Hautes-Alpes, 119, boulevard Saint-Michel, à Paris.

GUÉRIN (l'abbé), ch. hon., curé-archiprêtre, à Embrun.

GUÉRIN-LONG (Paul), docteur en droit, président du tribunal de Gannat (Allier).

GUEYDAN, industriel, ancien conseiller général des Hautes-Alpes, à Orcières.

GUILLAUME (Paul), I. O, chan. hon., correspondant du Ministère de l'Instruction publique pour les travaux historiques, archiviste des Hautes-Alpes, à Gap.

XII

- GUILLEMIN (Paul), ✱, inspecteur général de la navigation et des ports de la Seine, 30, rue Théodore, à Billancourt (Seine),
- HIRSCH, peintre verrier, rue Gauthey, 26, à Paris.
- HUGUES (Edmond), avocat, rue Carnot, 39, à Gap.
- IMBARD-SARRAZIN, propriétaire, maire de Bas-en-Basset (Haute-Loire).
- IMBERT, licencié en droit, notaire à Embrun.
- IMBERT DES GRANGES, au château des Herbeys, par Chauffayer.
- ITIER (Paul-Jules), Ⓞ, anc. conseiller général des Hautes-Alpes, avocat, 5, au château de Vêras, par Veynes.
- JACOB, Ⓞ, architecte du Gouvernement, 7, rue Gay-Lussac, à Paris.
- JAUSSAUD (François), banquier, maire, à Saint-Bonnet-en-Champsaur.
- JEAN (Ferréol), négociant, Juge au tribunal de Commerce, rue Carnot, 4, Gap.
- JEAN (Louis), imprimeur, direct. du *Courrier des Alpes*.
- JEAN (Louis), libraire, place Jean-Marcellin, à Gap.
- JEANSELME, agent des mines de la Grand'Combe, à Gap.
- JEANSELME (J.), négociant, avenue de Grenoble, à Gap.
- JOUFFRAY, lieutenant-colonel d'artillerie, directeur de la manufacture d'armes de Saint-Etienne (Loire).
- JOUGLARD (Ferdinand), Ⓞ, ancien conseiller général, conseiller municipal, notaire, à Gap.
- JOUGLARD (Sosthène), président du tribunal civil de Tarbes (Hautes-Pyrénées).
- JULIANY (Joseph), négociant, à Manosque (Basses-Alpes).
- JULLIEN, receveur de l'enregistrement et des domaines, à Villefranche-sur-Saône (Rhône).
- LADOUCKETTE (le baron Etienne de), ✱, ancien député, place Vendôme, 8, à Paris.
- LAFONT (de), ✱, ingénieur en chef des ponts et chaussées en retraite, à Bourges (Cher), ou à La Godinière, par Lussac-les-Châteaux (Vienne).
- LAGIER (Auguste), instituteur public, aux Costes, par Saint-Bonnet.

XIII

- LAMBERT**, agent-voyer cantonal, à Veynes,
LAMORTE (Henri), receveur des contributions indirectes,
17, rue de la Friperie, à Provins (Seine-et-Marne).
LATY (Albert), avocat, 40, rue de Bourgogne, à Paris.
LÉAUTIER, archiviste des bureaux d'état-major, à Gap.
LEMAITRE (Paul), avocat, place Sainte-Colombe, à Gap.
LÉOUFFRE (Louis), propriétaire, à Gap.
LÉOTIER, I. , inspecteur de l'enseignement primaire en
retraite, ancien maire d'Embrun, à Briançon.
LESBROS (l'abbé), curé, à Bruis.
LIOTARD (Alfred), avocat, conseiller général des Hautes-
Alpes, rue Carnot, 63 bis, à Gap.
MANGAREL, , , chef de division honoraire de la Pré-
fecture, rue de Valserres, 22, à Gap.
MARCELLOF, rentier, à Ribiers.
MARCHAND, , pasteur de l'Eglise Réformée, au Villard-
la-Beaume, par Aspres-sur-Buëch,
MARENTHIER (François), 7, place de Lenche, à Marseille.
MARILLAC, ex-greffier, conseiller municipal, à Gap.
MARNAS (Antonin), capitaine au 96^e régiment d'infanterie
à Lyon.
MARROU (Ferdinand), , maître ès-arts pour l'architec-
ture en métaux repoussés, rue Saint-Nicolas, 49, à
Rouen (Seine-Inférieure).
MARTIN (David), , professeur en retraite, conservateur
du Musée et de la Bibliothèque, rue du Collège, à Gap.
MARTIN (Gabriel), pharmacien de 1^{re} classe, rue des Aman-
diers, 35, à Paris.
MARTIN, curé-archiprêtre, à Saint-Etienne-en-Dévoluy.
MATHEU, receveur des Cont. indir., à Gignac (Hérault).
MAZIMBERT, rue Bayard, 2, à Grenoble.
MEIFFRE (A.), cité d'Hauteville, 8, à Paris.
MEIFFRE (Chaffrey), négociant, rue de Longchamps, 37, à
Paris.
MEUNIER, , négociant, président du tribunal de com-
merce, avenue d'Embrun, à Gap.
MICHEL, greffier de la justice de paix, bibliothécaire de la
ville, à Gap.
MIRIBEL, (comte de) à Villard-Bonnot (Isère).

XIV

- MONDET (Emile)**, principal du Collège, à Briançon.
- MONDET**, pharmacien, 1^{er} adjoint au Maire, ancien juge au Tribunal de Commerce, rue du Mazel, 16, a Gap.
- MONNIER**, ingénieur civil, directeur de la fabrique de produits céramiques, à Fontreine, près Gap.
- NEL**, agent-voyer cantonal, à Château-Queyras.
- NICOLLET**, ☉, professeur au lycée d'Aix-en-Provence.
- OLIVE (Charles)**, avoué, place Ste-Colombe, à Gap.
- PARIS**, ✱, ☉, ingénieur en chef honoraire des ponts et chaussées, 82, rue Curiol, à Marseille.
- PASCAL (J.-E.)**, ✱, inspecteur de l'Enregistrement en retraite, conseiller municipal, à Charance, près Gap.
- PASCAL (l'abbé)**, I. ☉, aumônier du Lycée, officier de la couronne de Roumanie, à Gap.
- PAUCHON-TAIX (le docteur)**, professeur à la Faculté des sciences, à Marseille.
- PAVIE**, ✱, ☉, député, conseiller général, maire de Saviennes, 87, rue d'Assas, à Paris.
- PELLOUX**, maître d'hôtel, à Gap.
- PERRIN (Félix)**, place Saint-Laurent, 1, à Grenoble.
- PERRIN**, conducteur des ponts et chaussées, chef de bureau de M. l'ingénieur en chef, à Gap.
- PEYROT (Emile)**, ingénieur, usines du Creusot (S.-et-L.).
- PEYROT (H.)**, imprimeur, rue Saint-Arey, à Gap.
- PICHOU (Polycarpe)**, conducteur des travaux des chemins de fer P.-L.-M., en gare, à Aubagne (B.-du-R.).
- PINET DE MANTEYER (Léon)**, rentier, rue de Valserres, à Gap.
- PINET DE MANTEYER (Georges)**, membre de l'Ecole française de Rome, palais Farnèse, à Rome (Italie).
- PIOZIN**, commandant au 4^e d'inf. de marine, à Toulon.
- PIROSSIN (l'abbé L.)**, curé en retraite, à Embrun.
- PRAT**, industriel à La Salle (Hautes-Alpes).
- PROVANSAL (Alfred)**, ✱, ☉, vice-président du Conseil général, président du Tribunal civil, à Embrun.
- PROVANSAL (Victor)**, avocat, rue Carnot, à Gap.
- PRUNIÈRES (comte de)**, conseiller général des Hautes-Alpes, à Prunières par Chorges.

XV

- QUEYRAS**, ✱, ☉, conseiller général à La Roche-de-Rame.
REY (le Père), supérieur des Chapelains de N.-D. de Pontmain, par Landivy (Mayenne).
REYNAUD, professeur à l'Ecole Normale, à Privas (Ardèche).
ROCHE (Achille), architecte, inspecteur diocésain, rue de Provence, 26, à Gap.
ROCHE (Célestin), ingénieur civil, avenue de la Gare, à Gap.
ROLLAN DE RAVEL, ✱, ingénieur en chef des ponts et chaussées, à Gap.
ROMAN, I. ☉, avocat, correspondant du Ministère de l'instruction publique pour les travaux historiques, au château de Picomtal, près Embrun.
ROSE, inspecteur des forêts à Fraize (Vosges).
ROUX (Emile), homme de lettres, rue Bérenger, 1, à Grenoble.
ROUZIER (Eugène), publiciste, rue de Dunkerque, 87, à Paris.
RUELLE, ingénieur, rue d'Amsterdam, 71, à Paris.
SARRAZIN (Jean), homme de lettres, rue Salla, 44, à Lyon.
SENTIS (Henri), professeur de physique au Lycée, place Ste-Claire, 14, à Grenoble.
SIBOUR (Ernest), rentier à Gap.
SIGNORET (Jules), ☉, juge de paix, à Ribiers.
STECHE (J.-E.), 76, rue de Rennes, à Paris.
SUPÉRIEUR (le) du petit Séminaire, à Embrun.
SUQUET (l'abbé), chanoine de Notre-Dame, boulevard St-Germain, à Paris.
TAVERNIER, ✱, ancien ingénieur en chef des ponts et chaussées des Hautes-Alpes, 6, rue de la Bourse, Lyon.
TEISSIER, docteur en droit, avocat, conseiller municipal, rue Elisée, 1 bis, à Gap.
TEMPLIER (l'abbé), professeur de philosophie au Petit Séminaire, à Embrun.
THOUARD (Auguste), licencié en droit, avoué, à Embrun.
THOUMAZOU, C. ✱, intendant militaire à Clermont-Ferrand.
TIVOLLIER, commis des postes et télégraphes, 32, rue Molière, à Lyon.

- TOUR-DU PIN LA CHARCE (comte de la), au château de Bezonville, par Sermaise (Loiret).
- TOURRÈS (Auguste), conseiller d'arrondissement, maire de Gap.
- TOY-RIONT (Maurice), négociant, rue Nationale, 51, à Marseille.
- TURLIN (E.), conducteur des ponts et chaussées, à Gap.
- VAGNAT, ✱, docteur en médecine, sénateur, conseiller général, maire de Briançon, 6, rue Abbé-de-l'Epée, à Paris.
- VALLENTIN (Ludovic), juge, vice-président de la *Société départementale d'Archéologie et de Statistique de la Drôme*, à Montélimar (Drôme).
- VALLON, rentier, maison Castelli, à Gap.
- VARRAUD (Joseph), cours de la Liberté, 33, La Guillotière, Lyon.
- VÉSIGNÉ (Henri), 10, rue du Cirque, à Paris.
- VIÉ, trésorier payeur général des Hautes-Alpes, rue de Valserrès, à Gap.
- WILHELM, ✱, ingénieur des ponts et chaussées, rue du Palais de Justice, à Gap.

Bibliothèques abonnées

Bibliothèque de l'Ecole normale des garçons, à Gap.

- du grand Séminaire de Gap.
- du Couvent de St-Joseph, à Gap.
- communale d'Embrun.
- de N.-D. du Laus.
- paroissiale de Valserrès.

Bibliothèques pédagogiques : d'Aiguilles, de l'Argentière, d'Aspres-sur-Buech, de Barillonnette, de la Bâtie-Neuve, de Briançon, de Chorges, d'Embrun, de Gap, de Guillestre, de la Grave, de Laragne, du Monétier-les-Bains, d'Orcières, d'Orpierre, de Ribiers, de Rosans, de St-Bonnet, de St-Etienne-en-Dévoluy, de St-Firmin, de Savines, de Serres, de Tallard et de Veynes.

LISTE DES SOCIÉTÉS CORRESPONDANTES

FRANCE

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS

Comité des travaux historiques (cinq exemplaires).

Comité de la Société des Beaux-Arts des départements (deux exempl.).

1. AIX. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
2. ALAIS. Société scientifique et littéraire.
3. ALBI. Société des sciences, arts et belles-lettres du Tarn.
4. ANNECY. Société Florimontane.
5. AUTUN. Société d'histoire naturelle.
6. — Société Eduenne.
7. AUXERRE. Société des sciences historiques de l'Yonne.
8. AVIGNON. Académie de Vaucluse.
9. BEAUNE. Société archéologique.
10. BESANÇON. Académie des sciences, belles-lettres et arts, rue Moncey, 5.
11. — Société d'émulation du Doubs, rue St-Vincent, 37.
12. BÉZIERS. Société archéologique, scientifique et littéraire.
13. BONE. Académie d'Hippone.
14. BOURGES. Société historique, artistique et scientifique.
15. — Société des antiquaires du Centre.
16. CAEN. Académie de Caen.
17. CAMBRAL. Société d'émulation.
18. CARCASSONNE. Société des arts et des sciences.
19. CHALON-SUR-SAONE. Société d'histoire et d'archéologie.
20. — Société des sciences naturelles de Saône-et-Loire.
21. CHAMBÉRY. Académie de Savoie.
22. — Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie.
23. CLERMONT-FERRAND. Société d'émulation de l'Auvergne.
24. COMPIEGNE. Société historique.
25. CONSTANTINE. Société archéologique.
26. DAX (Landes). Société de *Borda*.
27. DIGNE. Société scientifique et littéraire.
28. DIJON. Académie des sciences, arts et belles lettres.
29. — Société bourguignonne de géographie et d'histoire.
30. DRAGUIGNAN. Société d'études scientifiques et archéologiques.
31. ELBEUF. Société des sciences naturelles.
32. EPINAL. Société d'émulation du département des Vosges.

BULL. H.-A. 1900.

XVIII

33. EVREUX. Société libre d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres.
34. GRENOBLE. Académie delphinale.
35. — Société des sciences naturelles du Sud-Est.
36. — Société artistique des sciences naturelles et des arts industriels de l'Isère.
37. — Société des Touristes du Dauphiné, rue Montorge, 11.
38. LANGRES. Société historique et archéologique.
39. LE PUY. Société agricole et scientifique.
40. LONS-LE-SAULNIER. Société d'émulation du Jura.
41. LYON. Académie des sciences, lettres et arts.
42. — Bulletin historique du diocèse de Lyon.
43. MACON. Académie des sciences, arts et belles-lettres.
44. MARSEILLE. Académie des sciences, lettres et arts.
45. — Société de géographie.
46. MENDE. Société d'agriculture, industrie, sciences et arts.
47. MONTAUBAN. Société archéologique de Tarn-et-Garonne.
48. MONTERISON. *La Diana*, Société historique et archéologique du Forez.
49. MONTPELLIER. Académie des sciences et lettres.
50. — Société languedocienne de géographie.
51. — Société pour l'étude des langues romanes.
52. NANTES. Société académique de Nantes et du département de la Loire-Inférieure.
53. — Société archéologique.
54. — Société des sciences naturelles de l'Ouest de la France.
55. NARBONNE. Commission archéologique.
56. NEVERS. Société nivernaise des sciences, lettres et arts.
57. NICE. Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes.
58. NIMES. Académie du Gard.
59. — Société d'histoire naturelle.
60. ORAN. Société de géographie et d'archéologie.
61. ORLÉANS. Société archéologique et historique de l'Orléanais.
62. PARIS. Club Alpin français, rue du Bac, 20.
63. — Société de topographie de France, rue Visconti, 18.
64. — Société de l'histoire de France.
65. — Société des Études historiques, carrefour de l'Odéon, 2.
66. — Société historique et archéologique du Gâtinais, 54, rue Saint-Placide.
67. — Société nationale des antiquaires de France, au Louvre.
68. — Société de spéléologie.
69. PÉRIGUEUX. Société historique et archéologique du Périgord.
70. PERPIGNAN. Société agricole, scientifique et littéraire.
71. POITIERS. Société des antiquaires de l'Ouest.
72. RIVE DE GIER. Société des sciences, lettres et arts.
73. ROCHECHOUART. Société des amis des arts.

XIX

- 74. **ROMANS.** Bulletin d'histoire et d'archéologie religieuse.
- 75. **ROUBAIX** (Nord). Société d'émulation.
- 76. **SAINTES.** Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis.
- 77. **ST-JEAN-DE-MAURIENNE.** Société d'histoire et d'archéologie.
- 78. **SENS.** Société archéologique.
- 79. **TOULON.** Académie du Var.
- 80. **TOULOUSE.** Académie des sciences, inscriptions et belles-lettres.
- 81. — Société archéologique du Midi de la France.
- 82. **TUNIS.** Société de géographie.
- 83. **VALENCE.** Société d'archéologie et de statistique de la Drôme.
- 84. **VENDOME.** Société archéologique, scientifiques et littéraire du Vendômois.

ÉTRANGER

- 1. **AMÉRIQUE DU NORD.** Missouri botanical Garden à St-Louis-Mo.
- 2. **BELGIQUE.** Asralecta Bollandiana (R. P. de Smedt, directeur à Bruxelles.
- 3. **ITALIE.** Reale academia delle scienze di Torino, à Turin.
- 4. — Regia deputazione di storie patria, Piazza Castello, 12, Turin.
- 5. — Revista storica italiana, rue Massena, 31, Turin.
- 6. — Société d'histoire vaudoise, à Torre-Pellice.
- 7. — Società storica Lombarda di storia patria, Milan, castello Sforzesco.
- 8. **RUSSIE.** Club alpin de Crimée à Odessa.
- 9. **SUISSE.** Institut national genevois, à Genève.
- 10. — Société neuchâteloise de géographie, à Neuchâtel.
- 11. **SUEDE.** Académie of historie och antiquitets, à Stockolm.

Journaux Correspondants

- Le Gratin*, Paris.
- L'Ami des Monuments Parisiens*, Paris.
- Feuille des Jeunes Naturalistes*, 31, rue Pierre-Charron, Paris.
- La Revue Félibréenne*, Paris.
- Journal des Cultivateurs*, 53, rue de Bourgogne, Paris.
- Le Polybiblion*, 2 et 5, rue St-Simon, boulevard St-Germain, Paris.
- Magasin pittoresque*, 5, rue Palatine, Paris.
- Le Dauphiné*, Grenoble.
- Le Clairon des Alpes*, Grenoble.
- La Revue Dauphinoise*, Grenoble.
- Le Courrier des Alpes*, Gap.
- Les Alpes Républicaines*, Gap.
- L'Annonciateur*, Gap.
- Le Réveil des Alpes*, Gap.
- La Durance*, Embrun.

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE ANNUELLE

Du 29 Décembre 1899

PROCÈS-VERBAL DE LA SÉANCE

L'Assemblée générale des membres de la *Société d'Études* a eu lieu le vendredi 29 décembre, à 5 heures du soir, dans le local ordinaire de ses séances (Hôtel de la Préfecture), sous la présidence de M. PINET DE MANTEYER, vice-président.

Étaient présents : MM. BROCHIER, CLAVEL, CAILLAT, A. DUMAS, JEAN Louis, imprimeur, JEANSELME Marius, LÉAUTIER, MICHEL, MONDET, PEYROT, PINET DE MANTEYER, WILHELM.

M. PINET DE MANTEYER se fait l'interprète de l'Assemblée, en regrettant que M. HUGUES, un peu souffrant, ne puisse présider cette réunion avec le charme et l'autorité que l'on sait.

M. LE PRÉSIDENT fait connaître qu'il y a lieu de procéder à l'élection du tiers des membres du Conseil d'administration soumis au renouvellement. Les cinq membres sortants sont : MM. Allemand, Jeanselme, Michel, Sibour, et Tavernier.

En vertu d'une décision antérieure, les membres non résidant à Gap ou ne pouvant pas assister à l'Assemblée générale, étaient invités à envoyer leur bulletin. Ont pris part au vote par correspondance : MM. Allemand, Hugues, Célestin Roche, Sarrazin, Tourrès. Leurs bulletins ont été réunis à ceux des membres présents.

MM. l'abbé ALLEMAND, JEANSELME Marius, MICHEL, SIBOUR et WILHELM, ayant obtenu la majorité des suffra-

XXI

ges, sont proclamés membres du Conseil d'administration.

M. LE PRÉSIDENT aborde ensuite l'exposé de la situation financière. Il est heureux de constater la prospérité croissante de la Société, puisque on a pu, cette année, non seulement faire face à des dépenses extraordinaires (établissement du catalogue des ouvrages et impression d'une partie de ce catalogue), mais encore solder le bulletin sous presse (4^e trimestre), dont le paiement était d'ordinaire reporté sur l'exercice suivant.

L'Assemblée approuve le compte financier de l'année 1899, ainsi que le projet de budget pour 1900, et vote des remerciements à l'administration de la Société, et en particulier à son dévoué trésorier, M. CLAVEL.

M. LE PRÉSIDENT donne lecture d'une lettre de M. Beudant, secrétaire général de la fédération des Sociétés savantes du Dauphiné, de la Savoie et du Vivarais, sollicitant l'adhésion aux statuts de cette fédération et invitant la *Société d'Études* à nommer, en cas d'adhésion, un délégué pour la représenter.

L'Assemblée, conformément à un vote de principe émis précédemment en faveur de cette Fédération, est heureuse d'adhérer aux statuts qui lui sont soumis, et désigne pour la représenter dans le comité directeur, M. Joseph CHAUVET, avocat à Grenoble.

M. LE PRÉSIDENT porte à la connaissance de l'Assemblée deux circulaires ministérielles relatives, l'une au congrès des Beaux-Arts, l'autre au congrès de Botanique générale, qui seront tenus en 1900.

M. LE PRÉSIDENT fait observer que, par suite des décès, le nombre des membres honoraires se trouve réduit depuis quelques années et propose d'ajouter quelques noms nouveaux à cette liste d'hommes éminents qui forment comme un patronage à la Société.

L'Assemblée approuve cette proposition et accorde le titre de *membre honoraire de la Société d'Études*, à MM. Frédéric MISTRAL et E. PLAUCHUD.

M. J. MICHEL appelle l'attention sur les démarches à

XXII

faire en vue d'obtenir la déclaration d'utilité publique. M. DUMAS fait observer que les inventaires qui ont été faits jusqu'à présent ont eu précisément pour but d'arriver à ce résultat ; mais qu'il reste encore à inventorier et à reconnaître les objets archéologiques appartenant à la *Société d'Études*. Une commission de trois membres (MM. WILHELM, JEANSELME et MICHEL) est nommée pour hâter ce travail ; elle voudra bien se joindre à M. David MARTIN qui a déjà catalogué, pour la Société, les pièces du musée Pugnet et qui se propose de consacrer bientôt une partie de ses loisirs à la collection archéologique.

Sont admis comme membres nouveaux de la Société :

M^{me} DE VENTAVON, MM. BLACHE, CAILLAT, OLIVE, le colonel BERCAND, et le D^r CHAMPSAUR¹.

Plus rien n'étant à délibérer, la séance est levée.

Le Président,

L. PINET DE MANTEYER.

Le Secrétaire,

A. DUMAS.

¹ Ont donné depuis leur adhésion : MM. Paul LEMAITRE, l'abbé BAYARD, Joseph FAURE, Ferreol JEAN, Albert LATY, Albert DULTIER, Léon CHAIX, l'abbé ACHARD, l'abbé EYRAUD.

SITUATION FINANCIÈRE

de la

SOCIÉTÉ D'ÉTUDES DES HAUTES-ALPES

Au 31 Décembre 1899

COMPTE DE L'EXERCICE 1899

RECETTES

Fonds libres des exercices précédents.....		568 fr.
Produit des cotisations	1898.. 60 » 1899.. 1.850 » }	1.910 »
Bibliothèques abonnées.....		30 »
Bibliothèques pédagogiques.....		120 »
Subvention départementale.....		150 »
Rentes et recettes diverses :		
Rentes 3 %.....	107 »	} 113 »
Recettes diverses.....	1 »	
Vente de bulletins.....	5 »	
MONTANT des recettes.....		<u>2.891 »</u>

DÉPENSES

Impression du <i>Bulletin</i> , y compris les frais d'envoi :		
Solde du 4 ^e trimestre 1898.....	192 20)	2.139 05
1 ^{er} , 2 ^e , 3 ^e , 4 ^e trimestres 1899....	1.946 85)	
Frais de recouvrement, de secrétariat et d'administration.....		220 60
Entretien et éclairage.....		30 »
Dépenses diverses.....		349 58
MONTANT des dépenses.....		<u>2.739 23</u>
Excédent de recettes....		<u>151 77</u>

PROJET DE BUDGET

Pour l'Année 1900

RECETTES

Fonds libres des exercices précédents.....	151	77	
Produit des cotisations.....	1.900	»	
Bibliothèques abonnées.....	30	»	
Bibliothèques pédagogiques.....	120	»	
Subvention départementale.....	150	»	
Rentes 3 % et recettes diverses.....	130	»	
Restes à recouvrer....	1898... 20 » 1899... 180 »	200	»
TOTAL.....	2.681	77	

DÉPENSES

Impression du <i>Bulletin</i> , y compris les frais d'envoi.	2.000	»
Frais de recouvrement, de secrétariat et d'administration.	160	»
Entretien, chauffage, éclairage.....	35	»
Dépenses diverses.....	300	»
Fonds de réserve.....	100	»
TOTAL.....	2.595	»
EXCÉDENT de recettes....	86	77

GLACIÈRES SOUTERRAINES

Naturelles

ET

Sources à basse température

Chacun sait que les variations extérieures de la température se font sentir à une très faible profondeur dans le sol, et que les bonnes caves sont relativement fraîches en été et chaudes en hiver, c'est-à-dire qu'elles ont une température à peu près constante.

Les silos que l'on établit pour conserver, pendant l'hiver, le jardinage, ne sont pas situés à plus d'un mètre de profondeur, même dans nos vallées les plus froides.

De nombreuses observations ont démontré, en effet, qu'il existe, à une faible profondeur dans le sol, une zone où la température est invariable, et égale à la moyenne annuelle du lieu. Cette couche à température invariable est située, d'après M. de Lapparent¹, à un mètre sous l'équateur et dépasse à peine dix mètres dans nos climats tempérés.

De nombreux sondages ont établi, en outre, qu'à partir de cette assise à température constante, la chaleur augmente avec la profondeur de un degré par 30 à 33 mètres.

Or, les eaux d'infiltrations qui alimentent les nappes souterraines, dépassent peu la zone à température constante. Voilà pourquoi les sources *pérennes* ont, en général, une température voisine de la température moyenne du lieu.

D'après ces constatations, il paraissait anormal qu'il y eût, en dehors des massifs montagneux élevés et à neiges persistantes, des sources ayant une température inférieure à la moyenne annuelle du lieu.

¹ De Lapparent. *Traité de géologie*.

Et cependant il existe dans des pays complètement isolés des régions à neiges perpétuelles, des sources ayant une température plus froide que cette moyenne.

Ainsi les grandes Gillardes et de nombreuses sources du Dévoluy ont une température inférieure de 1 à 2 degrés à la moyenne du lieu.

M. Martel a visité en Bosnie, en Herzégovine, en Dalmatie, etc, des sources et des rivières siphonnantes dont la température est inférieure de 1 à 7° à la moyenne annuelle de leur région¹.

La basse température de ces sources était demeurée inexpiquée jusqu'aux belles études qu'a publiées M. Martel à la suite de ses mémorables explorations dans les abîmes.

Ces explorations lui ont révélé le mode de circulation des eaux souterraines, ainsi que l'existence d'une foule de glaciers naturelles dans les massifs fissurés du Dévoluy, du Vercors, du Jura, de l'Autriche², etc.

Les eaux de fusion de ces glaces s'écoulent immédiatement par les fissures du sous-sol des cavernes. Ce sont elles évidemment qui entretiennent les basses températures des sources analogues aux Gillardes.

Sans doute, on ne connaît pas de glacière souterraine au voisinage de toutes les sources réputées froides ; mais celles que nous avons rencontrées, ou que M. Martel a signalées dans le Dévoluy, nous permettent de croire que leur action n'est pas étrangère au maintien des basses températures des sources. Ces glaciers souterraines sont assez nombreuses dans les Hautes-Alpes, et peuvent se répartir en trois catégories au point de vue de leur position et aussi de leur formation.

1° Les glaciers produites sous l'action du vent par l'accumulation des neiges hivernales.

2° Les glaciers situées dans les cavernes où le vent

¹ A. Martel. — *Les Abîmes*.

² A. Martel. — *Divers mémoires*,

ne peut avoir accès et qui proviennent de la congélation des eaux d'infiltration.

3° Les neiges ou glaces conservées sous des éboulis.

I. — ACCUMULATION DES NEIGES PAR LE VENT

Le vent du nord est un puissant facteur pour l'accumulation des neiges. A son action est due l'alimentation totale des glaciers pyrénéens, ainsi que l'a établi M. Schrader dans une remarquable étude publiée dans l'Annuaire de 1877 du C. A. F.

Si les glaciers des Hautes-Alpes ont pu être considérés jusque vers le milieu du XIX^e siècle, comme provenant uniquement des névés et des avalanches, l'action du vent y a été aussi très active et semble y devenir prépondérante depuis une quarantaine d'années.

En effet, au-dessus de l'altitude de 2.800 mètres et en dehors des coulées d'avalanches, de plus en plus réduites, nous ne connaissons guère de névés persistants qui ne soient dus à l'accumulation des neiges par le vent.

Le vent enlève, en tourbillons, les neiges des basses régions, les remonte sur les pentes des vallons et des gorges, et leur fait franchir les crêtes, au delà desquelles, il les accumule en fondrières comparables à d'immenses dunes, affectant tantôt la forme de barres, tantôt celle de dômes.

Les fondrières de neiges, situées au-dessous de l'altitude de 2.800 mètres disparaissent de bonne heure sous l'influence des chaleurs de juin et ne persistent que dans des crevasses profondes.

Glacière de l'Aujure : (l'Aujour de la carte de l'Etat Major), altitude 1.836 mètres. Feuille de Die.

Sur les pentes uniformes de la face nord de l'Aujure,

le pic le plus élevé entre Séüse¹ et Sisteron, se trouve, vers 1.650 mètres d'altitude, une crevasse de 40 mètres de profondeur apparente, de 20 à 50 mètres de largeur et de 150 à 200 mètres de longueur, dans laquelle le vent accumule les neiges qu'il remonte des pentes inférieures. Ces neiges fondent en partie, pendant l'été ; mais un culot d'épaisseur inconnue persiste tout l'été, malgré la position méridionale de la montagne, grâce à la forme et à la direction des parois qui le protègent contre le rayonnement solaire. L'eau de fusion s'écoule dans la profondeur de la crevasse, et c'est sans doute à cette provenance qu'est due la fraîcheur des petites sources de Clausonne et de Peissier.

Cette glacière d'Aujure ne nous paraît être qu'un cas particulier des glaciers souterrains dont nous allons parler.

GLACIÈRES SOUTERRAINES ÉOLIENNES DES CHOURRUNS DU DÉVOLUY

Sur les pentes et les plateaux du massif calcaire du Dévoluy s'ouvrent des gouffres dont l'entrée se présente, tantôt sous la forme d'un antre ou d'une crevasse, tantôt sous celle d'un entonnoir. Ces abîmes sont désignés dans le Dévoluy sous le nom de *chourruns*.

Les chourruns du Dévoluy (en Arabe charoum ou chouroum signifie les abîmes. Dict. Cherbonneau), ont été connus de temps immémorial par les bergers soit transhumants, soit indigènes. Ce fut mon frère Alphonse qui, pressentant leur intérêt, nous les fit connaître en 1889 et les signala à M. Martel. Et c'est à lui aussi, à lui, le guide enthousiaste et affectueux de nos premières explorations, que nous devons la plupart des renseignements utilisés dans cette note.

Un grand nombre de ces puits naturels sont si profonds, qu'ils sont la terreur des habitants du pays et surtout des bergers.

¹ Cèuse dans la carte de l'Etat-Major.

On y trouve aussi d'innombrables cavités en forme de cupules, distribuées tantôt par groupes, tantôt en alignements. Ce sont des chourruns aveuglés et qui n'ont pas reçu de désignation spéciale dans le Dévoluy, mais dont les analogues sont appelés *pots* dans le Vercors.

Les vents de l'hiver accumulent les neiges dans ces cavités et les comblent jusqu'à l'orifice.

Les pluies du printemps, les eaux de fusion et même celles de ruissellement, imbibent ces neiges poudreuses et les tassent. De sorte que, sous la pression des assises supérieures, la masse progresse à l'intérieur, et pénètre dans les ramifications de l'abîme, tandis que le phénomène du regel transforme petit à petit cette neige en glace. Ces glaciers souterrains se comportent d'après les mêmes lois qui régissent les glaciers proprement dits. Ils doivent évidemment progresser et comme ils entraînent, avec eux, les matériaux solides que les éboulements leur fournissent, ils peuvent constituer des sortes de moraines dans la profondeur. Ce sont sans doute ces bouchons qui obstruent, dans la profondeur, tous les avens, et qui ont arrêté partout M. Martel dans ses audacieuses explorations souterraines.

Les parois sur lesquelles frottent ces glaces souterraines doivent subir aussi les effets du polissage et de la striation. Nous avons, en effet, trouvé des surfaces polies, avec des stries très nettes, dans un des cinq chourruns de la *Tunne* situés au-dessus des Cipières : Les glaciers seuls peuvent les avoir produites¹.

Les profondeurs ténébreuses des chourruns du Dévoluy ont commencé à livrer leurs secrets grâce aux explorations effectuées par M. Martel en 1896 et en 1899.

¹ La preuve la plus palpable de la progression et de l'action des glaces dans les galeries souterraines, nous a été offerte par une grotte en tunnel située dans la croupe calcaire qui surmonte la basilique de N.-D. de Lourdes. Les parois de cette grotte portent de superbes effets de polissage et de striation glaciaires sur toute leur étendue. La grotte n'a plus aujourd'hui, ni glace, ni neige ; car les phénomènes dont elle présente les traces ont été produits pendant la période glaciaire.

Ces explorations ont été poursuivies par M. Henry Vésignié avec le précieux concours de M. Pierre Lory qui avait su déjà débrouiller à souhait, la constitution géologique de la région. Mais il reste encore beaucoup à faire pour achever les investigations de ce sous-sol carié, à d'effrayantes profondeurs.

Parmi les 80¹ chourruns dont l'existence nous est connue, 77 ont, au printemps, leur entrée obstruée par les neiges hivernales; 27 sont des glaciers naturelles permanentes; 14, profonds de 5 à 30 mètres, voient disparaître totalement leur neige chaque année; 12 ne reçoivent aucune neige dans leur intérieur à cause de l'exiguïté ou de la disposition de l'ouverture; 25 ne sont encore guère connus que par des bergers et 3 ont leur orifice au fond d'une grotte.

Les 25 chourruns, sur lesquels nous n'avons pas de renseignements précis, se trouvant, en général situés, à de plus hautes altitudes que les autres, doivent être, pour la plupart, des puits à glace.

Les eaux de fusion de toutes ces neiges et glaces souterraines se perdent immédiatement dans les fissures du sous-sol et vont alimenter, par un réseau de galeries inconnues, les sources du voisinage.

Ces puits à neige, écrit M. Martel², expliquent à eux seuls la basse température des eaux des Gillardes. (6° 5 le 3 août 1899).

¹ Le nombre des chourruns du Dévoluy est bien supérieur au chiffre de 80 que nous donnons ici. Beaucoup de ces abîmes ont, en effet, été fermés par des bergers et les populations actuelles ignorent leur position exacte ou même leur existence. D'autre part, depuis la suppression du parcours sur le plateau de Bure, on possède peu de renseignements sur les chourruns de ces hautes altitudes, qui, d'ailleurs, sont presque toujours couverts par les névés. L'un d'eux, sur lequel nous avons marché en septembre 1897, est couvert par les névés jusqu'à l'automne; mais lorsque les chaleurs se prolongent, comme en 1899, le bouchon de neige s'effondre dans un abîme d'une épouvantable profondeur. Mon regretté ami Auguste Barle me l'avait signalé en 1886, mais je le cherchai en vain en 1897 parce qu'il était encore obstrué par la neige.

² Comptes-rendus de l'Académie des Sciences, 11 décembre 1899.

II. — GLACIÈRES SOUTERRAINES PROVENANT DE LA CONGÉLATION DES EAUX D'INFILTRATION

Les Gillardes, malgré l'abondance de leurs eaux (plus de 30 mètres cubes à la seconde le 3 août 1899) ne sont pas les seuls collecteurs des eaux souterraines du Dévoluy. Parmi les autres sources qui appartiennent à ce massif, nous ne considérerons, ici, que celles qui jaillissent sur le périmètre de Bure (altitude 2.712 mètres).

Le pic de Bure, appelé Aurouze¹ en dehors du Dévoluy, se termine par un plateau peu ondulé de trois kilomètres carrés et demi de surface avec une altitude moyenne de 2.600 à 2.650 mètres. Sur tout son périmètre, sont des escarpements verticaux de 300 à 700 mètres de hauteur, que coupent quatre couloirs d'éboulis.

Ce gigantesque décapage, et les profondes excavations qui y forment encore les couloirs et les gorges, montrent, à souhait, que toute la masse est composée d'assises à peu près horizontales appartenant aux calcaires fissurés du *Sénonien*².

Sur tout le périmètre de la pyramide de Bure, entre les altitudes de 1.300 et de 1.700 mètres, jaillissent un grand nombre de sources *pérennes* dont le débit total n'est pas inférieur à 2 mètres cubes à la seconde³.

Il paraît absolument impossible, que sur une montagne aussi complètement dénudée que l'est Bure, les eaux

¹ Les Dévoluards appellent Aurouze le grand plateau qui sépare les vallées d'Agnières et de Saint-Etienne et qui s'élève vers Bure.

² Renseignement oral de M. P. Lory.

³ Les principales de ces sources sont : Les sources qui alimentent la Bèous de la Cluse, la cascade de la Baumette ou Fontasse, les deux grandes sources des Sauvas, celles du rocher des Hirondelles, les deux de Foutalibaout, celles de Matacharre, la belle source siphonnante du Ruis-saut, les sources de Conode, de la Grangette, de la Crotte et celles de l'Enclus. Enfin la source de Piarra près de la Sommerelle.

pluviales ou celles provenant de la fusion des neiges, puissent suffire à l'alimentation de tant de sources, car les névés persistants superficiels sont insignifiants et ne couvrent, au mois d'août, qu'une superficie totale de 50 hectares au plus.

D'autre part le fissurage des calcaires sénoniens s'oppose à la formation de nappes d'eau souterraines dans leur intérieur.

Nous sommes ainsi amené à admettre l'existence de glaces souterraines, non seulement dans les chourruns, mais encore dans les nombreuses crevasses de la roche, grâce à la congélation des eaux d'infiltration.

La congélation des eaux d'infiltration dans certaines cavités n'est pas une simple hypothèse. Parmi les 27 glaciers souterrains de chourruns connues du Dévoluy, il en est trois dans lesquelles les neiges extérieures ne peuvent pénétrer, parce que leur entrée est précédée d'une grotte.

Ainsi le chourrun Tintarel de Peynes, au sud-est de Saint-Etienne, vers l'altitude de 1.500 mètres, s'ouvre au fond d'une étroite et basse galerie tortueuse de 8 mètres de développement et dans laquelle il faut ramper. Et cependant, dans la dernière chambre située à 50 mètres de profondeur, M. Henry Vésignié a trouvé un culot de glace, le 14 septembre 1896.

Si l'exploration du grand Tintarel avait pu se faire en juin ou juillet, on en aurait certainement trouvé les voûtes garnies de stalactites de glace.

Nous ne voyons que deux hypothèses pour expliquer les glaces du Tintarel : ou bien elles sont des glaces fossiles, sinon, elles proviennent de la congélation des eaux de suintement.

Le chourrun Tintarel n'est accessible aujourd'hui que par un conduit latéral accidentel. Mais à sa voûte s'ouvre une cheminée verticale qui correspond avec un *pot*, ou chourrun aveuglé, situé juste au-dessus, dans le vallon de Peynes ou de Trempier.

Avant la formation du bouchon, les neiges du ciel ou

des tourmentes hivernales pouvaient tomber directement au fond de l'abîme.

Mais le fond du *pot* est gazonné : il y a donc de longues années, des siècles peut-être, que les neiges extérieures n'ont pas alimenté la glacière souterraine. Or les nombreuses descentes que nous avons effectuées du 31 juillet au 16 septembre, soit avec M. Martel, soit avec M. Vésignié, nous ont montré des vides si énormes, opérés par la fusion, entre deux visites, qu'il nous a paru évident que toutes ces glaciers disparaîtraient rapidement si elles n'étaient alimentées chaque année. La glace du Tintarel est donc le produit de la congélation des eaux d'infiltration.

Chourrun Clot. — L'ouverture du chourrun Clot est une crevasse de 18 mètres de largeur dont la lèvre supérieure escarpée forme auvent. La neige, surtout celle apportée par le vent, ferme complètement l'ouverture et pénètre peu sur le talus de l'entonnoir. Aussi, de la voûte de l'auvent, pendaient, au 31 juillet, de longues stalactites de glace.

Au fond de l'entonnoir de 25 mètres de profondeur, une fente de la paroi donne accès dans un puits latéral de 45 mètres de profondeur. Au fond de ce puits, M. Martel trouva un palier de glace percée de petites ouvertures impénétrables à l'homme. Au 16 septembre suivant, M. Vésignié, trouva sur ce palier un puits de glace de 5 mètres de diamètre et 30 mètres de profondeur indiquant une profondeur totale de 100 mètres au minimum. Les stalactites des deux puits successifs ne proviennent certainement que de la congélation des eaux d'infiltration. Nous avons vu, à nos dépens, combien les infiltrations y sont abondantes pendant les pluies.

GROTTES DU DÉVOLUY. — Les chourruns ne sont pas les seules cavités du Dévoluy :

Mon frère y a relevé l'existence de 78 grottes dont une quarantaine au plus ont été partiellement explorées. Trois de ces cavernes renferment des glaces permanentes uniquement dues à la congélation des eaux souterraines.

Deux de ces grottes à glace sont situées vers la base

des escarpements de Bure : Au N.-E., est la Baume du *Clot-des-Martins* donnant parfois des vapeurs sulfureuses (?) ; l'autre est située au N.-O., au-dessus du vallon de *Laye*, du côté de la Cluse.

La troisième, la belle grotte de la *Tunnette* (alt. 1.950 m.) sur laquelle s'amorce le *pertuis* de la *Tunne*, est située sur le versant O. de la crête, du Rama à l'Aiglière, sur le penchant opposé de laquelle se trouvent les chourruns à neige de *Bellaul*, du *Jas-de-Gières* et des *Picard*.

Cette grotte de 12 mètres de largeur et 10 mètres de hauteur, a été explorée sommairement par mon frère, l'abbé Martin, le 18 août 1899, sur 70 mètres de longueur. Elle est occupée par un lac congelé dont les glaces se prolongent et s'inclinent au fond de la grotte, dans un abîme inconnu.

Le phénomène de la congélation des eaux infiltrées n'est pas surprenant dans les cavités de ces hautes altitudes. Nous avons grelotté souvent dans ces profondeurs pendant de chaudes journées des mois de juillet et d'août. M. Martel constatait, le 31 juillet à 3 heures du soir, que la température de l'air, dans la glacière de *Chourrun Clot*, était de $+ 0^{\circ}5$. Il n'est donc pas étonnant que la température y soit, pendant la plus grande partie de l'année, au-dessous du point de congélation.

D'ailleurs le phénomène de la congélation dans des gouffres d'altitude inférieure est connu depuis longtemps. Dans ses « Abîmes » M. Martel en signale de nombreux exemples en *Istrie*, dans la *Dalmatie*, la *Suisse*, etc, et plus près de nous le *Creux-Percé* à 475 mètres d'altitude près de Dijon, ainsi que la *Font-d'Urle* de la forêt de Lente par 1.508 mètres d'altitude.

Ainsi les nombreux exemples que l'on peut citer de la *congélation des eaux d'infiltration* dans des cavernes situées au-dessous de 1.600 mètres, permettent de croire que le phénomène doit être très général dans les massifs fissurés des hautes altitudes.

Sans les glacières souterraines, on ne saurait expliquer, ni la basse température, ni l'abondance relative des

sources qui émergent du Dévoluy et autour du pic de Bure.

Et si paradoxal que cela paraisse, nous ne craignons pas de dire que, pendant certaines années de chaleurs exceptionnelles, le massif du Dévoluy débite plus d'eau qu'il n'en reçoit dans l'année.

III. NEIGES ET GLACES ENFOUIES SOUS DES ÉBOULIS

Le Dévoluy n'a pas le privilège des eaux froides, parmi les régions de moyenne altitude.

La liste des sources, possédant une température inférieure à la moyenne du lieu, serait trop longue ; aussi nous nous bornerons à examiner ici, deux points très circonscrits et qui nous sont d'ailleurs mieux connus.

Le chaînon le plus méridional qui se détache du massif cristallin du *Pelvoux* se termine par le *Petit-Chaillot*, (altitude 2.716 mètres) qui se dresse, comme une pyramide, aux pentes vertigineuses (puisqu'elles sont de 71, 3 pour 0/0), au centre de la plaine du Bas-Champsaur, entre le Valgodemar et la vallée de Molines.

Par suite de la déclivité excessive de ces pentes et de l'imperméabilité des gneiss amphiboliques qui le constituent, les moindres trombes déterminent, dans toutes les ravines qui le sillonnent, comme des génératrices d'un cône, des torrents impétueux qui sont la terreur des populations de Saint-Jacques, les Costes, La Motte-en-Champsaur.

Sur toute la surface de ce demi cône, les neiges disparaissent de bonne heure, et il n'y existe pas le moindre filet d'eau, quelques jours après la pluie.

De puissants éboulis raccordent les escarpements de base avec les terrasses morainiques du glacier quaternaire du Valgodemar, sauf entre Saint-Jacques et Lallé où de gigantesques glissements de terrains ont modifié la topographie primitive des lieux.

Vers la base des éboulis, émergent une première série de sources, si froides, qu'elles sont réputées dangereuses: (*Lapra, Grimpalon, Fonts-Froides, Fontelles*, etc). Audessous des gradins morainiques émergent, jusqu'au fond de la vallée, un grand nombre d'autres sources beaucoup plus abondantes et dont la plupart conservent toute l'année une température inférieure à 5 ou 6°.

Quelques unes de ces sources sont *pérennes* : ce sont celles surtout dont la température est la plus élevée (6° à 8°). Mais le plus grand nombre des sources froides sont *périodiques* : leur débit s'élève avec les chaleurs et diminue quand les gelées arrivent ; *elles tarissent même totalement pendant les hivers rigoureux*.

Nous avons gardé un pénible souvenir des rudes hivers qui se sont fait remarquer de 1848 à 1860. Presque chacune de ces années les fontaines du village de Lallé, ainsi que les sources les plus voisines, la *Rase*, le *Rasou* la *Fonterasse*, le *Puits Galland*, étaient à sec au commencement de janvier ; de sorte que les habitants étaient réduits, pour avoir de l'eau, soit à l'aller chercher à un kilomètre de distance, soit à faire fondre de la neige.

Les sources de Saint-Jacques sont donc, en définitive, plus immédiatement influencées par les variations de température que par les précipitations atmosphériques.

Si ces sources proviennent des hautes altitudes du Petit-Chaillol, c'est-à-dire des régions de l'isotherme zéro, leur basse température est tout expliquée ; mais si elles s'alimentent dans les eaux d'infiltration de la base, le problème est plus délicat.

Sur les pentes nord du pic, c'est-à-dire au-dessus de la profonde *Combe-du-Séchier* se trouvent des névés persistants. L'eau de fusion de ces névés, en s'infiltrant dans les joints des assises verticales des schistes cristallins, pourrait, à la faveur de quelques diaclases, traverser, en diagonale, l'intérieur de la montagne, et venir alimenter les sources de Saint-Jacques et de Lallé. Mais il paraît n'en être pas ainsi ; car les gneiss amphiboliques reposent

sur un plan incliné constitué par des schistes liasiques et bajociens imperméables.

Ce plan, incliné du S.-O. au N.-E., s'élève, du Séchier, altitude 850, jusqu'à 1.450 mètres au dessus des Costes, soit sur une longueur de 3 kilomètres.

Or, nulle part, ni sur les points de contact des deux sortes de roches, ni sur les vastes surfaces où les schistes secondaires sont à jour, on ne trouve le moindre filet d'eau, si ce n'est une petite source sulfureuse (*Font-Salée*) qui débite à peine un litre à la minute.

Les sources froides des environs de Lallé prennent donc très vraisemblablement naissance dans les éboulis et dans les terrasses morainiques qui leur servent de base, c'est-à-dire entre 1.000 et 1.400 mètres d'altitude seulement.

Ce sont les sources qui suintent immédiatement à la base des éboulis qui sont les plus froides (1° à 3°): *Lapra*, *Grimpalou*, *Fonts-Froides*, *Fontettes*, etc. Celles qui s'égrennent au-dessous, jusqu'au fond de la vallée, sur une distance de 2 kilomètres et avec une pente moyenne de 28 pour 0/0 sont plus nombreuses et en général plus abondantes et plus chaudes, 5° à 6°¹.

*Source périodique et à basse température
du Moulin-Neuf, à Gap.*

Les eaux des puits de la ville de Gap ont une température qui oscille entre 8° et 9° suivant la saison ; elles ont donc une température inférieure de 0°, 5 à 2° à la moyenne du lieu (9° à 10°) ; cette fraîcheur relative n'a rien de surprennant, parce que les eaux du sous-sol reçoivent par filtration des eaux froides de Charance.

Mais il existe, au *Moulin-Neuf*, au-devant de la mansarde où sont installées les collections scientifiques du département, une source qui jaillit dans la cour, au bas d'une tranchée des schistes calloviens.

¹ Une d'elles, la Pisse de Saint-Jacques est intermittante; elle ne flue que quelques jours, parfois quelques heures, quand soufflent les vents du Midi.

Cette source captée sur place, à 4 mètres de profondeur, présente de curieuses particularités : Très abondante pendant les grandes chaleurs, elle tarit complètement pendant les gelées hivernales. Sa température est de 7° à 7°,5, elle est ainsi inférieure de 2 à 3° à la température moyenne du lieu (10°).

A côté de cette source, coule la fontaine du moulin, amenée, par une canalisation de 300 mètres, des pentes de Saint-Mens. Les eaux de cette fontaine suivent dans leur débit et leur température les moindres variations atmosphériques.

Il est vraisemblable, d'après la topographie et le pendage des roches du sous-sol que la petite source a même origine, mais plus profonde, que la grande. Saint-Mens est constitué en effet par des calcaires et des schistes *bajociens*¹ dont les assises alternent et plongent de 60° à 80° sous les schistes *calloviens* de la plaine de Gap.

Sur les pentes douces et sur les replats, les boues glaciaires emmagasinent des eaux superficielles qui alimentent la grande fontaine du moulin, tandis que les eaux infiltrées par les joints et les fissures des calcaires en bancs presque verticaux, vont former une nappe profonde d'où émerge, très probablement, la petite source aux eaux fraîches et périodiques.

Ceci explique sans doute, quelques-unes des différences des deux fontaines, mais ne donne pas la raison de la périodicité et de la basse température de l'une. Ce serait en vain qu'on invoquerait les arrosages par le canal du Drac, car la source périodique jaillit, en avril ou mars, bien avant l'ouverture du canal. Elle n'est pas plus influencée par la suppression totale des arrosages que par la prolongation des sécheresses. Nous avons eu l'occasion de constater en effet que la pénible pénurie d'eau de 1898 a été insensible sur cette source.

Nous ne saurions concevoir des sources, possédant une basse température constante, dont le débit augmente

¹ E. Haug. — Chaînes subalpines.

avec les chaleurs et cesse totalement pendant les grands froids, sans une relation intime avec le phénomène de la congélation des eaux d'infiltration à travers les éboulis, ou à travers les fissures du sol de leur champ d'alimentation.

Nous n'essaierons pas cependant de démontrer que cette relation a lieu, car nous n'avons pas eu l'occasion de constater des faits probants assez nombreux.

Toutefois, nous signalerons quelques observations que nous avons pu recueillir et qui semblent intéresser, dans une certaine mesure, la question des basses températures et de la périodicité de sources qui, d'après la tradition, ont toujours existé.

Culots d'avalanche enfouis sous des éboulis. — Pendant l'année de grandes inondations de 1856, notre ministère pastoral, (*j'étais berger*), nous obligea à parcourir de vastes surfaces sur les flancs nord et nord-ouest du *Petit-Chaillol* dont il a été question ci-dessus. D'énormes et fraîches ravines s'étaient creusées dans les éboulis des replats et de la base des escarpements, et j'eus maintes fois l'occasion de voir apparaître, dans le fond, ou sur les parois de leurs berges, la glace, la *veyre* comme je l'appelais alors, en mon langage de *vallais* : *la Pïssa, les Rouils, les deux Choûmos, Costa-Rouia, la Combe-du-Séchier*, etc.

Ces glaces étaient évidemment des culots d'avalanche enfouis depuis plus ou moins d'années : les troncs d'arbre, les brindilles de broussailles, engagés encore dans la glace, ne laissaient subsister aucun doute à ce sujet.

Glacière enfouie sur les pentes de Samaroux.

Sur les pentes nord de la petite *Crête-de-Samaroux*, entre les *Etroits* de Saint-Disdier (Dévoluy) et la Poustrelle (la Posterelle de la Carte) est une accumulation de boues erratiques de plusieurs centaines de mètres de puissance, à travers lesquelles se font jour les Gillardes. Sur ces dépôts morainiques reposent d'épais éboulis qui constituent le sol d'une forêt de sapins et de mélèzes. Quand

on établit, il y a peu d'années, un sentier à travers la forêt, une tranchée mit à jour une épaisse couche de glace compacte, au voisinage d'une ravine qui rejoint les Gillardes.

Cette glacière des pentes de Samaroux, enfouie, sous des éboulis, vers 1.250 mètres d'altitude, nous paraît être également un simple culot d'avalanche analogue à ceux de Saint-Jacques.

Les glaciers souterrains dont nous venons de parler, nous paraissent peu anciennes et peu importantes ; mais il existe, paraît-il aussi, d'antiques glaciers enfouis, des *glaces fossiles*, comme on les a quelques fois désignés.

Un de ces glaciers enfouis nous a été signalé par un infatigable fureteur de montagne.

Il se trouve sous la nappe caillouteuse qui constitue le sol du cirque du fond de la Combe du *Peyron-Roux*, au-dessus de Molines-en-Champsaur, entre les altitudes 1.800 et 2.000 mètres.

Pendant ses explorations minéralogiques et botaniques de 1864 et 1869, mon frère constata, avec surprise, sur le thalweg du Peyron-Roux, de profondes crevasses, au fond desquelles il aperçut une épaisse glace bleue.

Ce glacier fossile est comme une reproduction en petit de la partie inférieure du *Glacier-Noir* actuel qui disparaît sous ses colossales moraines ; mais avec cette différence que Peyron-Roux n'a plus ni glacier visible, ni couloir de neiges, ni champs de névés persistants, qui puissent l'alimenter.

La survivance du culot de l'ancien glacier du Peyron-Roux est évidemment due à sa haute altitude, à son exposition à l'ombre de la crête de l'*Arche* et de *Londonnière*, et aussi à son revêtement morainique.

Nombre de cas analogues doivent exister dans le fond de nos hautes vallées alpines. Mais les glaciers des hautes altitudes n'intéressent que d'une façon éloignée la question des basses températures des sources du pays subalpin.

Plus efficace serait l'influence des glaces provenant

d'amas de neiges enfouies. Toutefois ces réfrigérants sont des quantités limitées et très accidentelles qui ne se renouvelant pas, diminuent chaque année et disparaîtront bientôt par l'effet de la fusion. D'ailleurs ces culots d'avalanche n'ont pas une haute antiquité et ils ne sauraient expliquer, à travers les âges passés, l'existence de sources froides bien connues. Il est, en outre, une foule de régions où l'enfouissement des neiges eût été impossible et où se fond remarquer cependant des sources à basse température.

Il nous paraît donc probable qu'il doit se passer à travers les méats des éboulis et les fissures du sol, dans des conditions spéciales d'altitude et d'exposition, des phénomènes analogues à ceux que nous avons constatés dans certaines cavernes du Dévoluy. Chaque hiver, les eaux de pluie ou de fusion des neiges, en pénétrant dans les cavités du sol, y rencontrent un air plus froid qu'au dehors, s'y congèlent et remplissent de glace les interstices des cailloux ou de la roche.

Nous avons, pour étayer cette conclusion, un exemple, peu concluant, il est vrai, puisqu'il est seul, mais ne manquant pas d'intérêt.

Glacière de Chabrières. — A la base S. des éboulis de l'Aiguille de *Chabrières*¹, au-dessus de Prunières, se trouve un petit plateau d'un hectare à peine, limité, à l'aval et sur les côtés, par un bourrelet de terrain : c'est la *dépression centrale* d'un névé de la fin de la période glaciaire. Les éboulis modernes restreignent peu à peu

¹ A la base Nord des aiguilles de Chabrières se trouve le petit plateau de l'*Oïcana* constitué par les marbres gris et rouges du jurassique supérieur. Ce plateau est découpé en compartiments rectangulaires par des rigoles à parois verticales de 1 à 2 mètres de largeur et de 10 à 30 mètres de profondeur. Ce sont de superbes *lapias*.

Dans ces rigoles s'accumulent des neiges ; seuls des bergers ont exploré ces galeries, qu'ils comparent à la distribution des rues d'une ville.

Ces deux glaciers donnent la raison de la fraîcheur des eaux qui alimentent le lac de Saint-Apollinaire et des belles sources de *Vaucluse* et de l'*Ayasse* en face Reallon.

ce petit bassin sur lequel se sont arrêtés d'énormes blocs descendus de l'escarpement. De ces éboulis émerge un énorme bloc de 15 mètres d'axe sous lequel est une excavation où l'on peut pénétrer en rampant. Le sol de cette grotte et les interstices des pierres des parois sont occupés toute l'année par de la glace, malgré la faible altitude (1.550 mètres environ) et la position ensoleillée du lieu. Cette glace à coup sûr, n'est pas fossile, mais un produit de la congélation des eaux d'infiltration.

Des observateurs attentifs, favorisés par d'heureuses circonstances infirmeront ou corroboreront l'hypothèse de l'alimentation des sources d'eau froide par la fusion des glaces provenant de la congélation des eaux d'infiltration dans des terrains fissurés.

La contre partie de ces recherches coûteuses et incertaines serait cependant facile et intéressante.

Ce serait l'observation exacte et précisée par des mesures, des variations de débit et de température des sources réputées froides.

David MARTIN.

27 mars 1900.

MÉMOIRE

SUR

L'ÉTAT DE LA SUBDÉLÉGATION DE GAP

EN 1784

Adressé à l'Intendant du Dauphiné

PAR PIERRE-JOSEPH-MARIE DELAFONT

Subdélégué de Gap

(Suite).

CHAPITRE IV

DIVERS OBJETS D'ADMINISTRATION

L'administration interne des communautés doit principalement fixer l'attention de l'homme public parce que de cette bonne ou mauvaise administration, dépend le bien ou le mal être d'un corps considérable d'habitants. La composition des corps municipaux des villes et bourgs est trop connue pour que je m'y arrête¹; celle des villages dans la subdélégation de Gap est uniforme et générale pour la province; je ne connais dans mon département qu'une seule communauté qui est Ancelle et Faudon, qui a imaginé de se rapprocher de l'administration des villes et qui, sous l'autorité du Parlement, qui a homologué toutes ses démarches, s'est constituée un conseil d'administration fixé à douze conseillers; jusqu'ici il paraît que

¹ A la suite de l'édit de 1692 l'ancien système municipal des villes et bourgs fut transformé. Au lieu d'un, deux ou trois consuls, on leur imposa un maire perpétuel, véritable fonctionnaire que sa place anoblissait, et deux ou quatre échevins, dont l'un qualifié de premier échevin. Le corps municipal reste à peu près le même, composé de 12 ou 24 membres du petit conseil ou conseil exécutif; et de la généralité des pères de famille payant leur taille sous le nom de grand conseil; ce dernier n'était convoqué que pour les affaires d'importance.

cette communauté se trouve fort bien de cet arrangement. Il faut que je vous fasse observer à l'égard de cette communauté, que depuis plusieurs années la paroisse de St-Léger en Champsaur qui formait jadis, avec celle d'Ancelle et du Château d'Ancelle, une seule communauté en trois paroisses, s'en est divisée, s'est rangée seule sous sa propre administration et qu'elle n'a point été comprise dans le nouvel établissement d'administration de la communauté d'Ancelle, autorisé par le Parlement, de sorte qu'il est temps de la classer dans les différents péréquaires et registres de l'intendance comme communauté seule et isolée d'Ancelle et l'audon, car je sais que cette paroisse qui est assez considérable, a son consul particulier, son collecteur, qu'elle fait ses rôles séparément, enfin qu'elle contribue aux milices et aux corvées aussi séparément, de manière qu'elle n'a plus rien de commun avec Ancelle.

Pour revenir aux communautés en général, leur administration réside sur la tête de deux consuls et d'un conseil formé par la généralité des habitants tailliables. Les noms de syndics, jurats ou marguilliers sont ignorés.

Cette administration concerne principalement trois objets bien intéressants : 1° les cadastres, coursiers ou parcellaires des dites communautés qui servent à constater à la fin la quantité des feux, la quotité des impositions et le nombre de florins que chaque particulier doit supporter eu égard à l'étendue du territoire qu'il possède ; 2° les impositions de ces mêmes communautés et la manière dont elles sont réparties qui est susceptible de bien des abus ; 3° les comptes que chaque administrateur doit rendre de sa gestion en quittant sa place et les reliquats dont les exacteurs, collecteurs ou trésoriers ont été déclarés débiteurs par la clôture de ces comptes ; enfin tout ce qui est relatif à la perception des impôts et à l'emploi des deniers provenant des revenus patrimoniaux. Suivons avec ordre ces différents objets et l'on sera convaincu que ce n'est pas la partie qui mérite le moins la surveillance du prêteur.

Les cadastres des communautés sont des livres ou registres qui doivent constater la mensuration de leurs territoires et le nombre de florins que chaque portion doit supporter, non pas seulement en égard à son étendue mais encore à la qualité du fonds et à sa fécondité¹. Ils furent établis en Dauphiné ensuite d'ordonnance des Etats (car cette province fut jadis pays d'Etats), mais la manière dont on y procéda est très fautive. On s'en tint dans la plus part des communautés à la simple déclaration non contredite de chaque habitant qui ne pouvait être qu'intéressée et suspecte ; de là vient que les cadastres bien souvent donnent plus et quelquefois moins de l'étendue aux terrains possédés. La nécessité de nouveaux cadastres est donc évidente, mais ce qui la rend plus sensible encore, c'est que la majeure partie des terres qui lors de la confection des parcellaires étaient dans un état de fécondité, se voit aujourd'hui presque inculte et de nul ou d'un mince produit ; tandis que reversiblement ce qui ne fut cadastré que comme herme, lande ou bruyère forme aujourd'hui la propriété la plus précieuse de telle communauté, de sorte que depuis l'établissement des anciens parcellaires jusqu'à ce jour, on trouve des communautés qui ont supporté et supportent trois ou quatre feux et qui ne seraient pas susceptibles d'en supporter deux, tandis que d'autres qui dans l'assiette générale des feux ne furent

¹ Voici la liste des plus anciens cadastres des Hautes-Alpes. Briançon possède un rouleau d'allivrement de 1344. Le véritable cadastre le plus ancien qui existe dans notre département, est celui de Tallard ; il est sans date, mais les paléographes de la Bibliothèque Nationale lui ont attribué à l'inspection de l'écriture, celle de 1375 environ ; il n'y a qu'un cadastre antérieur connu jusqu'à ce jour en France, celui d'Arles.

Ensuite viennent celui de St-Chaffrey de 1410, celui de Gap de 1418, celui des Crottes de 1458, celui d'Embrun de 1460, celui de St-André d'Embrun de 1465, celui de la Salle de 1482, celui des Orres, qui m'appartient, de 1485, celui du Val des Prés de 1490 environ, celui de St-Chaffrey de 1510, celui de Chorges de 1512, celui d'Aspres-les-Corps de 1526, celui de St-Laurent-du-Cros de 1536, celui de Briançon de 1539. Le plus beau est sans contredit celui de Ribiers, fait au milieu du siècle dernier avec plan cadastral ce qui est très rare sous l'ancien régime, du moins en Dauphiné.

taxées qu'à deux, pourraient en supporter quatre¹. Exemple : la ville de Gap lors de la fixation et de la révision des feux avait un canal qui arrosait la majeure partie de son terroir, elle n'avait pas essuyé l'incendie général de 1692 par l'armée du duc de Savoie, elle fut affouagée par proportion à un terrain arrosable et à une plus grande quantité d'habitations ; depuis longtemps ce canal n'existant plus ni la même quantité de maisons, le terroir est dégradé et de bien moindre production, néanmoins la communauté supporte les mêmes feux. En 1716 ou 1717 on fit bien une procédure pour constater la quantité de maisons démolies par cet incendie et celle des terres devenues incultes par une suite de la guerre ; on trouva que la perte était d'un dix-huitième de la communauté ce qui devait opérer la décharge de deux feux, cependant elle n'a pas eu lieu, les mêmes feux existent ; on se contente d'un dégrèvement.

Ainsi des autres paroisses, dans la plus grande partie desquelles la répartition des tailles se fait encore sur des cadastres exécutés depuis deux siècles et sur lesquels on ne saurait statuer avec la moindre certitude, car il en existe écrits en patois, d'autres sont en bois c'est-à-dire formés comme les tailles de la boucherie ou de la boulangerie au moyen de certaines marques sur ce morceau de bois. D'après cela quelle idée pouvez-vous avoir de la justice et de l'égalité des impositions qui doivent toujours être relatives à la production des terres, lorsque vous les voyez réparties sur un cadastre qui a près de deux siècles ; qui est dans un pareil désordre et dans un pays surtout qui a été dénaturé vingt fois par les ravines, les emportements, les torrents, les irrutions ? Sans doute que son état est bien différent de celui de l'époque où l'on fixa le cadastre, l'affouagement, et l'assiette de l'impôt. Aussi voyons-nous que la ville de Gap et plusieurs autres communau-

¹ Les mêmes critiques peuvent être adressées à nos cadastres actuels faits cependant avec infiniment plus de soin que les anciens. Pour n'être pas une source d'erreurs tant au point de vue des limites et des mutations de propriété, que du revenu imposable, les cadastres devraient être révisés tous les dix ans.

tés sont continuellement en arrérages pour l'acquittement de leurs charges, et comment pourraient-elles les payer d'après une surcharge évidente? La plupart des autres habitants manquent du nécessaire physique.

Une autre raison qui démontre la nécessité d'un nouveau cadastre et de même une nouvelle assiette des tailles, c'est que par la succession des temps et par les mutations des cottes, il s'est perdu une quantité considérable de florins à cause de l'inexactitude qu'on a apporté dans les charge-ments et déchargements ; malgré les plus grands soins on ne saurait aujourd'hui les recouvrer dans le cahos de l'antiquité et du mauvais état des parcellaires, et il n'est aucune communauté qui ne compte de ces points perdus, florins perdus ou cottes mortes. De là est arrivé ou arrive un grand abus : le florin qui n'eût été par supposition qu'à 5 sols, est porté à cause de ces points perdus à 8 sols, ce qui rend la charge plus pesante et quelquefois insupportable ¹.

La nécessité d'un nouveau cadastre est donc démontrée ; il reste à observer que si l'on procédait à cette réfaction il serait très intéressant d'avoir égard à la quotité de la dixme et à celle des censes dues aux seigneurs qui sont très considérables dans beaucoup de communautés et moindres dans d'autres.

Après avoir fait sentir la nécessité de refaire les cadas-

¹ La taille ou impôt foncier différait peu comme assiette avant 1789 de ce qu'il est aujourd'hui. La taille avait été d'abord imposée par feu c'est-à-dire par foyer ; ce mot de feu devint ensuite le synonyme d'unité, imposable. Le feu se divisait en 1789 en 24 sols de compte et chaque sol représentait un certain nombre de florins de compte qui valaient dans leur ensemble 2.400 livres de revenu imposable. La 24^e partie du feu représentait donc cent livres de revenu imposable. Le Dauphiné tout entier était divisé en 13.000 feux environ représentant environ 21 millions de revenu imposable ; l'impôt était de 1.262.203 livres sur lesquels l'élection de Gap qui comprenait presque tout le département des Hautes-Alpes était imposée à 233.059 livres. La taille était réelle, c'est-à-dire qu'on ne tenait nul compte du statut personnel des propriétaires d'immeubles et qu'un petit nombre de terres dites terres nobles, ne payaient pas l'impôt dans quelques mains qu'elles fussent, nobles ou roturières. Les communes étaient responsables de la rentrée de l'impôt.

tres à cause des abus auxquels leur mauvais état donne lieu, il ne faut pas dissimuler les frais immenses auxquels l'opération de la réfaction entraînerait les communautés ; il est certain qu'ils seraient très coûteux eu égard surtout à la longueur de ce travail auquel l'on donne aujourd'hui une forme suivie, agréable, soignée et très intelligible, parcequ'on a l'attention de mesurer avec exactitude, de détailler parfaitement les articles et de tracer le plan figuré de chaque terrain au revers de la feuille qui sert à l'encadastre. Certainement ce serait la une opération coûteuse, mais comm'elle ne peut être que fort longue, les paiements en étant divisés en beaucoup d'années ils deviennent moins sensibles. Il y a d'ailleurs un moyen d'exécuter ce travail d'une manière peu dispendieuse ; on l'avait adopté dans la généralité de Paris en des endroits même où il n'existait aucuns cadastres anciens et cela d'après les vues de M. Necker mises aujourd'hui dans le compte rendu au Roy, auquel je crois qu'il faut se relater pour cet objet. C'est aussi une méthode juste et équitable de faire des évaluations fixes des biens fonds pour servir de règle à la quotité de la répartition, et les arbitres naturels de cette opération ne peuvent être que les voisins solidaires de la même contribution et intéressés à chercher l'égalité ; toute autre personne pourrait donner dans l'arbitraire.

Les impôts ne doivent être que la juste répartition du service public sur chaque famille en raison de ses forces territoriales ou d'industrie ; cette contribution ne doit, suivant l'équité porter ni sur la subsistance phisique des peuples ni sur les frais d'exploitation et les non valeurs des terres, de sorte que si l'héritage ou l'industrie ne peuvent pas remplir au delà, il n'y a point de matière à l'impôt. Aux yeux de l'homme d'Etat le nécessaire phisique du peuple doit avoir le premier rang.

Une autre vérité qui n'est pas moins connue c'est que dans la répartition des impôts il faut chercher la plus parfaite égalité possible.

Les trois principales impositions : taife, vingtième et

capitation vont fixer un moment votre attention pour ce qui concerne la subdélégation de Gap.

La taille étant réelle ou foncière, c'est à dire assise sur des fonds encadastrés, elle est invariable quant au florinage, ainsi il ne peut exister dans la répartition de cet impôt que deux abus, celui d'imposer une somme plus considérable que celle portée par le lançon¹ de M. l'Intendant ce qu'il est difficile d'oser entreprendre, et celui provenant de l'inégalité dans la répartition par l'inégalité du florinage et par conséquent de l'affouagement, comme je l'ai remarqué à l'article des cadastres; de sorte que le premier de ces abus n'existant presque pas et le second n'ayant d'autre remède que celui que j'ai déjà indiqué, je ne sçaurais m'étendre davantage sur cet article et je passe au deuxième.

Les vingtièmes² sont également réels et il y a un abonnement pour cet imposition, mais parmi les communautés de mon département il y en a qui ont éprouvé la vérification et d'autre non³, ces dernières profitent beaucoup en ce qu'elles ont part à l'abonnement; les autres sont évidemment surchargées puisqu'il n'est pas rare d'y voir des maisons ou autres propriétés plus fort cottisées pour le vingtième de la taille, ce qui rend l'impôt exorbitant.

Depuis l'établissement des dixième et vingtième ce genre de tribut avait été réparti comme la taille à proportion des feux et supporté par chaque contribuable sui-

¹ Le lançon était la feuille d'impôt, l'avertissement, seulement au lieu d'être individuelle comme maintenant, elle était collective et englobait l'ensemble de la taille de toute une paroisse; ce total était divisé entre chaque individu par des répartiteurs nommés par le conseil communal.

² Ce système d'impôt paraît terriblement compliqué au premier abord, mais le nôtre est absolument calqué sur lui; le vingtième c'est le double décime assis sur le principal de l'impôt foncier; les mots ont changé, l'impôt subsiste.

³ Vérification, voilà encore un rouage dont nous jouissons et qui date de l'ancien régime. Les communes non vérifiées jouissaient d'un abonnement peu onéreux, tandis que dans les communes où le vérificateur avait fait un travail, l'abonnement ayant été jugé trop bénin, l'impôt avait été augmenté.

vant l'estime et l'allivrement de sa possession au cadastre; comme cette répartition ne pouvait être exacte pour la cote de chaque habitant à cause du désordre des cadastres, l'administration se détermina à faire prendre par un contrôleur des vingtièmes un état du produit des possessions de chaque particulier et de former de la sorte une appréciation de leur revenu sur lequel on fixerait leur vingtième pour composer du tout le rolle de la communauté. Sans entrer dans le détail des difficultés qui suivaient nécessairement l'exécution de ce projet, j'observerai seulement qu'il n'était guère possible à un seul commis étranger qui ne connaissait pas les facultés ou la détresse du pais ou il était mandé pour opérer, de remplir la mission sans erreur; aussi n'ayant pas de connaissance sur les productions et sur la nature du local, ce fut de son cabinet qu'il fit son travail sur la représentation qu'il se fit faire des cadastres, et voila comment il apprécia le produit des fonds et forma dans l'espace de deux ou trois ans les rolles des communautés de Gap, Arzeliers, Lazer, le Monestier-Allemond, le Poët, Ventavon et Upaix dans mon département, et de celle de Chorges, subdélégation d'Embrun.

Les rolles de ces communautés étaient parfaits, arrêtés au conseil et même exécutés, lorsque la province demanda et obtint un abonnement par arrêts du conseil du 22 janvier 1758 qui ordonna en même temps que les rolles qui seraient formés pour l'imposition de l'abonnement seraient dressés sur ceux qui avait eu lieu en 1756; ceux que le contrôleur avait formé pour les communautés cy-dessus avaient été vérifiés au conseil et exécutés dès avant 1756, tandis que les autres villes et communautés de la province n'ayant point été vérifiés par ce contrôleur qui était un sieur Surugue, ne contribuèrent à cette imposition qu'à proportion de leurs feux dans le péréquaire général de Dauphiné, et cette différence a subsisté et subsiste encore aujourd'hui, de manière qu'il y a une inégalité étonnante dans le payement de cette imposition, car toutes les communautés de la province payent à rai-

son de leurs feux et celles cy-dessus plus du double relativement à leurs feux.

Si je ne me trompe la province est composée de 5.000 feux¹ dont 1.500 nobles et 3.500 roturiers; l'abonnement est je crois de 1.335.937 livres 10 sols; chaque feu devait donc contribuer pour 267 livres 3 sols 9 deniers en 1758 époque de l'abonnement et conséquemment la ville de Gap pour 30 feux $3/4 \ 1/16$ tant nobles que roturiers, devait supporter 8.232 livres 14 sols 3 deniers, encore cette somme devait-elle être répartie tant sur les privilégiés que non privilégiés. Or comme l'Eglise et la noblesse possèdent au moins un huitième, la cote-part de l'abonnement pour la ville aurait été réduite à 7.203 livres 12 sols 6 deniers, mais elle a supporté 14.170 livres dans les rolles de 1758-1759².

Pour mieux faire sentir cette vérité je prends un point de comparaison de chacune de ces sept communautés avec sept autres d'égale force en feux et je dis :

La ville d'Embrun est composée de vingt feux $1/96$, je la réunis au bourg de Veynes qui a 12 feux $1/2 \ 1/24$, cela fait en tout 32 feux $1/2 \ 1/24 \ 1/96$ lesquels n'ont payé que 7.183 livres ; ce n'est pour ainsi dire que la moitié de 14.170 livres que paya la ville de Gap, qui je le repette est affouagée 30 feux $3/4 \ 1/16$.

Arzeliers est égal pour son affouagement à Aspremont ; la première communauté paya 1.436 livres 9 sols, la seconde 536 livres 8 sols.

Lazer qui n'est que trois feux $2/3$ paya 1.085 livres 13

¹ Ou il y a ici une erreur ou il y eut entre 1700 et 1784 une révision et une modification profonde dans le nombre des feux, car en 1700 le Dauphiné en avait 13.000. Le nombre des feux fut probablement diminué dans cette intervalle et le revenu imposable de chacun d'eux augmenté, ce qui revenait au même.

² Cette inégalité dans la répartition de l'impôt si justement signalée par Delafont était un vice de l'ancien régime qui n'a malheureusement pas entièrement disparu. De département à département voisins l'inégalité est encore maintenant parfois flagrante, il suffit de comparer par exemple l'évaluation des immeubles dans les Hautes-Alpes qui sont surchargées et dans les Basses qui paient infiniment moins, ou dans la Corse où la différence est encore plus sensible.

sols, et La Bâtie-Neuve qui compose 5 feux $3/4$ ne paya que 1.076 livres 10 sols.

Le Monestier-Allemond qui est 1 feu $1/2$ $1/3$ $1/32$ a païé 461 livres 10 sols, Montjay qui est 2 feux $2/3$ n'a payé que 451 livres 13 sols.

Le Poët qui est 3 feux $1/2$, 958 livres 14 sols, Manteyer 4 feux $1/2$ 645 livres 16 sols.

Ventavon 6 feux $1/2$ $1/16$ $1/96$, 1807 livres, Tallard 10 feux $1/6$, 1630 livres.

Les rolles depuis l'abonnement jusqu'à aujourd'huy aiant été formés sur le même plan, cette inégalité, cette énorme disproportion, cette injustice intolérable dans la répartition a écrasé, ruiné, affaïssé ces misérables communautés; il est donc de votre bonté, de votre gloire et surtout de votre équité de faire réparer leurs rolles et de soulager d'ailleurs les meaux qu'elles ont souffert à cet égard, car si cette répartition inégale doit subsister aussi longtems que l'imposition, quel malheur pour ces communautés !

En fait de répartition d'impôts la plus parfaite égalité doit régner, ce sont les grands principes, nous l'avons déjà dit ; voyons encore s'ils sont suivis dans la répartition de la capitation qui est le troisième genre d'impôt qui me reste à traiter ¹.

Comme la capitation est répartie par les officiers des communautés et par des députés nommés en assemblée, et qu'ils n'ont point de base fixe comme celle qui émane d'un cadastre pour en asseoir la répartition, on doit s'attendre à trouver dans cette opération toujours quelque peu et quelquefois beaucoup d'arbitraire, parce qu'il y a

¹ Encore un impôt que nous a légué l'ancien régime mais sous un nom nouveau ; c'est ce que nous appelons maintenant l'impôt personnel et mobilier. Cette adaptation de tous ou presque tous les impôts de l'ancien régime à notre époque, sous des noms différents il est vrai, mais sur des bases identiques, démontre que ces anciens impôts pouvaient pecher par un certain manque de précision ou un certain arbitraire dans la répartition, mais qu'en somme leur assiette n'était pas trop mauvaise, puisqu'on n'a rien trouvé de mieux à faire depuis la Revolution que de les maintenir.

des protégés et des protecteurs dans toutes les classes de citoyens.

En général dans ma subdélégation cette répartition se fait avec plus de candeur dans la ville de Gap, dans les bourgs où il y a des échevins et dans les fortes communautés où il y a des bourgeois honnêtes gens, que dans les villages ; la raison en est que dans la ville le commissaire de M. l'Intendant, les curés des paroisses, le maire, les échevins, les syndics des forains y assistent et que la les uns aidés des connaissances des autres, chacun cherche l'égalité et la balance s'établit, au lieu que dans les villages ou le païsan est extrêmement avare, vindicatif, jaloux, il regarde l'occasion de pouvoir travailler à la répartition de la capitation comme celle qui lui est donnée positivement pour charger son voisin rival ou son ennemi, en diminuant celui qui à son tour et par sa cabale deviendra lui-même répartiteur l'année suivante et qui lui rendra alors la pareille. Au surplus je ne vois aucun moyen d'établir une parfaite égalité dans la répartition, cependant je m'aperçois qu'il n'y a pas beaucoup de plaignants dans mon département et que peu de requêtes vous sont présentées à ce sujet, parmi celles des officiers de justice et des nobles dont la capitation est arrêtée par un tarif au conseil.

Mais une observation que je ne peux m'empêcher de vous adresser c'est sur la trop forte quotité de la capitation de la plus part de mes communautés ; il en est qui sont exactement surchargées et dont je me propose de vous faire une liste. Si le gros de la capitation des communautés est fixé d'après des aperçus relatifs aux vingtièmes vous avez la preuve en main qu'il y en a sept qui dès lors se trouvent écrasées de deux cottes.

Mais ce n'est pas tout ce qui est relatif aux impositions ; s'il y a quelques abus dans la répartition ceux qui existent dans la perception sont bien plus grands et deviennent toujours insupportables ; je veux parler des contraintes et

brigades ¹ dont la tenacité et la multiplicité n'a presque pas d'exemple. C'est une fatalité sans doute attachée à l'élection de Gap que le nombre des brigadiers qu'on y employe y soit aussi considérable et qu'il y soit fixé ou déterminé sur la seule demande d'un receveur toujours intéressé à en augmenter l'espèce. Il me semble qu'il serait à propos avant de permettre aux receveurs d'employer la quantité de brigadiers qu'ils demandent, d'entendre à cet égard le pais et de consulter les officiers de l'élection ou vos subdélégués qui sont en état de vous marquer au vray quel nombre de brigadiers sont nécessaires.

Mais un autre point est encore plus intéressant à réformer, c'est l'affectation des receveurs de ne loger les brigades que sur quelques communautés et toujours sur les mêmes parce qu'ils ont une espèce d'abonnement avec les autres. Vous sentés que c'est là une tyrannie que je dois vous dénoncer et mon amour pour le bien public m'en fait une loy, Je pense donc que pour réprimer cet abus si criant il serait nécessaire que vous donnassiez un pouvoir exprès à vos subdélégués pour que d'accord avec deux officiers de l'élection qu'ils appelleraient pour assessseurs, ils pussent sur les représentations des communautés lorsqu'elles seraient fondées, déloger de leur autorité des brigades qui seraient ou trop longues où placées mal à propos. Cette petite portion d'autorité dont vous vous relacheriez en faveur de vos subdélégués ne saurait vous affecter ni vous compromettre, mais cette tournure contiendrait du moins ceux des receveurs qui sont ou trop ardents ou trop durs, car il n'est pas possible d'exprimer l'étendue des maux occasionnés par la longueur ou la répétition des brigades; il en suit nécessairement des saisies, des

¹ Ces brigades sont ce que nous nommons actuellement les garnisaires, seulement comme avant 1789 le receveur n'avait jamais à faire à l'individu mais à la communauté seulement, responsable de la rentrée de la totalité de l'impôt, lorsqu'une communauté était en retard, il y envoyait une douzaine d'estafiers armés qui y vivaient à discrétion aux dépens des habitants jusqu'à l'entier paiement de l'impôt. Cela donnait lieu aux abus les plus criants, justement signalés ici par Delafont.

ventes de fonds, des fraix qui consomment tout; de la nécessité absolue de prendre sur la récolte présente de quoy payer les impositions ou fraix de l'année d'au-paravant; ainsi l'habitant reste sans danrée, sans ressource et toujours plus épuisé, plus excédé, souvent même il n'a pas pour sa famille la subsistance phisique, il est obligé de l'aller chercher chez l'étranger par son travail ou en mandiant; de la des émigrations, de la perpétuité de la mandicité.

Avant de quitter la matière des impositions je vous dois un tableau général du montant des sommes auxquelles elles arrivent pour la subdélégation de Gap en y réunissant celles qui se perçoivent pour les fermes, régies ou droits du Roy, et ce tableau doit ensuite être comparé avec les sommes de nos productions territoriales, les produits de la consommation par l'étranger, ceux des arts, fabriques, industrie, etc. J'ai dit à la fin de mon précédent cayer qu'il fallait se rapeler que ce dernier objet ne pouvait excéder 500.000 livres net. Nous n'avons donc pour payer nos impositions que cette somme de cinq cent milles livres.

Ces mêmes impositions arrivent pour tailles et impositions accessoires.....	157 507 l.
Vingtièmes.....	66.805
Capitation.....	43.484
Dons gratuits.....	7.110
Domaines.....	36.000
Droits réunis.....	22.000
Gabelles.....	160.000
Tabac.....	80.000
Douanes.....	4.000
Postes.....	5.000

581.906

à payer annuellement pour la subdélégation de Gap, sans y comprendre le Champsaur dont il faudrait ajouter ici les tailles, vingtièmes, capitation et don gratuit seulement, et dont je n'ai pu prendre la note à la recette des

finances parce que cette contrée de vingt communautés est de l'élection de Grenoble, contrée qui par conséquent ne contribue pas à ces impositions dans la subdélégation de Gap et qui en fait cependant le plus gros commerce en bestiaux et en grains.

Récapitulation: Impôts.....	581.906
Revenus.....	500.000
Soustraction.....	81.906

Il nous manque donc pour payer tous ces objets annuellement une somme de 81.906 livres ¹.

Le peu de numéraire que nous avons est encore diminué annuellement par les revenus des différents seigneurs, abbés, prieurs, etc, qui les consomment hors de la subdélégation, objets de plus de 100.000 livres.

Telle est la position de cette subdélégation ; ne soyés donc pas étonné de voir celles des communautés dont les collecteurs ne font pas les avances au moyen du 10 pour cent, ne pouvoir pas paier leurs impositions et être beaucoup en arrière, et de la les brigades, car voilà sans

¹ L'absurdité de cette conclusion saute aux yeux ; certainement l'intention de Delafont est bonne, il veut apitoyer l'Intendant en faveur de sa subdélégation, mais dire que chaque année celle-ci dépense 82 mille francs en chiffres ronds de plus que ses revenus, ne peut se soutenir.

En effet Delafont n'a pas compris tous les receveurs, il n'a mis en ligne de compte que les produits agricoles, du commerce agricole, de l'industrie, mais ce n'est pas tout le revenu. Il eût du compter : 1° les rentes constituées sur l'Etat, très peu nombreuses probablement. 2° Les créances chirographaires extrêmement nombreuses, l'une et l'autre produit de l'économie ; 3° Les appointements des fonctionnaires et les pensions données par l'État ou par les hôpitaux ou maisons religieuses au nom de l'Etat aux anciens officiers et anciens militaires. 4° Le commerce de détail soit en boutique soit par colporteur qui était beaucoup plus prospère en 1781 que maintenant. 5° Les journées de travail des ouvriers agricoles qui travaillaient beaucoup plus communément toute l'année pour un même patron que maintenant. 6° Enfin les ateliers de charité qui pendant l'hiver donnaient du travail aux pauvres valides. A vue d'œil il me semble qu'il faudrait au moins doubler les 500 milles livres de revenu que Delafont accorde à sa subdélégation.

doute leur mobile. Oui, il manque à la subdélégation de Gap pour payer ses charges annuelles une somme de 81.906 livres, et si cette assertion semble d'abord présenter un paradoxe, parce qu'on peut dire que malgré mon exposé ces mêmes impositions se payent, s'acquittent néanmoins et que l'on peut encore demander comment et avec quoy il est possible dans cette hypothèse de les acquitter, la solution que j'en donnerai sera de répéter ce que j'ai avancé tout à l'heure, qu'on est obligé de prendre sur la récolte présente les impositions de l'année précédente, et c'est ainsi que la subdélégation s'épuise annuellement, aussi, bien loin de la voir fleurir dans aucun genre, ne trouve-t-on qu'un pays misérable en tous points.

Parmi les objets d'administration des communautés, il faut regarder comme une chose très intéressante la surveillance des comptes qu'on leur rend des deniers qu'elles ont imposé ou de ceux de leur patrimoine. Cette surveillance est d'autant plus nécessaire qu'il se glisse dans cette partie des abus qui tournent toujours au désavantage des taillables. Quelques exacts que paraissent être les pérécepteurs du lançon que les élus envoient aux communautés de leur juridiction, néanmoins les rolles sont toujours gras, c'est à dire qu'il y a toujours un excédent ; lorsqu'il est un peu trop considérable, les officiers de l'élection en vérifiant le rolle, ordonnent pour l'ordinaire que cette somme fera fond pour le lançon prochain¹ ; mais indépendamment de cet article il est peu de communautés qui ne jouissent de quelque revenu, les consuls ou collecteurs exigent ces sommes comme celles de tous les rolles, à la charge d'en rendre compte à des auditeurs nommés par assemblée de la communauté ; ils rendent effectivement leurs comptes, mais comme la plupart des meneurs des communautés se font passer alternativement le consulat,

¹ On a vu dans une note précédente que l'élection était un tribunal administratif répondant à peu près exactement à notre conseil de préfecture actuel. Ce passage du mémoire de Delafont prouve que, comme notre conseil de préfecture, il avait l'examen et l'approbation des comptes communaux, ce qui est entre eux une nouvelle similitude.

la collecte des impositions, la pérécation et l'audition des comptes ¹, sans que ces emplois sortent jamais du même cercle, il arrive ou que le reliquat de leur compte est fixé au-dessous de ce qu'il devrait être, ou que s'il est tel qu'il doit être, les reliquataires ne sont pas poursuivis pour le paiement et que leurs reliquats après avoir été ainsi négligés quelques temps finissent toujours par être oubliés. Il résulte de là un mal évident ; c'est que le florin qui diminuerait nécessairement si les reliquats des comptes étaient exactement payés, reste dans le même état.

On remarque dans la ville de Gap un exemple de cet abus. Un collecteur a été reliquataire d'une somme de 2.000 livres pendant plusieurs années; son reliquat fut négligé jusqu'à une époque où un maire de la ville qui lui était dévoué seut si bien s'y prendre qu'il fit abandonner purement ou à titre de générosité par le conseil de la ville cette somme de 2.000 livres à ce collecteur débiteur, et voilà pourtant une somme à laquelle tous les malheureux habitants cottisés ont contribué. Je tiens cette anecdote de la bouche d'un échevin de ce temps. Un pareil abus doit vous frapper, il est nécessaire d'y obvier et pour y parvenir je vais mettre sous vos yeux le moyen qui paraît le plus utile ; il est très simple.

Ce serait de faire rendre un arrêt du conseil qui ordonnerait aux officiers des communautés des pays d'élection d'apporter aux officiers des élections dans un temps donné, avec les rôles d'imposition qu'ils doivent faire vérifier chaque année, les comptes qu'ils rendent tant des sommes imposées que des revenus patrimoniaux et autres de l'année précédente, afin que ces officiers eussent à les

¹ Le collecteur des impositions communales est le receveur municipal; les *péréquateurs* étaient les membres de la commission chargée de préparer et d'équilibrer le budget; les *auditeurs* les membres de la commission chargée de recevoir et d'approuver les comptes. Ces rouages ont été un peu simplifiés aujourd'hui ; on ne nomme pas tant de commissions et tout se passe entre le receveur municipal, le conseil municipal et le conseil de préfecture.

vérifier, pour après cette vérification être le paiement par les redevables ordonné dans le mois après la reddition des dits comptes, passé lequel contrainte décernée par les élus, même par corps. Ainsi les reliquats ne seraient plus trainés, négligés, oubliés ou abandonnés, au désavantage des contribuables.

L'origine des seigneuries est celle des communes ¹, ce fait est unanimement attesté soit par nos historiens soit par nos auteurs feudistes ; il serait inutile de retracer, ici, tout ce qu'ils en ont écrit. Comme dans toutes les communautés de la subdélégation de Gap il y a ou peut avoir des communes, je les diviserai en plusieurs classes, bois, prairies, marais, pâturages, isles ou îlots et généralement tous les relaiés des rivières ou torrents.

Les communes n'appartiennent ni au seigneur, ni au fisc, ni à aucun particulier mais aux communautés d'habitants, *sunt res universitatis*, à moins que le seigneur ne justifie par titres authentiques que la propriété lui appartient ; les seigneurs n'en ont que la propriété directe qui consiste uniquement à la seigneurie, mais la propriété utile appartient aux communautés ².

Il est vrai que lorsque la concession a été faite aux habitants à titre gratuit par les seigneurs ceux-ci en sont copropriétaires avec les habitants pour un tiers et ces derniers pour deux tiers ; alors les seigneurs peuvent en user à leur gré sous la condition néanmoins que les deux tiers suffisent à la communauté, sans quoy on n'admet

¹ Ce mot commune est pris ici dans le sens de *bien communal*, de patrimoine de la commune.

² Il suffit de lire les anciennes reconnaissances faites par les communes aux seigneurs aux XIV^e et XV^e siècles pour constater qu'alors les rivières, les torrents, les sources importantes, les terres vagues, les délaissés des rivières appartenaient au seigneur. Seulement la population ayant beaucoup augmenté surtout à partir du XVII^e siècle, le sol cultivable ancien ne suffit plus à la nourrir et les seigneurs concédèrent aux communautés la plupart des terres vagues et délaissés des rivières à charge du paiement d'une rente. Inutile de dire que cela fut l'origine de très grands procès, surtout quand les délaissés eurent été endigués et colmatés.

point de partage et dans ce dernier cas les seigneurs et les habitants jouiront en commun (*Ordonnance des eaux et forêts, art. 4 du tit. 25*).

Il est encore de principe invariable en fait de communes que la possession immémoriale, que les redevances, les corvées et les devoirs auxquels les communautés ont été imposées à cause de leurs concessions, en sont tellement le prix qu'elles sont dispensées d'en rapporter les titres. L'art. 5 de l'ordonnance des eaux et forêts dit que « si les habitants faisaient ou paiaient quelque redevance en argent, corvées ou autrement, la concession passera pour onéreuse quoique les habitants n'en montrent pas le titre, et empêchera toute distraction au profit du seigneur ».

Cette loi de 1669 est générale et en vigueur dans toute l'étendue du royaume ; elle y forme une portion du droit public, la déclaration du Roy des 13 et 29 août 1766 porte expressément qu'elle n'entend point innover aux dispositions de cette ordonnance. Voilà, je crois, sur cette matière des principes dont on ne sçaurait s'écarter.

Sur cela il se présente la question de sçavoir : 1^o s'il serait utile ou non de faire le partage des communaux entre tous les habitants. 2^o Quelle serait la manière d'y procéder le plus avantageusement et le plus équitablement.

Les inconvénients qui se présentent à laisser subsister les communes semblent déterminer pour le partage¹. D'abord de quelque espèce que soient les communes, chacun se regardant comme propriétaire fait usage de son droit, mais le fait-il en père de famille ? Non. S'agit-il d'un bois communal le païsan destructeur sera porté à

¹ Si cet avis avait été suivi on peut affirmer qu'il n'y aurait plus dans le département des Hautes-Alpes une forêt digne de ce nom et que les montagnes ne seraient plus que des rochers dénudés, les rivières que des torrents et les plaines que des amas de cailloux. Delafont n'est du reste que le précurseur de la Révolution qui enjoignit de vendre ou de partager les biens communaux, loi qu'on n'exécuta pas ou presque pas heureusement.

couper de préférence les arbres les plus droits et de la plus belle venue, par la raison qu'il les emporte avec plus d'aisance et qu'il s'en sert plus commodément ; il ne coupe donc pas avec ordre, mais indistinctement ça et là, il ne s'attache pas au bois tortueux ou rabougri qui est positivement celui qu'il faudrait couper pour procurer de la croissance aux jeunes plants, il n'a pas l'attention de couper à rase terre, mais seulement à hauteur d'apuy pour épargner la peine de se courber ; en tous les temps on y mène les bestiaux qui ont bientôt broutté et détruit les jeunes pousses, aussi ne voit-on plus que des bois rabougris et quelques pieds d'arbres ou souches consumées par le feu que les bergers ont l'usage d'y mettre pour se chauffer en même temps qu'ils y gardent les bestiaux, abus des communes et des pacages qu'on ne saurait trop déplorer et qui est la principale cause de la destruction des bois dans cette subdélégation ou ils sont d'une rareté sans égale¹.

S'agit-il des communaux en prairies marécageuses, en paturages, en islots, etc., quel soin aurait-on d'un fonds dont on n'a pas la seule et pleine jouissance, qui est livré au public, à ses préjugés, à son indolence qui sont autant de maux pour l'amélioration de l'agriculture ? En un mot je crois que le droit des communes nuit beaucoup à ses progrès et n'y met que des entraves².

Quelle différence sensible entre la production des bois dont on prend soin et ceux qui sont abandonnés à l'ois-

¹ Tout cela est exact mais le partage des forêts est le pire des remèdes et aurait généralisé des abus qui n'étaient encore qu'individuels. Le seul remède efficace était de soumettre les forêts communales à la surveillance et les coupes à la décision de l'administration des forêts et c'est celui qu'on applique maintenant pour le plus grand bien de notre département. Il n'empêche pas sans doute tous les délits, mais il en diminue le nombre très sensiblement.

² Autant Delafont a tort en préconisant le partage des forêts communales autant il est dans le vrai en demandant celui des terres vagues ou délaissées propres à la culture. L'expérience l'a bien montré à propos des conquêtes faites sur la Duranco et le Buëch à Remollon, Tallard, la Saulce, Lettret, Ventavon, Serres, Ribiers, etc.

veté, au besoin de faire argent et même à la mendicité ? Quelle différence entre les prés, marais ou autres pâturages également réservés et soignés et ceux qui sont au contraire sans cesse fréquentés par la généralité des bestiaux ! Quelle différence enfin entre des landes ou bruyères et des terres cultivées ! Que de désordres naissent de la communauté ! Au contraire le propriétaire défriche ses fonds incultes, travaille ses terres, ses prés, exploite ses bois avec toute la mesure et le ménagement possibles ; il regagne à force de travail et par des digues ou des réparations les terrains que l'intempérie des saisons lui a enlevés ou dégradés. Pourquoi cela ? Parce qu'il travaille en père de famille, parce qu'il est propriétaire, parce que ses besoins le demandent et que c'est là pour luy et pour sa famille une ressource assurée qu'il ne saurait trouver dans les communes. Et de là je persiste à penser que le partage des communaux entre tous les habitants suivant les loix prescrites et citées, ferait le plus grand bien dans cette subdélégation et procurerait un avantage réel à l'agriculture. Mais comment procéder à ce partage ?

Les fermiers des communautés voudraient, ainsi que je l'ai entendu dire plusieurs fois, qu'il se fit au marc la livre de leur cadastre, c'est-à-dire que les riches fermiers emporteraient la plus grande partie des communes et les autres habitants la plus modique. Je sens le motif qu'ils peuvent faire valoir, c'est qu'ils payent plus d'impositions à la décharge de la communauté, mais est-il juste, est-il bien équitable ? Examinons encore cette question.

Les communaux de quelque espèce qu'ils soient *sunt res universitatis* et n'appartiennent pas mieux à l'un qu'à l'autre ; chacun y a le droit d'usage et de propriété. Le riche fermier entretient plus de bestiaux, consomme plus de bois, c'est là un effet du hasard, le pauvre ne s'en plaint point, mais il a l'espérance par un relèvement de fortune ou par une déchéance du riche de devenir son égal. Si le riche peut envoyer au pâturage cent bettes et que le pauvre ne puisse y en envoyer que vingt, le premier

profite de la portion que le dernier ne peut faire consommer, cependant si le pauvre s'enrichit, si le riche s'appauvrit, ce que nous voyons arriver souvent, les voilà au niveau, c'est-à-dire que le pauvre et le riche se sont rendus la pareille, mais ni l'un ni l'autre n'ont perdu leur droit de propriété qui leur a été accordé lors de la concession des communes qui étant la chose publique, *res universitatis*, ont été concédées à tous les communistes sans distinction, pauvres comme riches. Or qu'est-ce qu'un communiste ? C'est celui qui a droit aux communes parce qu'il est habitant de la communauté, parce qu'il y habite et y fait feu. Le riche n'y est distingué que par son bien et tout les habitants, riches ou pauvres, sont égaux quant aux communaux. Il me semble que cette façon de penser est celle qui se rapproche le plus des principes de la concession des communes, de l'équité, de l'égalité qui doit toujours régner dans le partage de ces sortes de biens sans acception de personnes.

A Ventavon, gros lieu de ma subdélégation, il y avait un relaiisé de la rivière de la Durance qui formait des isles et un paturage communaux ; les habitants délibérèrent d'en faire le partage, il fut exécuté par égale part sur chaque habitant faisant feu ; celui qui n'avait que sa maison et feu en eut une portion comme l'habitant le plus riche. Il est vrai que ce dernier qui avait un, deux ou plusieurs domaines dans lesquels il entretenait un habitant faisant feu, outre sa portion en obtint une pour chacun de ses domaines. Voilà comment se fit ce partage sans contradicteur, sans réclamation et il subsiste ainsi depuis environ quinze ans à la satisfaction de cette communauté. Rien n'est même si agréable à voir que les portions de chaque habitant ; là on trouve des jardins, des vergers, des chanvres, des prairies et des vignes entretenues avec toute l'attention possible. Et qu'était cy devant ce local ; quelle était sa production ? Un relaiisé, un modique paturage. C'est ce qui justifie ma façon de penser sur la nécessité du partage des communaux et sur la manière de le faire.

Nota. Je vous ai déjà entretenu de ce local de Ventavon dans mon chapitre 3, article des digues, parce que le relaissé qui a donné lieu à ce partage a été mis en culture d'après l'établissement d'une digue pour laquelle M. l'Intendant accorde la moitié des fonds nécessaires.

M. le commandeur de Menon¹ passant à Gap quelque temps après le partage de Ventavon vint chez mon père pour s'informer sur la manière dont on y avait procédé, parce que, disait-il, il était fort intéressé à un partage qu'on projetait à Bourgoin. Mon père lui en rendit compte ; il parut ne pas l'approuver et insista beaucoup sur ce qu'il aurait dû être fait au marc la livre du cadastre. J'ignore ce qui a été fait depuis lors, mais il me semble avoir ouï dire qu'il existait un procès sur l'opération du partage ou sur le terrain à se partager à Bourgoin, dont je ne connais pas l'issue.

Lorsqu'on commença la construction des quatre nouvelles grandes routes qui aboutissent à Gap, on sentit tout le poids des corvées² ; le pauvre lésé, le riche qui souffrait moins, tout le monde se plaignit et murmura. Sur l'atelier les corvistes ne travaillaient pas la valeur d'un sixième de journée et souvent n'avaient pas de pain ; le

¹ Ce commandeur de Menon, issu d'une famille lyonnaise anoblie à la fin du XV^e siècle, était d'un caractère très autoritaire. Son frère le marquis de Menon n'était pas moins entier dans ses idées. Les deux frères ayant acquis la seigneurie de St-Savin voulurent y faire construire un château, mais chacun d'eux tenant mordicus pour un emplacement différent, ils ne purent se mettre d'accord qu'en construisant deux châteaux très rapprochés l'un sur la hauteur et l'autre dans la plaine. Ainsi chacun eut le sien.

² La corvée est un mot qui sonne mal à nos oreilles modernes, cependant la corvée royale n'est autre chose que ce que nous nommons actuellement journées de prestation, avec cette différence que cette corvée s'exerçait sur les routes royales et non sur les chemins vicinaux comme aujourd'hui. Il faut reconnaître que la corvée avait de grands abus dont le principal, signalé par Delafont, était de forcer les corvistes à aller travailler fort loin de chez eux. On y obvia en donnant généralement le travail à la tâche comme du reste on le fait actuellement pour les journées de prestation. En 1788 un projet que la Révolution ne permit pas de réaliser transformait la corvée en une imposition en argent.

travail n'avancait pas du tout. On prit le parti de donner des tâches aux communautés pour la répartir sur les habitants. Cela occasionna de nouvelles plaintes par l'inégalité qu'on prétendit y régner à raison des forces d'un chacun. On fit ce qu'on put pour établir l'égalité ; enfin le travail commença. Des communautés entières donnèrent les tâches de leurs habitants à prix fait avec la faculté à ceux qui voudraient faire le travail de ne point contribuer à l'imposition ; plusieurs habitants soustraient leurs portions en particulier ; enfin les quatre routes ont été amenées au point de réception d'œuvre et sont depuis plusieurs années données à l'entretien, de sorte que les corvées actuelles ne regardent que cet entretien, à moins qu'on ouvre quelque autre route ou qu'on entreprenne quelque embranchement.

Je ne vous dissimulerai pas que toutes les fois que sur vos ordres la corvée est ordonnée pour l'entretien, elle occasionne des plaintes journalières et continuelles fondées sur l'inégalité mais surtout sur l'éloignement de l'atelier à la communauté commandée. Jusques icy j'ai fait ce que j'ai pu pour redresser cette partie mais je n'ai pu y parvenir quoique j'aye soulagé les communautés par les secours des dégrèvements ou autres que je leur ai procuré en suivant par là l'esprit de justice et les vues de l'administration.

Plusieurs communautés sont-elles commandées, elles vont à l'atelier à trois ou quatre lieues, satisfont aux ordres donnés, mais peut-on y faire beaucoup de travail ? En arrivant les corvistes mangent le pain qu'ils ont porté et, sans avoir fait que bien peu de travail, ils s'en retournent chez eux pour y arriver à peine de jour. J'ai cru m'apercevoir que la plupart de ces inconvénients partaient d'un principe vicieux qui est l'inégalité de la répartition pour laquelle messieurs les ingénieurs ont la fausse délicatesse [de] ne pas se concerter ou s'assembler avec vos subdélégués. Il est certain que pour la faire aussi juste qu'il est possible il faut connaître à fond toutes les facultés, toutes les forces et les ressources des communautés

et même de chaque individu s'il était possible. Le sieur ingénieur occupé à tracer ses routes, à diriger ses plans, à visiter ses ateliers, à faire élever ses ouvrages d'art, n'a ni le temps, ni le pouvoir de s'instruire sur ces premiers objets, il s'en rapporte souvent au dire d'un commis ignorant ou d'un consul idiot ; de là les erreurs qu'on présente tous les jours aux subdélégués. Au contraire ceux-ci étant obligés par état de faire des travaux particuliers pour acquérir des connaissances sur les forces en tout genre des communautés et des particuliers et même d'en avoir les connaissances les plus secrètes, semblent être faits pour présider à ces opérations et y maintenir l'égalité. Il conviendrait donc que ces répartitions fussent faites par devant le subdélégué en présence de l'ingénieur et par les consuls ou députés, sur un projet de rolle que ceux-cy seraient obligés d'y apporter.

Mais dans tous les cas les corvées entraînent après elle bien des maux ; il serait à désirer que pour les éviter l'administration permit qu'on les supprimât, du moins quant à l'entretien et qu'on les remplacât par des entrepreneurs chargés en grand de cet entretien lesquels seraient surveillés par les ingénieurs et encore plus par les subdélégués pour l'intérêt des communautés. On passerait des baux à ces entrepreneurs pour des longueurs de routes assés fortes pour leur permettre un atelier continu, des équipages toujours montés et une occupation qui, se faisant en tout temps, ne laisserait pas dégrader les routes d'une année à l'autre. Je crois que l'état des chemins en serait meilleur et celui des communautés aussi, dont les habitants ne seraient plus distraits de l'agriculture. Il faudrait pour cela une imposition par election parce que je suppose que l'entretien serait donné aussi pour toutes les routes d'une election. Les rolles de cette imposition seraient faits comme des rolles d'industrie ou de capitation, c'est-à-dire au marc la livre de toutes les facultés connues à chaque habitant, mais il me paraît qu'il serait injuste qu'ils ne fussent pas faits sur les trois ordres.

Une communauté de mon département, Chabottes, vient de vous présenter un projet de rolle pour sa portion de l'entretien de la grande route, qui me paraît assez bien vu ; mais avant tout il faut remarquer qu'il n'y a dans cette communauté aucun habitant qui n'y soit taillable peu ou beaucoup, qu'il n'y a aucun noble, etc., enfin aucun motif qui déterminât la faction de ce rolle sur les trois ordres parce que dans le fait il n'existe qu'un ordre qui est celui des taillables. Pour former ce rolle cette communauté a divisé ses taillables en trois classes, les plus forts, les moyens et les plus faibles ; elle a arrêté que les plus faibles supporteraient vingt sols, les moyens trente et les plus forts quarante au marc la livre de leurs tailles. Cette répartition a paru satisfaire tous les membres de cette communauté et je pense que vous êtes disposé à rendre ce rolle exécutoire.

La direction des haras étant principalement confiée à un inspecteur, cette partie ne m'offre pas matière à de grands détails, cependant j'ai remarqué qu'elle était dans un état fort négligé dans ces montagnes. 1° Il n'y a jamais existé aucun haras en grand, mais seulement quelques gardes étalon dispersés qui tiennent des chevaux et des baudets.

L'inspecteur leur a formé à chacun un arrondissement¹, mais dans l'exécution des ordres relatifs à cette partie il y a autant de négligence dans le fait des gardes étalon que de désobéissance de la part des propriétaires des juments.

Ces gardes étalon, par l'appas du profit, reçoivent des petites juments âgées de deux ou trois ans, tandis qu'il est de règle qu'elles ne doivent être admises qu'à quatre. C'est sans contredit un inconvénient à la multiplication de la belle espèce. Un autre abus qu'ils pratiquent c'est

¹ Nous avons vu employer au cours de ce mémoire le terme de **département** pour signifier la circonscription administrée par un subdélégué, voici le terme d'arrondissement également passé dans le langage administratif de l'ancien régime où les constituants de 1789 n'ont eu qu'à le prendre pour l'appliquer aux subdivisions départementales.

de monter leur étalon dans leurs voyages et même de les employer aux travaux de la campagne excepté dans le temps de la monte, de sorte qu'il ne sçaurait résulter une belle race du fait d'un étalon ainsi fatigué et quelques fois excédé. Encore un abus parmi eux c'est de ne pas s'en tenir au nombre de juments fixé par l'annexe et de l'outrepasser bien au-delà, ce qui cause le même inconvénient que celui cy-dessus. Ces abus se pratiquent toujours en l'absence et à l'insu de l'inspecteur ; ainsi les étalons ne devraient être confiés qu'à des personnes dont on serait bien sur, ou tout au moins il faudrait surveiller les gardes étalon avec la plus grande exactitude.

L'abus du côté des propriétaires des juments vient de ce que, pour se dispenser de les conduire à l'étalon dans un temps qui est pour l'ordinaire celui des travaux de la campagne, ils trouvent assés de facilité dans les gardes étalon pour entrer en composition avec eux ; ils éludent ainsi la présentation de leurs juments. Il est vray que le païsan y trouve son compte par l'expérience qu'il a qu'aïant cy devant conduit plusieurs fois la jument à l'étalon il n'en est résulté pour luy que de la dépense et aucun avantage à cause du mauvais état dans lequel, à cette époque, il a trouvé la plupart des étalons qui n'ont pas fécondé les juments¹.

La propagation des bêtes à laine de la belle espèce me paraît plus aisée à établir dans la subdélégation à cause de nos bons paturages, surtout depuis l'essai fait par le sieur Provençal² sur l'espèce qu'il a amenée de Flandres ; mais à cet égard je crois avoir remarqué que les béliers flamandins sont trop forts et trop gros pour l'espèce de nos brebis qui sont petites et délicates ce qui fait qu'il périt

¹ Delafont pouvait parler sçavamment des haras ; son frère Paul Delafont, sieur des Roussettes, était grand écuyer du prince de Ligne et auteur de deux ouvrages classiques sur les haras : *Nouveau régime des haras ou exposé des moyens propres à améliorer les races de chevaux* (Paris, 1787 in 8°) et *De la régénération des haras* (Paris, 1789 in-8°). Il avait pu communiquer à son frère ses idées sur ce sujet.

² Provensal-Longpré, d'Ancelle, homme intelligent et actif, qui fut nommé juge au tribunal de première instance de Gap après 1790.

beaucoup de celles qui ont été saillies par le flandrin, lorsqu'elles mettent bas. Mais il est également possible de nous procurer une très belle espèce de bêtes à laine par le troupeau du sieur Provensal en faisant reversiblement saillir les brebis flandrines par les béliers de nos contrées qui sont très forts lorsqu'ils sont bien choisis et amenés d'Arles. Je crois que l'espèce qui en proviendrait se trouverait acclimatée tout de suite et qu'on éviterait par là l'inconvénient de voir périr la mère comme je l'ai dit.

Au surplus il convient de raisonner de cette proposition avec le sieur Provensal puisqu'il a fait des expériences que mon éloignement de sa bergerie ne me permet pas de suivre avec régularité. Ce citoyen mérite certainement des éloges et les grâces du gouvernement dans une entre-prise qui lui est dispendieuse et qui peut opérer le plus grand bien dans ces contrées.

Lorsque le régiment de Valence s'assemblait chaque année pendant un mois et que les miliciens étaient obligés de s'y rendre pour leur service¹, le peuple était toujours rempli de la frayeur que ce régiment ne marchât pour faire campagne, cette crainte rendait la levée des soldats provinciaux extrêmement pénible ; les pères, les mères, les garçons même étaient toujours dans une perplexité dont on ne pouvait faire revenir ceux à qui le sort était échu, chacun cherchait des exemptions, bonnes ou mauvaises, une grande partie des gens de la campagne mariait subitement leurs enfants, et quels mariages pour la plupart ! Néanmoins on s'est aperçu que la population a augmentée depuis lors dans les villages ; aujourd'hui la paix et la nouvelle constitution de ces régiments qui laisse les soldats sédentaires chez eux, ont dissipé les frayeurs, cependant il en reste assés pour exciter toujours beaucoup de mariages aux approches des levées, mais les opérations du tirage sont moins traversées et moins pénibles, tout se

¹ La milice était la réserve de l'armée. L'armée active se recrutait par engagements volontaires, la milice par tirage au sort, et on en formait des régiments où les recrues venaient faire leur mois de service (leurs 28 jours) chaque année.

passé bien à cet égard. Dans ce département l'ordonnance y est exécutée strictement et vous n'êtes pas surchargé de réclamations. Lorsque les grenadiers ont été rassemblés dans des garnisons, mon département en a fourni assés et ils ont marché sans répugnance parce qu'on les envoyait dans des bonnes villes ; je ne crois pas qu'il en fut de même si c'était pour aller à l'armée, cependant c'est une troupe qui s'aguerit dans peu et qui sert très bien lorsqu'elle est une fois formée.

CHAPITRE V

PROJETS DE BIEN PUBLIC

S'il est agréable et satisfaisant de s'occuper des projets, c'est sans doute de ceux qui ont trait au bien public. Dans la situation où se trouvent la subdélégation et la ville de Gap, il me doit donc être permis de vous présenter quelques vues patriotiques qui tendent sinon à les faire fleurir, du moins à leur procurer des ressources vraiment nécessaires.

Il existe dans la ville de Gap deux couvents, l'un de dominicains, l'autre de cordeliers¹, dont chaque maison n'est composée que de deux religieux, couvents qui ne

¹ Les Dominicains s'étaient établis à Gap en 1320, les Cordeliers exactement un siècle plus tôt, en 1220. Les Dominicains qui étaient encore au nombre de quatre en 1725, avaient quelques élèves de la bourgeoisie de Gap, auxquels ils enseignaient le latin. Les Cordeliers étaient en pleine décadence ; leur nombre avait toujours été en diminuant, ils n'étaient qu'un seul en 1725, que deux en 1789, et leur revenu n'excédait pas, à cette époque, 500 livres. Si l'on en croit leur déclaration, Delaunt n'avait donc pas tort d'en demander la suppression et la création à leur place d'une œuvre d'utilité générale.

ne peuvent par conséquent que décheoir et qui deviennent toujours plus inutiles. Les revenus de ces deux communautés, réunis et bien administrés, pourraient aisément se porter à environ 5.000 livres, puisqu'en l'état ils passent 4.000 quoique fort négligés et que par une réunion il vaquerait une des deux habitations dont l'on pourrait tirer un bon parti, soit en la vendant, soit en la louant à des particuliers de la ville. Je vous ai entretenu du mauvais état dans lequel se trouve la chirurgie dans toute une contrée qui passe 200 paroisses ; un art aussi utile est négligé à un point que dans la ville de Gap il n'existe qu'un seul chirurgien et dans les campagnes il n'y a absolument que des ignorants, des destructeurs du genre humain. Il n'y a d'ailleurs dans tout ce pays aucuns hôpitaux militaires et qu'un seul hôpital de charité très pauvre¹ où les soldats sont soignés par des sœurs de St-Joseph et traités par le médecin et le chirurgien de cet hôpital. Ceux-ci n'ayant aucune rétribution ni du Roy, qui ne leur passe pas même une gratification, ni de l'hôpital qui ne leur donne que de minces appointements, sont dégoûtés et ne peuvent pas soigner les malades du Roy. Il serait donc bien utile de fonder une maison de frères de la charité à Gap, par la réunion des biens de nos dominicains et de nos cordeliers. Cet établissement ne serait ni difficile ni long à former et le bien qui en résulterait serait inconcevable. D'abord tout le pays y trouverait, pour le traitement de ses malades, une ressource pour la partie chirurgicale qu'elle n'a point. 2^o il en résulterait une propagation de chirurgiens habiles qui pourraient se former dans cette maison et à cette école, et qui répandus ensuite dans la contrée y rendraient fructueux un art aussi utile que recommandable. La

L'hôpital Sainte-Claire ou hôpital général de Gap ne devait pas être si pauvre que le prétend Delafont, car non seulement il avait conservé tous ses revenus, y avait joint ceux de petits hôpitaux supprimés dans Gap, mais il avait bénéficié, à la fin du XVII^e siècle, de la suppression d'un grand nombre d'hôpitaux ruraux faite par l'autorité royale, et dont les revenus avaient été joints aux siens propres.

même maison offrirait des secours aux pauvres ou malades nationaux de sexe masculin, par la fondation qu'on y ferait de 8, 10 ou 12 lits, plus ou moins, suivant l'évaluation des rentes produites par la réunion proposée, alors l'hôpital de la charité de la ville de Gap qui n'est administré que par des filles, ne recevrait dans son sein que les femmes, les enfants, les vieillards et les bâtards, ce qui le soulagerait beaucoup.

3^e L'hôpital projeté serait, au moyen du même traitement que le Roy fait à celui de la ville, chargé de la partie militaire. Et ne croyez pas que ce soit un petit objet ; vous pouvez remarquer dans les feuilles de retenue de l'année courante que je vous ai adressées en leur temps, qu'il y a eu cette année près de 500 soldats dans notre hôpital, Gap est le seul passage pour les garnisons du Haut-Dauphiné et pour une partie de la frontière du royaume dans la Haute-Provence, c'est donc un lieu de grand et de fréquent passage. Ce qui a particulièrement rempli notre hôpital cette année, c'est qu'on a tiré toutes les garnisons de Briançon, Montdauphin et Embrun, de l'isle de Corse, d'où les troupes reviennent presque tous les jours ou fiévreuses ou attaquées d'autres maladies.

Une considération qu'il faut surtout faire et qui milite beaucoup pour mon établissement proposé, c'est le cas de guerre en Italie. On l'a vu souvent, Gap est dans ces circonstances la seule ville où l'on puisse établir un entrepôt en grand pour l'armée, soit pour fourrages, munitions, armes, artillerie, etc. Mais surtout pour un hôpital pour les blessés ¹.

La majeure partie de ces raisons sollicite le parachèvement des casernes de Gap, dont l'édifice commença sous l'intendance de M. de la Porte ², mais la ville se voit pour ainsi dire forcée d'abandonner cette entreprise pour l'état d'épuisement où elle est, si vous n'avez la bonté de

¹ Le projet proposé par Delafont ne fut pas accepté.

² M. de la Porte succéda dans l'intendance du Dauphiné à Jomaron en 1748, et fut remplacé par Pajot de Marcheval en 1761.

la secourir fortement à cet égard ¹. Quant à moy je ne vois qu'un seul moyen pour parvenir à achever cette construction, c'est de donner à la ville de Gap une rente de 10.000 livres par an, qui réunie à une somme à peu près égale que vous lui dispenseriez pendant plusieurs années, pût former un total de 120 ou 130.000 livres qui est le montant que j'estime être à tout le moins nécessaire; et pour donner à la ville de Gap ce revenu annuel d'environ 10.000 livres, il n'est question que de rétablir le droit qu'elle avait cy-devant et qui lui a été enlevé par les opérations de M. l'abbé Terray ².

Cet objet était un droit perçu au profit de la ville sous le titre de *Rève* : 1° sur l'entrée du vin; 2° sur les boucheries; 3° sur les poids à farine. Les entrées sur le vin et le droit sur les bestiaux matés à la boucherie subsistent encore, et c'est un mince objet de revenu pour la ville; [le] troisième des objets, le plus considérable et le moins onéreux aux habitants, a cessé depuis l'édit du Roy concernant la liberté du commerce des grains, pain et farines. Cependant il n'est pas probable que cette loy aye pu frapper sur ce poids à farine qui est un revenu patrimonial, ainsi que la chose a été jugée par un arrêt du Conseil de 1761 contre le Procureur général et la Chambre des Comptes qui voulait que l'on comptât de ce droit pardevant elle, de sorte qu'ayant ainsi été déclaré patrimonial, rien de si aisé et rien de si juste que de le rendre à la ville. Son produit annuel était d'environ 9.000 livres et cette perception faisait le bien des tailliables en ce qu'elle était principalement supportée par les boulangers et par conséquent par la consommation étrangère. Le citoyen y trouvait aussi son compte en ce que, pour quelques sols, il faisait peser son grain avant que le meunier portât au moulin et que la farine était aussi pesée au retour du moulin, de sorte qu'on évitait les fraudes des meuniers.

¹ Les casernes ne tardèrent pas à être terminées, mais sur un plan un peu moins vaste qu'on ne l'avait projeté.

² Contrôleur général des finances de 1769 à 1774.

Pour tous revenus, la ville n'a que 2.400 livres de rentes de montagnes, cens ou sur les Etats de Bretagne, cependant ses charges locales arrivent à 11.200 livres et ce qu'il y a de singulier, un abus que je n'ai pas encore pu redresser, c'est qu'elles sont imposées sur les taillables seulement, abus sur lequel il est nécessaire d'interposer votre autorité, au lieu que pendant l'existence du poids à farine, son produit s'employait aux charges locales, et ainsi les trois ordres, enfin tous les consommateurs, y participaient, même les étrangers. Ces charges locales auxquelles le Roy assujétit la ville, comme les gages et logements de l'état-major, de l'ingénieur des chemins, l'entretien des remparts, des prisons, des édifices publics, fontaines, etc., retombant donc seulement sur les taillables, augmente l'imposition et ne fait que retarder et rendre plus pénible le payement des deniers royaux.

Ainsi en retablissant le poids à farine, chose juste puisque l'édit n'a pas pu frapper sur un revenu patrimonial, on rendra à la ville 9 à 10.000 livres de rente pour ses charges ou pour ses casernes.

J'ai appris dans mon département la nécessité d'un changement qui intéresse également le bien public et l'avantage des troupes, c'est celui de deux lieux d'étapes ou ce service ne peut pas se faire commodément. Le premier est l'étape de St-Laurent-du-Cros, sur la route de Gap à Grenoble, le second celle d'Upaix sur la route de Gap en Provence. St-Laurent-du-Cros est un village composé de hameaux épars et éloignés, dans lequel il n'y a point de chef-lieu ; ce village qui n'est composé que de mauvaises habitations couvertes en chaume et qui n'est régi que par des consuls grossiers, n'offre que de très mauvais logements ; l'officier couche dans des lits de païsans, le soldat sur la paille dans des greniers, même dans l'hiver ; il n'y a point de ressources en bouchers et boulangers, l'étape tire tout de Gap à grands frais. D'ailleurs ce village se trouve aujourd'hui éloigné de la grande route de plus d'une lieue et il n'y a point de chemin à

charrète, de sorte que les équipages des troupes ne peuvent s'y transporter et qu'on est obligé de les laisser sur la route ou aux auberges du lieu de Brutinel, à une lieue¹. Outre cela, St-Laurent-du-Cros n'est pas le point intermédiaire de deux lieux d'étapes voisins qui sont Gap et Corps, parce qu'il est plus près de Gap d'une lieue que de Corps. Voilà pour démontrer la nécessité d'enlever de là cette étape. Le bourg de St-Bonnet où l'on peut la transporter nous offre positivement toutes les ressources possibles pour l'y asseoir. C'est un bourg assez grand, bien bâti, bien habité, commerçant, très près de la grande route, car il n'y a que la rivière du Drac entre deux, sur laquelle il existe un pont entretenu soigneusement par la communauté à cause de son commerce et que l'on peut d'ailleurs construire en pierre au moyen de quelques secours et d'un arrangement avec les communautés voisines. C'est aussi à peu près le point intermédiaire de Gap à Corps. Comme vous ne pouvez faire autrement que d'apercevoir par vous-même la différence de ces deux endroits en passant sur cette route, je ne m'étends pas davantage à ce sujet, nous le raisonnerons ensemble sur les lieux si vous me le permettez.

La seconde station à changer est Upaix. Cet endroit est aussi gros que Ventavon qui est le lieu que je propose pour remplacer cette étape, mais il n'est pas, comme lui, le point intermédiaire de Gap à Sisteron, puisque d'Upaix à Sisteron il n'y a que trois petites lieues, ce qui fait une journée de troupes très modique, tandis que leur marche d'Upaix à Gap est de cinq lieues très fortes pour lesquelles elles emploient près de huit heures, ce qui les fatigue

¹ Le choix de Saint-Laurent-du-Cros comme lieu d'étape était bon lorsque le chemin royal partant de Corps suivait toujours la rive droite du Drac, c'est-à-dire passait par Aspres, St-Firmin, Aubessagne, St-Eusèbe, St-Bonnet, St-Julien, St-Laurent; là il se bifurquait en deux routes, l'une par le col de Monse, l'autre par le col Bayard. La construction du pont d'Aubessagne en changeant le tracé du chemin royal imposa également le changement du lieu d'étapes.

beaucoup en hiver¹. Ventavon et Upaix sont l'un et l'autre sur une éminence éloignée d'un quart de lieue de la grande route, mais Ventavon, outre la raison du point du milieu, offrira aux troupes deux facilités de plus. La première c'est un embranchement de chemin qui tend directement de la grande route à ce village qui est tout ramassé et fort grand, embranchement bien pris et fort avancé par les soins du seigneur du lieu au moyen d'un atelier de charité, et qui lors de sa perfection permettra aux charrètes et aux équipages des troupes d'y monter sans peine comme sans danger. La seconde c'est que au vis à vis de Ventavon, dans la plaine, et presque attenant à la grande route, il y a une communauté, le Monestier-Allemond, qui sera un objet de secours parce qu'on pourra y loger un détachement, ce qu'on ne peut pas faire avec autant d'aisance à Upaix, par ce qu'il n'y a pour Upaix que le hameau de Rourebeau qui est bien inférieur en force et en logement au Monestier-Allemond. Tout ces endroits étant sur votre passage, vous verrez par vous-même, ainsi je n'en dis rien de plus.

Encore un objet de bien public serait la construction d'un chemin de Chorges à la Durance, par le Grand-Pré, pour donner au Haut-Dauphiné une communication avec les villes de Seyne et de Barcelonnette en Haute-Provence, communication qui serait bien intéressante pour notre commerce². Ce chemin n'aurait peut-être pas une lieue d'étendue dans la partie du Dauphiné, ainsi c'est un objet peu coûteux; il aboutirait vis-à-vis la Bréole, lieu d'étape en Provence, au pont qu'il faudrait établir sur la Durance aux fraix communs desdites deux provinces intéressées, et de là à la Bréoule, à Seyne, etc.

On m'a assuré qu'il s'est déjà agi plusieurs fois de ce projet auquel l'administration du Dauphiné donne sans doute les mains, mais que le pays de Provence, malgré

¹ Le transfert de l'étape d'Upaix à Ventavon ne tarda pas à avoir lieu.

² Ce chemin utile est fait maintenant, cent ans après que Delafont en avait démontré l'utilité.

les vives et réitérées instances des communautés et villes de cette partie, ne se déterminait pas volontiers à l'adopter, par ce que dans ce païs d'Etat le crédit des seigneurs faisait porter tous les fonds des chemins dans les contrées de la Basse-Provence, de sorte que pour faire réussir un projet si intéressant pour nous, il faudrait avoir la bonté d'agir vivement auprès des procureurs du païs de Provence, vous concerter avec eux pour son exécution, et tenir bon pour l'intérêt du Dauphiné jusqu'à ce qu'il fut absolument déterminé et adopté irrévocablement. J'ajouterai que cette route est militaire et d'étapes; qu'elle serait très utile en cas de guerre; qu'on pourrait l'asseoir solidement de ce côté, tandis que sur le local où elle est actuellement et dans le piteux état où elle se trouve, elle est dangereuse et ne peut non seulement porter des charrettes ni équipages de troupes autrement qu'à dos de mulets, ce qui est très coûteux, mais qu'elle est même interceptée très souvent, ce qui arrête la marche des troupes ou compagnies d'invalides qui vont garnir les places de Seyne, St-Vincent, Barcelonnette, Entrevaux, Guillaume, Colmar, Digne, etc.

Heureux, Monseigneur, si j'ai rempli vos vues dans le court espace de temps que j'ai pu employer à la rédaction de ce mémoire pour ne pas manquer l'occasion de votre passage en cette ville. Mes vœux seront complets si par mon zèle et mon assiduité je parviens à vous plaire et à vous témoigner mon attachement à mon état et celui bien respectueux que je vous ai voué, Monseigneur.

Gap, le 15 septembre 1784.

DELAFONT, subdélégué.

NOTA. — J'ai commis une erreur en écrivant dans le préambule du mémoire précédent que M. de Lafont, ingénieur en chef en retraite à Bourges et membre de notre Société, était le descendant du subdélégué auteur de l'intéressant document que nous avons publié. M. de Lafond descend du frère dudit subdélégué, Jacques-Isidore, sieur du Pin, et officier de la maréchaussée, né à Gap le 8 avril 1757. — J. ROMAN.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR M. FAURE, DU SERRE

Par M. l'Abbé F. ALLEMAND

I

Jean FAURE, du Serre, naquit le 24 mars 1776, au hameau des Michauds¹, commune de Chabottes. Là, ses ancêtres possédaient depuis un temps immémorial un petit bien rural, et, comme presque tous, portèrent le prénom de *Michel*, ils transmirent cette appellation au hameau lui-même². Son père, Jean Faure, était un agriculteur médiocrement fortuné, mais probe, instruit, doué d'un esprit judicieux et d'un caractère ferme ; il fut procureur de sa commune sous la République, mais il ne trahit jamais en rien ni sa foi chrétienne ni ses convictions monarchiques. Sa mère, Anne Baud, de St-Jean-St-Nicolas, joignait à beaucoup de vertus des qualités rares, et le poète fut toujours pénétré pour elle d'une haute estime et d'une affection profonde.

Le jeune Faure se fit remarquer par son intelligence précoce, et ses vertueux parents, inspirés par un sentiment élevé de foi religieuse, le destinèrent à l'état ecclésiastique. L'enfant commença, dès l'âge de neuf ans, ses études de latin chez le curé de Chabottes, puis alla les continuer tant bien que mal au collège de Gap. Mais la Révolution vint déranger tout le plan des parents. Leur fils, ayant terminé sa philosophie, rentra au village et y passa trois ans sans faire d'autres études. C'est durant ce temps qu'il chercha lui-même sa voie et résolut de devenir notaire.

En 1794, il se rendit à Grenoble pour acquérir les

¹ C'est près de ce lieu qu'était né, quelques années auparavant, le P. PARA, du Faujas, jésuite, connu par des ouvrages estimés.

² Un cadastre de Chabottes, date de 1552, atteste ce fait.

connaissances spéciales à la carrière qu'il avait en vue. Mais quel ne fut pas son étonnement, en arrivant dans cette ville lettrée, de s'apercevoir que ses études de français et de latin avaient été tout-à-fait défectueuses ! Il se remit donc à l'œuvre et apprit si bien l'une et l'autre langue, que lorsqu'il fut appelé plus tard par ses fonctions administratives à assister aux examens des collèges, il s'y trouvait toujours à l'égal des meilleurs professeurs¹.

II

En 1801, M. FAURE, alors âgé de 24 ans, fut nommé notaire du petit canton d'Orcières. Il dut prêter serment au Gouvernement. Il le fit sans arrière-pensée, car la Révolution par tant d'excès avait révolté ses sentiments honnêtes et il était heureux qu'une main de fer l'eût enchaînée. Mais, quand il vit Napoléon perpétuer les guerres et tous les maux qui en résultaient, il fut pris pour lui d'une antipathie profonde et ses vœux furent acquis au retour des Bourbons².

M. Faure passa dix années à Orcières et ce furent les plus heureuses de sa vie. Il nous dira dans *l'Orcièreide*, à l'âge de 82 ans :

« Hélas ! nos plus beaux jours
S'envolent les premiers, s'envolent pour toujours. »

C'est durant son séjour à Orcières qu'il épousa, le 26 février 1805, Sophie Achard, de St-Bonnet, compagne en tout et toujours digne de lui. C'est là qu'il était aimé et respecté des bons habitants de cette vallée où l'on savait apprécier ses grandes qualités non moins que les services qu'il rendait à tous.

Le jeune notaire, après ses travaux professionnels, consacrait le reste de son temps à l'étude. Il acquit quelques connaissances en botanique, mais ses goûts préférés

¹ Voir : *Ma vie politique*.

² Voir : *Ma vie politique*.

étaient pour les lettres. C'est pendant son notariat qu'il conçut le plan du *Banc des officiers* et en esquissa la première ébauche ; qu'il traduisit en vers le IV^e livre de l'*Enéide* et les XII premiers chants de la *Jérusalem délivrée*, œuvres qu'il considéra comme un exercice d'écolier et qu'il a depuis supprimées. Il composa aussi une *Notice biographique* sur Joseph Davin, maire de Chabottonnes, son parent et ami. Cette notice, imprimée en 1823 par les soins de la *Société royale et centrale d'agriculture* de Paris, valut à son auteur, avec des éloges mérités, une grande médaille d'argent que le Ministre lui décerna dans la séance publique du 6 avril, et que le baron de Ladoucette fut chargé de lui transmettre.

Cependant le maire de Chabottonnes avait conçu, en 1808, le projet de construire un canal à dériver du Drac pour arroser une notable partie des terres de sa commune. Mais, comme ce canal allait profiter surtout aux propriétés du maire, le Conseil municipal fut hostile. De plus, il fallait traverser le domaine d'un riche propriétaire voisin résidant à Gap, et qui se mit à la tête de l'opposition. Enfin, l'ingénieur en chef dressa un rapport concluant au rejet du projet. Le maire eut recours à son jeune notaire. Celui-ci rédigea une réponse à la lettre de l'ingénieur et conduisit si bien les démarches ultérieures que M. de Ladoucette applanit d'un trait de plume toutes les difficultés, et le canal fut passé.

Depuis cette affaire, la plume du notaire d'Orcières fut connue de l'administration supérieure. Le préfet, M. le baron Defermon, en homme qui savait discerner le mérite, lui offrit une place dans ses bureaux. M. Faure fut d'autant plus heureux de l'accepter que la création d'un second notariat dans le canton avait tout à fait amoindri sa situation.

III

M. FAURE, ayant alors 34 ans, fut nommé, en 1811, chef de bureau d'administration générale ; il n'y avait point à

cette époque, de chef de division. C'est ainsi qu'il débuta dans sa nouvelle carrière. Or, ce ne fut point sans distinction, comme en témoignent les faits suivants.

En 1812, la disette sévissait. Le baron Defermon s'empressa d'associer son nouvel employé à ses travaux personnels dans l'approvisionnement des marchés, la distribution des secours aux indigents et le maintien de la police. M. Faure seconda si bien son premier chef que celui-ci lui exprima plus d'une fois ses vives félicitations.

En 1813, après le désastre de Russie, une loi fut rendue qui ordonnait la vente des biens communaux mis en ferme. Ce fut une grande anxiété pour les communes possédant des montagnes pastorales. Celle de Gap surtout avait fort à craindre pour ses beaux pâturages de Bayard. Le nouveau préfet, M. Chazal, le sous-préfet d'Embrun, M. Viguier-Chatillon, et celui de Briançon tinrent pendant trois jours des conférences à l'effet de conjurer le danger. On était au samedi : « Demain, Messieurs, dit le Préfet, nous n'aurons point de réunion ; mais que chacun de nous rédige un mémoire et, lundi, nous résumerons ensemble les trois écrits en vue de composer celui qui doit être adressé au Ministre. » M. Viguier fit part de cette décision à M. Faure, son ami. Celui-ci se dit comme le Corrège devant une peinture de Raphaël : « *Anch'io son pittore* ; et moi aussi je suis peintre ¹⁾ ». Et il composa de son côté, un mémoire qui ne lui était point demandé. Le lundi, il le remit d'un air timide à M. Viguier qui le déposa sur la table du Conseil. La séance ne fut pas longue. M. Viguier revint joyeux vers M. Faure, lui annonçant que son écrit avait été adopté en entier. Le préfet l'expédia et les montagnes ne furent pas vendues.

En 1814, le nouveau préfet, M. d'Abancourt, depuis pair de France, était allé avec le président du Conseil général et la députation des Hautes-Alpes, complimenter le comte d'Artois de passage à Grenoble. En partant, il chargea M. Faure de préparer à sa place le discours qu'il

¹⁾ Préface des *Œuvres choisies*, de 1858.

devait, à son retour, prononcer devant le Conseil général. M. Faure se mit à l'œuvre. Le discours fut lu et reçut d'unanimes éloges. Le préfet, quittant la salle des délibérations, laissa le manuscrit sur la table, trahissant ainsi la modestie de l'auteur qui fut chaleureusement félicité. De plus, M. d'Abancourt fit transcrire ce discours sur le registre des arrêtés préfectoraux, ce qui n'avait eu jusque là aucun précédent¹.

En suite de ces faits, le chef de bureau d'administration générale se trouvait hors ligne parmi les employés de la préfecture. Les graves événements qui se préparaient allaient donner un nouveau relief à son mérite.

Nous avons vu plus haut comment M. Faure fut amené à désirer le retour des Bourbons. Cet événement eut lieu au printemps, 1814. « J'en rendis, dit-il, à la Divinité de ferventes actions de grâces, et je ne me rappellerai jamais, sans une émotion profonde, le *Te Deum* chanté à Gap, après la rentrée à Paris de son Altesse Royale Monsieur, frère du Roi. L'église était remplie d'une foule immense accourue de toutes parts aux cris de *Vive le Roi* et au son des cloches et des tambours qui avaient donné au loin le signal de l'allégresse. » (*Ma vie politique.*)

Mais, l'année suivante, 1815, ce fut tout autre chose. Le samedi matin, 4 mars, on apprit tout à coup le débarquement, à Antibes, de l'Empereur revenant de l'île d'Elbe et marchant sur Paris. A cette nouvelle, Gap fut consterné. Or, dans ces graves conjonctures, M. Faure fut avec son ami, M. Serres, sous-préfet d'Embrun, le conseil du préfet, et ses avis pesèrent d'un grand poids dans toutes les mesures alors concertées en vue d'organiser une résistance, qui, si elle se fût produite, eût changé peut-être la face des événements. Mais toutes tentatives demeurèrent vaines, et, le lendemain dimanche, à 5 heures du soir l'Empereur entra dans la ville, au milieu des acclama-

¹ Ce discours a été imprimé en 1899 dans les *Annales des Archives des Hautes-Alpes* (Livraison de janvier).

tions de cette même population qui, la veille, s'était montrée si stupéfaite.

Le lendemain, quand l'Empereur partit, M. Faure et M. Serres s'étaient portés en avant de la foule sur la route de St-Bonnet. Comme il passait, il fixa sur eux un regard perçant, et M. Faure disait plus tard : « Je crois qu'il avait alors compris que nous étions des adversaires, et j'ai su depuis pourquoi on comparait son regard à celui de l'aigle¹. (*Ma vie politique.*) »

Cependant le préfet, qui s'était enfui jusqu'à Corps, revint, par le Dévoluy, à Gap et tenta de lutter encore pour la cause du Roi. Mais elle était vaincue. « Le 23 mars, dit M. Faure, le général Chabert, mettant fin à ses hésitations, entra triomphalement dans Gap et s'empara, sans coup-férir, d'une place qui n'était défendue par personne; le lendemain, le drapeau tricolore fut planté sur les édifices publics. » (*Ma vie politique.*)

Durant les Cent jours, M. Faure vécut caché dans le Champsaur, en butte à d'incessantes dénonciations. Deux fois, il fut cité devant M. Pétiet, préfet de l'Interrègne, et, deux fois, il s'en retourna rassuré. Mais, vers la fin de juin, cédant à des conseils malveillants, ce même préfet, lança contre lui un mandat d'amener. Averti, M. Faure put esquiver le coup, en se cachant dans les montagnes d'Orcières, où il n'eut souvent d'autre abri que la cabane des bergers².

Après les Cent jours, M. Faure rentra bien vite à la préfecture. Ce fut, cette fois, en qualité de secrétaire général. Il resta titulaire de cet emploi jusqu'en 1817. A cette date, les secrétaires généraux furent supprimés, et « lui-même, dit la préface des *Œuvres choisies* de 1858,

¹ M^{me} Récamier, dont le regard rencontra celui du premier consul, reçu triomphalement à son retour d'Italie, fait la même remarque.

² Ajoutons que M. Faure nous a conservé un souvenir détaillé de ces événements dans son mémoire *Ma vie politique*, en trois parties dont deux imprimées, en 1897 et 1898, dans les *Annales des Archives des Hautes-Alpes*.

fut immolé en bouc-émissaire au profit d'un haut fonctionnaire qui en avait besoin ». Aucun détail n'est donné sur cette sorte de disgrâce, mais nous croyons savoir qu'elle eut son origine dans des faits relatifs à la construction de la maison de la pépinière.

Quoiqu'il en soit, M. Faure resta sans emploi. Il eut alors voulu retourner au village, mais sa femme s'y opposa, espérant plus que lui un retour de fortune. Il fallut donc se résigner à vivre dans Gap, et le secrétaire général devint clerc d'avoué aux appointements de 900 fr. Il passa cinq ans dans cette situation. C'est pendant ce temps qu'il consacra ses loisirs à chanter le *Chartreux de Tallard*. Et ici se place une anecdote : Madame Combassive, amie de la famille Faure, avait lu sur la table du poète des vers de la *Tallardiade* dont tout le monde ignorait la composition. Un jour, elle invita de nombreux amis. Quand M. Faure parut, tous coururent à lui en récitant ces vers :

« Mais tous les invités ne se rendirent pas,
« L'un faute de souliers, l'autre faute de bas. »

Le secret était éventé, et on lui fit une ovation¹.

Cependant M. Faure, avec ses humbles fonctions et une famille alors composée de cinq enfants, ne put prolonger davantage son séjour à Gap, et, le 17 juin 1822, il se retira dans son petit domaine de la Villette², sur la commune de St-Michel-de-Chaillol. C'est de là qu'il écrivait, le 9 juillet, à M. Théodore Gautier, son ami : « Je suis toujours l'objet des promesses les plus positives. Quand ma femme m'en parle, je lui chante : *Va t'en voir s'ils viennent, Jean*. C'est vous dire que, pénétré de reconnaissance envers ceux qui daignent s'occuper de moi dans les hauts lieux, je me suis pourtant accommodé à l'évé-

¹ C'est à la même époque qu'il composa *Ma Vie politique*.

² Ce domaine avait été acheté quelques années avant avec la dot de Madame Faure.

nement pour le cas où leurs démarches resteraient sans succès. »

Quelles étaient dans cette retraite ses occupations ? Lui-même va nous l'apprendre : « En arrivant de mon champ, près de l'humble foyer où ma femme prépare notre souper impatientement attendu, je vous adresse ci-inclus une plante du seigle que mon fermier a moissonné et que j'ai moi-même lié en gerbes. C'est un échantillon de ma récolte que je vous offre comme membre de la *Société d'Emulation* de Gap. Je suis, durant la matinée, le premier commis de mon frère¹, et, le soir, le second ouvrier de mon fermier. La nuit survient, et, à la campagne, je n'ai pas de chandelle. Je n'en ai pas besoin pour vous trouver toujours au nombre des personnes qui me sont chères. »

IV

Cependant les démarches de ses amis avaient abouti. Par ordonnance royale du 21 août de la même année 1822, M. FAURE était nommé à la Sous-préfecture de Sisteron. Il entra en fonctions le 8 septembre suivant pour en sortir à pareil jour en 1830.

L'arrondissement de Sisteron était alors divisé, comme la France, en deux partis : les royalistes et les libéraux. Le nouveau sous-préfet, tant par ses convictions que par son emploi, était ouvertement pour le premier. Or, son administration pleine de tact et de justice fut toujours louée par l'un et jamais blâmée par l'autre.

A peine installé, il eut à donner ses soins aux élections. Son zèle loyal et franc en assura le succès, et M. Dupe-loux, préfet de Digne, lui écrivit : « Cette épreuve, Monsieur, vous a été bien favorable, je me plais à vous le dire ; vous avez su concilier à merveille par la confiance que vous m'avez témoignée et par votre conduite jusqu'au

¹ André Faure, frère du poète, était alors percepteur à la réunion de Chabottes.

bout, les devoirs que vous imposait votre position comme fonctionnaire et ceux que vous suggérait votre cœur comme homme d'honneur ». S'il devait être moins heureux dans celles de 1828 où l'opposition l'emporta, sa conduite, toujours aussi digne, fut l'objet des mêmes éloges.

On voit déjà quel était l'esprit politique de M. Faure. Quelques extraits de ses lettres à M. Gautier vont achever de nous éclairer à ce sujet. « Mon plan est fait depuis longtemps : je suis pour le trône et l'autel ; ces deux mots disent tout à un honnête homme... Je suis peu disposé à céder au torrent de cette monstrueuse opposition qui est devenue comme une autre autorité luttant à force ouverte contre le gouvernement. Il faut que ce désordre soit bientôt réprimé ou que tout périsse... Croyez, mon ami, que Bonaparte est l'homme qui a le mieux jugé ce qu'un gouvernement fort pouvait laisser de latitude au régime représentatif. Les Bourbons ont cru bien faire en élargissant les libertés publiques ; ce n'est pas ainsi qu'on traite les peuples au sortir des révolutions. » (12 mai 1827). — « Selon moi, il n'y a plus qu'à frémir. Nous avons avalé le poison à longs traits ; le moment des conclusions arrive ; la Providence seule peut nous sauver. » (31 mai 1827). — « Si vous aimez la France et les libertés publiques, fortifiez la prérogative royale ; c'est là tout le secret d'une saine politique. » (13 avril 1830).

M. le comte de Noailles, son protecteur et son ami, avait légèrement subi l'influence du parti libéral. Il revint à des idées plus saines, et M. Faure disait : « Il donnerait peut-être une aile de son château pour être toujours resté dans la chambre au point où il est revenu, cette année. Il n'ignore certainement pas qu'un misérable sous-préfet de Sisteron a désapprouvé, pendant trois ans, la marche d'un grand seigneur auquel il doit tout. Heureusement le grand seigneur et le pauvre sous-préfet se trouvent présentement du même avis. » (11 avril 1830).

L'opposition, à cette époque, visait surtout les jésuites. M. Faure, qui d'ailleurs leur avait confié l'éducation de son fils aîné, se montra toujours leur défenseur. Il écri-

vait : « J'ai toujours regardé cette compagnie comme l'institution la plus pure, la plus utile, la plus recommandable à tous égards que le christianisme ait jamais produite. » (15 octobre 1828). — « J'ai à dire un dernier mot sur les jésuites. Je crois qu'ils influent sur les actes du gouvernement comme le curé de la Grave sur les actes de votre préfecture. » (31 mai 1827). — Dans son *Ibériade* il les appelle un

« Ordre accusé de tout et convaincu de rien ».

Notre sous-préfet avait à cœur le bien de son arrondissement. Il donna surtout ses soins à l'éducation de l'enfance, « parce que, disait-il, il y a longtemps que je réfléchis sur le sort de notre société française, et je me suis confirmé dans l'opinion que son avenir dépend essentiellement des bons ou des mauvais principes de la génération qui va nous succéder. » (*Mission de Sisteron*, p. 12). Dans ce but, il tint à réorganiser, en 1828, le collège de Sisteron qu'il confia aux jésuites, et prononça, lors de l'inauguration le 17 juin, un beau discours où il insistait sur la nécessité de donner à l'enfance une instruction foncièrement religieuse. Il avait également reconstitué, de concert avec le curé de Sisteron, l'école des filles, sous la direction des religieuses Trinitaires. Il dira plus tard, dans son *Chêne de Chaillol*, en parlant de cette école :

« Nous souhaitions tous deux

A cette œuvre naissante un avenir heureux. »

En 1825, une mission fut prêchée à Sisteron par les *Missionnaires de Valence*. « Elle produisit, dit M. Faure, un effet prodigieux ». Par son exemple et son influence il contribua lui même à ce résultat. Aussi s'en montrait-il heureux en vue du bien public. Il écrivit sur cette mission une belle relation de 40 pages in-8° dédiée à Mme de Ste-Croix, sa fille, ursuline à Grenoble. Cet écrit, imprimé à Gap, obtint alors une grande vogue.

Cet administrateur émérite menait une vie laborieuse. Levé chaque jour avant cinq heures, il était à son ouvrage. Quand il avait mis au courant ses écritures, il consacrait ses soins à l'éducation de ses enfants dont il s'était fait en partie le précepteur. Puis il traversait la ville ou la banlieue et visitait, chemin faisant, ses amis. Partout on l'accueillait avec bonheur, et il était très populaire dans cette bonne cité qu'il aimait. Dans le *Chêne de Chaillol*, il nous a conservé une délicieuse peinture des relations pleines de charmes qu'il entretenait avec les honorables familles de Sisteron.

« Huit ans passés chez eux

Ne durèrent pour moi que comme un jour heureux. »

Le sous-préfet et le père de famille trouvait encore des loisirs pour cultiver la poésie. C'est à Sisteron qu'il composa le poème de l'*Ibériade* ou de la guerre d'Espagne édité en 1829 et non réimprimé, et celui de la *Guerre d'Alger* qui n'a jamais vu le jour. Il revit la *Tallardiade* dont il donna une seconde édition. Il nous a laissé une intéressante correspondance avec Mme de Ste-Croix et Théodore Gautier ; ces derniers écrits restés entre les mains de M. l'abbé Gaillaud, sont encore peu connus.

C'est pendant qu'il était à Sisteron que M. Faure perdit sa digne mère pour laquelle il eut toujours une affection profonde unie à une haute estime. C'est dans ces sentiments qu'il parle d'elle dans l'*Ibériade*, les *Vagues du Champsaur* et surtout le *Monument filial*. Une lettre d'André Faure, son frère, lui ayant annoncé le cruel malheur, il exhale sa douleur dans une lettre dont voici quelques passages :

« Il est donc vrai que je ne verrai plus cette tendre mère qui nous avait tant aimés. O mon frère, raconte-moi tous les détails de sa fin. A-t-elle parlé de moi, de ma femme, de mes enfants ? A-t-elle bien souffert ? Pleurons, nous, ses enfants qui l'avons bien connue ; jamais il n'y eut de meilleure mère ; sa vie tout entière s'est passée

dans le travail, les bonnes actions, les désirs vertueux et la prière... Bon Dieu ! pourrais-je bien repasser aux Michauds ? Comment aborder cette maison qu'elle avait faite, qu'elle embellissait par ses vertus, par la tendresse qu'elle nous portait ? O mes amis, pleurons. Je vous embrasse dans les larmes. »

En 1830, M. Faure fut proposé pour la Croix de la Légion d'honneur. M. des Crozes, préfet des Basses-Alpes, le lui annonçait dans une lettre élogieuse du 22 avril de la même année. La tradition ajoute qu'il allait être nommé sous peu à la préfecture de Clermont-Ferrand.

(A suivre).

CHRONIQUE

PAR M. A. DUMAS

On a vu, d'autre part, que la *Société d'Études*, dans sa séance annuelle du 29 décembre 1899, a adhéré aux statuts de la *Fédération des Sociétés savantes du Dauphiné, de la Savoie et du Vivarais, en faveur de l'Université de Grenoble*. Nous croyons devoir reproduire ici ces statuts :

ART. 1^{er}. — Les sociétés savantes ci-après indiquées constituent entre elles une association sous le titre de « *Fédération des Sociétés savantes du Dauphiné, de la Savoie et du Vivarais en faveur de l'Université de Grenoble.* »

ART. 2. — La Fédération sert de trait d'union entre les sociétés adhérentes. Elle s'attache à établir des relations plus étroites entre les sociétés et l'Université régionale de Grenoble. Par l'intermédiaire des Sociétés adhérentes elle s'efforce de faire entrer l'Université en contact avec les populations au milieu desquelles elle doit exercer une action.

ART. 3. — La Fédération a son siège à Grenoble, au siège de la Société de statistique de l'Isère, rue Abbé-de-la-Salle, n° 14.

ART. 4. — La Fédération est administrée par un comité directeur, composé des délégués élus par les Sociétés adhérentes. Chaque Société nomme un délégué. Les délégués sont nommés pour un an et indéfiniment rééligibles. Ils peuvent participer aux délibérations du comité par représentation ou par correspondance.

ART. 5. — Le comité choisit chaque année parmi ses membres le président, les trois vice-présidents et le

secrétaire général de la Fédération. Le président et les vices-présidents sortants ne sont pas immédiatement rééligibles dans les mêmes fonctions. La voix du président est prépondérante en cas de partage.

ART. 6. — Le comité se réunit sur la convocation du Président. La convocation est de droit quand elle est demandée par la moitié des membres du comité.

ART. 7. — Le comité prend les mesures nécessaires pour atteindre le but en vue duquel la Fédération est établie. Il organise chaque année un congrès régional des Sociétés savantes du Dauphiné, de la Savoie et du Vivarais. Il provoque l'organisation de conférences données dans les trois provinces par des professeurs ou par des amis de l'Université.

ART. 8. — Les Sociétés membres de la Fédération conservent leur indépendance complète. Aucune subvention ne leur est demandée.

ART. — 9. — Toute Société entrée dans la Fédération peut en sortir à son gré. Aucune Société nouvelle n'y peut être admise sans un vote du comité directeur. L'exclusion d'une Société peut être prononcée par le comité directeur.

La première réunion de la *Fédération* a eu lieu le jeudi 1^{er} mars dernier.

La *Société d'Études* y était représentée par son délégué, M. Joseph Chauvet, qui a bien voulu nous faire part des questions agitées en cette première rencontre des Sociétés fédérées. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet.

Disons, dès à présent, que le comité directeur a fait preuve d'initiative, en organisant tout un plan de conférences à donner dans les principaux centres du ressort académique. Gap en aura naturellement sa part, et prochainement peut-être.

∴

« Notre compatriote, M. Bruno Chabre, d'Embrun, a découvert, dans une carrière de sable à Colombes, près de Paris, le tombeau d'un chef gaulois. Le squelette, orné d'anneaux de bronze, armé d'une lance et d'une épée, était couché sur un char à deux roues. A côté du timon on a découvert les squelettes de deux chevaux ; les pièces métalliques du char et du harnachement sont presque intactes. Tout à côté, à un mètre environ, était la tombe d'une femme (peut-être celle du chef enseveli sur le char) ; le squelette était orné d'un grand nombre d'anneaux de bronze très minces et d'une fibule ».

• •
•

« On a fait, il y a peu de mois, à Rome, une découverte qui aurait une importance énorme si elle était bien authentique ; celle du tombeau de Romulus. Au cours des travaux de déblaiement entrepris dans le Forum pour retrouver la place de la voie Sacrée, on a mis au jour à côté de l'arc de triomphe de Septime Sévère, une portion du pavé qui contrastait avec celle qui l'entourait par son appareil et sa couleur : cette portion de pavé de forme à peu près circulaire était noire et d'un appareil plus soigné que le reste. Comme il est connu par les écrivains antiques que Romulus avait été enterré dans le Forum, sous des dalles noires, on pensa immédiatement avoir découvert son tombeau. On fit une fouille au-dessous et on découvrit, après avoir traversé une épaisse couche de gravier apporté par quelque inondation du Tibre, une stèle avec une inscription fort archaïque et non encore expliquée. La question en est là. Parmi les savants, les uns tiennent pour le tombeau authentique du fondateur de Rome, les autres pensent qu'on a trouvé seulement un de ces emplacements sacrés si communs dans les villes antiques (endroit frappé de la foudre, souillé par un meurtre, etc.) que l'on signalait par une marque particulière et sur lesquels on évitait de passer. Jusqu'à ce jour, les fouilles continuées avec infiniment de soin n'ont pas

donné de résultat absolument décisif ; il est donc prudent de ne pas se prononcer ».

∴

En novembre 1900, l'Académie du Var célébrera par un ensemble de fêtes l'anniversaire de son centenaire : elle ouvre, à cette occasion, un CONCOURS LITTÉRAIRE SUR les matières suivantes :

- 1° Poésie française :** Toulon et sa rade (maximum 300 vers).
- 2° Prose française :** Grèce et Provence — légende ou histoire — (maximum 600 lignes),
- 3° Poésie provençale :** Un jour d'été dans un mas de Provence (maximum 300 vers).
- 4° Histoire locale :** La chapelle de N.-D. de Bonne-Garde (cap Sicié), avec une étude historique sur le *Mai* et les romérages de Provence en général.
- 5° Archéologie :** Monographie avec plan d'un monument de la période Sarrazine, existant ou ayant existé dans Toulon ou dans le département du Var.
- 6° Géographie :** Tableau synthétique de l'empire colonial de la France, au point de vue politique, économique et commercial.

Les prix consisteront en objets artistiques de valeur.

Les travaux présentés seront soumis à un jury pris dans le sein de l'Académie du Var. Les membres de cette académie, bien qu'admis à concourir, n'auront point part aux récompenses ; ils seront classés, s'il y a lieu, hors concours.

Les œuvres couronnées seront insérées dans le LIVRE d'or que l'Académie publiera pour la circonstance.

Les manuscrits ne doivent pas être signés. Ils porteront, en tête, une devise qui sera reproduite sur une enveloppe fermée, renfermant le nom et l'adresse de l'auteur.

Ils devront être adressés FRANCO avant le 1^{er} octo-

bre 1900, terme de rigueur, à M. Léon GISTUCCI, secrétaire général de l'Académie du Var, 22, rue d'Antrechaux, à Toulon (Var); ils ne seront pas rendus.

NOTA. — Pour tous renseignements, s'adresser soit à M. le Président de l'Académie du Var, au Musée-Bibliothèque, à Toulon, soit à M. le Secrétaire général.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons la mort de notre confrère, le docteur Hippolyte CHEVALIER, décédé le 18 mars dernier à l'âge de 64 ans. Quoique résidant à Marseille, où il s'était fait une belle clientèle, M. CHEVALIER était resté très attaché aux Alpes, son pays natal. Il prouva cet attachement par son adhésion sympathique à l'œuvre de la *Société d'Études*. Nous adressons à sa famille, et en particulier à son fils qui lui succède, l'expression de nos sincères condoléances.

On nous signale également la mort :

De M. Jean-Joseph-Eugène DUFOURCET, ancien magistrat, président de la Société scientifique de *Borda*, décédé à Dax, le 11 mars 1900, dans sa 61^e année.

De M. Domenico PERRERO, avvocato, socio della classe di scienza morali, storiche et filologiche, décédé à Luserna (Pinerolo), le 20 octobre 1899.

Du baron comm. Gaudenzia CLARETTA, direttore della classe di scienze morali, storiche e filologiche, décédé à Rome le 17 février 1900.

ERRATA

Au précédent *Bulletin* (2^e série, n^o 32), *Voyage dans les Alpes*, par Jean Sarrazin, p. 322, ligne 21 :

Au lieu de : *de repeupler les forêts*, lire : *dépeupler les forêts*.

Phonétique du patois alpin, par F.-N. Nicollet, p. 139, ligne 33, supprimer le mot (*Fin*).

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR M. FAURE, DU SERRE

Par M. l'Abbé F. ALLEMAND

(suite)

Mais l'horizon politique s'assombrissait. Après les ordonnances du 26 juillet, l'opposition ne connut plus de bornes; l'émeute triompha, et Charles X partit pour l'exil. M. Faure ne se fit point illusion sur le sort qui l'attendait; mais il ne fit rien pour parer le coup. Fidèle jusqu'au bout à sa foi politique, il fut révoqué.

Il partit de Sisteron dans la nuit du 8 septembre, traversa Gap sans voir personne, hors M. Callandre, son ami, et se rendit à St-Bonnet auprès de son vieux beau-père frappé comme lui. Il y passa l'hiver, et c'est de là qu'il écrivit, le 11 septembre, à M. Gautier : « J'ai passé par Gap sans vous voir, parce que je me suis renfermé chez M. Callandre, et que je n'ai pas mis le pied dans la ville. Les malheurs n'aiment pas à se produire ».

Au printemps, M. Faure allait se fixer dans son domaine récemment acheté du Serre-Rabinet, à St-Michel-de-Chaillole, et il ne devait plus le quitter. Il annonce sa résolution à M. Gautier par le quatrain suivant :

- « Puisqu'on trouble ma paix, que le nouveau pouvoir
- » S'abaisse à me prouver d'avoir fait mon devoir,
- » Je me dérobe au monde et vais, loin des affaires,
- » Cultiver les sillons que cultivaient mes pères ».

V

La commune de St-Michel-de-Chaillole est située à 9 kilomètres de St-Bonnet, à une altitude moyenne de

1.390 mètres. Elle s'étend sur un petit plateau adossé au mont Chaillol-le-Vieux, au nord, et reposant, aux autres points, sur un contrefort de côteaux, au bas desquels on voit se dérouler la riante vallée du Drac. Au centre de ces lieux apparaît le Serre-Rabinet s'élevant gracieusement sur une petite éminence entourée de près, de champs et de bosquets. Si ce séjour est triste par son climat, il plaît par son aspect physique et présente de charmants paysages. C'est là que le poète venait passer les trente-deux dernières années de sa vie, au sein d'une solitude qu'il s'était pris à aimer.

A peine y était-il arrivé, qu'il écrivit, le 31 mars 1831, à M. Gautier la lettre suivante où il dépeint avec charme sa nouvelle existence :

« Mon cher ami, votre bonne lettre du 21 de ce mois est venue me trouver au milieu de mes occupations champêtres, et j'ai attendu les loisirs d'un dimanche pour vous exprimer toute ma reconnaissance ; jugez par là si je suis affairé.

« Vous êtes, vous, l'enfant gâté de l'agriculture ; vos greffes et vos plantes potagères vous amusent et ne vous fatiguent pas ; vous cueillez les fleurs du métier. Mais moi, pauvre montagnard, j'ai présentement des occupations qui ne sont pas sans épines. Un ancien sous-préfet et un versificateur n'est pas toujours un homme très apte à soigner les bestiaux de son écurie, à préparer ses terres pour semer des orges, des trèfles, des sainfoins. J'étudie cet art nouveau avec attention et je reviens plus d'une fois à l'A. B. C. D.

« Il y a quinze jours que je n'ai pas lu de journal, et il y a plus longtemps que j'ai renoncé à la politique. Quand mes semailles printanières seront faites, je vous adresserai une belle épître, à l'imitation de la *Chartreuse* de Gresset, et je vous peindrai, le plus drôlement qu'il me sera possible, la piteuse chaumière où je loge et les risibles ameublements qui la décorent.

« Plus tard, quand je l'aurai un peu agencée et que

j'aurai un lit à vous offrir et quelques pommes de terre à faire cuire, je vous presserai de rendre visite à l'ermite du Serre-Rabinet. »

Dans la préface de ses *Œuvres choisies* de 1858, il se compare au vieillard des *Géorgiques* qui cultivait quelques arpents de terre sur les bords du Galèse et dont le bonheur égalait celui des rois, *regum opes æquabat animis*.

C'est que le poète trouvait des charmes dans cette vie retirée, et nous savons qu'il répétait souvent à ses amis : « Qu'il fait bon couler ici une existence ignorée »! C'est inspiré par ce sentiment qu'il a traduit une strophe d'Horace par ce quatrain :

« Heureux qui vit loin des affaires,
 » Et, tel que les premiers humains,
 » Cultive de ses propres mains,
 » Les champs que cultivaient ses pères. »

Cependant un retour de fortune vint s'offrir à lui. En 1840, on fondait à Grenoble, sous le haut patronage de MM. Mathieu et Casimir de Ventavon, un journal légitimiste, la *Gazette du Dauphiné*. L'ancien sous-préfet fut invité à y collaborer et on lui offrait des appointements rémunérateurs. La proposition lui plut. Il hésita. Puis, après mûres réflexions, il resta fidèle à son cher ermitage.

Là, le poète vivait à peu près solitaire, faisant sa société de quelques amis, ses voisins, qui l'entouraient d'un dévouement plein de respect. Les habitants du Champsaur étaient fiers de le posséder et l'honoraient d'une confiance sans bornes. Aussi les voyait-on accourir pour le consulter dans leurs affaires. Il les recevait avec une bonté mêlée de condescendance, tantôt dans son cabinet, tantôt dans les champs ou au bord des chemins. Il les écoutait, répondait à leurs questions, dissipait leurs préjugés; après quoi, il leur traçait une ligne de conduite

qu'ils se félicitaient toujours d'avoir suivie. Aussi a-t-il été dit de lui :

Autre bienfait marquant pour la contrée entière,
Dans les choses du droit vous portez la lumière,
Et par vos bons conseils, vos arrêts à huis-clos
Bien des procès couvés ne sont jamais éclos¹.

M. Faure, d'ailleurs, n'avait pas cessé complètement d'être administrateur. En 1832, il avait été nommé maire de sa commune. Il l'avait trouvée divisée par d'anciennes rivalités existant entre les deux sections de St-Michel et de Chaillol. Grâce à son esprit de sagesse et de justice, il était parvenu peu à peu à effacer toute trace de désunion. L'ancienne paroisse de St-Michel, supprimée pendant la Révolution, n'avait pas été rétablie. En 1838, M. Faure, secondé en haut lieu par M. le comte d'Hauterive, en obtint l'érection et composa pour l'inauguration un cantique qui est l'une de ses belles poésies. Il fit procéder au partage des montagnes et des eaux entre les deux sections et fut le promoteur du canal de Malcros². La commune enfin lui dut bien des améliorations.

M. Faure conserva ses fonctions jusqu'en 1859. A cette date, par un sentiment de condescendance qui l'honore, il donna sa démission. Il voulut laisser le champ libre à des combinaisons tendant à élever à la mairie une personnalité originaire de l'endroit ; mais les démarches ne purent aboutir, ce que M. Faure avait d'ailleurs prévu.

Il avait été nommé de même président de la délégation cantonale. En cette qualité, il eut à prononcer, en 1852, à St-Bonnet, un discours, en remettant à M. Richard, instituteur de cette commune, deux médailles que le Gouvernement venait d'accorder à ce dernier. Dans ce discours, il adressait aux instituteurs du canton des conseils pleins de sagesse trop peu pratiqués de nos jours, au grand détriment de l'enseignement primaire.

¹ C. Ronce : *Faure de Chaillol*.

² Au sujet de ce canal, il écrivit une épître en vers à M. Gondre, négociant à Lyon ; cette épître a été imprimée en 1852.

Dans sa retraite, M. Faure ne fut pas toujours à l'abri de l'adversité. Il avait sept enfants. Si les uns devaient le combler de douces satisfactions, d'autres lui suscitèrent plus d'un déboire. Enfin, il vit mourir, en 1838, l'épouse bien aimée dont il a dit :

- « O toi, si bonne et toujours si chérie,
- » Qui fis trente ans le bonheur de ma vie,
- » Toi, dont la mort a comblé mes malheurs,
- » Si j'ai d'un jour suspendu mes douleurs,
- » Si j'ai souri, pardonne, ô mon amie,
- » Ce jour s'en va, je reviens à mes pleurs. »

Mais le poète supporta toujours ses revers avec la philosophie d'un sage unie à la foi d'un chrétien. Il était, en effet, un robuste croyant. En 1827, il écrivait de Sisteron à M. Gautier : « Nous sommes ici en pleins exercices du jubilé ; j'y suis d'abord pour mon propre compte, ensuite pour l'exemple que je dois donner », Tel il fut toujours. Dans sa paroisse de St-Michel, il édifiait ces bons villageois par son exactitude et sa gravité à remplir les devoirs religieux. Vers la fin de sa vie, porté plus que jamais vers les pensées chrétiennes, il aimait à discourir sur les sujets pieux et répétait souvent un mot de Montesquieu et qu'il avait mis en vers.

- « Sainte religion, qui semble n'avoir trait,
- » Qu'à la félicité de la vie éternelle,
- » Pour l'homme elle est encor le bien le plus parfait
- » Dont il puisse jouir dans sa course mortelle ».

Au milieu de ses soins multiples, le poète ne négligeait point le culte de la poésie. C'est au Serre-Rabinet qu'il revit avec soin le *Banc des officiers* et surtout la *Tallardiade* qui « fut, nous disait-il, remise vingt fois sur le métier » ; qu'il composa la *Cloche de Frustelle* en 1839, les *Vogues du Champsaur*, en 1841, imprimées seulement en 1858 ; le *Chêne de Chaillol* et l'*Épître à mes vers*, en 1855 ; la *Révolution de 1848*, les *Votes de 1852* et la *Naissance du prince impérial* en 1855, le *Monument*

filial en 1856 et quantité d'autres poésies inédites. En 1858, il publia chez M. Delaplace, à Gap, ses *Œuvres choisies* comprenant les poèmes et pièces ci-dessus, moins la *Cloche de Frustelle*. Enfin, il composait, à l'âge de 85 ans, le poème de l'*Orciéréide* paru en 1886, et, à l'âge de 87 ans, le *Trio flosalpin*, ainsi que divers psaumes et chants de l'Eglise encore inédits.

Parmi les œuvres qui précèdent, nous en remarquons quelques-unes en l'honneur du second Empire. Ce fait nous amène à revenir sur les sentiments politiques de l'auteur. M. Faure, par patriotisme et amour du bien, fut avant tout un anti-révolutionnaire. C'est ainsi qu'il accepta le premier Empire parce que celui-ci avait abattu l'hydre sanglante. Mais quand il vit les maux résultant de tant de guerres, il désira pour le bien public le retour des Bourbons¹. Lorsqu'ils furent sur le trône, il les servit avec amour et leur resta fidèle, brisant sa carrière plutôt que se rallier au nouveau pouvoir. Cependant la Révolution devint menaçante en 1848. M. Faure vota pour Cavaignac qui lui semblait le mieux situé pour conjurer le péril national. Quand ensuite Louis-Napoléon fut élu président, puis empereur, M. Faure tout en conservant au fond du cœur l'amour des Bourbons, se tourna vers lui comme vers le sauveur de la patrie. Ainsi firent, d'ailleurs, la plupart des bons esprits en France, entr'autres Louis Veuillot. C'est ce qui nous explique les poésies Napoléoniennes dont il est question.

Mais quand l'Empereur dévia de sa voie, qu'il fit des concessions à la Révolution, le poète le désapprouva. Le curé de St-Michel était venu lui annoncer la déclaration de guerre à l'Autriche. M. Faure, joignant les mains dans un geste d'amère tristesse, s'écria : « Pauvre Pape ! » Il avait entrevu l'avenir, et il n'était plus bonapartiste.

C'est ici le lieu d'apprécier M. Faure comme poète. M. l'abbé Gaillaud, après avoir déclaré qu'il n'avait ni l'élevation, ni la richesse d'Homère, de Virgile et de

¹ Voir : *Ma Vie politique*.

Racine, ce qui, en vérité, n'était pas peu exiger, finit par ne voir en lui qu'un versificateur. Certes, si on ne doit point discuter, dit une maxime, quels saints en ont surpassé d'autres en mérites, ainsi doit-on agir à l'égard des écrivains. Chacun possède sa physionomie particulière, et M. Faure eut la sienne. Ce qu'on peut dire est qu'il fut plus qu'un versificateur ; il fut un poète de valeur. Tout ce qu'il produit porte dans sa noble simplicité une empreinte de création. Il excelle surtout par la verve et l'esprit, par la sûreté de goût et de jugement, par le fini de correction, le talent de peindre, le naturel, le coloris, l'élégance, et enfin par une conception et un tour poétique qui lui sont propres.

Il offre plus d'un trait de ressemblance avec Boileau, et il est éminemment classique. Aussi se montrait-il sévère envers les poètes qui, selon la théorie de Victor Hugo, « s'attribuent le droit d'oser, de hasarder, de créer, d'inventer leur style et de mener en laisse la grammaire ». Il ne trouvait ces auteurs supportables que dans les parties où ils se rapprochent du classique. Qu'aurait-il donc pensé des poètes décadents de notre temps, pour lesquels n'existe plus, pour ainsi dire, aucune règle de versification ?

Voici, d'ailleurs, comment s'exprime au sujet de notre poète M. C. Roche, son contemporain, dans une épître en vers qu'il lui adressait en 1849 :

Tout s'anime et se peint sous vos mains fécondantes.
D'un maire ou d'un curé les bizarres discords
Vous fournissent matière à de charmants accords.
Où sous l'extérieur d'un simple badinage,
Sont cachés force traits d'une morale sage
Qu'une fine satire assaisonne toujours.

.
Quelle variété, quel feu dans l'étalage
Des gestes du chartreux et de son entourage !
Que d'aisance et de grâce en vos narrations.
Et que vous savez bien choisir vos fictions !
En mots, en traits heureux votre poème abonde,
C'est un ruisseau d'argent qui promène son onde

Dans un large vallon richement tapissé,
Et qui, dans son canal, se trouvant trop pressé,
Parfois en jets brillants, s'élance dans l'espace.

M. Faure était homme de bien autant que poète. Il possédait à un degré rare les qualités du cœur. Il y avait de la grandeur dans son caractère. Sa conversation était d'un sage, correcte et pesée comme sa pensée, grave comme sa personne, condescendante comme sa bonté ; et, du fait qu'il était doué d'une heureuse mémoire, il savait l'embellir à propos de traits d'esprit ou d'érudition, de souvenirs et de charmants récits. M. Faure avait une haute taille, un maintien noble, une imposante physionomie.

Le poète allait clore sa 87^{me} année. On ne lui connaissait d'autres infirmités qu'une légère diminution de la vue et de l'ouïe et un peu de tremblement nerveux. Il jouissait de la plénitude de ses facultés et s'exerçait encore à la poésie.

Aux premiers jours de mars 1863, il se sentit atteint d'une bronchite dont le caractère devint tout-à-coup inquiétant. On s' alarma ; lui seul ne se crut pas malade et défendit d'avertir les membres absents de sa famille. Cependant le mal empirait. Le samedi, 14 mars, on lui administra les sacrements. Il les reçut avec une foi vive, en prononçant avec une onctueuse éloquence des prières que son cœur puisait dans nos Saints Livres ; c'était un spectacle touchant. Néanmoins, il ne croyait point encore sa fin venue ; mais aucune illusion n'était plus possible et ses forces baissaient. Le 17 mars, à 7 heures du matin, le vieillard s'éteignit doucement après une courte agonie.

Le lendemain, on l'inhuma dans le cimetière de Saint-Michel, sa paroisse. Ses obsèques furent aussi simples que sa vie avait été modeste. Cependant, au bruit de sa mort promptement répandu, les habitants des environs étaient spontanément accourus en grande affluence pour rendre à sa mémoire vénérée un suprême hommage.

Ajoutons que la municipalité de Gap a tenu à honneur de donner, en 1897, son nom à l'une des rues de la ville.

Mais quand donc paraîtra l'édition impatiemment attendue de ses œuvres poétiques ? Deux motifs engagent vivement sa famille à la donner : rétablir les textes dénaturés par M. l'abbé Gaillaud dans son édition de 1893 ; compléter le recueil de ses diverses poésies. Cette édition, à notre avis, devrait comprendre : 1° *Œuvres choisies de 1858*¹ ; 2° les autres poèmes ; 3° les poésies diverses. Espérons qu'elle ne se fera pas trop attendre,

¹ M. Faure, à la fin de sa vie, a lui-même choisi et fait imprimer les pièces qui forment cette publication : par conséquent, elle doit être conservée textuellement.

ESSAI
SUR LES
CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES
DE LA
BIBLIOTHÈQUE DE GAP
PAR J. MICHEL
(Suite).

N° 569. — *La Légende dorée.*

1 vol. in-4° rel.

Peu d'ouvrages, durant la Renaissance, ont joui d'une aussi brillante fortune que la Vie des Saints du dominicain Jacques de Voragine, composée dans le courant du XIII^e siècle. Dans leur enthousiasme pour ce recueil de fables, aujourd'hui tombé dans un complet discrédit, les contemporains du moine compilateur ne le nommaient que *Legenda aurea*, que nous avons traduit à tort par *Légende dorée*. Même pendant le quinzième siècle, c'est-à-dire dans la période de l'enfance de l'art typographique, la *Légende dorée* fut imprimée un grand nombre de fois, et traduite dans toutes les langues. Les manuscrits et les premières éditions lui donnaient comme titre : *Historia Lombardica*, sans doute parce qu'elle fut composée pendant que Jacques de Voragine était provincial de Lombardie.

L'édition latine de la *Légende dorée* que possède la Bibliothèque de Gap a été imprimée à Lyon, en 1516, pour

¹ C'est *Légende d'or* qu'il aurait fallu dire.

le compte de l'éditeur Constantin Fradin. Lyon était, à cette époque, un centre très actif de l'industrie typographique.

L'ouvrage comprend 156 feuillets, sans compter les tables. Il est imprimé à deux colonnes en caractères gothiques petits, mais très réguliers. Les abréviations sont innombrables dans le texte. Quelques majuscules sont gravées sur bois et ornées de fleurettes; d'autres sont précédées de figurines également sur bois représentant diverses scènes de la vie des Saints dont est contée l'histoire.

Le titre seul a été tiré à deux couleurs, rouge et noire; le voici : *Legenda sanctorū que lombardica/historia dicitur...*

Au-dessous, dans un cadre représentant un portique, la marque de l'éditeur Constantin Fradin couvre une grande partie de la page : Ses initiales (C. F.) gothiques surmontées de la croix de Lorraine dans un écusson soutenu, à dextre, par une sirène représentée suivant la conception erronée que s'en était fait le Moyen-Age¹, et à senestre, par un chevalier armé.

Au bas de la page, en caractères rouges : *Venundatur Lugdini per Constantinum Fradin bibliopolam in vico mer/curiali juxta ecclesiam nostre domine de Confort.* A la fin du livre, la signature est ainsi formulée : *Impressa Lugduni per Joannem de Jōvelle/al's piston. Impensis honorabilis viri Constantini/Fradin. Anno domini Mdxj, ii nonas Augusti.*

Reliure pleine, tout à fait moderne, et très ordinaire. Volume en bon état. *Ex libris* des capucins de Gap.

. . .

¹ Les dictionnaires contemporains donnent généralement encore cette définition de la sirène : Monstre marin, moitié femme, moitié poisson. C'est la *mulier quæ desinit in piscem forma superne* d'Horace. Or, les sirènes, telles que les avaient créées l'imagination grecque, et telles qu'elles sont représentées dans les monuments et les bas-reliefs antiques, sont des oiseaux de mer ayant une tête et une poitrine de femme.

N° 288. — *Les règles de la célébration d'un Concile général, et le Sophologue de Jacques le Grand.*

1 vol. in-4° rel.

Ce volume constitue ce que l'on est convenu d'appeler en bibliographie un recueil factice¹.

Par suite d'une erreur de goût imputable sans doute à quelque ouvrier peu versé dans les connaissances du livre, les deux ouvrages ci-dessus ont été reliés en un seul volume, et le plus ancien en date se trouve le dernier.

Le *Sophologue* ou *Archiloge Sophie* de Jacques le Grand, que possède la Bibliothèque de Gap, a été imprimé à Paris en 1516, par Wolfgang Hopylius. Cet ouvrage jouissait au moyen âge d'une certaine vogue. Il en existe un manuscrit célèbre, illustré par Testard, pour le duc Louis I^{er} d'Orléans, probablement à la demande de Louise de Savoie. Il fut d'ailleurs imprimé de bonne heure parmi les Incunables de Cologne.

Voici ce que nous apprend, de l'auteur et de l'œuvre, une courte notice bibliographique latine placée au commencement du livre édité par Wolfgang Hopylius :
« Jacques, surnommé le Grand, originaire de Tolède, de
« l'ordre des Frères hermites de St-Augustin, était très
« versé dans les saintes écritures, ainsi que dans la philo-
« sophie naturelle et les ouvrages des anciens. On dit
« qu'il a composé divers traités et commentaires sur les
« livres sacrés, mais ils ne nous sont pas parvenus. J'ai
« pu retrouver de lui un ouvrage remarquable, traitant
« de la connaissance et de la recherche de la sagesse
« dénommé *Sophologue*; je n'ai rien vu de ses autres

¹ Un recueil factice est celui dans lequel se trouvent rapprochés les uns des autres des travaux qui n'ont entr'eux aucun point de contact, aucune affinité. Ces recueils-là sont condamnables, et doivent être supprimés, si c'est possible, dans une bibliothèque bien ordonnée.

« écrits. Il fleurissait au temps du pape Boniface IX, vers
« l'an de N. S. J. C. 1400 ».

L'ouvrage est imprimé sur deux colonnes, en caractères gothiques, un peu grands et fort nets. Il y a de nombreuses abréviations. Les majuscules principales sont gravées en creux sur bois, pointillées et délicatement ornées de rinceaux.

La page du titre est entièrement recouverte par une gravure ombrée sur bois, encadrée d'une bordure d'entrelacs, représentant la Vierge Marie, un rosaire à la main, et l'Enfant Jésus à son bras ; à droite, St Michel, combat contre Satan ; à gauche, St Georges terrasse le dragon. Bien que l'enseigne de l'imprimeur fût précisément l'image de St Georges, ce dernier n'occupe cependant qu'une place secondaire dans la gravure ; c'est la Vierge qui est au premier plan.

L'ouvrage à C folios, non compris les tables et une lettre de Saint Bernard « *super re familiari gubernanda* ». Il est signé : *Sophologii Jacobi Magni ordinis/ fratrum heremitarū sancti Augustini a/wolffgango Hopylio in vico sancti Jacobi ad signū sancti Georgii apud sanctum Benedictū impressū. Anno 1516.*

Le verso du dernier folio est occupé par une planche sur bois à trois compartiments superposés représentant : l'adoration des mages, une femme couronnée (probablement l'Eglise catholique) étendant son manteau sur une foule agenouillée, et le martyre des sept Macchabées. A gauche du premier compartiment sont figurées les armes de Cologne, patrie de Wolfgang Hopylius, et à droite, le chiffre de l'imprimeur : un W surmonté de signes cabalistiques que l'on rencontre souvent dans les marques des artistes du temps, lesquels étaient tous plus ou moins versés dans les sciences occultes.

. . .

Le *De Modo generalis concilii celebrandi* fut composé par Guillaume Durand, évêque de Mende¹, sans doute à la requête de Clément V, qui songeait à entourer le procès des Templiers de toutes les garanties d'une procédure régulièrement établie.

La première édition de cet ouvrage fut donnée par Jean Crespin², imprimeur-libraire à Lyon, en 1531. La Bibliothèque de Gap en possède un exemplaire.

La page du titre est encadrée d'une bordure d'entrelacs déliés gravés sur bois. En haut du folio, en caractères gothiques rouges et noirs, sont ces simples mots : *De modo generalis/concilii celebrandi*. Au-dessous, une planche gravée, d'un dessin peu habile, représente Clément V, assis sur son trône, entouré des Pères du concile de Vienne, recevant des mains de Guillaume Durand l'exemplaire du *De modo concilii celebrandi* que l'auteur lui présente à genoux. Au-dessous, en caractères romains, également rouges et noirs : *Celeberrimi, accuratissimi/qz ac iuristarū facile principis domini Guillielmi durandi speculatoris, Minatēsis præ/sulis meritissimi, De modo generalis Conci/lii celebrandi, Clēmētis quinti Pon. Max. jussu/æditus, at nunc primū œneis typis missus./ Cum privilegio*.

Ce privilège est daté du vingt-deuxième jour de May, l'an M. cinq cents trente z ung, et signé : du Tillet.

L'ouvrage comprend soixante-quatorze feuillets, et quatre autres feuillets pour la table ; il est en caractères gothiques, sur deux colonnes, et a de nombreuses abréviations. Les majuscules, gravées en creux sur bois, sont ornées de pointillés et de fleurs.

Chose curieuse, le parallèle entre cet ouvrage et le Sophologue de Jacques le Grand qui lui est pourtant anté-

¹ Dont l'admirable tombeau se voit à l'église de la Minerve à Rome.

² Un autre Jean Crespin, partisan de la Réforme et ami de Théodore de Bèze, qui ne paraît pas avoir eu de liens de parenté avec celui de Lyon, avait établi à Genève une imprimerie dont il est sorti des éditions estimées pour leur beauté et leur correction.

rieur de quinze ans, est tout à l'avantage du dernier, pour la régularité des caractères et le fini des gravures et des grandes lettres ornées.

A la fin du folio LXXIII, la signature est : *Excudebat Lugduni Joannes/Crispinus, quem dicunt du Carre, an/no a Deipare Virginis partu sesqui/millesimo (sic) supra tricesimum primum/. Mense Maio.*

Le volume est muni d'une demi-reliure moderne et très ordinaire¹.

..

N° 345. — *Pline le Jeune.*

1 vol. in-18 raisin rel.

C'est probablement à Venise, chez Christ. Valdarfer, en 1471, que fut donnée la première édition des lettres de Pline le Jeune. Mais de toutes les éditions de la fin du XV^e siècle et du commencement du XVI^e, la plus célèbre, et aussi la plus rare, est, sans contredit, l'édition Aldine qui est de 1508. Elle contient, outre une préface d'Alde Manuce, et les dix livres des *Lettres de Pline*, le *Panégyrique de Trajan*, le *De Viris illustribus*, le *Liber de Illustribus grammaticis* de Suétone, et le *Livre des prodiges* de Julius Obsequens. Plusieurs imprimeurs mirent au jour des copies très exactes de cette célèbre édition. Il en parut une à Paris en 1511, une autre à Lyon, en 1527. La Bibliothèque de Gap possède une copie

¹ Il y aurait encore à signaler, dans la bibliothèque de Gap, un ouvrage de Guillaume Durand, oncle de l'auteur du *De modo generalis concilii celebrandi*, et son prédécesseur sur le siège de Mende : c'est le *Rationale divinorum officiorum* édité à Lyon par Huguetan, en 1516 (in-4° rel., imprimé en caractères gothiques sur deux colonnes, portant le n° 958). La première édition — très rare — de cet ouvrage est de 1459 (Mayence). Krantz, Gering et Freyburger l'imprimèrent à Paris en 1475. On compte près de cinquante éditions du *Rationale* de Durand, pendant le 15^e siècle. Comme celle d'Huguetan, venant après tant d'autres, n'offre rien de remarquable, hormis son ancienneté, je n'ai pas cru devoir lui consacrer ici une notice particulière.

de l'édition Aldine, imprimée à Bâle, l'an 1521, par André Cratander, avec des caractères penchés, identiques à ceux qu'avait inventés l'immortel imprimeur-libraire de Venise.

La page du titre a un frontispice original, gravé sur bois, formé par des entrelacs d'hommes et d'animaux fantastiques, d'un dessin assez fruste. Ce frontispice encadre l'intitulé du livre, composé en caractères italiens, à teinte noire : *C. Plinii Secundi/Novocomensis epistolarum/libri decē, in quibus mul/tæ habentur epistolæ/nō ante impressæ:/cū pluribus ali/is, quæ pro/xima pa/gella in/dica/bit*. Au-dessous : *Ex inclyta Basi/lea, annō M. D. XIII*.

Le verso du premier feuillet contient, ainsi que l'indique le libellé du titre, la table des matières. Suit un avertissement d'André Cratander au lecteur ; puis viennent la préface d'Alde Manuce et les diverses œuvres qui composent le livre. Les majuscules, à de rares exceptions près, sont simplement imprimées ; au commencement des livres, toutefois, certaines grandes lettres sont gravées sur bois, et reproduisent quelques-uns des motifs d'ornementation du frontispice. Le volume est paginé, ce qui constitue, étant donné sa date, une véritable curiosité bibliographique. A la dernière feuille, une planche sur bois représente la *marque* de Cratander : une femme échevelée et nue sur une boule.

La reliure du *Pline*, assez bien conservée, date de ce XVI^e siècle qui vit les ouvriers italiens, et les français Grolier et Thory porter jusqu'à sa dernière perfection l'art de la décoration extérieure du livre. Les plats sont gravés en creux de motifs d'ornementation, à la fois élégants et sobres, où s'enchevêtrent finement les entrelacs et s'enroulent artistiquement les rinceaux. Les entrenevures du dos sont décorées de petites rosaces gravées en creux comme les dessins des plats. *Ex libris Fine*.

N° 29. — *Les œuvres de Grégoire de Tours.*

1 vol. in-f° rel.

J'ai eu l'occasion déjà ¹ de parler de Josse Bade, l'un des premiers typographes parisiens du commencement du XVI^e siècle, et j'ai décrit sa marque qui représente un intérieur d'imprimerie du temps.

L'édition du Grégoire de Tours que possède la Bibliothèque de Gap, sort des presses du célèbre imprimeur, et porte la date de 1522 ; elle constitue un des plus beaux spécimens des travaux typographiques de l'atelier dit *Prælum Ascensianum* ².

La première page a un frontispice architectural encadrant le titre, selon le procédé mis en vogue par l'école italienne ³, et très artistiquement gravé sur bois. L'intitulé est composé en caractères gothiques et romains entremêlés, à teinte noire. Au-dessous apparaît, frappée après coup, la marque de l'imprimeur-libraire Jean Petit, chez lequel l'édition avait été mise en vente. Au bas de la page : *Venundantur ab impressore Jodoco Badio &/ Joâne Parvo.*

Le volume renferme : une courte préface de Josse Bade datée de 1512 ; les dix livres de l'*Histoire des Gaules* ; l'*In vitas patrum* ; le *De gloria confessorum*, et la *Chronique Universelle* d'Adon, évêque de Vienne. Il a CLXXXII folios.

Le texte est en beaux caractères romains, très nets et très réguliers. Les majuscules gravées sur bois sont de deux sortes : quelques-unes, très grandes, ont des décors

¹ *Bulletin de la Société d'Études*, 4^e trimestre de 1889, n° 32, page 284.

² Elle est, du reste, probablement la seconde en date ; la première est de 1699 (Paris), excessivement rare.

³ C'est encore aux typographes de Venise que l'on doit l'invention du frontispice. Le premier titre orne connu fut imprimé dans cette ville en 1476, chez Pictor, Leslein et Ratdoit ; c'est celui du *Calendario*.

de figurines et d'enchevêtrements de rinceaux déliés; d'autres, plus petites, sont pointillées et ornées de fleurs. Le tout est d'une grande habileté de dessin et d'une remarquable finesse d'exécution.

A la fin, la signature est : *In edibus Ascen/sianis. Anno salutis nostre. M.D.XXII. ad Idus Novēb.*

Suit le privilège « doné à Bloys le douziesme jour de mars lan mil cinq cens & unze Par le Roy. Et signé Geuffroy ».

Le volume, très bien conservé, a une reliure pleine tout à fait moderne (XVIII^e siècle); il est à tranches dorées. *Ex libris Fine* ¹.

. . .

N° 108. — *L'Histoire tripartite de Cassiodore.*

1 vol. in-16 jésus rel..

C'est à tort que l'*Histoire tripartite* est comptée parmi les œuvres personnelles de Cassiodore, ministre de Théodoric; elle fut composée, d'après ses conseils, et peut-être sous sa direction, par Epiphane le Scholastique. Cette histoire n'est d'ailleurs qu'une compilation des trois Annales ecclésiastiques de Socrate, de Sozomène et de Théodoret ².

La plus ancienne édition des œuvres complètes de Cassiodore est sous la date de 1491. L'*Histoire tripartite*

¹ Je dois signaler encore, dans le fonds de la Bibliothèque de Gap, deux ouvrages (petits in-8°) sortant des presses du *Praelum Ascensianum* de Josse Bade. Ce sont : 1° les œuvres de Laurentius Valla (1528), avec reliure de l'époque (retouchée), à motifs de décoration gravés en creux; et 2° *Alberti Pii Opera* (1530), volume bien conservé avec reliure pleine ordinaire. Le texte et le frontispice de ces livres offrent des caractères de perfection typographique identiques à ceux du *Grégoire de Tours* que j'ai décrit. Point n'est donc besoin de consacrer à chacun d'eux une monographie spéciale. Ce serait allonger ce travail pour aboutir à d'oiseuses répétitions.

² D'où, sans doute, son nom d'*Histoire tripartite*.

fut cependant imprimée à part, pour la première fois, l'an 1472.

L'édition de cette histoire que je vais décrire ici, et qui est datée de 1526, ne porte pas de nom de lieu ni de signature d'imprimeur; ce qui constitue, pour l'époque, un fait assez anormal. Malgré de minutieuses recherches, il ne m'a pas été possible de l'identifier. Les caractères de sobriété et d'élégance de la bordure architecturale gravée sur bois qui encadre le titre, et surtout la fleur de lys de florencée¹ qui figure au bas du frontispice permettent du moins d'affirmer avec quelque certitude que cette édition est d'origine italienne.

L'intitulé de l'œuvre est en caractères gothiques à deux teintes, noire et rouge : *Habes cādidissimē/lector Hystoriaz Tripartitā Cassiodori senatoris vi/ri dei de regimine Ecclesie/primitive : que antea qz plu/rimis scatebat errorib' ad/amussim emēdatam : /pristineqz integri /tali restitu /tam*. Au-dessous, cette date : M.CCCCC.XXVI.

Le texte de l'*Histoire tripartite* est en petits caractères gothiques assez nets et très réguliers; il a de nombreuses abréviations. Les majuscules, blanches sur fonds noir, sont gravées en creux sur bois, et ornées de pointillés et de fleurettes assez gauchement dessinées. Ce sont, dans la flore contemporaine, la marguerite et la rose qui ont été le plus souvent mises à contribution pour la décoration des vignettes de ces grandes lettres. Un autre caractère assez singulier de cette œuvre qui parut pourtant à une époque où l'art du livre avait fait d'étonnants progrès, c'est que les feuilles ne sont pas numérotées.

La reliure de ce volume est moderne et bien conservée.

¹ Fleur de lys ornée de boutons entre les fleurons, et dont les lignes principales sont agrémentées de rinceaux et d'enroulements.

N° 981. — *L'Orateur de Cicéron,
avec des commentaires.*

1 vol. petit in-4° rel.

Michel de Vascosan, gendre de Josse Bade, prit en 1530 la direction de l'atelier de son beau-père, et conserva la marque de ce dernier. Il eut le titre d'imprimeur de l'Université, puis celui d'imprimeur du roi. Son innovation principale dans l'art de la typographie consista en ce qu'il rejeta définitivement les caractères gothiques, même dans la confection des titres, pour employer exclusivement les lettres latines. Du reste, ses impressions étaient très soignées, et se recommandaient par la beauté du papier, et surtout par l'élégance des types et la correction des textes.

Tous ces divers caractères se manifestent d'une façon très apparente dans l'unique volume ¹ sortant des presses de Vascosan que possède la bibliothèque de Gap. C'est une édition de l'*Orateur* de Cicéron commenté, imprimée en 1536. — La page du titre n'a pas de bordure ornementale; elle paraît un peu nue quand on la compare aux frontispices décorés avec tant de profusion de la plupart des livres contemporains. En haut du feuillet, l'intitulé est en grands caractères romains : *M. T. Ciceronis ad M. Brutum orator, illustratus Jacobi Lodoici Rhemi Commentariis*. Au-dessous, apparaît la célèbre marque du *Præterium Ascensianum* déjà décrite. Enfin, au bas de

¹ Mon travail était livré à l'imprimeur et déjà composé, quand j'ai mis, par hasard, la main sur deux autres beaux Vascosan qui avaient, jusqu'ici, échappé à mes investigations minutieuses. Ce sont : La traduction latine, par Pierre-Candido Decembrio, des œuvres historiques d'Appien, suivie de l'Histoire de *Vellius Patereulus*, 1538, 1 vol. in-f° rel., n° 495; et l'Histoire romaine de *Tite-Live*, 1543, 1 vol. in-f° rel., n° 479. Ces deux volumes, qui sont très remarquables au point de vue de la perfection typographique, proviennent du fonds légué par M. *Fine*. Je les signale à l'attention des bibliophiles.

la page : *Parisiis, M.D.XXXVI. Apud Michaellem Vas-cosanum, in vico D. Jacobi, sub signo Fontis : Cum gratia & privilegio in triennium.*

Le texte de l'*Orator* est en belles lettres latines très nettes, avec de larges interlignes¹; les commentaires sont également en caractères romains, mais beaucoup plus petits. Texte et commentaires ont de nombreuses abréviations.

Il y a CXXVII feuillets, sans compter ceux de la préface du commentateur, au nombre de six.

La reliure de ce volume est du XVI^e siècle; les plats ont été frappés en creux de motifs de décoration en losange à peine apparents, à cause de l'usure. Cette reliure est très détériorée.

Ex libris Francisci², Epi. Vapincensis.

∴

N° 347. — *Les onze Comédies d'Aristophane.*

1 vol. in-18 raisin rel.

C'est en 1498 qu'Alde imprima pour la première fois les œuvres d'Aristophane. Cette édition, belle et fort rare, était loin d'être parfaite au point de vue de l'exactitude du texte; elle avait en outre le défaut de n'être pas complète³. Ce fut André Cratander, imprimeur de Bâle, qui mit au jour, en 1532, la première édition d'Aristophane dans laquelle les onze comédies connues du poète grec se trouvent réunies. Une autre édition complète des œuvres d'Aristophane, beaucoup plus rare et plus recherchée que celle de Cratander, fut donnée par l'éditeur

¹ Ces interlignes sont généralement remplis de notes manuscrites.

² François (de Malissoles), évêque de Gap, 1706-1738.

³ Elle donnait neuf pièces seulement sur onze.

Sessa, à Venise, en 1538. La Bibliothèque de Gap en possède un exemplaire.

L'ornementation intérieure du livre est réduite à sa plus simple expression. A cette époque, les éditeurs s'attachaient davantage à la correction des textes et négligeaient les superfluités du décor. Chaque page du livre est seulement entourée d'un mince filet carminé formant cadre rectangulaire.

Le titre est composé en caractères grecs majuscules : *Αριστοφάνους ευτραπέλειωτατου/Κωμωδίαι ενδεκα*. Au-dessous, l'imprimeur a énuméré, en les superposant, les titres des onze comédies ; leur traduction latine est en regard. Au bas de la page, une gravure sur bois représente la marque de l'éditeur : Un chat tenant une souris aux dents ¹.

L'œuvre comprend uniquement le texte grec des comédies, sans notes, ni commentaires, ni tables ; l'imprimeur a employé les caractères cursifs, les seuls du reste qui fussent en usage à une époque où l'art de la typographie tendait à reproduire le plus fidèlement possible les manuscrits. Quelques majuscules d'une grande simplicité de dessin sont gravées sur bois, blanches sur fond noir. Le volume n'est pas folioté.

A la fin, la signature est : *Venetiis in ædibus Bartholomæi Zanetti Casterzagen/sis, sumptibus vero D. Melchioris Sessa/. Anno MDXXVIII mense septembri.*

La reliure de ce livre est très simple. Les plats sont frappés en creux d'un cadre rectangulaire, et d'une rosace vers le milieu. *Ex libris fine.*

..

¹ Le chat se présente dans la marque de Sessa avec des postures diverses : tantôt il est « passant », tantôt simplement debout, tantôt assis. La marque porte quelquefois cette devise : *Dissimilium infida societas.*

N° 348. — *Grammaire de Théodore Gaza.*

1 vol. in-18 raisin rel.

Cet ouvrage, qui était d'un usage général pour l'enseignement de la langue grecque au commencement du XVI^e siècle, fut imprimé, à cette époque, un très grand nombre de fois¹. L'exemplaire, sans date et sans signature, qui existe à la Bibliothèque de Gap, doit appartenir à l'édition donnée vers 1538, par le vénitien Sessa, dont je viens de décrire la marque, et qui est sortie des presses de Zanetti.

Le titre de la grammaire de Gaza est imprimé en caractères romains de grandeurs décroissantes : *Theodori/Gazæ Gramma/tice introductionis li/bri quatuor, una cum interpretatione/latina denuo argumentis & in/dicibus singulorum libro/rum in fronte, anno/tationibus'qz in/margine/adiunctis...* Au-dessous est gravée la marque de Sessa qui permet d'identifier l'ouvrage.

Le livre s'ouvre par une préface de l'éditeur à ceux qui veulent étudier les lettres grecques : *Græcarum literarum studiosis*; elle occupe deux feuillets. Les trois feuillets qui suivent contiennent la table des quatre livres. Il y a 280 feuillets de texte. La grammaire de Gaza est accompagnée de sa traduction latine ainsi que l'indique le titre. Le texte grec, en caractères cursifs, occupe le recto des feuilles; en regard, sur le verso, le texte latin est composé en caractères romains, empatés et irréguliers; il a, de plus, de nombreuses abréviations; en marge, les annotations sont en caractères italiques. Les majuscules devaient être enluminées, mais le miniaturiste n'ayant pas fait le travail, leur place est restée en blanc. Du reste, l'ornementation intérieure est nulle.

Reliure moderne, ordinaire, et en bon état. *Ex libris Fine.*

..

¹ La première édition est de Venise (Alde), en 1495.

N° 82. — *Diodore de Sicile.*

1 vol. in-4° rel.

L'ouvrage de Diodore de Sicile, appelé *Bibliothèque historique*, contenait, en quarante livres, l'histoire universelle depuis le commencement du monde jusqu'à la première année de la CLXXX Olympiade. Quinze livres seulement, et quelques extraits des vingt-cinq autres sont parvenus jusqu'à nous. Vincent Obsopœus publia pour la première fois quelques fragments de Diodore de Sicile, en 1539, à Bâle, chez l'imprimeur libraire Jean Operinus. Cette édition princeps, qui est rare et recherchée, contient les livres XVI-XX de l'histoire de la Grèce ; la Bibliothèque de Gap en possède un exemplaire.

L'œuvre a six folios pour la préface et les tables, et 481 pages. L'imprimeur a négligé totalement le décor du livre pour ne s'occuper que de la beauté et de la correction du texte.

Le titre, tiré à l'encre noire, est en grec et en latin : Διοδώρου/ Σικελιώτου Ιστορίων Βιβλία τεσσα/ ρα εναισκημενα. *Diodori Siculi Historiarum libri aliquot, qui extant, opera & studio Vincentii Obsopæi/in lucem editi.* Au bas de la page, le nom du lieu : *Basilere.*

L'épître dédicatoire latine de Obsopœus à Christophore est en caractères romains. Le texte de Diodore de Sicile est en lettres cursives ; il n'y a ni notes ni commentaires.

Les majuscules sont gravées sur bois et illustrées de figurines. A la fin, la signature indique que le livre a été imprimé à Bâle par Jean Operinus, l'an 1539¹.

La reliure, du XVII^e siècle, est en bon état et fort belle. Les plats ont aux quatre coins, poussés au fer chaud, des

¹ La signature est en grec ; je ne l'ai pas reproduite à cause de la difficulté qu'éprouvent les ouvriers typographes à composer avec des caractères qui leur sont à peu près inconnus.

fleurs de lys d'or, et au centre, l'écu de France entouré des deux colliers de Saint-Michel¹ et du Saint-Esprit²; les entrenervures du dos sont décorées de petits fers. Ce livre a évidemment appartenu à la Bibliothèque royale³.
Ex libris Fine.

(*A suivre*).

¹ Le collier de St-Michel était d'or « fait a coquilles lassées l'une avec l'autre d'un double lacs, assises sur des chainettes ou mailles d'or ». L'ordre a été créé par Louis XI.

² Le collier du St-Esprit était d'or « fait de fleurs de lys et trois divers chiffres entrelacez de nœuds. Depuis, parmy ces chiffres, Henry IV y ajouta, l'an 1598, en signe des grandes victoires qu'il avait gagnées sur ses ennemis, des trophées d'armes d'où naissent des flâmes et des bouillons de feu, mêlez de la lettre H couronnée, et maintenant on y voit des L qui marquent le nom de Louis. » C'est Henri III qui fonda l'ordre du St-Esprit.

³ Sa reliure date de l'époque de Louis XIII, ou de la minorité de Louis XIV. En effet l'écu de France à l'L couronné gravé sur les plats comprend les armes de Navarre que Louis XIV, devenu majeur, fit disparaître, pour ne conserver que les fleurs de lys.

LA FIN DE L'ADMINISTRATION

de

L'ANCIEN RÉGIME A GAP

Par M. J. ROMAN

La première assemblée des notables convoquée en 1787, par Calonne, vota la création, dans chaque province du royaume, d'une assemblée provinciale. Le parlement de Grenoble exprima le vœu qu'en Dauphiné cette assemblée revêtît la forme des anciens Etats de la province supprimés depuis plus d'un siècle et demi et que les Dauphinois regrettaient toujours.

Caze de la Bove, intendant du Dauphiné, annonça, le 26 juin 1787, le rétablissement probable et prochain de cette assemblée à Delafont, son subdélégué à Gap, en lui recommandant cependant, à ce sujet, le silence et la discrétion.

Delafont répondit le 11 juillet à son chef, l'assura de son concours et lui annonça que les trois prélats du Haut-Dauphiné, l'archevêque d'Embrun et les évêques de Gap et de Die, avaient demandé au ministère de diviser la future assemblée en deux sections, l'une pour le Haut, l'autre pour le Bas-Dauphiné. Ce projet, qui probablement était déjà connu de l'intendant, ne fut pas adopté et la province tout entière dut être représentée par une assemblée unique.

Le règlement des futurs Etats fut reçu par l'intendant le 21 septembre. Très préoccupé, à juste titre, de cette affaire importante, il renonça à parcourir la province et à visiter Gap, comme il en avait eu le désir. Il annonça par une circulaire à ses subordonnés qu'ils devaient

renoncer à tout projet de poser leur candidature à une députation dans la future assemblée, leur qualité de fonctionnaires publics leur en donnant formellement l'exclusion.

Voici qu'elle était l'économie du projet du gouvernement.

Les municipalités élisaient un nombre d'électeurs proportionnel au nombre des habitants ; ceux-ci nommaient des délégués à une assemblée départementale qui préparait des cahiers et choisissait les membres de l'assemblée provinciale. Cette dernière devait se composer pour un quart d'ecclésiastiques, pour un autre quart de gentilshommes et pour moitié de membres du tiers état ; en un mot la représentation était basée sur la répartition du sol entre les trois ordres de l'Etat, base absolument légitime à une époque où la terre était à peu près la seule représentation de la richesse et du revenu imposable.

Les votes devaient avoir lieu dans la future assemblée par tête et non par ordre. Ce système était à la fois libéral et traditionnel.

Ce fut le 1^{er} octobre seulement que le règlement de la future assemblée fut transmis aux subdélégués ; celui de Gap le fit immédiatement communiquer aux diverses communautés de sa subdélégation avec ordre de le transcrire sur un registre, de le faire afficher et de lui adresser un procès-verbal de ces formalités pour le conserver dans ses archives. Tout se passa sans incident à Gap et dans les villes, bourgs et communautés des environs.

Ce n'était pas de nos paisibles régions que les difficultés devaient venir ; elles vinrent, qui eût pu le prévoir ? du parlement de Grenoble. Il avait d'abord vivement insisté pour la réunion des Etats, puis il se prit à réfléchir que les droits politiques qu'il s'était arrogés depuis plus d'un siècle, grâce à la suppression de ces assemblées, ne survivraient pas à leur rétablissement. Il ne put se résigner à cette diminution et changeant brusquement d'attitude, il montra autant d'énergie pour empêcher la convocation des Etats qu'il en avait montré pour la réclamer. Sous le

prétexte futile d'un défaut d'enregistrement de l'ordonnance royale, il interdit la réunion des assemblées départementales préparatoires, et, preuve trop évidente de la faiblesse du pouvoir, il réussit à les empêcher. Mais comme il lui fallait colorer d'un prétexte plausible sa politique réactionnaire et soigner sa popularité compromise, il flatta les passions populaires en demandant formellement la convocation des Etats généraux. Il prononça le premier ce mot, espérant que son initiative dangereuse n'aurait aucune suite.

C'est ainsi que les Etats du Dauphiné qui, réunis au commencement de 1788, auraient pu avoir l'influence la plus heureuse sur la marche des événements et procéder à des réformes nécessaires et réclamées par tous les bons esprits, restèrent à l'état de projet.

Les événements se trainèrent péniblement jusqu'au mois de mai 1788; alors le roi, las de l'esprit séditieux qui régnait dans le parlement, le supprima purement et simplement et le remplaça par de grands bailliages. Il eut été plus simple, puisqu'on devait en arriver là, de ne pas rétablir, au commencement de son règne, les parlements supprimés par le chancelier Maupeou, où de ne pas leur restituer, tout au moins, des droits politiques dont ils avaient si souvent abusé.

Il y avait, dans l'édit qui supprima les parlements, d'utiles réformes judiciaires, mais le public n'y voulut voir que l'anéantissement du contrôle du parlement. Celui de Grenoble protesta, ses membres furent exilés et l'édit enregistré de force.

Les Grenoblois se soulevèrent et la Journée des tuiles, première manifestation révolutionnaire, eut lieu. Quoique peu importante en elle-même, elle eut une gravité considérable, car elle mit à découvert la faiblesse de la cour, ses hésitations, et montra ce qu'on pouvait oser désormais. Elle ouvrit la porte à la violence et donna la parole à la rue.

L'intendant Caze de la Bove annonça cet événement au subdélégué de Gap, par la lettre suivante : « Le roi, Mon-

« sieur, a fortement improuvé l'arrêt du parlement du
« 20 du mois dernier ; Sa Majesté, en conséquence, a fait
« donner des ordres pour exiler les membres de cette
« compagnie dans leurs campagnes à l'effet d'y rester
« jusqu'à nouvel ordre. Des esprits turbulents qui, depuis
« quelque tems, s'efforçaient de répandre parmi le bas
« peuple qu'on vouloit l'accabler d'impôts, ont saisi cette
« occasion pour l'ameuter. Il s'est porté en foule chez les
« magistrats afin de les empêcher de partir ; ils sont allés
« et venus dans la ville avec un esprit de sédition qu'on a
« bientôt apaisé quoiqu'on eut donné ordre de ne tirer
« sur personne. Aucun artisan honnête n'est sorti de sa
« boutique et tout est tranquille maintenant. Vous vou-
« drez bien donner cette nouvelle dans votre département
« au cas que l'on voulut y semer de faux bruits, afin de
« les faire cesser. S'il arrivait, ce que je ne présume pas,
« que quelque mauvaise tête entreprit d'en faire de
« même, vous aurez soin de vous concerter avec le com-
« mandant de votre ville, le maire et les échevins, les
« officiers de police, ceux de la prévôté et du siège roial
« de votre ville, pour apaiser les esprits en leur annon-
« çant les vues bienfaisantes de Sa Majesté pour ses
« peuples. Vous m'en rendrez compte sur le champ,
« même par un exprès, s'il est nécessaire, et continuerez
« à m'informer de tout ce qui pourra se passer dans votre
« département, ainsi que je vous l'ai marqué. Je vous
« recommande, au surplus, de faire de cette lettre l'usage
« le plus discret. Je suis, etc. Grenoble, le 8 juin 1788. »

La Journée des tuiles avait eu son contre coup à Gap, mais un contre coup modeste ; pour protester contre les édits de mai, la jeunesse s'était imaginé de faire rouler à grand bruit, pendant la nuit, un cuvier dans les rues de la ville et de boucher les tuyaux des principales fontaines. Ce genre de protestation était sans danger, aussi le subdélégué ne perdit-il pas un instant pour assurer son chef des excellentes dispositions de ses administrés ; il profita même de la circonstance pour demander le transfert à Gap du grand bailliage qui devait être établi à Grenoble :

« Monseigneur, écrivait-il, avant-hier à dix heures du
« soir, une dame de cette ville arrivant de Grenoble, nous
« donna la nouvelle de la révolte qui y a eu lieu le 7 de
« ce mois et au sujet de laquelle vous avez eu la bonté de
« m'écrire. Le lendemain, qui est hier, il est arrivé par la
« poste plusieurs lettres ou bulletins très-détaillés ou
« tous les faits sont rapportés. Cette nouvelle affreuse a
« fait ici une grande sensation ; on y a généralement
« plaint M. le duc de Tonnerre qui a éprouvé des indigni-
« tés de la part d'une populace effrénée, ainsi que
« M. l'évêque et les autres puissances. Tous nos politi-
« ques s'accordent à penser, Monseigneur, que cette
« révolte n'a pu être l'ouvrage d'un moment ; on assure
« que les circonstances même de la chose prouvent qu'elle
« était combinée d'avance, et on dit publiquement dans
« cette ville que depuis quelque temps elle était soude-
« ment fomentée par des personnes qui tiennent au
« palais dans un rang inférieur ; on ajoute que cette
« révolte devient un motif indispensable pour le gouver-
« nement de transporter à Valence le commandement,
« l'intendance et la garnison pour en priver à jamais la
« ville de Grenoble qui l'a bien mérité et qui doit par
« conséquent éprouver tout le courroux et les disgrâces
« de Sa Majesté. On dit encore que Sa Majesté se déter-
« minera, avec raison et justice, à priver la ville de Gre-
« noble de l'établissement du grand bailliage projeté et
« qu'il sera transféré dans le Haut-Dauphiné, ce que nos
« habitants demandent avec le plus vif empressement par
« ce que Gap est la seule ville où il puisse être fixé, la
« seule qui, par sa position centrale, sa population, ses
« ressources et la quantité de gens d'affaires qui l'habi-
« tent puisse offrir les moyens de le former dans moins de
« vingt-quatre heures. Voilà, Monseigneur, d'une part ce
« que l'on dit généralement sur la nouvelle de la malheu-
« reuse sédition de Grenoble, et de l'autre, voilà le vœu
« général des habitants de ma ville, de mon département,
« de nos contrées et je pourrais assurer de tout le Haut-
« Dauphiné. M. du Suau, major, le marque de son côté à

« M. le duc de Tonnerre, ce qui doit ne vous laisser aucun
« doute ni à l'un ni à l'autre sur la tranquillité de ces
« contrées dans lesquelles il ne s'est montré aucun esprit
« turbulent et dans lesquelles je répons avec hardiesse
« qu'il n'y aura aucune sédition, aucun trouble. Je suis,
« etc. Gap, le 11 juin 1788 ».

L'installation à Gap du grand-bailliage paraissait d'autant plus possible que les Grenoblois, loin de s'apaiser, avaient persisté dans les esprits de révolte. La noblesse et la municipalité s'étaient concertées et avaient décidé de convier toute la province à une assemblée solennelle, *dans le but de revenir à l'ordre de choses ancien*, disaient-ils dans leur illusion. Le gouvernement désapprouva cette initiative et l'intendant usa de toute son autorité pour la faire échouer.

Le 17 juin il adressait au corps municipal de Gap une lettre très habile dans laquelle il l'assurait que Sa Majesté n'avait jamais eu l'intention d'augmenter les impôts, qu'il veut au contraire supprimer la corvée, généraliser le système de l'abonnement et convoquer dans le plus bref délai les Etats de la province.

La municipalité de Gap avait alors à sa tête, le maire Joseph-Augustin Marchon, entré en fonctions en 1787. C'était un bon homme, un esprit simple, qui subissait l'influence du procureur du roi, M. de Labastie, homme très actif et très délié, qui ne le quittait pas et le tournait à sa fantaisie. Marchon, poussé par Labastie, était entré en correspondance et en communauté d'idées avec les meneurs de Grenoble. On eut la maladresse de le signaler à l'administration comme un homme dangereux et il fut mandé à Grenoble. Il ne voulut pas se hasarder à y aller seul et le Conseil municipal désigna Labastie pour l'accompagner. Ils arrivèrent à Grenoble le 11 juillet, furent reçus par le gouverneur de la province, duc de Clermont-Tonnerre, et par l'intendant, légèrement semoncés, et comme ils ne parurent pas dangereux, on les renvoya à Gap où ils furent de retour le 17 juillet. Ce petit voyage que l'on contraignit Marchon à faire, fut une faute, il en

revint populaire et grisé par les compliments des Grenoblois.

Cependant l'intendant agissait avec vigueur par tous les moyens à sa disposition pour empêcher la réunion de l'assemblée convoquée ; le 13 et le 15 juillet il enjoint à Delafont de faire connaître à toutes les communautés les défenses du roi. Puisque les Etats provinciaux et les Etats généraux ne doivent pas tarder à se réunir, il n'y a dit-il, aucune raison pour faire des assemblées particulières.

« Monseigneur, lui répond Delafont, le 16 juillet, je
« viens d'avoir l'honneur de répondre à une partie de la
« lettre que m'avez fait celui de m'écrire en date du 13 de
« ce mois, mais il me reste à vous dire quelque chose sur
« l'autre chef de cette lettre, c'est à-dire à l'occasion de
« l'assemblée indiquée au 21 à Grenoble. On assure ici,
« Monseigneur, que c'est aux Minimes de La Plaine, sur
« les cendres du chevalier Bayard, qu'on a fixé la tenue
« de cette assemblée, ce qui peut donner lieu à deux sédi-
« tions à la fois, l'une au dehors et l'autre au dedans de
« la ville. On débite que les députés d'Embrun ont passé
« hier soir pour se rendre à cette fête. Je peux de mon
« côté vous assurer, Monseigneur, que les gentilshommes
« du Gapençais n'y seront pas nombreux. Les bourgs de
« Veines, Serres, Orpierre, Upaix, St-Bonnet, les seuls
« de ma connaissance qui ont délibéré, ont presque tous
« choisi des députés qui font leur habitation à Grenoble,
« ainsi je ne crois pas qu'il se déplace plus de quatre
« personnes de mon département. La ville de Gap n'a
« pris aucune délibération et je n'ai pas lieu de croire
« qu'elle en prenne. Cependant, comme il doit y avoir
« demain une assemblée du corps de ville à raison du bail
« des boucheries, M. le major a fait notifier ce soir au
« maire l'ordre de M. le duc de Tonnerre dont vous
« m'avez fait l'honneur de m'adresser un exemplaire, et
« cela me paraît très prudent dans les circonstances et
« peut être même nécessaire, car il se débite sourdement
« qu'aujourd'hui on a signé dans quelques maisons pri-

« vées de cette ville, une délibération dont la minute a été
« apportée tout récemment de Grenoble, mais c'est un fait
« très difficile à constater. On ajoute que cette délibéra-
« tion a été antidatée. Au surplus elle n'aurait aucune
« authenticité si elle étoit fabriquée ainsi et elle seroit un
« jour démentie par la majeure partie des habitants.
« L'on dit encore qu'elle contient que trente-six ou qua-
« rante signatures. Je suis, etc. Gap, le 16 juillet 1788. »

Au fond, Delafont n'étoit pas très rassuré et il sentait qu'il s'engageait beaucoup vis-à-vis de l'intendant. En effet, le conseil directeur de l'assemblée convoquée à Grenoble se livrait à une propagande très active; il adressait lettres sur lettres aux municipalités pour les engager à se faire représenter.

Le 17 juillet, l'assemblée municipale de Gap se passa sans incident. Le 19, Delafont écrit à l'intendant qu'il a fait signifier par huissier aux communautés qui avaient résolu ou qu'il soupçonnait avoir résolu de s'unir aux agitateurs grenoblois, les plus formelles défenses d'en rien faire.

Le 20 juillet, le conseil municipal de Gap se réunit pour délibérer sur la conduite à suivre dans cette circonstance.

La convocation avait eu lieu pour six heures du matin, mais quand les conseillers se présentèrent à la porte de la mairie ils la trouvèrent barrée par quatre cavaliers ne la maréchaussée qui leur en interdirent l'entrée. Les échevins se transportèrent chez M. du Suau, major de la ville, qui se retrancha d'abord derrière des ordres formels du gouverneur de la province; cependant lorsqu'on lui eut promis que la délibération aurait lieu dans le plus grand calme et en présence des officiers du roi, il autorisa une nouvelle réunion pour deux heures de l'après-midi.

Le maire Marchon avait cru devoir s'absenter pendant quelques jours après son voyage de Grenoble; son absence avait permis de travailler les esprits, de faire luire aux yeux des conseillers la création du grand-bailliage qui devait être le prix de leur obéissance, et

surtout de faire sonner bien haut les ordres formels du roi. La cause de l'administration était gagnée avant la réunion de l'assemblée qui refusa de prendre une décision en disant : « qu'attendu les ordres formels du roi et M. le duc de Tonnerre il n'y avait lieu de délibérer ».

Delafont l'avait donc emporté à Gap ; cette ville ne fut pas représentée à l'assemblée de Vizille. Il avait même obtenu un certain succès dans le reste de sa subdélégation puisque trois ecclésiastiques seulement, treize gentilshommes et huit communautés villageoises du Gapençais y participèrent.

Peu importait du reste, puisque cette assemblée interdite jusqu'au dernier jour, finit par être tolérée ; cette reculade fut une faute, il fallait donner ou refuser l'autorisation demandée, mais tenir ferme une fois la décision prise ; cette faute première en fit commettre bien d'autres. On sentait que l'autorité n'avait plus confiance en elle-même et son prestige en fut diminué. Aussi le gouverneur du Dauphiné avait beau écrire le 1^{er} août aux échevins de Gap pour blâmer et menacer le maire Marchon et les engager eux-mêmes à rester dans leur devoir, on sentait que c'étaient là de simples phrases et qu'on pouvait désobéir impunément.

Cependant Delafont travaillait avec beaucoup d'activité à maintenir ce qu'on appelait déjà *l'autorité du roi*, tant la gravité des événements, et leurs conséquences possibles étaient comprises. Il avait mis la municipalité et la bourgeoisie de Gap en relation avec ceux de Valence très opposés par intérêt aux Grenoblois, car Valence espérait devenir, à la place de Grenoble, capitale de la province ; il faisait souscrire les bourgeois aux publications ministérielles, il les répandait dans les campagnes et surtout il insistait auprès de l'intendant pour qu'on donnât à la ville de Gap l'assurance que sa fidélité serait récompensée par l'organisation d'un grand bailliage.

« Toute la province, écrit-il le 5 août à l'intendant, est
« persuadée, Monseigneur, que ce tribunal ne pourra se
« former à Grenoble à cause des refus obstinés des offi-

« ciers de judicature et des gradués, de sorte que notre
« païs ose, d'après la lettre de M. le Garde des Sceaux,
« concevoir de grandes espérances sur cet établissement
« à Gap, et désirerait que le terme n'en fut pas éloigné ». Il
supplie en conséquence l'intendant de s'unir à l'évêque de
Gap et au duc de Clermont-Tonnerre pour obtenir une
prompte solution.

Sans s'engager absolument par une promesse imprudente, l'intendant paraissait favorable, mais il enjoignait avant tout à Delafont de maintenir l'ordre et d'empêcher la diffusion des pamphlets et imprimés dangereux :
« Ils nous viennent de Grenoble, répondait non sans
« raison le subdélégué, c'est à vous d'en arrêter l'envoi
« par la poste ou autrement. »

Avant de se séparer, l'assemblée de Vizille s'était ajournée au 1^{er} septembre ; le ministère interdit de nouveau cette réunion et convoqua de son côté les Etats de la province à Romans pour le 5 septembre. Le 9 août, l'intendant annonce cette décision au subdélégué de Gap ; il lui enjoint de convoquer les électeurs pour le 31 du même mois et surtout de s'opposer à ce qu'on envoie des députés à l'assemblée de Vizille du 1^{er} septembre.

Delafont en répondant à son chef, se montre très optimiste. Le petit nombre de communautés qui ont envoyé des députés à la première assemblée de Vizille, écrit-il, ne s'y sont décidées que sur les instances de leurs seigneurs qui étaient à la tête du mouvement. Un seul bourg montre un mauvais esprit, c'est St-Bonnet ; c'est le seul endroit où l'on ait arboré le ruban rouge et bleu inauguré à l'assemblée de Vizille. Il promet que les élections se passeront bien, mais il demande que le président du collège électoral de Gap soit désigné par l'intendant.

Il se donna beaucoup de mouvement, combattit l'influence de Marchon qui était alors fort grande, lui fit écrire des lettres comminatoires par le duc de Clermont-Tonnerre, et pourchassa les émissaires du comité grenoblois, porteurs d'imprimés, de modèles de délibération

tout préparés, de circulaires et d'actes d'adhésion à l'assemblée de Vizille.

Parmi les pièces ainsi saisies par Delafont, est une circulaire des Grenoblois, monument curieux de l'hypocrisie à la fois et de la naïveté de ces luttes politiques. C'est une pièce anonyme destinée à couvrir d'infamie les meneurs du parti ministériel dans chaque communauté ; elle traite de fourbe, de charlatan, de trompeur public dont le nom seul est un titre de réprobation, etc., etc., un être imaginaire dont le nom, laissé en blanc, pouvait être rempli dans chaque communauté à la convenance de chacun, de manière à appliquer ces épithètes et ces oburgations à un grand nombre de personnalités diverses et à épargner de faire ainsi des frais de rédaction et d'injures.

Le 25 août, à la veille des élections, l'intendant annonce à son subdélégué que décidément Gap sera choisi comme siège du grand bailliage qui sera composé d'un lieutenant-général, de vingt conseillers, de deux lieutenants-particuliers, d'un procureur et de deux avocats du roi. Cette nouvelle avait évidemment pour but d'influencer les électeurs.

En même temps on surveillait Marchon, on le menaçait de faire revivre un procès-verbal dressé contre lui pour injures à deux cavaliers de la maréchaussée et on arrêtait tous les gens sans passeports.

Le 27 août, le clergé se réunit à l'évêché pour élire ses députés ; l'évêque, alors à Poitiers, n'était pas présent. Le chapitre se réunit à part dans sa maison capitulaire. Le clergé choisit des délégués conformément aux désirs de l'intendant ; l'esprit du chapitre fut moins bon, il députa, il est vrai, à l'assemblée de Romans, mais aussi à celle de Vizille. La minorité protesta contre cette élection et adressa sa protestation à l'intendant.

La ville de Gap fut divisée ; sur les quatre députés élus, Moynier du Bourg et Curnier de La Valette étaient ministériels, Marchon et Labastie suivaient les inspirations du comité grenoblois.

L'attitude des communautés villageoises varia beau-

coup. Delafont cite la communauté de La Bâtie-Neuve, où aucun électeur ne se présenta au scrutin. Il avoue cependant que presque tous les députés des bourgs sont partisans des idées libérales ; il n'avait donc pas absolument réussi, mais en somme le mal n'était pas grand, car tous les députés étaient des hommes d'ordre et de bonne volonté.

Au reste, l'intendant était arrivé à ses fins ; l'assemblée convoquée à Vizille le 1^{er} septembre n'eut aucune importance ; celle de Romans, approuvée et présidée par l'administration, fut au contraire nombreuse, calme et on y prit les plus sages décisions. Je n'en parlerai point, car elle est en dehors de mon sujet.

Au moment où l'assemblée de Romans se réunissait, on apprit la chute du ministère de Brienne, de ce ministère hésitant et fatal qui avait fait tant de mal à la France. A cette occasion on fit des réjouissances à Gap ; Delafont en prévint le gouverneur du Dauphiné qui lui répondit que si l'ordre n'avait pas été troublé, il n'y avait pas lieu de se préoccuper de ces manifestations. La chute du ministère mit à vau l'eau le projet du grand bailliage de Gap, car les parlements furent aussitôt rétablis.

Le bruit se répandit bientôt que le parlement allait faire par ses commissaires une enquête sur la conduite des officiers employés à l'exécution des ordres du roi relativement à sa suppression. Delafont était au nombre des menacés ; il avait poussé de toutes ses forces à la création du grand bailliage, et il craignait d'être compromis. Il supplie, le 3 décembre, l'intendant de lui tracer une ligne de conduite ; doit-il refuser de comparaître et de répondre si on le convoque ? L'intendant lui répondit qu'il devait comparaître et répondre, mais avec circonspection. Il ne paraît pas, au reste, que l'enquête ait eu lieu.

Cependant l'archevêque de Vienne, président né des Etats de la province, avait indiqué une nouvelle session de cette assemblée, pour le 1^{er} décembre, à Romans. On dut procéder à de nouvelles élections, et les électeurs furent convoqués le 16 novembre par un grand nombre

d'exprès payés 50 sous par jour. Les élections furent à peu près les mêmes que précédemment.

Les Etats de Romans s'étaient réservé le droit de nommer les députés aux futurs Etats généraux ; ces élections eurent lieu et aucun habitant de la subdélégation de Gap ne fut choisi pour représenter la province. Cela tint surtout à la division des partis dans la ville de Gap ; le parti Marchon et le parti Delafont ou de l'administration, tenaient avant tout à s'exclure l'un l'autre ; leur division et leur animosité profitèrent aux autres qui accaparèrent tous les sièges de députés. Ainsi se termina dans les Alpes le premier acte de la révolution.

L'hiver de 1788-1789 fut très rigoureux, mais il y eut peu de misère, parce que la récolte avait été bonne. Voici à ce moment le prix des subsistances à Gap : pain blanc, la livre, 2 sols, 3 deniers ; viande de bœuf, 4 s. 6 d. ; mouton, 5 s. 6 d. ; vin, la pinte, 2 s. ; avoine, le boisseau, 1 l. 1 s. 6 d. ; foin, les 20 livres, 12 s.

Le 9 décembre, l'intendant transmit à son subdélégué un arrêt du Conseil modifiant la législation sur les grains. Pour empêcher les accaparements, il était interdit d'en vendre hors des halles et marchés. Delafont augura mal de cette nouvelle législation ; il écrivit à son chef que cette mesure aurait pour résultat de faire hausser le prix des céréales, parce que la population croirait, bien à tort, à l'insuffisance de la récolte ; du reste, les accapareurs, s'il y en avait en réalité, n'en souffriraient pas, car ils feraient dans les halles des marchés fictifs. Ses prévisions étaient fort justes.

Jusqu'alors, l'autorité avait été respectée, du moins extérieurement, à Gap. et l'ordre n'avait pas été troublé ; une accusation d'accaparement fut le prétexte de la première émeute.

La récolte, comme je l'ai dit plus haut, avait été abondante, la halle était suffisamment fournie, quand tout à coup, le 22 mars 1789, le prix du blé haussa de trois sols par panal, c'est-à-dire par double décalitre environ. Le bruit se répandit que cette hausse avait pour cause l'en-

voit par l'évêque de Gap, en Provence, de plusieurs charretées de blé ; le fait était inexact, mais la populace ne chercha pas à se renseigner. Elle se porta devant le palais épiscopal et jeta des pierres dans les fenêtres et contre les portes. Les émeutiers parlaient déjà de les briser et de mettre l'évêché au pillage, lorsque Mgr La Broue de Vareilles, qui fit preuve de beaucoup de courage dans cette circonstance, sortit en habits pontificaux à la tête de son clergé, pour aller assister aux vêpres de la cathédrale. Le peuple poussa des cris, jeta encore quelques pierres et en fit de même au retour, mais les exhortations de la sage bourgeoisie furent enfin écoutées et chacun se retira sans commettre d'autre désordre. Commencée à une heure de l'après-midi, cette émeute ne se calma tout à fait qu'à dix heures du soir. A la suite de cette émotion, l'évêque fit ostensiblement porter chaque jour de marché, son blé à la halle de Gap.

Cependant le subdélégué constatait une fermentation générale dans la population et il n'était pas rassuré. Sauf quelques cavaliers de la maréchaussée, il n'y avait aucune troupe à Gap, et il réclamait avec instances 200 hommes de garnison. On envoya 150 chasseurs royaux, mais comme tout resta tranquille et qu'au contraire on commençait à brûler les châteaux dans les Baronnies, on les transféra au Buis le 15 avril. Delafont s'en plaignit vivement, et pour le contenter, on lui envoya cinq hommes du régiment de Sonneberg, alors cantonné à Mens en Trièves.

Cette dérisoire garnison n'était pas encore arrivée, que les vassaux du baron d'Avançon se soulevèrent.

Ce seigneur Pierre-Marie de Souchon des Preaux de Comis de Riquetti, proche parent de Mirabeau, venait de gagner, contre ses sujets d'Avançon, un procès relatif à ses droits seigneuriaux. C'était du reste un homme conciliant, il avait offert de renoncer à tous ses droits si on voulait lui en payer le capital à dire d'experts.

Le jeudi 16 avril, des inconnus firent sonner le tocsin dans la vallée d'Avançon et des affiches apposées ordon-

nèrent à tous les habitants de venir enlever dans les greniers du seigneur la même quantité de blé que chacun d'eux y avait apportée.

Le 18, on fit une distribution de poudre et de balles à ceux qui en demandèrent. Une affiche apposée la nuit suivante enjoignit à tous les fermiers du seigneur de quitter leur ferme dans le délai de huitaine, sous peine d'incendie. On n'accorda que trois jours à celui de la ferme du château pour déguerpir. Tous obéirent sans délai et les fermes furent pillées.

Le lendemain 19, une nouvelle affiche annonça que le feu serait mis aux maisons de ceux qui refuseraient de marcher avec les autres. Le 20, les habitants d'Avançon et de St-Etienne, au nombre de 120 environ, entrèrent à Valserres où était le château du seigneur et ordonnèrent au concierge de leur remettre les archives; il leur dit qu'elles avaient été transportées à Gap et ouvrit les portes pour leur permettre de s'en assurer. Ils ne trouvèrent pas les archives, mais forcèrent le concierge à signer une déclaration par laquelle il s'engageait à les leur livrer et à faire renoncer le seigneur à tous ses droits seigneuriaux, sans compensation et dans le délai de huit jours. Ils menaçaient, si on n'obéissait pas, de revenir plus nombreux le dimanche suivant et de tout brûler. Après avoir bu et mangé, ils se retirèrent à 9 heures du soir.

A peine étaient-ils partis, qu'un brigadier et trois cavaliers de la maréchaussée arrivèrent à Valserres; il était temps, après quatre jours de trouble. Ils n'étaient point en nombre pour poursuivre les émeutiers et l'heure eût été mal choisie, ils se contentèrent de faire une enquête. Leur arrivée suffit du reste pour mettre un terme à ces scènes scandaleuses. Le dimanche 26, quatre brigades de maréchaussée, appelées des villes voisines, parcoururent la vallée. Le lendemain, cent hommes du Royal-Corse arrivèrent à Gap, et le 28 et le 29 ils occupèrent Avançon qu'ils trouvèrent presque désert; il n'y restait plus que des femmes, des enfants et des vieillards. Une instruction eut lieu; un maçon, nommé Barrachin, fut arrêté comme

chef de l'insurrection et condamné aux fers ainsi que quelques-uns de ses complices. La plupart des émeutiers déposèrent qu'ils avaient agi sous la menace de mort et d'incendie.

Cette exécution suffit pour rétablir le calme dans la contrée ; tandis que dans les cantons voisins du Gapençais, les incendies et les pillages de châteaux se multipliaient, la subdélégation de Gap était tranquille. La plupart des seigneurs avaient, il est vrai, pris les devants, ils avaient fait démolir les toits en poivrières de leurs tours et n'insistaient pas trop vivement pour le paiement des droits seigneuriaux.

On surveillait les routes et on arrêtait les mendiants et les gens sans aveu, qui, chassés des grandes villes, refluèrent sur la province.

Comme la question des subsistances primait toutes les autres, le maire Marchon voulait empêcher la vente et la circulation des grains, ce qui eut produit un effet désastreux, mais le parlement s'y opposa, et le 16 mai, le premier président de Bérulle lui écrivait la lettre suivante :

« J'ai mis sous les yeux du parlement, Monsieur, votre
« lettre du 12 de ce mois. Observateur des loix dont le
« dépôt lui est confié, il ne peut vous autoriser à faire
« arrêter les grains qui peuvent sortir de votre ville, sans
« blesser, sans contrevenir à la liberté du commerce
« accordée par la déclaration de 1787, dont la sagesse et
« l'utilité ont été démontrées par l'expérience. Si la Pro-
« vence recommence à tirer des grains de vos cantons, ce
« ne peut être que momentanément et par l'effet d'une
« fausse spéculation, car elle doit être pourvue abondam-
« ment des bleds venus de l'étranger et il est à croire
« qu'on cessera bientôt de venir chercher les vôtres. Au
« reste, sans gêner en rien la circulation ni le commerce,
« vous pouvez, Monsieur, rassurer vos concitoyens sur
« la crainte d'une disette, en prenant des précautions
« pour que vos marchés soient toujours pourvus. Les
« meilleures sont d'attirer chez vous les marchands qui
« font le commerce des grains par tous les bons procédés

« qui inspirent la confiance et qui assurent aux vendeurs
« le même bénéfice qu'ils peuvent trouver ailleurs. J'ai
« l'honneur d'être, etc.

« DE BÉRULLE ».

L'intendant donna dix jours plus tard des instructions semblables ; il défendit de faire fermer le soir les portes de la ville, sous prétexte d'empêcher la sortie des grains. Delafont accusait le maire Marchon de vouloir, par des mesures vexatoires, répandre la terreur dans la contrée et amener des soulèvements populaires comme celui d'Avançon.

Ces précautions étaient d'autant plus prématurées, qu'il restait encore 3.000 charges de blé de la dernière récolte dans les greniers, quantité plus que suffisante pour nourrir la population du Gapençais pendant deux mois.

La municipalité de Gap avait poussé l'imprudence jusqu'à acheter une provision de 300 charges de méteil, non pas avec mystère, mais au contraire ostensiblement et avec grand étalage, et cet achat avait augmenté les craintes de la population qui croyait voir déjà la disette en perspective. Cependant, d'après Delafont, non seulement il y avait encore une réserve de blé surabondante, mais le transport hors de la région, et les accaparements, si tant est qu'il y en eut jamais eu, avaient cessé ; les mal intentionnés seuls, faisaient courir des bruits contraires.

La récolte s'annonçait bien ; cependant au commencement du mois de juin des orages violents eurent lieu, la neige tomba et on crut tout perdu. Heureusement, le mal ne fut pas grand et quatre communautés du Champsaur et du Dévoluy, Orcières, Champoléon, St-Etienne et St-Disdier, furent seules éprouvées. Ces pertes étaient peu importantes en elles-mêmes, mais l'effet moral fut assez grave pour que le subdélégué suppliat l'administration de renoncer à se fournir dans le Gapençais, de blé pour alimenter la consommation de Grenoble. La présence des troupes, disait-il, les procédures ouvertes contre les derniers soulèvements, les exemples qui ne tarderaient pas

à être faits, avaient calmé pour le moment l'effervescence, mais il ne fallait pas s'y fier, car la populace avait une prévention extraordinaire contre les nobles et les droits seigneuriaux, et la moindre étincelle pouvait déterminer une explosion.

La prise de la Bastille et l'entrée du roi à Paris le lendemain, furent connus à Gap le 18 juillet. Ces nouvelles y furent reçues avec une joie extraordinaire, on croyait que la révolution était finie. Le 19 juillet, la ville de Gap prit une délibération dans laquelle les trois ordres furent unis pour la dernière fois, dans une commune pensée et dans de communes espérances. C'était une adresse d'adhésion aux Etats généraux et à la municipalité de Grenoble, elle fut signée de 300 notables et imprimée à Grenoble. Le 23, la municipalité arbora la cocarde blanche et rouge et la fit prendre à toute la ville. Malgré ces symptômes rassurants, Delafont n'est pas absolument optimiste, il constate encore de sourds grondements dans les bas fonds populaires et en informe ses chefs. Nous allons voir qu'il n'avait point tort.

L'évêque de Gap et sa maison avaient été des premiers à prendre la cocarde nationale ; était-ce prudence ou conviction, peu importe. Il respectait l'opinion générale c'était l'essentiel. Mais cela ne convenait pas au parti des exaltés, aussi lui fit-on savoir officieusement qu'il ferait bien de quitter cette cocarde et de la faire quitter à ses gens car on n'avait pas confiance en son patriotisme. Il s'empressa de déférer à cet ordre déguisé, mais un laquais qu'il avait envoyé à Veynes avait déjà la cocarde à son chapeau au moment de son départ et ne put être prévenu à temps de l'enlever. Ce pauvre diable pour affirmer son patriotisme voulut faire quelque chose de mieux ; il s'était fait accompagner par un roquet et avait attaché autour du cou de cet animal, en guise de collier, un petit ruban aux couleurs nationales. Ce fut un cri parmi le peuple quand il apprit une pareille prostitution du symbole qui lui était cher ; l'évêque, redoutant une nouvelle émeute, envoya sur la route de Veynes un cavalier qui fut assez

heureux pour rencontrer le malencontreux laquais, et faire disparaître cocarde et ruban. L'évêque dut protester publiquement qu'il n'avait donné aucun ordre à cet homme. Cet incident n'eut pas d'autres suites.

Il faut remarquer qu'on ne fit à Gap aucune réjouissance publique à l'occasion du 14 juillet ; il n'y eut ni feu de joie ni *Te Deum*. Il n'y eut non plus aucun trouble ; de jeunes volontaires montèrent la garde pour assurer l'ordre.

La ville était donc parfaitement tranquille lorsque le 24 juillet le bruit se répandit que le duc de Savoie venait d'envahir la province par le col du Mont-Genèvre. On envoya aussitôt à Embrun deux émissaires pour s'informer et la nouvelle fut reconnue fausse. Mais à peine se remettait-on de cette alarme que la municipalité de Serres transmit le 30 juillet à celle de Gap un avis que les habitants de Valdrone lui avaient fait passer. Il portait que la ville de Romans venait d'être mise à feu et à sang par une troupe de brigands qui marchait maintenant sur Gap. La foule se porta à l'Hôtel-de-Ville, le maire fit une lecture publique de la dépêche et au lieu d'en atténuer l'importance, en envoya des copies à tous les bourgs et environs. Cette étrange façon d'agir qu'on doit attribuer uniquement au vertige de la peur, porta ses fruits. La garde bourgeoise se réunit, garda les portes et fit des patrouilles. Sentant le besoin de s'unir en présence d'un grand danger, tous les partis firent pour un instant, trêve à leurs dissensions et on élut un conseil permanent de défense composé de l'évêque, du major, du vibailli, du maire, d'un échevin, d'un chanoine, d'un curé, de deux simples prêtres, de deux officiers de l'élection, du subdélégué, d'un avocat, de l'avocat du roi, de MM. Pinet de Manteyer et Martin la Pierre de Méreuil, en tout quinze personnes. On prit rapidement quelques mesures de défense et pour contrebalancer l'envoi aux communautés environnantes de la fatale dépêche, on leur en adressa une seconde portant que la nouvelle paraissait fausse et qu'il n'y avait aucun danger, du moins immédiat.

Ce fut en vain, le branle était donné. Le 31 juillet, Gap

fut envahi par une foule d'hommes armés envoyés par plus de cinquante villages et que le subdélégué évalua à plus de dix mille personnes ; portant des arquebuses antiques, des pertuisanes rouillées et de sabres datant de Henri IV, cette multitude venait au secours à Gap et surtout voir ce qui se passait ; on se dépêcha de leur donner à manger et à boire, et après quelques heures de repos, on les réexpédia dans leurs villages.

La veille on avait envoyé à Veynes une compagnie de volontaires, composée d'hommes bien armés sous les ordres du major Du Suau-la-Croix ; elle revint le 31 dans la soirée et annonça, non pas que la nouvelle de la marche des brigands sur Gap était fausse, mais que ces brigands avaient été attaqués à Luc-en-Diois par les communautés environnantes rassemblées au son du tocsin, avaient été dispersés et s'étaient enfuis, dans les bois du Vercors. Personne n'eût pu cependant affirmer avoir vu ces prétendus brigands et pour cause.

Il est démontré aujourd'hui que cette fausse nouvelle, répandue en un clin d'œil dans toute la France était l'œuvre du parti révolutionnaire qui voulait forcer le peuple à s'armer. Le résultat fut conforme à ses espérances. La population resta armée et sujette à des terreurs paniques ; les travaux des champs furent abandonnés pendant plusieurs semaines, et peu à peu le délire de la peur et l'excitation nerveuse exalta l'âme des tranquilles paysans du Gapençais, ils virent partout des traîtres, des ennemis et crièrent bien haut que les nobles seuls étaient auteurs de ces calamités, qu'il fallait réprimer leur audace et brûler leurs châteaux comme on avait fait dans le Viennois. Heureusement ils se contentèrent de menacer mais ne passèrent pas à l'exécution de leurs menaces.

Cette rage de voir des complots partout gagnait même les classes éclairées. Le 2 août Farnaud qui fut depuis un fonctionnaire très dépendant et très appliqué sous tous les régimes et dont nous avons quelques bons travaux de statistique sur notre région, mais qui en 1789 était un chaud patriote, vint exiger de la municipalité, au nom du

peuple, que le courrier de la poste fut apporté à la mairie et les lettres des personnes suspectes décachetées. Le maire ne voulut pas assumer cette responsabilité, il réunit son conseil qui prit une délibération enjoignant au directeur de la poste de communiquer le courrier ; ce fonctionnaire refusa de le faire sans un ordre écrit ; personne ne voulut d'abord le signer, enfin après avoir quelque temps subi les quolibets et les objurgations du public, le conseil tout entier signa l'ordre et une corbeille pleine de lettres fut apportée par les volontaires commandés par Farnaud. L'évêque dut lire ses lettres à deux commissaires qu'on désigna ; MM. Delafont et Pinet de Manteyer lurent tout haut les leurs ; celles de M. d'Abon, officier de génie alors en service à Mont-Dauphin, furent décachetées malgré son absence et lues par le maire. On ne trouva absolument rien de suspect dans aucune de ces lettres, et le directeur des postes fit dresser procès-verbal de cette violence, menaçant de s'en prendre à qui de droit. Le public se retira l'oreille basse ; la leçon porta ses fruits et désormais on n'inquiéta plus le courrier. L'acte illégal auquel s'était prêté le maire Marchon fut dénoncé au ministre, mais les événements qui se précipitaient empêchèrent de le punir.

L'état des récoltes préoccupait l'administration ; l'été avait été froid et pluvieux et les blés n'avaient mûri que tardivement, aussi la récolte ne dépassait-elle pas les deux tiers d'une année moyenne. Heureusement il existait encore un reste de la récolte de 1788 qui avait été excellente ; l'avenir était assuré mais à la condition d'empêcher tout gaspillage, toute exportation et tout accaparement. On prévoyait beaucoup de misère pour l'hiver, et au commencement de septembre les mendiants encombraient déjà les routes.

Les affaires administratives marchaient, du reste, assez mal à Gap parce qu'il n'y avait pas d'entente entre le maire et le subdélégué ; il y avait même entre eux une lutte occulte. Il en était de même dans la France entière ; les municipalités accaparaient de plus en plus toute auto-

rité tandis que les subdélégués, survivants de l'ancien régime, étaient en butte à des vexations continuelles ; les municipalités étaient populaires, l'administration était, au contraire, soupçonnée de n'être point patriote. Le maire Marchon savait fort bien que le subdélégué ne l'aimait pas et dénonçait ses agissements, il ne se faisait pas faute, en conséquence, de lui créer à son tour des difficultés.

Il se plaignit à la commission intermédiaire des Etats que le subdélégué gardait par devers lui les paquets adressés de Grenoble au maire de Gap sous son couvert ; Delafont protestait que c'était une indigne calomnie. Le valet de ville, un ivrogne, disait-il, venait chez lui en même temps que le facteur et avant le triage de la correspondance uniquement dans le but de savoir de quelles personnes il recevait des lettres. Si quelque paquet s'était égaré on devait s'en prendre uniquement à ce messenger alcoolique. Mais bientôt Marchon ne s'en tint pas à ces petites tracasseries et suscita au subdélégué une affaire plus grave.

Le 16 août Delafont avait reçu des exemplaires d'une ordonnance à faire afficher ; les dix-huit paquets à porter dans les communes furent préparés, et à neuf heures du soir les porteurs ordinaires furent prévenus. Un nommé Jean Chabre, qui l'apprit, courut au corps de garde, criant qu'on faisait circuler des imprimés contraires au bien public et chercha à émouvoir la population, mais sans y réussir. Prévenu le lendemain, Delafont, en sa qualité de lieutenant de police et d'accord avec le conseil permanent, fit appréhender Chabre et le condamna à 24 heures de prison, dont, à la prière de sa femme il ne fit que 21. Il fut aussitôt dénoncé, et c'est Marchon qu'il en accuse, comme ayant ordonné un emprisonnement illégal ; il reçut le 22 août un billet de la Commission des États, par lequel on le pria de se justifier. Il se justifia facilement et exigea à son tour une lettre reconnaissant que sa conduite avait été irréprochable. Il l'obtint, non sans difficulté, le 15 septembre ; la voici : « D'après les rensei-

« gnements, Monsieur, que nous avons pris au sujet de
« l'emprisonnement du nommé Chabre, la Commission
« nous charge de vous assurer qu'elle approuve la con-
« duite que vous avez tenue à l'égard de ce particulier.
« Nous nous empressons, Monsieur, d'être l'organe de la
« justice qui vous est due. Nous avons l'honneur, etc. Les
« procureurs généraux syndics des États du Dauphiné :
« le Ch^{er} du Bouchage. » Malgré ce petit succès l'inten-
dant lui conseillait la prudence : « Si vous ne voulez pas
« irriter vos adversaires, lui écrivait-il, ne publiez point
« votre triomphe. »

Jamais en effet la patience n'avait été plus nécessaire à l'Administration; on commençait à lui refuser obéissance. Delafont se plaint que les communautés de Veynes, Saint Bonnet, Laye et St-Auban lui renvoient, grossièrement et sans commentaire, les imprimés qui leur sont adressés pour les faire afficher, même lorsqu'ils émanent du roi et des ministres. « Je ne puis faire qu'une chose, répond l'intendant, signaler le fait au ministère qui prendra les mesures qu'il jugera à propos de prendre. » Mais les temps étaient trop troublés pour qu'on songeât à faire respecter l'autorité d'un subdélégué, le ministère avait d'autres préoccupations. « Soyez entièrement passif, écrit encore l'intendant, évitez toujours de vous mettre en avant. Il faut attendre patiemment la Constitution pour nous tirer de l'anarchie. » La Constitution, objet de tant d'illusions et d'espérances, devait au contraire plonger plus profondément la France dans l'anarchie, et les hésitations et la timidité de l'administration en présence de la désobéissance et de l'émeute devait les rendre plus audacieuses.

Et encore, il faut le reconnaître, le Gapençais était une région privilégiée, les paysans ne s'étaient soulevés contre leurs seigneurs que dans deux villages, à Avançon, où les méfaits avaient été punis exemplairement, et à la Beaume-des-Arnauds où le comte de Flotte avait été pendant des mois en butte à des vexations sourdes qui n'avaient pu être réprimées. Quoiqu'il fut chef d'escadre

et fort soutenu par l'administration, M. de Flotte avait été obligé de quitter le pays avec sa famille pour se réfugier à Toulon, où il finit par être massacré pendant la Terreur. Son château de la Beaume ne fut pas brûlé, on se contenta de le piller, et pour avoir des renseignements sur ces événements Delafont fut obligé d'envoyer sur les lieux un agent secret déguisé en colporteur, tant on redoutait les vengeances populaires. Hors ces deux cas, le bon sens et l'honnêteté de nos populations rurales les avaient préservés de la contagion ; elles comptaient sur la loi et l'Assemblée nationale pour supprimer les abus, et les propriétés et la liberté des propriétaires furent généralement respectées.

L'hiver de 1789-1790 fut rigoureux ; la froide saison amena avec elle son cortège de misère. En d'autres temps l'intendant eut créé des ateliers de charité, comme on le faisait toujours sous l'ancien régime, pour procurer du travail et du pain aux pauvres gens, mais alors l'argent manquait. L'intendant conseillait au subdélégué de favoriser, pour y suppléer, la création d'associations patriotiques destinées à soulager l'indigence ; moyen insignifiant car l'argent était rare et la bourgeoisie effrayée se renfermait chez elle.

Du reste, rien ne marchait plus ; les municipalités allaient être renouvelées et les anciennes, surchargées de travail et découragées, ne voulaient prendre aucune initiative. On comptait à Gap 86 ouvriers industriels sans ouvrage et à Serres les fabriques de chapellerie, jusqu'alors florissantes, avaient dû fermer leurs portes et renvoyer leurs ouvriers. Dans chaque village des journaliers en assez grand nombre souffraient du manque de travail ; en temps ordinaire ils allaient en hiver louer leurs bras en Provence ou en Languedoc, mais depuis la révolution et l'augmentation du prix des subsistances, on refusait de les recevoir, et les villes, quand ils se présentaient à leurs portes, les faisaient reconduire par la maréchaussée dans leur lieu d'origine.

Le 9 décembre une nouvelle émeute eut lieu à Gap. Un

convoi de blé destiné à la garnison d'Embrun traversa la ville venant de Manteyer ; il était sous la garde d'une sentinelle devant l'auberge du sieur Amar, lorsqu'à 7 heures du soir la foule se jeta sur les voitures et vola treize ou quatorze sacs. Les femmes qui étaient les plus violentes, accueillirent à coups de pierres la maréchalsée, les bourgeois et tous ceux qui voulaient s'entremettre pour rétablir l'ordre. Le maire, Marchon, s'était caché au moment du danger ; le lendemain il fit dresser un procès-verbal et les charrettes, un peu allégées, et accompagnées par un caporal et cinq hommes du régiment d'Enghien, arrivèrent sans encombre à Embrun. On ne se donna pas la peine de découvrir les voleurs ; l'intendant rendit compte de cette affaire au ministre et on n'en parla plus.

L'Administration de l'ancien régime sentait que ses jours étaient comptés et n'essayait pas de lutter.

Le 5 janvier 1790, l'Assemblée nationale supprima les provinces et créa les départements. M. de Savines, l'un des membres de la commission nommée pour constituer celui des Hautes-Alpes, ayant donné sa démission, Delafont demanda à la fin mai 1790 à le remplacer. L'intendant lui répondit que son influence ne s'étendait pas jusqu'à lui faire obtenir cette faveur.

Le 2 août, l'Administration départementale fut constituée par l'élection d'un directoire composé de MM. Marchon, Cressy, Fantin des Odoards, Faure-Lacombe, Nicolas, Amat, Anglès de Ste-Guite, Fantin et Martinon ; Moynier du Bourg, procureur-général-syndic, Blanc (Etienne), secrétaire. La subdélégation fut immédiatement supprimée. Marchon, l'ennemi de Delafont, fut nommé président du directoire du département : il triomphait donc de son adversaire retombé au rang de simple citoyen, mais ce ne fut pas pour longtemps. Aux élections suivantes il ne fut pas réélu et tomba dans l'oubli. Delafont et lui furent heureux de trouver un refuge dans le tribunal de Gap où ils siégèrent pendant longtemps côte à côte, probablement oubliés de leurs anciennes querelles et confondus dans la même obscurité.

Ainsi disparurent les dernières traces de l'Administration royale. Le 9 septembre Delafont reçut une somme de 350 livres qui lui restaient dues pour ses appointements et à cette occasion il reçut de l'intendance une lettre qui contenait la phrase suivante : « Quoique cette fatale « assemblée ait anéanti vos fonctions et les miennes, elle « ne pourra jamais détruire les sentiments d'amitié qui « nous lient. » Jusqu'à la Terreur, Delafont continua à entretenir avec son ancien intendant M. Caze de la Bove, des relations les plus cordiales.

Le directoire du département des Hautes-Alpes était un peu novice pour remplacer utilement et immédiatement l'administration de l'ancien régime, mais composé d'hommes honnêtes, laborieux et intelligents, il eut au moins le mérite, s'il ne fit pas beaucoup de bien (les circonstances ne s'y prêtaient pas) d'empêcher beaucoup de mal. Après dix ans de tâtonnements et d'anarchie, après avoir essayé tous les modes d'administration compatibles avec le principe de l'élection directe des administrateurs par les administrés, on fut trop heureux d'en revenir aux intendants, aux subdélégués et aux élections. Seulement les intendants se nomment préfets, les subdélégués, sous-préfets et les élections, conseils de préfecture; les noms seuls ont changé, les attributions restent les mêmes, elles ont même été un peu augmentées.

ESPRIT-PAUL DE LAFONT

1751-1793

Esprit-Paul de Lafont, né le 16 avril 1751, mort le 20 avril 1793, doit-il être rangé au nombre des Gapençais dont la mémoire mérite d'être sauvée de l'oubli dans leur pays natal ? Les lecteurs du *Bulletin*, membres de la Société d'Études, ne trouveront pas inopportun, je l'espère, que la question soit posée devant eux.

Nommé adjudant général de cavalerie le 7 septembre 1792 sous le nom écourté de Lafont¹, qu'il conserva jusqu'à sa mort, Esprit-Paul fut envoyé à l'armée de Custine. Il prit part à la campagne du Palatinat, qui débuta brillamment par l'occupation de Spire, Worms, Mayence et Francfort (30 septembre, 27 octobre 1792), mais n'en vit pas la malheureuse issue, défaite du 15 mai 1793, capitulation de Mayence². Il avait succombé à d'excessives fatigues, à 42 ans, sans avoir eu le temps de donner la mesure de ses talents militaires.

N'aurait-il pas, s'il eût vécu davantage, ajouté de nouveaux titres littéraires à ceux qu'il s'était acquis déjà ? Il est permis de le croire.

Premier écuyer gentilhomme et grand maître des chasses de son Altesse le Prince régnant de Ligne, il avait mis ses fonctions à profit pour étudier la question des haras et celle des courses de chevaux et de chars.

Deux ouvrages et deux mémoires furent successivement, à dates rapprochées, le fruit de ces études :

Le Nouveau Régime sur les Haras, in-8° par le chevalier de Lafont-Pouloti, parut en 1787 chez la veuve Vallat-la-Chapelle³.

¹ Lois du 4 août 1789, 15, 28 mars et 19-23 juin 1790.

² Thiers. Révolution française, vol. I, page 388 et 433, vol. II, page 307.

³ Pouloti est un surnom. Esprit-Paul de Lafont avait porté antérieurement le nom de terre de des Roussettes.

De la régénération des Haras, in-8°, suite du précédent, présenté à l'Assemblée nationale, fut publié en 1789.

Vint enfin en 1791, toujours à la même librairie, un petit mémoire d'une douzaine de pages présenté à l'Assemblée nationale, au département et à la municipalité de Paris et intitulé : *Mémoire sur les courses de chevaux et de chars en France* envisagées au point de vue de l'utilité publique. L'auteur y a constaté que le décret sur les Haras rendu par l'Assemblée nationale n'était en grande partie que l'expression de son sentiment sur la matière. Ce mémoire était accompagné d'un autre sur les courses de chevaux et de chars chez les anciens et les modernes, qui avait été lu le 4 juin 1788 à l'assemblée du Musée de Paris.

Les journaux du temps, *Journal général de France*, du 28 août 1787, *Journal de Paris*, du 14 septembre suivant, *La Maison Rustique*, *La France littéraire*, de Guérard (1827), *Le Tableau historique* du département des Hautes-Alpes, page 99, entre autres publications, ont fait d'élogieuses mentions de ces ouvrages. Le souvenir de l'auteur est encore vivant à l'administration des haras et à l'école vétérinaire d'Alfort¹.

Voici quelque peu abrégé le compte-rendu que donna le *Journal général de France* du *Nouveau régime sur les Haras*, œuvre maîtresse dont les autres ne font que développer certaines parties.

« Frappé du dépérissement de nos haras et de l'insuffisance de la production chevaline en France², l'auteur démontre que notre climat est un de ceux qui conviennent le mieux à l'élevage du cheval, que nous pouvons produire assez de chevaux pour notre consommation et même pour en exporter ; il en indique les moyens.

« Il propose la suppression des gardes-étalons et du droit de monte, l'allocation de primes aux éleveurs des plus beaux poulains, l'établissement de foires pour les chevaux sans tares et sans défauts, la création dans

¹ De l'extérieur du cheval par A. Goubaux et G. Barrier, 1890.

² L'auteur dit ailleurs que la France payait à la seule Angleterre, en achat de chevaux, un tiers de quinze millions.

chaque province d'un haras destiné à la production, des chevaux de sang ou de race pure du côté paternel et maternel ; le concours pour les places d'inspecteur des haras ; l'institution des courses de chevaux et de chars, les premières à l'instar de l'Angleterre, les autres à l'instar de l'ancienne Grèce, etc.

« Après avoir décrit les caractères distinctifs des chevaux arabes, persans, barbes, turcs, espagnols, napolitains, polésinis, cottentins, les seuls qu'il admette pour étalons, il enseigne, pour le choix de ceux-ci, une méthode simple et sûre. Il exclut les chevaux du nord et particulièrement, contre l'opinion reçue, les chevaux anglais.

La partie traitant de la régénération et de la maintenance des haras, contient des observations neuves et judicieuses, des conseils sages et d'excellents préceptes qui dénotent chez l'auteur beaucoup d'érudition et beaucoup de pratique de l'éducation et du gouvernement des chevaux.

« Une analyse très étudiée des ouvrages qui traitent de son sujet dans les temps anciens et modernes, lui donne l'occasion de signaler les erreurs qui se trouvent dans ces ouvrages.

« Le *Nouveau régime pour les haras*, dit en terminant le *Journal général de France*, forme le traité le plus étendu et le plus complet qui ait encore paru sur les haras, et sera utile aux personnes qui élèvent des chevaux, à celles qui les aiment et en général à tous les habitants de la campagne ».

Je ne possède pas la *Régénération des haras* qui n'est que le développement d'une section de la troisième partie du nouveau régime.

Le mouvement qui entraînait la société française vers les innovations, avait confirmé l'auteur du mémoire dans la croyance à la possibilité de ressusciter en France les courses de chars de la Grèce dont il avait fait avec amour une étude approfondie. Ce n'était qu'un rêve ; elles n'avaient plus, en effet, les mêmes raisons d'être. Mais il a été plus heureux pour les courses de chevaux qui, de son temps, n'existaient pour ainsi dire plus en France.

En faisant connaître celles d'Amérique, d'Italie et surtout d'Angleterre, il a certainement contribué beaucoup à leur rétablissement et à leur développement.

Esprit-Paul était fils de noble Pierre de La Font, conseiller du Roi, assesseur au baillage, subdélégué de l'intendance du Dauphiné, juge épiscopal et des diverses seigneuries, premier consul en 1757¹.

Ses autres ascendants mentionnés à l'état civil sont Pomponne², Pierre et Jacques de La Font. Ce dernier, capitaine, châtelain royal de Chorges, et ses fils Pierre et Esprit, écrivaient notre nom de famille en trois mots³, et c'en est la véritable orthographe quoique l'usage ait prévalu plus tard de l'écrire en deux ⁴.

Esprit-Paul ne s'était pas marié et, de ses trois frères, le plus jeune, Jacques-Isidore, mon grand-père, est le seul dont la postérité mâle ne soit pas éteinte⁵.

Bourges, le 1^{er} mai 1900.

DE LAFONT,

Ancien ingénieur en chef des Ponts et Chaussées.

¹ Etat civil. Inventaire des archives des Hautes-Alpes. Annaires de la librairie du Parlement (1752-1790). De la révolution en Dauphiné, par Xavier Roux.

² Pomponne avait acheté de M. de Mirabel la Gardette, la terre noble de Fontreine, dont les propriétaires étaient qualifiés de sieurs ou seigneurs de Fontreine. (Inventaire des archives des Hautes-Alpes).

³ Transaction en parlement du 27 février 1633, acte de mariage du 5 juin 1634, état civil, testament d'Esprit, époux de Marie de Nantes, maire alternatif en 1704.

⁴ Certificat de noblesse du 1^{er} août 1772, jugement du tribunal de Grenoble du 20 novembre 1858.

⁵ Jacques-Isidore de La Font, lieutenant au régiment provincial de Valence en 1772, à 15 ans, ensuite gendarme à la compagnie de Monsieur, frère du Roi, à Lunéville, après production d'un certificat de noblesse à lui délivré par le marquis de Pussigneu, gouverneur de la ville et citadelle de Gap et par trois autres gentilshommes des plus qualifiés du Gapençais, les marquis de Langon, de Belmont et de Bellaffaire. Il rentra dans sa famille en 1785, épousa sa cousine germaine Marianne de La Font, et retenu par l'amour du pays natal, ne voulut plus quitter Gap. Il commanda longtemps la gendarmerie des Hautes-Alpes sous le nom de Lafont, porté sur ses commissions comme sur celle de son frère et par suite des mêmes lois.

COUP D'ŒIL HISTORIQUE

SUR LES

MATHÉMATIQUES

Par CÉLESTIN ROCHE

PRÉFACE

La *Société d'études des Hautes-Alpes* commence aujourd'hui dans son *Bulletin* la publication d'un ouvrage de Célestin Roche sur l'histoire des sciences mathématiques, depuis l'antiquité jusque vers le milieu du dix-neuvième siècle. CÉLESTIN ROCHE était surtout un poète qui a laissé des œuvres charmantes et d'une grande élévation de pensée ; mais son esprit était largement ouvert à toutes les manifestations du vrai, du beau et du bien. Il partageait les loisirs que lui laissaient ses fonctions d'agent-voyer d'arrondissement à Embrun entre la poésie et l'étude des sciences, et c'est ainsi qu'il est parvenu à comprendre la beauté sublime des découvertes faites dans le domaine des mathématiques par des hommes illustres, dont quelques-uns brillent parmi les plus grands génies dont s'honore l'humanité. Saisi d'une admiration profonde devant l'œuvre accomplie, Célestin Roche a voulu résumer lui-même les étapes qui ont été successivement franchies et c'est ce qu'il a fait en écrivant son *Coup d'œil historique sur les mathématiques*.

Dans les deux premières parties, l'auteur nous fait connaître l'œuvre des géomètres de l'antiquité depuis le sixième siècle avant Jésus-Christ jusqu'au sixième siècle après Jésus-Christ. Parmi les plus illustres, on peut citer

Thalès, Pythagore, Platon, Aristote, Euclide, Archimède, Apollonius et Ptolémée.

La troisième partie embrasse la période comprise entre le sixième siècle et le milieu du dix-septième. Cette période est relativement pauvre en grands hommes. Le flambeau de la science pâlit en Occident et s'éteint presque pendant plusieurs siècles. Les Arabes arrivent alors à leur apogée avec Avicenne, Averroès et Aboul-Hassan, mais la civilisation musulmane ne tarde pas à jeter ses dernières lueurs. Le treizième siècle est marqué par Albert-le-Grand et Roger Bacon, puis nous arrivons jusqu'au commencement du seizième siècle sans qu'il se produise de grandes découvertes. C'est alors que Copernic a la gloire de dévoiler au monde le système solaire. Enfin, la première moitié du dix-septième siècle est marquée par les travaux de Galilée, de Képler et surtout de Descartes.

La quatrième partie s'étend du milieu du dix-septième siècle au commencement du dix-neuvième. C'est pendant cette période que les sciences exactes prennent un essor véritablement prodigieux, avec Pascal, Cassini et Huyghens; avec l'illustre Newton qui découvrit la loi de l'attraction universelle; avec Leibnitz qui posa les bases du calcul infinitésimal; avec d'Alembert, Euler, Lagrange, Herschell, Laplace, Monge, Arago et une foule d'autres pour lesquels l'auteur nous donne la caractéristique de leur talent ou de leur génie.

Nous avons la conviction que la publication de l'ouvrage de Célestin Roche sera bien accueillie par les lecteurs du *Bulletin*, même par ceux qui sont peu familiarisés avec les sciences mathématiques, car l'auteur a trouvé le moyen, par son enthousiasme communicatif et par le souffle poétique qui anime son style, de rendre attrayantes des questions qui pourraient parfois sembler bien abstraites et bien ardues.

I. WILHELM.

Gap, le 3 juillet 1900.

COUP D'ŒIL HISTORIQUE

SUR LES

MATHÉMATIQUES

PREMIÈRE PARTIE

Du VI^e au III^e siècle avant J.-C.

La nécessité est pour l'homme un stimulant merveilleux ; elle ne crée point le génie ; mais, en transportant son foyer d'activité des champs de la spéculation dans la sphère des réalités, elle donne un corps à ses conceptions et les fait fructifier pour le bien de l'humanité. Les plus grandes découvertes sont dues à ce puissant mobile et répondent toujours à un besoin général des peuples chez lesquels elles ont eu lieu. C'est ainsi que les Egyptiens, dont les propriétés territoriales étaient inondées périodiquement par les eaux du Nil, qui en effaçaient les limites ou enlevaient les bornes, trouvèrent le moyen de mesurer ces propriétés, et d'en faire une représentation exacte qui permit d'en reconnaître la position, la forme et la contenance, et, par conséquent, de les délimiter de nouveau après chaque débordement. Ainsi prit naissance la géométrie qui, dans l'origine, comme son nom l'indique, fut exclusivement l'art de mesurer la terre, mais qui, ensuite, s'étendit à l'évaluation de tous les corps qui sont à sa surface, et même des objets immatériels, tels que le temps, la lumière, le mouvement ; atteignit enfin jusqu'à ces globes qui roulent à d'énormes distances dans

les profondeurs de l'espace, détermina leurs masses, leurs orbites et la durée de leurs révolutions.

Les sciences, fruit de l'étude et de l'observation, ne se développent pas suivant la même loi que les arts, enfants de l'imagination et de l'enthousiasme. Ceux-ci, portés sur les ailes des esprits créateurs qui les mettent en lumière et qui les reçoivent comme par inspiration, arrivent souvent de prime abord à leur apogée, comme la statue sort en un jet du métal qui bouillonne, comme Minerve s'élance tout armée du cerveau de Jupiter ; celles-là marchent par gradations successives et leur édifice ne s'élève et n'acquiert tout son développement qu'avec l'aide du temps, comme le marbre et la toile s'animent par degrés sous la main de l'artiste, comme la plante croît et se fortifie graduellement aux feux du soleil et à la rosée du ciel. La lyre d'Homère enchante depuis trois mille ans les oreilles des mortels, et, dans ce long enchainement des siècles, aucune lyre n'a rendu des sons aussi puissants, aussi mélodieux ; Phidias est resté sans vainqueur dans la sculpture ; Appelle est toujours l'idéal des peintres, et jamais la parole humaine ne fut plus éloquente que dans la bouche de Démosthène. Mais Thalès qui jeta en Grèce les fondements des mathématiques et dont le nom brille à l'origine des fastes de la science, fut dépassé de bien loin dans cette carrière par les géomètres de l'Ecole d'Alexandrie et le cercle que ces derniers parcoururent est, à son tour, bien restreint comparativement à celui qu'embrassent les travaux des mathématiciens modernes.

La mesure des terres avec les opérations qui s'y rattachent, et quelques autres propositions analogues, furent vraisemblablement les seules vérités mathématiques connues des Egyptiens. L'admiration que témoigna, au rapport de Plutarque, leur roi Amasis, en voyant Thalès mesurer les pyramides ou obélisques par leur ombre, leurs constructions dénuées de voûte et de toute autre combinaison architecturale où se révèle l'œuvre du calcul et de l'analyse, tout prouve que ce peuple n'alla

jamais au-delà des considérations concrètes de l'étendue qui servaient à ses besoins matériels, en sorte que, si la géométrie a pris son berceau en Egypte, on peut dire qu'elle ne s'y éleva jamais au-dessus de ce modeste emblème du premier âge ; elle ne sortit de l'enfance qu'en passant, avec Thalès, dans cette terre privilégiée où fructifièrent si excellemment toutes les autres branches de l'intelligence humaine : la Grèce !

Thalès réunit en faisceau les connaissances qu'il avait puisées dans ses voyages en Egypte et en Phénicie, et vint fonder à Milet l'école d'Ionie, où il coordonna d'abord méthodiquement, en l'animant du souffle de son génie inventif, cet ensemble de notions éparses et incomplètes, pour passer ensuite à la considération abstraite des vérités géométriques, laquelle constitue la science proprement dite, et il en fit l'application aux lois et aux phénomènes de la nature. La sphéricité de la terre, l'obliquité de l'écliptique entrèrent dans ses enseignements, et il étendit ses investigations jusqu'aux éclipses, dont il connut la vraie cause et osa prédire l'apparition.

Dans ces premiers temps, l'étude des mathématiques précédait toujours celle de la philosophie. Cette étude donnait de la rectitude à l'esprit et l'accoutumait, par ses déductions rigoureuses, qui n'admettent rien d'incertain, à marcher plus sûrement et plus rapidement à la recherche de la vérité morale. La célèbre inscription : *Nul n'entre ici s'il n'est géomètre*, mise par Platon sur la porte de l'Académie, est un éclatant hommage, rendu par le plus éloquent des philosophes, à la science qui porte en elle son critérium, et qui est le meilleur instrument dont l'homme puisse se servir pour exploiter avec fruit le champ ardu des choses intellectuelles. Il arrivait même souvent que la réputation du philosophe absorbait celle du mathématicien : c'est moins comme géomètre que comme l'un des sept sages de la Grèce, et le premier d'entre eux, que Thalès se présente à l'admiration du monde.

Après lui, son illustre disciple Pythagore, fut encore plus fameux par sa doctrine conjecturale de la transmigration des âmes ou de la métempsychose, et de l'inviolabilité de la vie des animaux, qui en est la suite, que par sa découverte de l'équivalence du carré de l'hypothénuse du triangle rectangle avec la somme des carrés des deux côtés de l'angle droit, et même que par la connaissance du mouvement de la Terre, c'est-à-dire du vrai système du monde qu'il enseignait six cents ans avant l'ère chrétienne. La proposition du carré de l'hypothénuse, qui a conservé le nom de *Théorème de Pythagore*, est une des plus fécondes de la géométrie ; elle forma avec celle de la constance de la somme des angles du triangle et celles de la mesure de l'aire du parallélogramme et du volume du parallélépipède rectangles qui appartiennent aussi aux premières écoles philosophiques, la pierre angulaire de la science de l'étendue. Dès lors le plan de l'édifice fut arrêté, le terrain qui devait le recevoir choisi et préparé, et la première assise posée irrévocablement sur ce sol immuable. Le monument est fondé, et il s'élèvera indéfiniment par les assises qu'y apporteront les âges suivants, sans modifier les proportions de son cadre, qui sont parfaites, ni les éléments de sa base, qui sont indestructibles.

Anaximandre, contemporain de Pythagore et disciple aussi de Thalès, auquel il succéda à l'école Ionique, inventa le *gnomon*, instrument qui, en lui donnant le moyen de mesurer la hauteur angulaire du soleil sur l'horizon, lui servit à observer les solstices, et l'amena ensuite à la construction des cadrans solaires, une des premières applications mathématiques de l'antiquité dont l'usage soit devenu général et ait passé à la postérité. La géométrie continua de progresser sous le ciel de l'Ionie avec Anaximène et Anaxagore, successeurs d'Anaximandre, tandis qu'à l'autre extrémité du monde alors connu, Philolaüs de Crotone, élève de Pythagore et l'un des plus brillants flambeaux de l'école italique fondée par son illustre maître, confirmait publiquement son opinion du mou-

¹ Démonstration du théorème.

vement de la terre, jusque là couverte d'un voile par égard pour les idées reçues, et consignait ses observations et ses découvertes dans un *Traité de physique* qui fit plus tard l'admiration de Platon, et pour lequel, suivant Diogène Laërce, ce philosophe témoigna son estime d'une manière non équivoque, en l'achetant des héritiers de Philolaüs au prix de cent mines ¹.

La branche scientifique de l'école d'Ionie finit avec Anaxagore qui, à un âge peu avancé, quitta Clazomène, sa patrie, pour venir s'établir à Athènes, où il professa les idées les plus justes sur la structure de l'univers et sur la nature des corps célestes, ce qui le fit accuser d'impiété par les Athéniens, dont il savait ainsi le brillant mais fallacieux système mythologique. Le célèbre Périclès avait étudié sous Anaxagore les principes qu'il appliqua à l'art de persuader et de gouverner les hommes ; et ce fut probablement à cette source multiple que Méton puisa les éléments de la science astronomique qu'il cultiva ensuite avec tant de succès, et qu'il enrichit de la découverte du cycle de dix-neuf ans qui ramène la nouvelle lune au même jour solaire, et auquel son nom est resté attaché. Vers la même époque, Démocrite posait les bases de la perspective et de l'optique et conjecturait très heureusement que la *voie lactée* est un amas d'étoiles, dont chacune en particulier échappe à notre vue, tandis qu'Empédocle exposait, en style homérique, le principe des quatre éléments : l'eau, l'air, la terre, le feu soumis à deux causes, dont l'une les unit et l'autre les divise, principe dans lequel on a cru voir le germe du système de l'attraction universelle, fécondé et développé vingt siècles plus tard par le génie de Newton.

La question de la quadrature du cercle occupa de bonne heure les mathématiciens : ce fut vraisemblablement en se livrant à la recherche de cette pierre philosophale de la géométrie, qu'Hippocrate de Chio, qui vivait aussi vers le cinquième siècle avant Jésus-Christ, trouva sa fameuse

Environ 9.000 francs de notre monnaie

proposition des *Lunules*, ou le moyen d'évaluer rigoureusement les aires des deux figures curvilignes en forme de croissant qui résultent des intersections de trois demi-cercles décrits dans le même sens, l'un sur l'hypothénuse et les deux autres sur les côtés de l'angle droit d'un triangle rectangle, aires dont la somme est alors égale à la surface de ce triangle. Cette proposition est presque aussi célèbre que le théorème de Pythagore sur lequel elle s'appuie, mais c'est là tout ce que les deux choses ont de commun ; l'une est l'olivier fertile qui élève majestueusement sa tige robuste, et donne des fruits abondants et précieux ; l'autre, le léger peuplier qui s'élance avec grâce dans les airs et que l'on cultive pour l'agrément, mais dont on ne retire aucun produit solide.

On peut croire que c'était à propos de ces spéculations futiles qui ne produisent rien d'effectif et qui sont à la science ce que les pratiques superstitieuses sont à la religion, que Socrate déconseillait l'étude des difficultés des mathématiques, et qu'il voulait qu'on n'apprit de l'arithmétique, de la géométrie et de l'astronomie, que ce qui est nécessaire pour les transactions commerciales et pour se conduire sur mer, c'est-à-dire à peu près ce qu'en savaient les Egyptiens. Il voulait aussi par là détourner de la partie spéculative des mathématiques ceux qui, faute d'une vocation assez prononcée ou d'une aptitude suffisante, ne pourraient en cultiver le terrain avec fruit et y faire des moissons équivalentes aux labeurs ; mais Socrate, l'homme sage et clairvoyant par excellence, qui avait fait lui-même une étude approfondie de toutes ces questions, ne voulait point interdire l'accès des régions supérieures de la science à ceux qui pouvaient en agrandir l'horizon et y faire des découvertes profitables à l'humanité. Ses disciples, qui avaient pour lui la plus grande vénération, ne l'entendaient pas autrement, puisque le plus illustre d'entre tous, Platon, avait fait de la géométrie le fondement de son Institut et qu'il donnait de cette science la plus vaste, la plus magnifique idée qu'il

soit possible d'en concevoir, en appelant Dieu : *l'éternel géomètre*.

La critique de Socrate contribua d'ailleurs à diriger les recherches des mathématiciens vers le but d'utilité effective et usuelle qu'ils avaient peut-être un peu trop perdu de vue. La géométrie, qui était partie des procédés les plus simples de l'imitation pour s'élever aux plus sublimes des conceptions de la pensée, redescendit par intervalles des hauteurs de la théorie dans le terrain de la pratique, qu'elle enrichit du trésor de ses découvertes et qu'elle féconda de toute la puissance de son acquit ; elle revint à son point de départ, mais munie de ressources infiniment plus étendues, qui lui permirent de substituer le raisonnement à la routine, et de faire, au moyen de cette arme, d'immenses progrès dans la carrière de l'application.

Alors, les forces, ces principes de toute action naturelle ou artificielle qui se manifeste dans l'univers, sont caractérisées et mesurées ; leur faculté de se modifier et de se multiplier est rendue sensible par des systèmes de leviers et de rouages qui, étant mis en jeu, se communiquent le mouvement, le transforment suivant les besoins, et qui centuplent l'énergie de l'impulsion primitive. Ainsi paraissent les *vis* qui distendent ou qui refoulent les objets selon qu'on le désire et dont l'usage est si répandu et si journalier ; les *grues*, les *cabestans*, machines à mouvoir les fardeaux, qui rendent de si grands services dans la construction des bâtiments ; d'autres combinaisons mécaniques, d'une utilité moins réelle, mais encore plus ingénieuses et qui exécutent des mouvements qui semblent tenir du prodige. Voyez cette colombe qui vole sur les pas d'Archytas de Tarente : elle n'est point de l'espèce qui craint la serre du vautour ou le dard du chasseur, et ne descend pas de celle qui rapporte dans l'Arche le rameau d'olivier ; elle a eu pour père le génie seul de son maître ; c'est dans son cerveau qu'elle a puisé une âme, c'est en ses mains que son corps s'est formé avec tous ses orga-

nes, et c'est de là qu'elle est sortie vivante et que, déployant ses ailes, elle a pris son essor dans l'espace. Une telle merveille était bien faite pour exciter l'admiration de l'antiquité et pour illustrer le nom de son auteur, à qui l'invention des autres machines dont nous venons de parler, donnait déjà tant de titres à l'immortalité. Archytas composa aussi des instruments hydrauliques d'une grande puissance, et donna le moyen de trouver mécaniquement deux moyennes proportionnelles entre deux lignes données, dans la solution du problème, alors célèbre, de la duplication du cube. Il ouvrit enfin dignement cette seconde phase de la première ère des mathématiques, qui allait acquérir tant de splendeur sous le divin Platon.

Ce grand homme, auquel on attribue l'invention de l'analyse géométrique, fit faire de vastes progrès à la science, moins encore par ses propres travaux en géométrie, qui, malgré leur mérite réel, sont restés comme absorbés dans l'immense rayonnement de ses ouvrages philosophiques, que par le goût qu'il en inspira à ses disciples, et par l'influence toute puissante que ces principes, revêtus de toute l'autorité de son génie et de ses vertus, exercèrent sur ses contemporains. La théorie des sections coniques, ces courbes sublimes suivant lesquelles s'opère la marche des corps célestes, prend naissance entre les mains d'Eudoxe, disciple et ami de Platon. Le même géomètre recherche les lois des mouvements des cinq planètes alors connues, auxquelles on a, depuis, donné les noms de *Mercure*, *Vénus*, *Mars*, *Jupiter*, *Saturne*, et calcule des éphémérides célestes ou tables contenant l'état du ciel à chaque jour de l'année, travail qui suppose une idée approfondie des phénomènes de la nature et une longue suite d'observations astronomiques. Peu après, Pythéas de Marseille, le premier mathématicien qu'aient produit les Gaules, reconnut l'action de la Lune sur le flux et reflux de la mer, enseigna la vraie position de l'étoile polaire, et fut l'auteur d'une observation faite à Marseille, de la hauteur méridienne du Soleil

au solstice d'été, qui a servi aux astronomes modernes à démontrer la diminution progressive de l'obliquité de l'écliptique.

Enfin, parut un homme dont le génie encyclopédique embrassa tous les anneaux de la chaîne des connaissances de son temps, et opéra sur chacun d'eux, soit en bien, soit en mal, des modifications profondes. Elève de Platon, il s'éloigna des traces de son maître, et substitua au sublime et magnifique spiritualisme de ce dernier, qui semble un rayon précurseur du soleil évangélique, la doctrine de l'empirisme qui ramena la société en arrière et la remit sous l'influence des idées païennes dont elle était en voie de s'affranchir. Les mathématiques et la physique entrèrent dans le vaste cercle des matières traitées par Aristote, mais elles n'y eurent que la seconde place, et furent présentées sous un jour peu propre à en favoriser le développement. Tandis qu'il posait les bases les plus solides de l'art d'écrire, et qu'il se montrait lui-même grand écrivain et grand dialecticien dans ses immortels ouvrages de la *Poétique* et de la *Rhétorique*, il banissait de son système astronomique l'opinion pythagoricienne du mouvement de la Terre, que le manque d'instruments empêchait alors de démontrer autrement que par les lumières de la raison, et pour laquelle il fallait, il est vrai, s'élever au-dessus des affections matérielles des sens, les seules qu'il voulût admettre en pareil sujet. Ses principes en mécanique et en optique ne partent pas d'un point plus élevé, et ne sont pas mieux d'accord avec les saines perceptions de l'entendement. Et pourtant, malgré le sensualisme qui fait le fond des doctrines philosophique et scientifiques d'Aristote, ou plutôt à cause de ce sensualisme qui les rend accessibles à un plus grand nombre de personnes, ces doctrines ont eu le succès le plus universel qu'il ait été donné à aucun système d'obtenir, et ont été pendant dix-huit cents ans, le régulateur presque absolu de l'intelligence, ce qui n'a pas peu contribué à en retarder l'émancipation. Heureusement, le charme qui semblait retenir l'esprit humain sous la tutelle de ce

philosophe, et dans le cadre tracé par lui, est maintenant rompu ; la vérité éternelle, prêchée par Descartes et par Newton, a repris son empire, et le nom d'Aristote, autrefois l'oracle des écoles, n'est plus, depuis longtemps (sauf en ce qui concerne la littérature, où il conserve avec raison son autorité), qu'un point isolé dans le tableau de la marche intellectuelle de l'humanité.

DEUXIÈME PARTIE

Ecole d'Alexandrie

Un grand changement s'opère dans l'état politique de la nation chez laquelle nous suivons l'histoire des mathématiques et qui conserve seule le dépôt auguste des sciences et des arts, qu'elle fait briller comme un phare au milieu des ténèbres de l'antiquité. Démosthène a ouvert les yeux de ses concitoyens sur les projets de Philippe qui médite de les subjuguier. A sa voie éloquente et impérieuse qui semble celle du génie de la patrie, la Grèce entière a pris les armes et, abjurant ses haines intestines, se lève comme un seul homme pour marcher contre le Macédonien. Mais la victoire ne couronne point de si généreux efforts, et la bataille de Chéronée, où Philippe reste vainqueur, met fin à l'indépendance de la Grèce. Le génie des lettres, qui vit surtout de liberté, privé de ce feu divin qui l'animait, déserte des foyers désormais inhospitaliers. Il n'est plus de place, ni pour les inspirations de la Tribune, puisqu'il n'y a plus de nation à éclairer, plus de patrie à défendre ; ni pour les jeux de la scène, puisque le despotisme règne et qu'il répondrait par la persécution au tableau de ses fureurs ou à la peinture de ses vices ;

ni pour les accents de l'histoire, puisqu'elle est enchaînée par des tyrans subalternes, et qu'elle ne pourrait ouvrir la bouche que pour parler selon leurs vues et leurs désirs, ce qui serait contraire à sa mission qui, est de les flétrir. Mais la sève intellectuelle qui s'écoulait par ces grands canaux de la pensée humaine ne restera point improductive ; elle va refluer tout entière vers le sanctuaire des sciences resté inaccessible aux agitations de la politique, et un fait providentiel vient faciliter ce mouvement de concentration qui doit féconder l'aveur. Cet homme qui, selon l'expression d'un écrivain, n'eut point d'enfance et n'arriva point à l'âge mûr, qui, en dix ans, conquît et civilisa plus de pays (car les deux choses allaient toujours de concert) que n'en asservirent en plusieurs siècles et Pompée et César, Sylla et Marius, et tous les Scipions ensemble, ce roi dont la marche triomphale à travers le monde est à celle des autres conquérants les plus fameux de tous les temps, ce qu'est le vol indépendant de l'aigle au pas mesuré du coursier, Alexandre enfin, la plus énergique image de la Divinité sur la terre et le plus éclatant reflet de sa Toute-Puissance, après avoir, d'un côté, allégé autant qu'il était en lui sans être infidèle à la mémoire de son père, le joug qui pesait sur les peuples de la Grèce, de l'autre porté ses armes victorieuses de l'Hellespont à l'Indus, et rangé sous ses lois la superbe Tyr et la terre des Pharaons, voulut réaliser la pensée civilisatrice qui l'animait, en créant une ville où il appellerait les lumières de l'Occident et les clartés du Midi pour en former un soleil immense qu'il ferait rayonner sur l'Orient barbare. Il parle, et Alexandrie s'élève, sur le bord de la Méditerranée aux confins des trois mondes, dont elle sera le lien intellectuel et auxquels elle imposera, par sa puissance morale, ses lois civilisatrices.

Et comme si le génie, renfermé dans l'humanité à l'état latent, n'attendait pour éclore et se produire au grand jour que des circonstances favorables, un homme extraordinaire qui s'élève tout d'un coup dans les horizons d'Alexandrie, comme appelé par la voix de son fondateur

vient asseoir d'une manière inébranlable la prééminence scientifique de cette ville sur le reste de l'univers. Avec lui commence cette chaîne lumineuse de créations intellectuelles que respecteront également et l'épée du Romain et la framée du Barbare et qui ne viendra finir qu'à mille ans de son origine sous le sabre des Musulmans. Comme ce fleuve qui cache sa source dans des contrées inconnues mais dont les eaux fertilisent tout un empire, Euclide a illuminé le monde des clartés de son génie, mais le cours de sa vie est resté enveloppé dans les ténèbres. Ces hommes prodigieux, dont les œuvres font resplendir leur siècle et sont la règle de l'avenir, ne laissent point, pour la plupart, de traces matérielles de leur passage sur la terre, et le mystère qui les environne est pour eux un nouveau trait de ressemblance avec la Divinité. Tout ce que l'on sait d'Homère, c'est qu'il a fait l'Iliade et l'Odyssée qui ont servi de modèles à toutes les compositions poétiques; tout ce que l'on a pu apprendre d'Euclide, c'est qu'il a produit le livre des *Eléments* où tous les géomètres sent venus puiser et qui, malgré les travaux des Modernes, est encore, peut être, aujourd'hui, le monument le plus magnifique et le mieux ordonné qui existe de la science de l'étendue. Quel merveilleux enchaînement des propositions géométriques, lesquelles, depuis la ligne droite jusqu'à la sphère, s'appuient toutes successivement l'une sur l'autre, de manière à former une agrégation indissoluble, un tout harmonieux qui soutient depuis deux mille ans sans altération toutes les forces de la pensée et du raisonnement qui viennent s'y exercer! Sans doute, Euclide n'a point découvert lui-même toutes les vérités mathématiques contenues dans son livre: plusieurs de ces vérités étaient connues avant lui; mais il lui reste la gloire d'avoir tissu le lien qui devait les unir en remplissant les lacunes qu'elles présentaient et de les avoir rangées dans un ordre méthodique qui en facilite l'intelligence et qui est, pour l'ensemble, comme une seconde création. Euclide enfin construisit réellement l'édifice de la science, qu'avaient fondé Thalès et Pythagore; il a

employé dans cette œuvre les matériaux préparés par ces philosophes et par ceux qui les suivirent ; mais, comme c'est par lui que cet édifice, resté à l'état de projet et de linéament entre les mains de ses devanciers, est devenu une réalité et qu'il a pris la forme définitive sous laquelle il a traversé et inspiré les siècles, Euclide en est regardé à juste titre comme le principal architecte.

Les mathématiques et la philosophie qui, jusque là avaient toujours été cultivées simultanément et menées de front par les mêmes maîtres, se séparèrent à l'école d'Alexandrie. Euclide et ses successeurs à cette célèbre école furent, dans leurs œuvres, simplement géomètres et s'abstinrent de mêler à leurs raisonnements mathématiques des préceptes de philosophie. Ce n'est pas, sans doute, que la matière philosophique leur fût moins familière qu'à la plupart de ceux qui les avaient précédés ; mais ils regardaient apparemment cette matière comme épuisée, et puis, ils pensaient peut-être que la réunion des deux études, utile dans les commencements pour donner une idée générale des choses, ne l'est plus lorsque cet objet est rempli et qu'il faut alors laisser chacune des deux sciences dans sa vie particulière pour qu'elles ne s'embarrassent pas dans leur marche et arrivent plus vite à la perfection.

L'astronomie tint une large place dans les travaux mathématiques de l'école d'Alexandrie. Aristarque de Samos, qui suivit de près Euclide, trouva, dans la considération de la *dichotomie* de la Lune, un moyen de mesurer, d'une manière infiniment plus rapprochée de la vérité qu'on ne l'avait fait jusqu'alors, la distance du Soleil à la Terre, et fit de généreux efforts pour raffermir la doctrine, ébranlée par Aristote, de la rotation de la Terre autour de son axe et de sa translation autour du Soleil ; il expliquait dans ce système l'invariabilité de l'aspect que les étoiles fixes offrent à la Terre en quelque point qu'elle soit de son orbite, par la petitesse de cette orbite qui n'est, pour ainsi dire, qu'un point comparativement à la distance des

étoiles : conjecture profonde, qu'ont sanctionnée les observations modernes, et qui dépose de la tendance instinctive de l'esprit humain vers la vérité, quelque épais que soit le voile qui la couvre.

L'aperçu réel de la distance qui sépare la Terre des corps célestes, donné par Aristarque, fut suivi de la célèbre tentative que fit Eratosthène pour mesurer les dimensions de ce globe lui-même au moyen de deux observations de la hauteur du Soleil au solstice d'été, faites simultanément aux villes d'Alexandrie et de Syène, qu'il supposa être dans le même méridien et dont il connaissait la distance ; mesure qui ne donne pourtant qu'une approximation peu concluante. Le même Eratosthène détermina plus exactement, après Pythéas, l'obliquité de l'écliptique ou la distance des tropiques et inventa ces instruments d'observation connus sous le nom d'*armilles* qui, durant longtemps, ont été si utiles à l'étude de l'astronomie et qui, placés par l'ordre du roi Ptolémée-Evergètes l'un des successeurs d'Alexandre au trône d'Egypte, sous le portique de l'école d'Alexandrie ont donné la première idée d'un *observatoire*.

Pendant que la science accomplissait ces progrès à Alexandrie, elle montait à Syracuse, au point le plus élevé qu'il lui ait été donné d'atteindre sur le terrain du monde antique ; Archimède florissait ! Par lui, l'Arithmétique se développe et prend place parmi les autres branches de la science ; la Géométrie s'enrichit d'une foule de découvertes, s'ouvre de nouveaux horizons, et atteint jusqu'aux dernières limites du sublime ; l'Astronomie affermit ses théories et se popularise au moyen d'ingénieux simulacres des phénomènes célestes ; la Mécanique brillamment inaugurée un siècle auparavant par Archytas de Tarente, mais ne reposant néanmoins encore que sur des faits isolés et des principes sans coordination, se constitue un corps de doctrine et forme une nouvelle branche des mathématiques, dont la théorie se déroule avec ordre et magnificence et dont l'application

produira les effets les plus inattendus et les plus gigantesques. Qui pourrait dignement faire un tableau complet des œuvres d'Archimède ? Une telle entreprise serait au-dessus de nos forces et sortirait d'ailleurs du plan de cet aperçu essentiellement sommaire. Cependant, comme Archimède, résumant les travaux de ses devanciers et préparant ceux de ses successeurs, qu'il domine tous également, s'est en quelque sorte identifié avec le génie des mathématiques, dont il est la plus haute et la plus complète expression, nous contemplerons cette grande figure un peu plus longtemps que les autres qui ressortent à ses côtés sur le panorama de la science.

Mentionnons d'abord la découverte du rapport de la sphère et du cylindre circonscrit. En comparant ces deux corps, Archimède trouva que le premier est en solidité et, par une coïncidence singulière, aussi en surface, les deux tiers du second. Pythagore avait sacrifié, dit-on, cent bœufs à la divinité (ce qui serait pourtant en contradiction avec sa doctrine) pour la remercier, par cette hécatombe, de lui avoir révélé le secret de la propriété du carré de l'hypothénuse ; Archimède voulut que la figure géométrique représentant les rapports de la sphère et du cylindre fût gravée sur sa tombe, comme un hommage perpétuel envers la source de l'inspiration, dont il tenait la connaissance de cet autre secret de la nature.

La mesure du cercle fut aussi l'objet des méditations d'Archimède. Il démontra d'abord que l'aire de cette figure est équivalente à celle d'un triangle qui aurait pour base la circonférence développée et pour hauteur le rayon du cercle ; il trouva ensuite la longueur approximative de la circonférence ou son rapport approché avec le diamètre au moyen des polygones inscrits et circonscrits, et c'est d'après sa méthode et en continuant ses opérations que des calculateurs modernes ont poussé l'approximation à un degré qui équivaut, pour l'homme, à l'exactitude mathématique.

Cette exactitude mathématique, si ambitionnée des

géomètres, Archimède l'obtint pour la quadrature de la parabole. S'enfonçant dans des régions scientifiques inconnues avant lui, il découvrit et démontra que l'aire de cette courbe est rigoureusement les deux tiers de celle du parallélogramme circonscrit. Passant à la considération du solide engendré par la révolution de la parabole tournant autour de son axe, il trouva encore que le volume de ce solide, qu'il appelait conoïde, est une fois et demie celui du cône de même base et de même hauteur. Enfin, cette série de découvertes géométriques de premier ordre fut couronnée par celle des propriétés de la courbe qui porte le nom de *Spirale d'Archimède*, mais dont Archimède attribue lui-même, dans ses ouvrages, l'invention à son ami le mathématicien Conon, sur lequel il a laissé tomber ainsi un rayon de sa gloire,

Les découvertes géométriques d'Archimède ne peuvent être égalées que par ses inventions mécaniques ou compositions de machines : « Que l'on me donne, disait-il, un levier avec un point d'appui et je soulèverai la terre ». Ce mot est célèbre. Ce qui ne l'est pas moins, c'est l'opération par laquelle il détermina la quantité d'argent qu'un artiste infidèle avait fait entrer dans la couronne d'or du roi Hiéron. Pour cela, il plongea successivement dans un bassin d'eau la couronne, une masse d'or et une masse d'argent du même poids, et il compara ensuite entr'elles les quantités de liquide déplacées par chacun de ces trois objets d'après ce principe d'hydrostatique : que tout corps plongé dans un fluide y perd de son poids autant que pèse un volume de ce fluide égal au sien. On dit que cette idée se présenta à son esprit, étant au bain, en examinant l'effet produit dans l'eau par l'immersion de son corps et qu'il en conçut tant de joie qu'il s'élança hors du bain en s'écriant : Eureka ! Eureka ! Je l'ai trouvé ! Je l'ai trouvé !

Presque toutes les découvertes d'Archimède sont marquées du double sceau d'une grande force d'invention et d'une extrême utilité. Elles sont comme de nouveaux rayons de la bonté céleste qui apportent aux hommes

le moyen d'adoucir leurs rudes travaux et d'obtenir avec moins de fatigue des résultats plus efficaces. Aussi ces découvertes furent-elles populaires dès leur apparition et sont-elles venues jusqu'à nous en élargissant toujours le cercle de leur influence et de leurs bienfaits. Une des plus belles est celle de la vis hydraulique. La colombe d'Archytas est extrêmement brillante : la *vis d'Archimède* n'a pas moins d'éclat et est en outre de la plus grande utilité. Faire que, tout en descendant toujours comme la loi de la gravitation l'y oblige, l'eau se porte cependant d'un mouvement continu au-dessus de son niveau naturel, tel est le problème qui fut résolu par Archimède, en combinant l'effet de la pesanteur avec l'action d'un canal hélicoïde incliné à l'horizon et animé d'un mouvement circulaire. Cette merveille se renouvelle tous les jours depuis deux mille ans en vidant les fossés de places fortes, les sentines de navires, en épuisant les fondements des constructions hydrauliques, sans que ni l'art ancien ni la science moderne aient apporté de modification à l'ingénieux mécanisme qui l'opère, tant il est sorti parfait des mains de son inventeur ! C'est le caractère de la vérité, aussi bien dans l'ordre physique que dans l'ordre moral, d'être toujours une et inaltérable.

Une nouvelle source de gloire devait s'ouvrir, en sa vieillesse, pour l'illustre Archimède. Jusques-là son génie s'exerçant au milieu de sa patrie heureuse n'avait produit que des instruments de progrès et de civilisation : mais la tempête soulevée dans la Sicile par les battements d'aile de l'aigle romaine approche de Syracuse et ce même génie inspiré par le patriotisme, va créer de formidables machines de guerre qui feront reculer les vainqueurs du monde. Les vaisseaux, qui arrivent à toutes voiles dans le port, sont brûlés par la colonne de fluide incandescent que dirigent sur eux les miroirs ardents, ou bien, saisis par une gigantesque main de fer qui s'allonge par dessus les murailles de la ville, ils sont dressés sur leur poupe et renversés en arrière dans la mer qui les engloutit. D'énormes masses de rochers, des poutres enflammées lan-

cées avec le fracas du tonnerre, volent sans cesse sur la flotte et sur l'armée ennemie, brisent ou incendient les navires ainsi que les instruments d'attaque et écrasent des bataillons entiers. Nouvel Egeon, Archimède semble porter en cent lieux à la fois son bras sauveur, et dirige tous les ressorts de ce vaste appareil de guerre, qui multiplie ses coups de mille manières et porte de toutes parts la mort et l'épouvante. Marcellus se retire, entraîné par ses soldats effrayés, qui croient toujours voir l'ombre des foudroyantes machines se projeter sur les murailles, et Syracuse respire !

Mais le génie, tout puissant contre la force ouverte, sera circonvenu par la ruse. Les Romains vinrent plus tard attaquer la ville au moment où elle célébrait une fête et s'en emparèrent par surprise à la faveur des ténèbres. Retiré dans sa demeure et ignorant ce qui se passait au-dehors, Archimède s'occupait à résoudre un problème de géométrie lorsqu'un soldat romain arriva à lui et lui ordonna de venir parler à Marcellus. Archimède le pria d'attendre un moment pour lui donner le temps de finir son opération ; mais le stupide barbare, incapable de l'entendre, lui répond en le perçant de son fer, et le grand homme descend dans la tombe avec sa patrie infortunée, dont il avait seul retardé la chute, l'an 212 avant Jésus-Christ. Il avait alors soixante-quinze ans.

Ajoutons que le général romain vivement affligé de cet affreux événement, qu'il aurait pu prévenir en se rendant lui-même auprès de l'illustre Archimède au lieu de lui dépêcher un milicien sauvage, voulut au moins rendre hommage à sa mémoire en réalisant le vœu que le géomètre avait exprimé durant sa vie. Deux cents ans après, Cicéron découvrit sous des ronces et des décombres, au milieu d'autres monuments funéraires, le tombeau d'Archimède en reconnaissant, sur la pierre sépulcrale, la figure à-demi effacée de la sphère et du cylindre que Marcellus y avait fait tracer.

Si le mystère qui enveloppe la vie de la plupart des

grands hommes est pour eux un trait de ressemblance avec l'Essence suprême. L'énergique et bienfaisante réalité qui s'attache à toutes les phases de l'existence de certains autres est un signe non moins caractéristique et non moins sublime de cette ressemblance divine. Archimède se place en tête de ces derniers et son nom, revêtu de la double auréole de la science et de la vertu civique poussées à leur plus haut degré, sera à jamais l'objet de la vénération des mortels.

La considération du centre de gravité des corps, idée féconde qu'Archimède introduisit le premier dans la statique, sa sphère en verre dont les cercles suivaient les mouvements des astres, son système de numération qui lui permettait de nombrer les grains de sable que pourrait contenir une sphère, ayant pour diamètre la distance de la terre aux étoiles fixes, sont des choses qui suffiraient pour immortaliser leur auteur, mais qui n'occupent que le second plan de l'immense et majestueux assemblage des productions d'Archimède ; elles nous serviront de transition pour passer aux travaux de ses successeurs.

La théorie des sections coniques conçue par Eudoxe, avait été traitée par Aristée de Crotone, qui vivait du temps d'Aristote ; mais l'ouvrage de ce géomètre, dont le plus grand titre d'illustration est d'avoir été le maître de l'immortel Euclide, n'a point passé à la postérité, et l'on peut juger par ce qu'en disent les commentateurs, qu'il laissait beaucoup à désirer. Il était réservé à Apollonius de Perge en Pamphylie, qui vint recueillir l'héritage scientifique du grand Archimède, de poser les vrais principes de la théorie de ces courbes et d'en développer les rapports et les propriétés dans un ouvrage qui est resté classique et qui brille, immédiatement après ceux d'Archimède et d'Euclide, dans la collection trop peu nombreuse des écrits de l'antiquité qu'ont épargnés les ravages du temps. Apollonius aborda dans cet ouvrage les questions les plus ardues de la géométrie analytique et parvint au moyen d'une méthode fondée sur l'idée de ce que nous

appelons aujourd'hui *centre d'osculution*, à déterminer le degré de courbure que présentent en chacun de leurs points l'ellipse, l'hyperbole et la parabole ; l'invariabilité de la somme des carrés de deux diamètres conjugués dans la première de ces courbes et de la différence de ces mêmes carrés dans la seconde, fut encore une des découvertes de ce génie fécond, et enfin la résolution des problèmes abstraits de *maximis* et de *minimis* sur les coniques, ajouta un nouveau fleuron à sa couronne de grand mathématicien, de *géomètre par excellence* que lui respectèrent ses contemporains et qu'ont respectée les générations suivantes.

L'astronomie qui, depuis Eratosthène, avait fait moins de progrès que les autres parties de la science, prit un nouvel essor avec Hipparque de Nicée, qui florissait vers la fin du deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Peu d'hommes ont lu autant de pages du grand livre du ciel que ce célèbre astronome qui découvrit la précession des équinoxes, détermina l'excentricité de l'orbite apparente du Soleil, fonda la théorie des révolutions de la lune et mesura la parallaxe de cet astre, qui, enfin, entreprit d'énumérer les étoiles qui décorent la voûte céleste et d'assigner à chacune sa position respective dans les champs du firmament. La méthode des projections *stéréographiques* ou le moyen de déterminer les lieux de la terre par la longitude et la latitude, la démonstration des principes de la trigonométrie sphérique, qui tend à donner à l'astronomie et à la géographie la rectitude et la précision des sciences mathématiques, sont encore dues à Hipparque et complètent la brillante liste de ses œuvres qui marquent une nouvelle ère pour l'histoire astronomique, celle des observations exactes et des calculs rigoureux des phénomènes célestes.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

(Les ouvrages offerts à la Société sont numérotés)

164. — **Congrès des Sociétés savantes à Toulouse.** Discours prononcés à la séance générale du Congrès, le samedi 8 avril 1899, par MM. Héron de Villefosse, B. Baillaud, Gaston Paris et Georges Leygues. — Paris, imprimerie nationale, MDCCCXCIX.

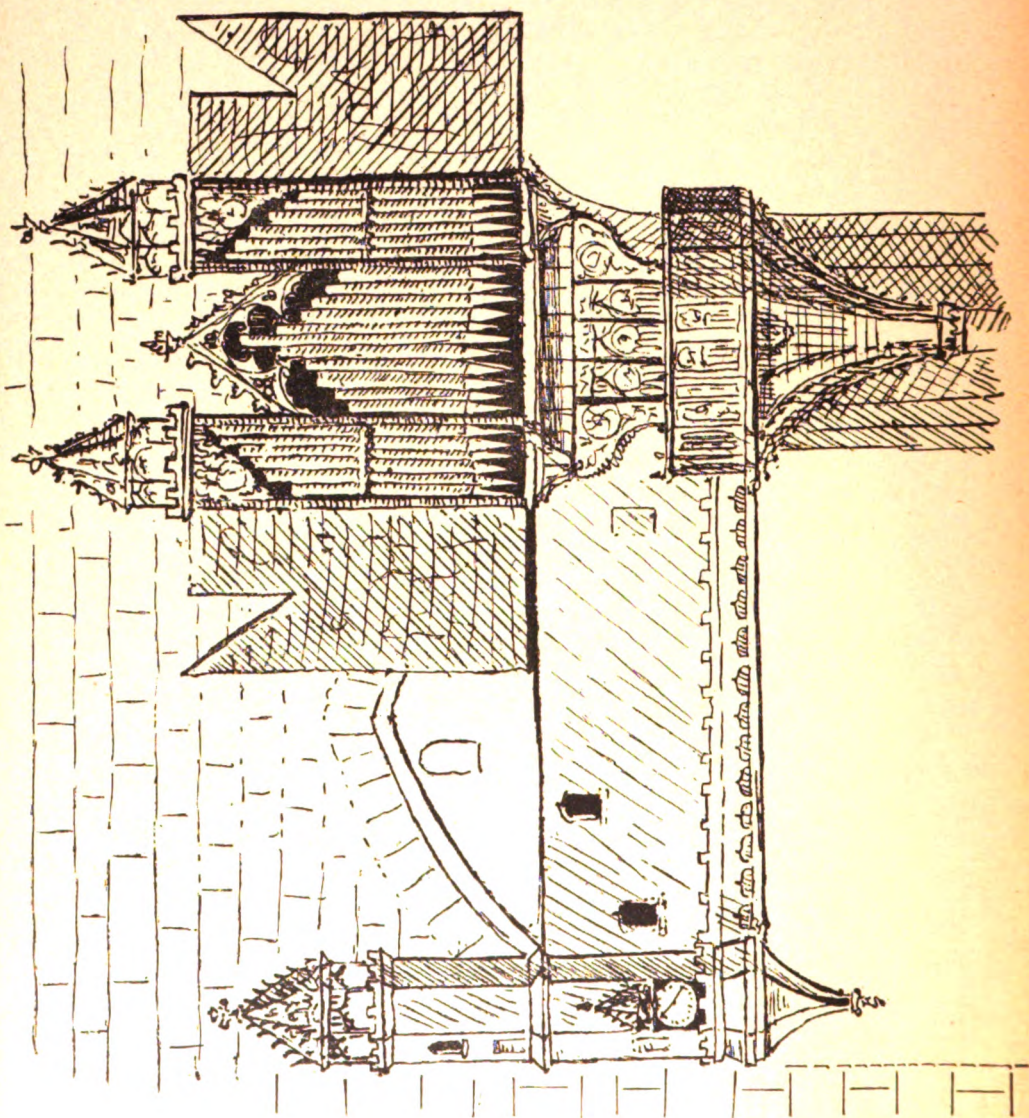
165. — Célestin Roche. **L'Isthme de Suez**, poème, précédé d'un avis par M. A. Dumas. — Gap, Jean et Peyrot, 1900.

166. — Célestin Roche. **Sur les Grecs**, poème posthume précédé d'une lettre de M. de Gagnaud. — Forcalquier, Crest, 1900.

167. — E.-A. Martel. **La Spéléologie**, collection « Scientia ». — Paris, G. Carré et C. Naud, 1900.

(Une analyse de cet important ouvrage sera donnée au prochain numéro).





Tour de l'Horloge et Buffet d'orgue de N.-D. d'Embrun. — Reconstitution approximative

NOTES
SUR
L'ORGUE DE LOUIS XI
ET SUR LA CHAPE DES ROIS

DE LA
CATHÉDRALE D'EMBRUN

Par L. DE FARCY

L'étranger qui pénétrerait inopinément au milieu d'une réunion d'amis et se mêlerait à la conversation, passerait, non sans raison, pour un *importun*. Je pourrais craindre ce reproche de la part de la *Société d'Études des Hautes-Alpes*, si je n'étais rassuré par la communauté de nos travaux, qui crée une vraie confraternité entre les archéologues de France.

Permettez-donc à un Angevin, admirateur des artistes du moyen-âge, de vous parler un instant des orgues et de la chape des Rois de Notre-Dame d'Embrun.

Votre antique cité archiépiscopale a depuis longtemps piqué ma curiosité. « Un de nos évêques d'Angers, Renaud II, malgré son grand âge et ses infirmités, accompagna Foulques Nerra, partant pour la Terre sainte et mourut en 1010 à Embrun. Saint Imisdas l'enterra devant l'autel de la Vierge dans l'aile droite de l'église de saint Marcellin de cette ville ». Ce récit de la *Gallia Christiana* m'intéressa vivement : je l'ai reproduit dans ma notice sur les tombeaux des évêques d'Angers en 1877 et je cherchai plus tard à connaître le sort de l'église de Saint Marcellin. Je découvris qu'elle avait été démolie par des hérétiques et j'eus la satisfaction d'apprendre par une aimable communication de M. Roman en 1896, qu'on en

avait retrouvé les fondations quelques années auparavant en aplanissant l'emplacement des anciennes fortifications. Les fouilles ne furent malheureusement pas poussées jusqu'au fond des constructions : aujourd'hui le nouveau collège communal s'élève au-dessus de l'emplacement de l'église ; il est à craindre qu'aucune recherche ultérieure du tombeau ne puisse être faite. C'est un profond regret pour moi d'avoir ignoré les fouilles dont je viens de parler ; il eût été peut-être possible de découvrir alors les restes de notre ancien évêque et de les réclamer pour le caveau de la cathédrale d'Angers.

L'exposition du Trocadéro, en 1889, me révéla l'existence d'une riche collection d'anciens vêtements sacrés, appartenant à l'église d'Embrun. J'étais précisément occupé à l'impression de la *Broderie du XI^e siècle jusqu'à nos jours* et crus un instant pouvoir l'enrichir de quelques reproductions de vos beaux ornements. Je dus y renoncer à la suite de difficultés matérielles, mais j'ai toujours eu à cœur d'aller visiter, un jour ou l'autre, ce véritable trésor.

Enfin, tout dernièrement, la lecture de l'article de M. Roman sur la date des orgues d'Embrun m'a beaucoup intéressé : permettez-moi de vous en entretenir quelques instants à mon tour.

L'ORGUE DE NOTRE-DAME D'EMBRUN

Chaque fois qu'il m'est donné d'examiner un objet ancien quelconque (menuiserie, broderie, orfèvrerie, etc.), je m'efforce d'en apprécier *la date*, d'en refaire par la pensée, sinon par le crayon, la *reconstitution*, si cet objet a subi des transformations et d'en saisir la *destination* ; à ce triple point de vue, je vais étudier l'orgue de votre église.

I. — *Sa date*

Les belles planches dessinées par M. Roman permettent d'assigner à la tourelle isolée, au passage qui traverse le bas côté, à la soufflerie, au cul de lampe et à la partie inférieure du buffet la date du XV^e siècle. Les moulures et les sculptures de ces différentes parties sont bien l'œuvre des *huchiers*, chargés par Louis XI de doter votre église d'un buffet d'orgue. Qui n'admirerait avec quelle adresse est suspendu, comme un nid d'hirondelle, le ravissant cul-de-lampe, à pans coupés, qui supporte le *corps de l'orgue* comme on disait jadis !

Son jeune frère de la Ferté-Bernard (il n'est que de 1501), nous est parvenu intact : combien celui d'Embrun devait lui ressembler jadis, avant qu'on eût détruit ses jolis panneaux à jour (probablement copiés sur ceux du passage jeté si hardiment au travers du bas côté), avant aussi qu'il n'ait été pour ainsi dire éventré, pour placer un positif. Désastreuse addition, au point de vue décoratif s'entend ; je la rends responsable de deux méfaits : le premier, d'avoir détruit l'ordonnance du parapet du cul-de-lampe ; le second, d'avoir nécessité la mutilation des trois magnifiques panneaux de la partie centrale du soubassement. Et comment ? le voici. C'est que le mécanisme de la transmission des touches aux tuyaux du positif, passant forcément sous les pieds de l'organiste, obligea à relever de 0,15 à 0,20 cent. le clavier tout entier ; de plus, le positif nécessita des touches spéciales, dont la hauteur vint s'ajouter au clavier, qui devait être unique dans l'origine.

Si le menuisier de 1632 avait eu quelque sentiment de l'art, il eut épargné ces superbes sculptures ; il lui suffisait de relever le soubassement de l'orgue en entier.

Il n'en prit pas la précaution. L'examen attentif du soubassement, dont M. Roman a fort bien fait saisir les modifications dans le sens de la profondeur (en remarquant judicieusement que les parties en courbe et contre-

courbe n'étaient peintes que vers le devant), permettrait de décider si primitivement le *grand corps de l'orgue* était plaqué contre le mur. Je ne le pense pas : il devait y avoir un espace vide d'environ deux pieds pour permettre d'entrer par derrière (pour la restauration des sommiers, des tuyaux et l'accord de l'orgue). J'inclinerais donc à croire que le soubassement du XV^e siècle n'a *jamais été avancé* sur la tribune.

Pour loger un plus grand nombre de jeux au XVII^e et surtout au XVIII^e siècle, on a élargi l'emplacement des sommiers en les faisant toucher au mur de l'église, sauf à y entrer par en-dessous, derrière la transmission des claviers et des registres ou encore à l'une des extrémités du buffet, au moyen d'une trape ou d'une petite porte.

D'ailleurs, peu importe le moyen pratique par lequel on accède maintenant aux sommiers. Ce qui me semble certain c'est que l'épaisseur du soubassement primitif est donnée par la largeur des parties peintes au XV^e siècle.

Est-ce à dire que sous Louis XI, les sommiers n'aient eu que la profondeur correspondant à ces peintures ? Non. Ils pouvaient très bien s'avancer par un encorbellement au-dessus du clavier et même encore aux deux extrémités en augmentant la saillie produite par les parties courbes.

Il ne reste rien du buffet de 1632, je n'ai pas à parler en détail de celui de 1750. Le facteur a été bien inspiré de placer des tuyaux de montre sur les côtés de l'orgue, comme sur le devant : évidemment des panneaux en menuiserie pleine eussent été bien lourds et très disgracieux, puisque le buffet se présente de trois quarts au spectateur, placé à l'entrée de l'église. Ce parti pris est favorable aussi à l'émission des sons.

II. — Reconstitution de l'orgue du XV^e siècle

Quel pouvait bien être l'aspect extérieur de l'orgue ? Quelle hauteur approximative avait-il ? Je vais essayer de répondre à ces deux questions.

Les orgues du XV^e siècle possédaient une montre plate, sans saillie de tourelles arrondies ou polygonales ; elles étaient protégées de la poussière soit par des rideaux, soit par des volets peints de sujets religieux, qu'on ouvrait comme ceux des tryptiques. Le charmant buffet de l'église conventuelle de sainte Catherine, à Sion, nous en donne parfaitement idée. (*Revue de l'Art Chrétien*, 1883, p. 419).

Quant à la hauteur, il est facile de l'apprécier. A cette époque et encore au XVII^e siècle, peut-être même pendant une partie du XVIII^e, la note la plus grave du clavier était un *fa* et non pas un *do* comme aujourd'hui. Il n'était pas question alors de jeux de 4, de 8, de 16 et de 32 pieds, mais de 3, 6, 12 et 24 pieds (longueurs correspondant au *fa* du commencement du clavier à diverses octaves). Ici, l'instrument primitif était assez modeste ; j'estime que les plus longs tuyaux n'excédaient pas 12 pieds. Les tourelles de l'orgue devaient être carrées et non pas octogonales, comme celle qui est isolée à l'extrémité de la soufflerie et dont le cul-de-lampe s'harmonise si bien avec celui de l'orgue. La richesse des sculptures du soubassement m'autorise à penser que l'artiste avait couronné les tourelles de l'orgue de deux pyramides en bois sculpté et ajourées, en rapport avec celle de la tourelle isolée.

Ceci posé, le croquis ci-joint montre comment j'imagine l'ancien buffet, accompagné de deux volets, sur lesquels était peinte l'Annonciation. Les portraits de Louis XI et de Charles VIII se trouvaient probablement au haut des tourelles plates entre des motifs d'architecture, découpés soit en biais, comme je les ai figurés, soit en ligne horizontale, comme à l'ancien buffet de la cathédrale d'Angers, daté de 1507 (dont le dessin existe encore), pour les bustes de la reine Anne et de Charles VIII.

Mon croquis n'a évidemment aucune prétention à une rigoureuse exactitude ; ce n'est qu'un aperçu, bon à consulter au cas d'une réfection du buffet dans le style du XV^e siècle. Il faudrait alors, à mon avis, franchement supprimer le positif pour rétablir les panneaux sculptés dans tout le pourtour du parapet et ceux des claviers.

III. — *Destination*

Aucun doute sur la destination de presque toutes les parties de cet ensemble si artistique : seule, la tourelle isolée à l'extrémité de la soufflerie peut intriguer l'archéologue. A quoi pouvait-elle bien servir ? Était-ce une de ces tours, renfermant les plus longs tuyaux de l'orgue, ceux des pédales, par exemple, comme il y en avait *une seule* au XV^e siècle à l'église de Lamballe ou *deux semblables* au commencement du XVI^e siècle à la cathédrale d'Angers ? Non, *elle était destinée à une horloge*. Voyez d'ici ce charmant petit daïs ; il recouvrait le cadran, judicieusement placé à la partie inférieure, afin d'éviter aux fidèles de se briser le cou en regardant l'heure d'en bas et le protégeait de la poussière. Les poids circulaient à l'intérieur de la tourelle, au lieu de tomber en-dessous dans le vide ; deux poulies, l'une en-dessous du mouvement de l'horloge, l'autre en haut de la tourelle, suffisaient pour en modifier la direction. Le charmant édicule de la partie supérieure abritait la cloche indicatrice de l'heure. Faut-il supposer plusieurs appeaux, chantant un hymne de temps à autre ? Sans doute on eût pu les loger dans le campanile, mais quelle complication dans les rouages, les poids, etc. Je ne prétends point qu'une horloge a été placée là ; elle est peut-être restée à l'état de projet, mais je ne crois pas m'avancer d'une façon inconsidérée en disant que *la tourelle a été faite dans ce but*. Peut-être trouverait-on aux archives de votre département le précieux document qui me manque, établissant que l'horloge a été faite en telle année, par tel artiste, qu'elle a coûté tant. C'est une recherche à faire.

Rien, d'ailleurs, n'était plus commun au moyen-âge que ces horloges, placées à l'intérieur. La plupart de nos cathédrales en possédaient ; il y en avait de très intéressantes à Angers, à Beauvais, à Cambrai, à Lyon et à Reims. Tout dernièrement au petit palais de l'Exposition, je voyais sur une tapisserie de la vie de saint Gervais et

de saint Protais, appartenant à la cathédrale du Mans, la reproduction d'un jubé. L'artiste y a tissé une horloge à gauche et un orgue à droite, se faisant pendant, comme cela devait exister dans la cathédrale d'Embrun.

Pour en revenir à notre tourelle, une porte ouvrant sur la soufflerie, permettait de monter l'horloge et de la réparer. Plusieurs petites fenêtres y faisaient entrer l'air et la lumière. Aujourd'hui, on peut la comparer à un corps sans âme : combien il serait à propos d'y rétablir une horloge, dont les heures seraient marquées sur un cadran richement doré et polychromé, dont la cloche lancerait sa voix argentine du haut de ce charmant campanile !

Puisse ma petite découverte engager votre société, amie des vieilles traditions, à prendre l'initiative de cette restauration, avec l'agrément de l'autorité ecclésiastique !

LA CHAPE DES ROIS

Je lis dans les *Recherches historiques* de M. Fabre, p. 216 : « Un roi d'Angleterre, Edouard II, avait envoyé « une chape verte, *tissée d'or et d'argent*, sur laquelle « étaient représentés tous les rois ses prédécesseurs : « elle était enrichie de pierreries. Elle fut envoyée à « Raymond V, archevêque de 1318 à 1324... Elle disparut « au pillage de l'église en 1585. » Et à la page 235 : « ... Une autre chape verte, de *taffetas armoisin*, appelée « les Roys. »

Il est infiniment regrettable que cette pièce d'une importance capitale ait été perdue : elle valait à elle seule au point de vue artistique plus que tous les anciens ornements des XVI^e et XVII^e siècles, conservés aujourd'hui à Notre-Dame-d'Embrun.

Qu'en savez-vous ? me dira-t-on. Evidemment, ici je raisonne par analogie, mais quand on a étudié plus de dix ans comme je l'ai fait les anciennes broderies, l'*Opus anglicum* en particulier, quand on a vu des reproductions

des admirables chapes *anglaises* de Bologne, d'Anagni, de Madrid, de Tolède, de Pienza et de Saint-Bertrand de Comminges, mieux encore quand on en a examiné quelques-unes avec attention, on peut juger quelle perte a fait l'église d'Embrun.

La chape (anglaise aussi) de Vich, dernièrement restaurée dans son état primitif sur mes indications, et dont je vous envoie une reproduction (planche 153 de la *Broderie*) peut donner une idée assez exacte de celle des Rois, *brodée* d'or et d'argent sur fond de soie verte et semée de pierreries et de perles. Je dis *brodée*, car évidemment M. Fabre a fait erreur en disant *tissée d'or et d'argent*. Le mot *intextus* a toujours été mal traduit, parce que nous n'avons pas en français de mot équivalent. « Vestis *intexta* auro et argento » n'a pas le sens de *tissée d'or et d'argent* (ce qui exprime dans notre langue un travail *mécanique*) mais signifie : vêtement sur lequel l'or, l'argent et les perles parfois sont fixés, incrustés pour ainsi dire de façon à *faire corps* avec l'étoffe du fond, toujours par un *travail de broderie* exécuté à la main. Tels sont les merveilleux fonds d'or, travaillés à l'aiguille, de la chape de Pienza, dont il est dit dans les livres de Sigismond Tizio, historien de Sienne : « Hoc profecto sacra vestis
« universas opere et artificio inter Christianos excedere
« videtur. *Textura* enim aurea compacta, Sanctorum
« parvulis figuris ita claret, ut intuentes vivere illas pene
« credant : tum subtili arte atque opere ita est elaborata,
« ut opus universum margaritis plurimis *contextum* et
« insignitum cunctos in admirationem adducat... ». Cette description, écrite en 1526, et empruntée et à un article de M. Gerspach (Revue de l'Art Chrétien, 1900, p. 314), contient ces mots *textura* et *contextum*, qui n'ont pas le sens de *tissé* mais de *travaillé à l'aiguille avec un art merveilleux*, comme on peut le vérifier par l'examen à la loupe de la chape elle-même. On voit en ce moment au petit palais, la belle chape dite *de la Vierge* de Saint Bertrand de Comminges ; les fonds d'or sont *intexti auro* du même procédé qu'à Pienza, c'est-à-dire *exécutés à*

l'aiguille. Beaucoup moins riche assurément était la chape des Rois, puisqu'elle n'était pas *toute en broderie* ; les Rois en pied et disposés un à un sous des arcatures rayonnantes, comme les apôtres à Vich, étaient brodés d'or et d'argent sur un fond vert.

Peut-être lisait-on le nom de chacun d'eux autour de leur tête, comme on le voit pour les apôtres sur la chape de Vich. Les pierreries décoraient les couronnes, les agrafes des manteaux ; le bord des vêtements était sans doute *pourfilé de semence de perles*, comme l'étaient certaines mitres et les plus beaux ornements du XIV^e et XV^e siècles. J'en ai donné dans *la Broderie* de nombreux exemples.

L'idée de figurer les *Rois prédécesseurs* du donateur, n'est pas extraordinaire. L'artiste français, qui broda entre les années 1268 et 1288 la chape du pape Nicolas IV, conservée aujourd'hui à l'archevêché d'Ascoli, adopta le même parti ; il y représenta plusieurs de ses prédécesseurs. La description qu'en donne M. Emile Bertaux, dans les *Mélanges d'Archéologie et d'Histoire, de l'Ecole Française, à Rome*, tome xvii, est des plus intéressantes.

Pour me résumer, la *chape des Rois* était sans aucun doute une pièce très précieuse au point de vue artistique ; sa perte est à jamais regrettable.

Je voudrais, après avoir consacré plus de dix ans à l'étude de la Broderie, faire concevoir à la *Société d'Etudes* une très haute estime pour cette branche de l'art, si peu connue. Les ouvriers appliqués à cette partie de l'art décoratif étaient de vrais artistes, souvent des artistes de premier ordre. On les appelait *acu pictores*, peintres à l'aiguille. C'est bien le nom qui leur convenait, car leurs travaux étaient de véritables peintures. Je citerai *Jacques Campi*, qui signa en 1336 le parement du Musée de Florence. — *Jehan de Clarcy*, brodeur et valet de chambre du duc d'Orléans, dont M. le C^{te} de Laborde et M. Roman, nous ont fait connaître les travaux. — *Jehan Marchant*, de Bruxelles, qui broda les orfrois des magnifiques

ornements, donnés à l'église saint Lambert de Liège, par Charles le Téméraire et existant encore. — *Pierre du Villant*, peintre et brodeur de René d'Anjou, auteur du célèbre ornement de la cathédrale d'Angers, dit la *Grande Chapelle*. — *Géri Lapi*, brodeur Florentin, dont le nom est inscrit au bas du parement de Vich. — *Paul de Vérone*, peintre et brodeur, qui mit vingt-six ans à broder les ornements de saint Jean de Florence, conservés encore aujourd'hui, etc... Je pourrais allonger indéfiniment cette liste; je m'arrête dans la crainte d'abuser de votre attention. Puissé-je rencontrer, parmi les membres de la *Société d'Etudes*, je ne dirai pas des disciples, mais des émules dans l'étude approfondie des anciennes broderies¹ !

¹ M. de Farcy a joint à son article huit planches en phototypie extraites de son ouvrage sur la *Broderie du XI^e siècle jusqu'à nos jours* et reproduisant des travaux à l'aiguille de la plus grande beauté. Ces superbes planches sont déposées dans la bibliothèque de la *Société* où les membres pourront les consulter à loisir, ainsi que la photographie du buffet d'orgues de la Ferté-Bernard, dont le cul-de-lampe ressemble tant à celui d'Embrun.

ESSAI
SUR LES
CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES
DE LA
BIBLIOTHÈQUE DE GAP

PAR J. MICHEL

(Suite).

Deuxième Partie

LES ALDE

Venise qui était, vers la fin du XV^e siècle, le centre le plus considérable d'activité commerciale en Europe, Venise où florissaient les belles-lettres et les arts, avait vu se multiplier comme par enchantement sur ses lagunes les librairies et les imprimeries. Déjà des artistes remarquables comme Jenson ¹, le français créateur des lettres romaines, Ratdolt, l'inventeur des titres et le premier illustrateur, avaient fait priser très haut les produits de l'industrie typographique vénitienne. Alde vint, dont la renommée, bientôt universelle, éclipsa celle de tous ses rivaux, et qui mérita le titre de premier imprimeur du temps.

¹ Nicolas Jenson avait été envoyé à Mayence, en 1458, par Charles VII, pour « soy informer de la dicte forme et invention (imprimerie). concevoir et apprendre l'art d'icelles ». A son retour, blessé sans doute par la froideur de l'accueil que lui fit Louis XI, qui nourrissait à l'égard de l'invention nouvelle certaines préventions, Jenson se dirigea vers l'Italie, et fonda à Venise, en 1468, un atelier de typographie qui devint bientôt célèbre.

Alde¹ Manuce (l'Ancien) fut un savant très distingué. Il avait eu, dans sa jeunesse, les meilleurs maîtres, et s'était lié d'amitié avec Pic de la Mirandole, le prodigieux Modénais qui discutait *de omni re scibili*. Créateur d'une chaire de grec à Venise, Alde eut l'idée de vulgariser par l'impression les œuvres, restées manuscrites jusque-là, des auteurs qu'il commentait dans ses leçons publiques. Par l'intermédiaire de son beau-père, André d'Asola, il devint propriétaire de l'atelier célèbre de Jenson ; et bientôt sortirent de ses presses la Grammaire de Lascaris et les cinq volumes in-folio des œuvres d'Aristote.

Vers 1501, la publication du livre intitulé : « *Le cose volgari di Messer Francesco Petrarca* », édité par Bembo, causa une véritable révolution dans l'art typographique. Alde avait créé, pour cet ouvrage, des caractères absolument nouveaux, copiés, suivant une opinion très plausible, sur l'écriture de Pétrarque, et qui furent gravés par François de Bologne : Ce sont les caractères italiques² encore usités aujourd'hui. Il avait en outre imaginé le format in-8°³, plus pratique que l'in-folio ou l'in-4° des anciens éditeurs. Grâce à cette double réforme du caractère et du format, les bons ouvrages, alors si rares, se vulgarisèrent rapidement. Alde a ainsi contribué pour une large part au changement de direction qui se manifesta dans les études, et aux progrès de l'esprit et de la civilisation.

Dans l'édition des *Terze rime* de Dante, en 1502, apparut pour la première fois la marque typographique du célèbre imprimeur : Un dauphin s'enroulant autour d'une ancre⁴, avec la devise : *Festina lente*. Vers cette époque,

¹ Ce nom de Alde, en italien, est un diminutif de celui de Théobaldo.

² On les appelait aussi *Aldines*, du nom de l'inventeur.

³ C'est dans ce format et avec les caractères italiques qu'Alde publia sa collection des classiques latins justement renommée.

⁴ « L'ancre signifioit tardiveté, et le dauphin hastiveté, qui estait à dire qu'en ses affaires faut estre modéré ». (Tory, dans *Champfleury*).

Alde s'entoura d'un groupe de savants et d'érudits qui surveillaient l'impression des ouvrages et le secondaient dans ses travaux : ce cénacle prit le nom d'Académie Aldine. Ruiné par la guerre d'Italie, il quitta Venise en 1505, mais y revint deux ans après, réorganiser son atelier. André d'Asola, son beau-père, lui apporta, par la suite, avec sa collaboration, un appoint pécuniaire important qui lui permit d'améliorer sa situation très obérée. Il mourut en 1515, laissant trois fils, dont le dernier, Paul Manuce, reprit en 1533 la direction de l'atelier typographique illustré par son père. Sur les instances du cardinal Scripandi, Paul Manuce transporta pour un temps ses presses à Rome. Ce fut Alde Manuce (le jeune), son fils aîné, qui resta à la tête de la maison de Venise. En 1585, la dynastie des Alde s'étant éteinte, l'atelier passa aux mains de Manassi, l'un des ouvriers d'Alde le Jeune. Du reste, la renommée de l'imprimerie Aldine commençait alors à décroître ¹.

La Bibliothèque de Gap possède cinq ouvrages sortant des presses de la célèbre imprimerie de Venise. Les voici très brièvement décrits :

N° 311. — *Les œuvres (poétiques) de Pontanus*

1 vol. in-8° rel.

C'est la première édition des poésies de Pontanus ; elle parut en 1505. L'imprimerie Aldine en donna une autre en 1513, augmentée de quelques pièces nouvelles, et plus correcte que la précédente. Le livre a 241 feuillets non chiffrés. La page du titre énumère les diverses œuvres contenues dans le volume, et porte la marque d'Alde. A la fin la signature est : *Venetis in œdibus Aldi Ro.*

¹ On me pardonnera d'avoir consacré aux Alde une notice aussi étendue. Par l'importance des réformes que le fondateur de la maison de Venise a apportées à l'art typographique, Alde peut-être considéré comme le premier des grands imprimeurs. A ce titre, les détails de sa vie et de son œuvre méritaient d'être spécialement connus.

mense augusto M.D.V. La reliure est moderne et n'offre rien de remarquable. Volume bien conservé. *Ex libris Fine.*

N° 2726. — *La vie des XII Césars de Suétone*

1 vol. in-8° rel.

Cette édition de Suétone, qui porte la date de 1516, est assez rare. Ce fut Egnatius, l'un des membres de l'Académie Aldine, qui la publia, avec, en guise d'introduction, une épître dédicatoire au célèbre relieur Grolier¹ qu'il avait dû rencontrer chez Alde, et pour lequel il professait la plus vive admiration². Le livre a 32 feuillets non chiffrés et 320 chiffrés. La feuille du titre a malheureusement disparu, par lacération accidentelle. Voici la signature de l'œuvre, à la fin du dernier folio : *Venetiiis in arduibus Aldi, et Andreæ soceri mense Augusto M.D.XVI.* La reliure est du commencement du XVI^e siècle ; les plats sont décorés d'entrelacs gravés en creux formant rectangle ; le dos est très détérioré.

N° 371. — *La Vie des XII Césars par Suétone*

1 vol. in-8° parcheminé.

Cette édition contient, en plus que celle de 1516 ci-dessus décrite, les annotations d'Erasme. Le livre est complet ; il a 60 feuillets non chiffrés et 320 chiffrés. Le titre est ainsi donné, sur la première page : *In hoc volumine hæc continentur. C. Suetonii Tranquilli XII Cæsares. Sexti Aurelii Victoris a D. Cæsare Augusto usq; ad Theodosium excerpta. Eutropii de gestis Roma-*

¹ Grolier avait suivi les armées françaises en Italie en qualité de général des finances.

² Voici, à titre de curiosité, quelques-unes des épithètes laudatives dont se sert Egnatius à l'égard de Grolier : « Accipies... Grolierie, decus non solum Gallie tuæ... verum etiam Italiæ nostræ, Tranquillum longe (nisi fallimur) emendatissimum... »

norum lib. X. Pauli Diaconi libri VIII ad Eutropii historiam additi. Index rerū memorabiliū p. singulos Trāqlli Cæsares ab Joāne Baptista Egnatio Veneto cōpositus. Annotationes eiusdem Egnatii in omnes Tranquilli Cæsares. Annotationes etiā Erasmi... A la fin, la signature est : *Venetis in ædibus Aldi, et Andreæ Soceri, mense maio M.D.XXI*. La reliure est parcheminée. Volume en très bon état. *Ex libris Fine*.

**N° 340. — *Les Commentaires
d'Asconius Pédianus sur les Verrines***

1 vol. in-8° rel.

C'est la seconde en date des éditions des commentaires du célèbre grammairien de Padoue. Elle a 12 feuillets, y compris un feuillet blanc, et 283 autres, plus un feuillet pour la marque d'Alde. Le titre exact, sur la première page, est ainsi libellé : *Asconii Pædiani expositio in IIII orationes M. Tullii Cic. contra C. Verrem... Victorini commentarii in libros M. T. C. de inventione. Georgii Trapezuntii in orationes pro Q. Ligario*. La signature, à la fin de l'œuvre, avant l'index, est ainsi donnée : *Venetis in ædibus Aldi, et Andreæ Asulani soceri mense decembri M.D.XXII*. La reliure, moderne, est très ordinaire et en bon état de conservation.

N° 352. — *Les scolies de Didyme sur l'Odyssée*

1 vol. in-8° rel.

L'ouvrage a pour titre, sur la première page : *Διδύμου του παλαιστου εις την Οδυσσειαν εξηγησις* — *Didymi antiquissimi auctoris interpretatio in Odysseam*; il a 128 feuillets y compris celui de l'ancre. La signature est à la fin du livre : *Venetis in ædibus Aldi, et Andreai (sic) Asulani soceri mense junio M.D.XXVIII*. La reliure est moderne et ordinaire.

N° 351. — *La première partie des discours
de Démosthènes*

1 vol. in-8° rel.

C'est l'unique spécimen des publications de Paul Manuce, fils d'Alde l'Ancien, que possède la Bibliothèque de Gap. Le livre a huit folios pour les prolégomènes, 122 feuillets de texte, et deux pour la table. La première page contient : en haut, l'intitulé de l'ouvrage en grec et en latin : Δημοσθενους λογων τμημα πρωτον. *Demosthenis orationum pars prima* ; au-dessous, la marque d'Alde ; au bas de la page, ces mots : *Corrigente Paulo Manutio, Aldi filio. Venetiis, M.D.LIIII*. A la fin, l'œuvre est signée : *Venetiis, in ædibus Pauli Manutii, Aldi filii, M.D.LIIII*.

∴

LES FROBEN

Jean Froben s'établit imprimeur à Bâle en 1491. « Il est un des premiers, dit Peignot, qui aient fait connaître en Allemagne les caractères romains, et il l'y a perfectionné ». Comme tous les imprimeurs ou libraires du temps, Froben était un érudit remarquable ; il eut des relations d'amitié avec nombre de savants contemporains, et en particulier avec le célèbre Erasme, dont son fils Jérôme devait, plus tard, imprimer les écrits. Son œuvre de prédilection fut la publication de la collection des Pères latins à laquelle il consacra une partie de sa vie ; il venait de commencer celles des Pères grecs quand la mort l'arrêta en 1527. Ses fils Jérôme et Jean lui succédèrent dans la direction de l'atelier de Bâle. Sa marque était : un pigeon perché sur un bâton autour duquel s'enroulent deux basilics, avec cette devise : *Prudens simplicitas amorq; recti*.

Voici l'énumération des ouvrages sortis des presses de Froben que possède la Bibliothèque de Gap⁴.

N° 637. — Titre en lettres capitales romaines : *Ludovici Cælii Rhodigini Lectionum / antiquarum / libri. XVI.* Signature, à la fin, en caractères identiques : *Basileæ apud / Joannem Frobenium M. / Martii M.D.XVIII. / anno a Christo nato M.D.XVII.* — 1 vol. in-4° rel. de 862 pages.

N° 556. — Titre en caractères romains : *Elucidatorium / ecclesiasticum, ad officium ec / clesie pertinentia planius / exponens, & quatuor libros complectens / ... Judoco Clichtoveo explanatore.* Signature au dernier feuillet, en lettres capitales romaines : *Basileæ apud Joannem / Frobenium mense / Augusto, anno / M.D.XIX.* 1 vol. in-4° rel. de 229 feuillets chiffrés et de 7 non chiffrés.

N° 3021. — Titre à la dernière page en caractères romains : *Dictio / narium chaldaicum, non tã ad Chal / daicos inter / pretes qz Rabbino / rû intelligenda co / mentaria necessarium : per / Sebastianum Munsterû ex / baal / Aruch & Chal. bibliis atqz He / brawo / rû peruschim congestû.* Signature, au bas de la page : *Basileæ apud Jo. Fro. anno M.D.XXVII.* 1 vol. petit in-4° rel. de 434 pages.

N° 1475. — Titre à la dernière page : *Tabula in Grammaticen lingue Chaldaæ, quæ & Syriaca dicitur... auctore Johanne Mercero.* Signature à la première page : *Basileæ, apud Jo. Frobenium. Anno /*

⁴ Il me paraît inutile de consacrer une véritable monographie à chacun des ouvrages qui vont suivre. Comme ils présentent les mêmes caractères, je serais obligé de tomber dans la monotonie ennuyeuse des redites. Je me contenterai de reproduire les titres et les signatures de ces ouvrages, et de noter, quand il y aura lieu de le faire, les particularités qui peuvent les rendre intéressants.

M.D.XXVII. 1 vol. petit in-4° rel. de 212 pages et 2 feuillets non chiffrés.

N° 2621. — Ce volume contient deux ouvrages reliés l'un à la suite de l'autre : — I. Titre à la dernière page : *Compendium hebraicæ grammaticæ, ex Eliæ Judæi va/rriis & optimis libris per Sebastianū Munsterum concinnatum*. Au-dessous la marque de Froben. Au bas de la page : la signature, *Basileæ an. M.D.XXIX*. 102 pages. — II. Titre à la première page : *Grammatica hebræa Eliæ levitæ/Germani, per Sebastianum Munsterum versa & iam ulla/m manu scholiis illustrata*. Signature à la fin : *Basileæ apud Hieronymum Frobenium & Nicolaum Episcopium, anno a Christo nato M.D.XXVII mense Martio*. 218 pages. Le tout forme 1 vol. petit in-4° parch.

N° 518. — Recueil de deux ouvrages reliés en un seul volume : — I. Le premier n'a pas de titre ni de signature ; il contient les commentaires de St Eucher, évêque de Lyon, sur la Genèse. Au dernier feuillet est gravée la marque de Froben. 194 pages. — II. Titre sur la première page en caractères romains : *D. Eucherii Lug/dunensis episcopi commentariorum in/libros Regum ad Veranium et Salonium/fratres episcopos Libri/quatuor*. Signature à la fin : *Basileæ in officina frobeniana/per Hieronymum Frobenium & Nicolaum Episcopium, mense Augusto an/no M.D.XXXI*. 310 pages. 1 vol. in-4° rel.

N° 34. — Second ouvrage d'un recueil factice. Titre sur la première page : *Commentaria Vi/glii Zvichemi Phrysi in decem titulos institutionum Juris civilis, quibus omnia pene testamentorum Jura eleganter ac dilucide explicantur...* Signature au bas de la même page : *Basileæ in officina Frobeniana anno M.D.XXXIII*. La même signature est reproduite à la fin. 1 vol. in-4° rel. de 192 pages et de 11 feuillets non chiffrés. La reliure

de ce livre porte, sur les plats, poussées au fer, et côte à côte, les armoiries de Thou : (un chevron accompagné de deux abeilles en chef et d'une autre en pointe), et un second écu à trois lions rampants et couronnés, armoiries probables du baron de Meslay. Les entrenervures du dos ont un chiffre doré composé d'un M et d'un A entrelacés. *Ex libris Fine.*

N° 724. — Titre sur la première page : *T. Livii Patavi/ni latine historiar principis decades tres... Addita est Chronologia Henrici Glarea/ni... cum indice copioso.* Signature au bas de la page : *Basileæ in officina frobenia/na anno M.D.XXXV.* Trois tomes de 244, 243 et 211 pages, reliés en 1 vol. in-f°. .

N° 3320. — Titre sur la première page : *Des. Erasmi Rot./Ecclesiastæ/sive de ratione concionan/di libri quatuor, opus recens, denuo ab auto/re recognitum.* Au bas de la page : *Anno M.D.XXXVI.* Signature à la fin ; *Basileæ in officina Fro/beniana per Hieronymum/Frobenium et Nicolaum Episcopium mense/augusto anno/M.D.XXXVI.* 1 vol. petit in-4° rel. de 940 pages et 31 feuillets non chiffrés.

N° 491. — Titre : *C. Plinii Secundi/historiar mundi libri XXXVII ex postrema ad vetustos codices collatione, cum annotationibus et indice.* Signature au bas de la première page : *Basileæ in officina Frobeniana/M.D.XXXYIX.* Autre signature à la fin : *Basileæ per Hieronymum Frobenium, et/Nicolaum Episcopium, Mense Augusto. Anno M.D.XXXYIX.* 1 vol. in-f° de 671 pages, plus 26 feuillets non chiffrés pour les *Annotationes*, et 87 feuillets non chiffrés pour l'*Index*.

N° 3177. — Titre sur la première page : *Petri Bembi/epistolarum, Leonis de/cimi Pont. Max. nomine scripta/rum libri XVI. ad Paulum III./Pont. Max. Romam missi.* Signature à la fin : *Basileæ per Hier*

Fro/bentum & Nic. Episcopium/M.D.XXXIX/Mense Mar/tio, 1 vol. petit in-4° rel. de 711 pages, plus 8 feuillets non chiffrés pour l'*Index* et la signature.

N° 173. — Titre : Ἀριστοφανους/χωμωδιαι εννεα... *Aristophanis Comœdiæ/novem cum commentariis antiquis ad/modum utilibus, duæq; sine commentariis, adjecto copiosissimo indice omnium cognitudignorum.* Au bas de la première page : *Basileæ, in officina/Frobeniana An. M.D.XLVII.* 1 vol. in-f° rel. de 571 pages, plus 11 feuillets non chiffrés. *Ex libris Fine.*

N° 2759. — Titre : *Grammatica/hebræa Eliæ levitæ/Germani, per Seb. Munsterum ver/sa, & scholiis illustrata, cum/Indice copiosissimo./Item institutio elemētalis Mūsteri, cum tabula omniū coniugationū, & libello Hebræorū accentuū.* Signature à la fin : *Basileæ/apud Hier. Frobenium/et Nic. Episcopium/anno M.D.LII. Mense septembri.* 1 vol. petit in-4° rel. de 331 feuillets non chiffrés.

N° 492. — Titre : *Ecclesiasticæ historiæ autores...* (Suit l'énumération des œuvres des historiens de l'Eglise contenues dans le volume). Signature à la fin : *Basileæ, per Hier. Frobenium et Nic. Episcopium, mense martio,/anno M.D.LIIII.* 1 vol. in-f° rel. de 6 feuillets non chiffrés, 806 pages et 35 autres feuillets non chiffrés pour l'*Index*.

∴

LES ESTIENNE

La France, durant tout le XVI^{me} siècle, tint un rang prépondérant dans l'industrie typographique. Les successeurs de Louis XI, Charles VIII et Louis XII, favorisèrent les imprimeurs d'une façon toute particulière. Ce dernier

surtout tenait en haute estime l'« art et science d'impression » dont l'invention, écrit-il dans une ordonnance célèbre, « semble estre plus divine qu'humaine ». A l'avènement de François I^{er}, le *Père des Lettres*, l'industrie du livre, forte de la protection royale, prit un nouvel essor, et n'eut bientôt plus rien à redouter de la concurrence étrangère.

La famille des Estienne, originaire de Paris, contribua, d'une façon toute spéciale, à illustrer l'école typographique française,

Son chef, Henri I^{er}, commença à exercer l'imprimerie vers 1503. Sa marque était : un écu à trois fleurs de lys, armes de l'Université. Il fut le premier à introduire l'usage des *Errata* dans les ouvrages livrés à l'impression.

François, Charles et Robert, ses trois fils, suivirent l'exemple de leur père, et se consacrèrent avec passion, non seulement à l'étude des Belles Lettres, mais encore à l'art de la typographie.

Ce fut Robert qui devint le plus célèbre. Associé d'abord à Simon de Colines¹, après la mort de son père Henri, il fonda vers 1516, un établissement dont il prit seul la direction. François I^{er} lui conféra le titre envié d'Imprimeur du Roy et fit graver pour lui, par Garamond, d'après les dessins de Vergèce, des caractères grecs spéciaux (*typi regii*), les plus beaux types qu'ait jamais possédés l'imprimerie royale.

Robert Estienne avait épousé l'une des filles de Josse Bade, Petronille, femme d'un rare mérite et d'un grand savoir, et qui fut plus d'une fois sa collaboratrice.

¹ Il existe à la Bibliothèque de Gap un curieux ouvrage imprimé en 1546, chez Simon de Colines, qui porte le n° 4656. Son titre est : « La dissection des parties du corps humain divisée en trois livres, faictz par Charles Estienne, docteur en médecine (avant d'être imprimeur) : avec les figures et déclarations des incisions, composées par Estienne de la Rivière, chirurgien ». Il contient un grand nombre de planches sur bois, hors texte, assez finement gravées, et qui ont été pour la plupart horriblement barbouillées par quelque apprenti coloriste.

De son atelier sortirent une foule de belles éditions des classiques, enrichies de notes ou de préfaces savantes supérieures à celles qui avaient été imprimées jusque là. Sa grande préoccupation fut de donner, en beaux caractères, des textes très purs. Il poussa le scrupule de la correction jusqu'à l'extrême, et promit plus d'une fois des récompenses à ceux qui découvriraient des fautes dans les épreuves des ouvrages qu'il imprimait.

Après la mort de François I^{er}, Robert Estienne, suspect d'hérésie Calviniste, dut s'enfuir à Genève, emportant avec lui les matrices des types royaux. Il mourut dans cette ville en 1559. Sa marque était : un olivier dont plusieurs branches sont détachées avec cette devise : *Noli altum sapere*.

Robert Estienne disparu, l'art typographique français subit comme une éclipse. Vers la fin du XVI^m siècle, les mesures restrictives de la liberté de l'imprimerie paralysèrent l'élan des artistes. Au reste, l'imprimerie tendait de plus en plus à devenir un commerce ; et les ouvriers du livre, préoccupés de faire vite, n'eurent plus les loisirs de s'appliquer à ce qui constitue la beauté purement extrinsèque des publications typographiques.

Les Estienne de la Bibliothèque de Gap sont au nombre de treize. En voici l'énumération :

N^o 3 023. — Titre sur la première page encadré d'un frontispice gravé sur bois surmonté de l'écu à trois fleurs de lys, marque d'Henri I^{er} : *Hugonis de/sancto Victore allegoriarum in utrumq; testamentum libri decem*. Au bas de la même page : *Parisiis in officina Henrici Stephani*. Signature à la fin : *Parisiis in officina Henrici Stephani chalcographi ac bibliopole. Anno dñi 1517. Octobris decima die*. — 1 vol. petit in-4^e rel. de 5 feuillets non chiffrés pour l'*Index* et de 100 feuillets chiffrés¹. *Ex libris* des Capucins de Gap.

¹ A la suite est relié le *Bernonis Abbatis libellus de officio Missæ*.

N° 147. — En guise de titre, sur la première page, ce simple mot : *Terentius*. Signature au bas : *Parisiis. Ex officina Roberti Stephani e regione scholæ decretorum. M.D.XXVI*. Cette édition de Térence comprend les commentaires de Philippe Melanchton, et une vie de Térence par Donat. 1 vol. petit in-4° de 15 feuillets non chiffrés, 136 chiffrés, et un autre non chiffré pour les *Errata. Ex libris Fine*.

N° 338. — Recueil factice. — I Titre : *Libri de re rustica./M. Catonis lib. I./M. Terentii Varro/nis lib. III*. — Au bas de la première page : *Parisiis, ex officina Roberti Stephani typographi Regii. M.D.XLIII*. Autre signature à la fin : *Excudebat Rob. Stephanus typographus Regius, Parisiis. An. M.D.XLIII.XVI cal, Augusti*. Il y a 113 feuillets chiffrés et 7 non chiffrés pour l'*Index*.

II Titre : *Petri Victorii explicationes suarum in Calo/nem, Varronem, Columel/lam castigationum*. Signature au bas de la première page : *Parisiis, ex officina Roberti Stephani typographi Regii. M.D.XLIII*. 1 vol. petit in-4° rel. *Ex libris Fine*.

N° 493. — Second ouvrage d'un recueil factice¹. — Titre sur la première page : *Francisci Hotomani commenta/riorum in orationes M. T. Cicero/nis volumen primum*. — Au bas de la même page : *Oliva Roberti Stephani M.D.L.III*. — Signature à la fin : *Excudebat Robertus Stephanus in sua officina anno M.D.L.III. Id. August*. — 1 vol. in-f° rel. de 422 pages, plus 3 feuillets non chiffrés pour l'*Index*.

N° 372. — Titre : *Dion Cassius Nicæus./Ælius Spartianus./Julius Capitolinus./Ælius Lampridius./Vulcatius Gallicanus./Johannis Baplistæ Egnatii Veneti*

¹) Le premier du recueil a pour titre : Commentaires de Badée sur les Pandectes, et sort des presses de Vascosan (1543).

in eosdem/annotationes. Au bas de la première page : *Parisiis. Ex officina Roberti Stephani typographi Regii M.D.XLIIII*. Autre signature à la fin : *Excudebat Rob. Stephanustypographusregius.Parisiis,ann.M.D.LXIIII Idib. Iun.* 1 vol. in-8° de 316 pages et de 27 feuillets non chiffrés pour les notes d'Egnatius. La reliure est en parchemin (XVI^{me} siècle) ; elle a, sur chacun des plats, un joli fleuron doré poussé au fer. — *Ex libris Fine*.

N° 223. — Comme titre, sur la première page, ce simple mot : *Biblia*, encadré d'entrelacs gravés sur bois. Au bas de la même page, la signature : *Lutetia. Ex officina Roberti Stephani, typographi Regii. M.D.XLV*. *Cum privilegio Regis*. 1 vol. petit in-4° parcheminé, tr. d., de 12 feuillets non chiffrés et de 752 chiffrés, plus 41 feuillets non chiffrés. *Ex libris Fine*.

N° 603. — Titre : *Dictionarium Latinogallicum mul/tolocupletius*. Au-dessous, la marque d'Estienne couvre une grande partie de la page, à l'instar d'une illustration. Au bas de la même page : *Lutetia. Ex officina Roberti Stephani typographi Regii. M.D.XLVI*. Autre signature à la fin : *Excudebat Rob. Stephanus librarius regius. Lutetia Parisiorum. Ann. M.D.XLVI. III Non. Iunii*. 1 vol. in-4° rel. de 1.376 pages. — *Ex libris Chartusiar Durbonis*.

N° 2662. — Ce volume est lacéré ; la page du titre manque. Il contient l'*Andria* de Térence avec de longs commentaires. Cet ouvrage est le dernier qui porte le nom de François Etienne ; il fut publié en 1517. Signature à la fin : *Excudebat Frâncisco Stephano Franciscus Girault*². 1 vol. petit in-4° rel. de 201 feuillets chiffrés, plus 18 non chiffrés pour l'*Index* et la signature.

¹ La première édition de ce Dictionnaire est de 1538.

² Le bibliothécaire qui, à la demande du Ministre de l'Instruction publique, dressa, en 1886, l'inventaire des éditions du XV^{me} siècle de la Bibliothèque de Gap, avait cru devoir placer en tête des Incunables

N° 21. — Recueil factice. I. Titre : Των Διωνος Ρωμαικων ιστοριων/εικοσιτρια βιβλια. / *Dionis Romanarum historiarum libri XXIII, a XXXVI ad LVIII usque./ Ex bibliotheca regia.* Signature au bas de la première page : *Lutetiae. Ex officina Rob. Stephani, Typographi Regii, typis regis. M.D.XLVIII.* Première édition de cet historien donnée sur un manuscrit de la Bibliothèque du Roi ; elle a de nombreuses incorrections. Autre signature à la fin : *Excudebat Robertus Stephanus typographus regius, Lutetiae Parisiorum, Anno M.D.XLVIII. Prid. Cal. Febr.* — 1 beau vol. in-f° de 4 feuillets non chiffrés, 498 pages, et 1 feuillet pour la signature.

II. — Titre : Αππιανου Αλεξανδρειως Ρωμαικα. *Appiani Alexandrini Romanarum historiarum/Celtica... etc...* Au bas de la page : *Lutetiae. Typis regis. Cura ac diligentia Caroli Stephani. M.D.LI.* C'est la première édition d'Appien ; elle est belle et fort rare. 1 vol. in-f° de 393 pages. *Ex libris Fine.*

N° 3326. — Titre : *Liber Psalmorum/Davidis/Tra-latio duplex/Vetus & Nova/... Adiectæ sunt annotationes...* Au bas de la première page : *Oliva Rob. Stephani M.D.LVI.* Signature à la fin : *Imprimebat Rob. Stephanus in sua officina, anno M,D.LVII. Cal. Ian.* — 1 vol. in-8° parch. de 558 pages et 1 feuillet pour la signature¹.

N° 366. — Titre : *Pindari/Olympia, Pythia, Nemea/Isthma/,Cæterorum o/clo Lyricorum carmina.... Editio II. Græcolatina...* Signature au bas de la première page : *Anno M.D.LVI. Excudebat Henr. Stephanus, illustris viri Huldrici Fuggeri typographus.* Deux tomes de 576 et 568 pages, en 1 vol. in-24 rel. tr. d. *Ex libris Fine.*

l'*Andria*, de Térence, avec cette mention : S. L. N. D. Un simple coup d'œil jeté sur la signature du dernier feuillet l'eût empêché de commettre une aussi grave erreur.

¹ Note manuscrite au 1^{er} feuillet : *Ex dono Dorphois.*

N° 141. — Titre : *Franç./Hotomani/jurisconsulti/quæstionum illustrium/liber*. Signature au bas de la première page : *Anno M.D.LXXIII. Excudebat Henr. Stephanus*. 1 vol. in-8° rel. de 331 pages, 2 feuillets blancs, et 8 pour l'Index. *Ex libris Fine*.

N° 171. — Titre : *Αππιανου/Αλεξανδρεως Ρωμαικα./ Appiani/Alexandrini/Rom. historiarum/Punica/Parthica/... Henr. Stephani annotationes in quasdam Appiani historias, & in conciones per totum opus sparsas*. Signature au bas de la première page : *Excudebat Henricus Stephanus* (Genevæ). *Anno M.D.XCII*. Texte grec et texte latin en regard. — 1 beau vol. in-f° de 767 pages de texte, 72 d'annotations et 17 feuillets non chiffrés pour l'Index. *Ex libris Fine*.

∴

LES GRYPHE

Au XVI^{me} siècle, la typographie lyonnaise fut souvent la rivale et quelquefois la maîtresse de celle de Paris. Un illustre imprimeur, Sébastien Gryphe, originaire de Souabe, s'y établit en 1528. Ses contemporains en font le plus grand éloge, et le considèrent non seulement comme un habile ouvrier du livre, mais aussi comme un homme très instruit. De fait, il imprima une foule d'ouvrages Grecs, Latins et Hébreux, ce qui prouve qu'il connaissait au moins ces trois langues. Chose curieuse, dans le catalogue des œuvres sorties des presses de Gryphe, on n'en cite aucune française. Il usa de préférence des caractères italiques dont on s'accorde à reconnaître la netteté. Son chef-d'œuvre est le *Thesaurus linguæ sanctæ* par Sanctès Pagnin.

Gryphe avait pour marque : un griffon sur un cube au-dessous duquel est suspendu un globe ailé, avec cette

devise tirée de Cicéron : *Virtute duce, comite fortuna*. Son fils, Antoine, lui succéda vers 1556. Sébastien Gryphe avait un frère, François, qui s'établit à Paris et qui eut aussi pour marque un griffon avec la devise : *Vires et ingenium*.

La Bibliothèque de Gap possède quatre spécimens de l'industrie de Séb. Gryphe. Les voici :

N° 625. — Titre en caractères hébraïques sur la première page. Au-dessous : *Hoc est, finis Thesauri/linguæ sanctæ*. Au bas de cette même page, la signature : *Sebastianus Gryphius Germanus excudebat Lugduni Anno M.D.XXIX*. — 1 fort vol. in-^{fo} rel. de 2.751 pages plus 2 feuillets non chiffrés. Le livre est lacéré à la fin.

N° 3040. — Recueil factice : I. Titre : *Enchiri/dion militis Chris/tiani, saluberrimis præceptis refertum,/Desiderio Erasmo Roteroda/mo autore*. Signature au bas de la première page : *Apud seb. Gryphium. Lugduni 1538*. — 230 pages plus un feuillet pour le griffon.

II. Titre : *De Præpa/ratione ad Mor/tem, liber cum primis pius : Des./Erasmo Roterodamo/autore*. Signature au bas de la première page : *Apud seb. Gryphium Lugduni 1538*. — 75 pages plus un feuillet pour le griffon.

Le tout forme un volume in-8° rel.

N° 165. — Titre : *Annota/tiones Guliel/mi Budæi Parisien/sis, secretarii regii, /in XXIIII Pande/ctarum li/bros*. Au bas de la première page, la signature : *Lugduni, apud Seb. Gryphium 1551*. — 1 vol. in-8° parch. de 278 pages et de 9 feuillets chiffrés pour l'*Index*. *Ex libris Fine*.

N° 118. — Titre : *M. Val./Martialis/Epigramma/ton libri/XXIIII./Adjecta Græcarum vocum, quibus autor utitur, interpretatione*. Signature au bas de la

première page : *Apud Seb. Gryphium Lugduni 1553.* — 1 vol. in-8° de 368 pages plus 4 feuillets non chiffrés pour l'*Interpretatio Græcarum dictionum* et le griffon. *Ex libris Fine.*

∴

LES PLANTIN

Plantin Christophe fut pour les Pays-Bas ce qu'avaient été Alde Manuce pour l'Italie et Robert Estienne pour la France. Imprimeur habile, en même temps qu'érudit distingué, il tint, comme eux, cénacle des plus célèbres philologues de l'époque, parmi lesquels brillait d'un éclat particulier Juste-Lipse¹.

Français d'origine, comme Jenson, Plantin s'établit à Anvers, en 1555; et telle fut bientôt la réputation que lui acquirent ses publications typographiques que Philippe II le nomma son premier imprimeur. L'atelier Plantinien, malgré ses dix-sept presses, ne pouvant suffire à la besogne, Christophe Plantin dut créer deux succursales, une à Paris, l'autre à Leyde, qu'il dirigea jusqu'à sa mort, en 1589.

Il fut, dans son art, d'une telle probité, qu'il promit une récompense, ainsi que l'avait fait Estienne, à qui découvrirait des fautes dans les épreuves de ses ouvrages qu'il exposait à la vue des passants.

Son principal mérite a été de vulgariser la gravure en taille-douce qui, jusque vers le milieu du XVI^{me} siècle,

¹ Balzac, dans une de ses lettres à Chapelain, accuse Juste-Lipse d'avoir écrit les préfaces latines que signait Plantin. « A la vérité, écrit-il, il (Plantin) faisait semblant de la savoir (la langue latine), et son ami Juste-Lipse lui garda fidèlement le secret jusqu'à sa mort. Il lui écrivait des lettres en latin; mais dans le même paquet, il lui en envoyait l'explication en flamand. » Plantin n'était évidemment, ni un Alde, ni un Estienne; rien ne prouve pourtant que le fait conté par Balzac soit l'expression de la vérité.

n'avait pu détrôner les figures sur bois. Les frontispices taillés au burin de l'officine Plantinienne sont demeurés célèbres, et ont servi de modèle aux imprimeurs du siècle suivant¹.

L'atelier d'Anvers échet, après la mort de Plantin, à Jean Moret (*Moretus*), son gendre. Ses descendants y ont continué les impressions jusqu'à nos jours².

La marque de l'*Officina Plantiniana* est une main tenant un compas ouvert, avec la devise : *Labore et constantia*.

Je n'ai trouvé que deux « Plantin » dans la Bibliothèque de Gap. Les voici sommairement décrits :

N° 119. — Recueil factice. I. Titre : *Sex./Aurelii/Victoris hi/storiæ Romanæ/breviariun/... Ex bibliotheca Andreæ Schotti : cuius etiam notæ adiectæ sunt.* Au bas de la première page, la signature : *Antverpiæ, ex officina Christophori Plantini, Architypographi Regii. M.D.LXXIX.* 1 vol. in-8° de 221 pages et 1 feuillet.

II. Titre : *De/vita et Moribus/Imperatorum/Romanorum:/Excerpta ex libris Serti Aurelii Victoris a Cæsare Augusto usque ad Theodosium Imperatorem... quibus accesserunt & Eliæ Vineti notæ.* Signature au bas de la page : *Antverpiæ, ex officina Christophori Plantini, Architypographi Regii. M.D.LXXIX.* 1 vol. in-8° de 123 pages et de 5 feuillets pour l'*Index*.

Le tout forme un joli volume relié, avec tranche dorée. *Ex libris Fine.*

¹ L'origine de la gravure à l'eau-forte sur une plaque de métal est entourée d'obscurités. Le Livre des *Pérégrinations en Terre Sainte*, imprimé à Lyon, en 1488, chez Topie de Pymont, contient déjà des illustrations au burin, mais le procédé avait été abandonné jusque vers 1550, à cause de la difficulté des deux tirages qu'il exigeait, l'un pour la planche, l'autre pour le texte.

² La maison des Plantin a été acquise par la ville d'Anvers qui en a fait un musée en conservant tout ce qu'elle renfermait, meubles, tableaux, etc.

N° 274. — Titre : *Divi/Paulini/Episcopi/Nolani/Opera./Item vita ejusdem... Accedunt notæ Amœbææ Frontonis Ducei & Heriberti Ros-Weydi.* Au bas de la page : *Antverpiæ ex officina Plantiniana, apud Balthasarem Moretum & Viduam Joannis Moreti, & Io. Meursium. M.DCXXII.* Autre signature à la fin : *Antverpiæ, ex officina Plantiniana Balthasaris Moreti, M.DC.XXII.* 1 vol. in-8° de 896 pages et 31 feuillets non chiffrés. La reliure de ce livre est en maroquin vert ; les plats sont entourés d'un cadre de petits rinceaux dorés ; les entrenervures sont décorées de fleurons et de petits fers. La tranche est dorée. Volume en excellent état. *Ea libris Fine.*

(A suivre).

LE CANYON DU RÉGALON

(VAUCLUSE)

ET SES LAMBEAUX DE MOLASSE MARINE

I. — Le Régalon

Les montagnes du Lubéron et des Alpines, malgré leur faible altitude, présentent cependant un décapage dont le pittoresque ne le cède guère aux gorges du Fier, aux Goulets du Vercors et aux défilés du Dévoluy, du Drac et du Queyras. Mais, contraste étrange, tandis que des rivières tumultueuses, des cascades bruyantes, rendent les vallées alpines pleines d'activité, de fraîcheur et de vie, celles de Provence sont sans eau. Le silence, l'aridité de ces gorges profondes, aux érosions colossales si manifestes, éveilleraient l'image de paysages lunaires, si une végétation, parfois vigoureuse et encombrante, ne rappelait la nature vivante. Les trombes d'eau elles-mêmes sont souvent incapables d'éveiller une activité momentanée dans ces lits fissurés et desséchés.

En présence de tous ces ravins multiples et arides on se demande ce que sont devenues les eaux puissantes qui les ont creusés. Les recherches souterraines de M. Martel en indiquent la disparition dans les profondeurs du sol, grâce au fissurage des massifs calcaires. « La faiblesse du ruissellement contemporain et l'immensité du vide produit par le travail des eaux anciennes est une formelle preuve de la diminution progressive du volume des eaux qui entretiennent la vie à la surface du globe¹ ».

Le Régalon, situé près de Mérindol (Vaucluse), est la

¹ E.-A. Martel. La Spéléologie, p. 59. de la collection Scienia : un vol. in-12, de 126 p.

plus remarquable de toutes les gorges de la Provence. Aussi par son accès facile, sa profondeur, l'étroitesse de ses parois aux encorbellements multiples, il est fort connu des habitants du Vaucluse et des Bouches-du-Rhône, dont les longues théories de visiteurs s'y entraînent chaque dimanche en des régionales ou « *régals* ».

Le Régalon coupe, de part en part, le petit Lubéron en calcaires urgoniens, par un vrai canyon de plus d'un kilomètre de longueur avec une profondeur de 40 à 150 mètres et une largeur qui oscille entre 1^m50 et 3 mètres, mais qui se réduit sur certains points à moins de 0^m50, tandis qu'elle s'ouvre à 27 mètres sur trois points seulement.

Pour visiter le Régalon on prend à la gare de Mérindol (ligne de Pertuis à Avignon) la route de Cavaillon. A un kilomètre de la gare, la route tourne brusquement à l'ouest, en suivant le grand canal de Carpentras ; elle longe d'assez près sur la droite une série de collines constituées d'abord par des *argiles Pliocènes*, puis par les marnes calcaires et les sables bariolés de l'Eocène. Au groupe de maisons des Gardioles¹ et à 3 kilomètres de la gare, s'ouvre, à travers ces collines, un vallon au fond duquel on aperçoit, à 800 mètres de distance, dans la muraille escarpée du petit Lubéron, l'étroite fissure du Régalon.

On remonte ce vallon en suivant la route carrossable de Rioufret jusqu'au point où cette route tourne à l'Ouest ; on suit ensuite un sentier qui emprunte parfois, surtout pour les charrettes, le lit complètement à sec du ruisseau ; et, à travers des taillis de pins, de chênes-verts et des champs d'oliviers, on atteint l'entrée de la gorge de 5 mètres de largeur.

Le sol du canyon, presque horizontal, est formé sur une grande étendue de graviers anguleux souvent cimentés

¹ A 300 m. plus loin sur la route de Cavaillon est le Logis-Neuf où sera établi sous peu une gare-halte.

par des concrétions calcaires. Après 86 mètres le canyon s'élargit un moment et passe, à 119 mètres, sous un bloc éboulé des parois. A 300 mètres nouvel élargissement des parois qui se resserrent bientôt, au point où le ravin abandonne le lit du canyon, encombré d'éboulis et de broussailles, pour s'engager sous un tunnel latéral et parallèle de 23 mètres de longueur. Le captage du canyon fut opéré par une rivière souterraine qui se faisait jour sur la droite, au fond du tunnel. Les apparitions de ce torrent sont de nos jours très exceptionnelles.

A la sortie du tunnel on reprend le canyon dans sa partie la plus sombre et la plus étroite (1^m50 qui se réduit à 0^m48 sur deux points). A 370 mètres on passe sous trois blocs coincés à différentes hauteurs entre les parois.

De 498 à 536 mètres nouvel élargissement puis nouveau défilé de 2 mètres de largeur. Dans cette partie le sol est souvent encombré de gros blocs et présente des dénivellations rapides de 2 à 3 mètres. Vers 600 mètres, la gorge s'ouvre ensuite à 27 mètres de largeur et présente de chaque côté deux belles grottes symétriques dont nous reparlerons tout à l'heure. Immédiatement à l'amont de ces grottes commence un nouveau défilé de 2 mètres de largeur à pente insensible qui se prolonge sur 345 mètres, au bout desquels les parois cessent d'être verticales et divergent en V assez ouvert pour permettre aux essences forestières de prendre pied. Cette partie plus ouverte de la gorge a 120 mètres de longueur et aboutit à une trifurcation du vallon. La rigole centrale servait autrefois aux écoulements de nombreuses et profondes ravines descendant du Lubéron proprement dit.

Nous avons suivi la rigole de l'Ouest jusque sur le plateau des Mayorques autrefois si fertile et aujourd'hui abandonné par la culture ; et nous avons constaté sur le lit rocheux de la rigole l'existence de deux *marmîtes des géants* bien définies. La position méridionale de ces cuves semble indiquer que l'origine de ces accidents serait indépendante de l'action glaciaire.

Le lit du Régalon se compose de tronçons horizontaux ou à pentes insensibles et que séparent des dénivellations de 2 à 3 mètres à pentes rapides et encombrées de gros blocs, fortement moutonnés, tombés des hauteurs à une époque très reculée. Sur une foule de points la végétation s'est emparée du lit d'où elle s'étale sur les parois. Lierres, clématites, ronces, troènes, sureaux, chèvrefeuilles, buis, chênes-verts, figuiers, etc., se disputent l'espace et donnent à ces sombres profondeurs un aspect étrange qui ne manque pas cependant de grâce.

Malgré son immense cirque de réception des pentes dénudées du Lubéron, et des vallons et plateaux des Mayorques et de Saint-Phalez, aucun cours d'eau ne s'établit plus dans le Régalon. Car les eaux pluviales ou de fusion des neiges sont aussitôt absorbées dans les fissures du calcaire. Quelques sources, parfois très volumineuses, trop pleins des siphons, surgissent des fissures de la base des parois ; mais elles sont rares, peu durables et disparaissent bientôt dans le sous-sol. Ce n'est en effet que dans la partie inférieure qu'un cours d'eau peut se maintenir quelque temps tandis que dans la partie moyenne l'eau circule dans le sous-sol et ne manifeste son passage que par des flaques ou par les traces qu'elles ont laissées sur les parois des petites cavités qui se font remarquer sur le thalweg.

Sur toutes les parois du Régalon se dessinent à divers niveaux une foule d'ouvertures de grottes ou de simples boyaux. Quelques unes sont monumentales, mais presque toutes aussi sont inaccessibles. Celles du thalweg ou de son voisinage ne sont que des niches ou de simples abris.

Les abris se prolongent en général à l'intérieur de la montagne par des couloirs impénétrables. Quant aux niches, elles paraissent n'être que les restes de marmites de géants, découpées par les érosions.

II. — *Lambeaux de molasse marine du Régalon*

Les deux grottes les plus remarquables sont situées en face l'une de l'autre à l'altitude de 160 m. environ et vers 600 mètres de l'entrée inférieure du canyon. Elles offrent un réel intérêt au point de vue de l'âge du creusement des vallées et des grottes de la région, par les lambeaux de molasse marine qu'elles ont abritées contre les érosions.

La grotte de la rive gauche présente une ouverture de 22 mètres de largeur, 9 mètres de hauteur et une profondeur de 35 mètres. Une salle, à sol horizontal, de plein-pied avec le lit du canyon, a 12 mètres de profondeur et est limitée à cette profondeur par un escarpement de 7 m. occupant les 15 mètres de largeur que la grotte présente à cette profondeur.

Cet escarpement est constitué à sa base sur une hauteur de 0^m40 à 5 mètres, par les calcaires en place¹ et par des blocs éboulés.

Sur cette base chaotique reposent une dizaine d'assises de sables molassiques qui ont épousé toutes les anfractuosités du substratum.

Ces assises sableuses s'élèvent jusqu'à 7 mètres de hauteur où elles forment un plancher en tribune qui s'étend d'une paroi à l'autre et jusqu'au fond de la grotte.

La molasse, par ses assises en gradins, se prête aisément à l'examen de sa composition malgré l'enduit d'algues vertes qui tapissent une partie de sa surface.

Sur la coupe se montrent, disséminées dans toute la hauteur, des coquilles très fragiles et qu'on ne peut extraire qu'avec les plus grandes précautions. Ces coquilles sont surtout nombreuses vers 5^m80 de hauteur dans

¹ Deux ébauches de piliers stalagmitiques se dressent sur cette base et semblent être antérieurs au dépôt des sables Pliocènes.

une assise plus meuble de 0^m22 d'épaisseur et qui est une vraie lumachelle.

La presque totalité de ces coquilles appartient à une térébratule dont nous reparlerons tout à l'heure.

La surface supérieure de cette molasse est revêtue d'un enduit stalagmitique produit soit par les infiltrations, soit par les anciennes eaux qui se faisaient jour par les boyaux impénétrables qui débouchent au fond de la grotte.

Exactement en face s'ouvre une autre grotte de même forme, mais un peu plus grande.

Elle a 30 mètres de largeur et 15 mètres de hauteur dans son ouverture et 40 mètres de profondeur.

La végétation qui obstrue le thalweg a envahi l'entrée de la grotte dont la surface se prête d'ailleurs mal ici à l'observation, à cause des éboulis du talus.

Mais vers le milieu de la profondeur, surgissent d'énormes blocs dont l'un de près de 10 mètres d'axe forme une haute saillie avec des surfaces très polies et les angles arrondis. En arrière de ces blocs la molasse constitue à elle seule le sol de la grande salle du fond de la grotte. La surface de cette molasse piétinée par les nombreux visiteurs est très effritée et jonchée de tessons de bouteilles et de vagues débris des festins qui s'y sont donnés.

Mais sous ces sables incohérents est une assise compacte de 0^m16 couvrant une couche de sables meubles presque blancs qui contient en abondance des coquilles à tous les âges de la même térébratule. Au-dessous de cette assise coquillière de 0^m20 à 0^m25 d'épaisseur sont d'autres assises plus compactes et moins fossilifères et dont les inférieures se moulent dans les interstices des blocs et des parois de la grotte.

Les deux couches de lumachelles doivent correspondre à la phase où la mer Astienne présentait les meilleures conditions biologiques.

En somme les mêmes particularités se répètent dans les

deux grottes ; les mêmes couches se correspondent dans les mêmes conditions. Dans les deux grottes aussi les couches se relèvent vers le fond en suivant ainsi le mouvement des vagues qui remontaient le canyon ; on dirait des cordons de sables et de coquilles des plages des étangs de Provence.

Les sables de ces grottes sont donc bien une formation marine en place et ne proviennent, ni d'un transport en grandes masses, ni d'un remaniement que n'auraient pu supporter des coquilles d'une extrême délicatesse.

Les sables marins du Régalon ont été signalés, croyons-nous, pour la première fois, par notre inestimable confrère et ami M. Martel qui les considéra, d'après nous, comme appartenant à l'*Helvétien*, dans un article publié dans « La Nature » du 26 mai dernier.

Nous avons continué à les rapporter d'une manière probable à cet étage dans une communication que M. de Lapparent voulut bien présenter à l'Académie des sciences (*Journal officiel* du 23 juillet), ainsi que dans une note parue dans « La Nature » du 4 août 1900.

Au point de vue particulier de nos études sur le creusement des vallées, l'étage précis du tertiaire supérieur importait peu dans la question ; toutefois il était intéressant au point de vue scientifique que cet âge fût précisé.

Aussi avons-nous communiqué les espèces de la faunule des sables du Régalon à M. Depéret, l'éminent professeur de la Faculté de Lyon qui, mieux que personne, connaît la région, dont il a d'ailleurs édifié la carte géologique.

Nous nous inclinons devant sa haute compétence et nous le remercions de son extrême obligeance et de l'autorisation qu'il veut bien nous donner pour la publication de ses conclusions que nous donnons ici :

^

NOTE DE M. DEPÉRET,
RELATIVE AUX SABLES MARINS DU RÉGALON.

« Leur étude m'amène à une conclusion qui vous étonnera un peu au premier abord, vous, aussi bien que M. Martel, mais que je considère comme certaine.

« Ces sables marins ne sont pas *Miocènes*, mais bien *Pliocènes* (Pliocène moyen ou Astien). Il y a à cela beaucoup de raisons.

« 1° Le faciès de ces sables qui ne sont pas pareils à la molasse de la région, mais sont plus siliceux, moins micacés.

« 2° La position stratigraphique de ce lambeau dans le canyon du Régalon qui n'était certainement pas ouvert à l'époque Miocène, puisque à cette époque, le Lubéron lui-même n'existait pas et était recouvert en entier par la mer mollassique. Remarquez du reste que la mer Pliocène a laissé dans la région de Mérindol et du Logis-Neuf des traces de sa présence (voir feuille de Forcalquier) et qu'il est conforme à la manière d'être ordinaire des dépôts Pliocènes, de se présenter ainsi sous forme d'étroits fiords pénétrant dans les vallées étroites. Des grottes analogues aux vôtres avec remplissage Pliocène marin se montrent aux environs de Roquemaure et ailleurs.

« 3° Il y a enfin la paléontologie qui, à elle seule, trancherait le différent. J'ai en effet reconnu parmi vos fossiles un échantillon très net d'une *Huitre* franchement Pliocène, l'*Ostrea cucullata* Born, et je ne connais aucune forme analogue dans d'autres mollasses.

« La Térébratule, si abondante dans ces sables Pliocènes, est la *Terebratula ampulla* Brocchi du Pliocène d'Italie, et je n'hésite pas à la rapporter à cette espèce, bien qu'elle soit un peu plus petite et plus étroite que le type de Brocchi¹.

¹ De nouvelles recherches nous ont permis de recueillir un sujet plus grand et plus renflé se rapprochant ainsi du type italien.

« Vous avez aussi des baguettes d'un *Cidaris* un peu usé, mais que je crois pouvoir rapprocher de *C. rosaria* Micheletti.

« Enfin des débris de *Balane* indéterminable ».

Au reçu de cette note nous avons revu les lieux et avons recueilli en outre dans les sables et la molasse.

1° Quelques baguettes bien entières de *Cidaris*.

2° Un échantillon plus complet de *Balane*.

3° 2 valves d'un *Pecten* à déterminer.

4° Une valve que M. le Dr Repelin, de passage chez nous, croit pouvoir rapporter, après un examen superficiel, à un *Spondyle*.

Mais l'impression du Bul. ne nous permet pas d'attendre la détermination précise que voudra bien en faire M. Depéret.

Il résulte donc des faits présentés par le Régalon :

1° Que son canyon a été creusé à une époque antérieure au Pliocène moyen, c'est-à-dire, probablement pendant les phases d'intense ruissellement de la fin du Miocène et du commencement du Pliocène.

2° Après ce creusement la mer a envahi de nouveau la basse Provence et remonté le Rhône, la Durance et les fiords des Alpes et du Lubéron, dans lesquels elle a déposé les sables des grottes de Roquemaure, les sables jaunes et argiles de Mérindol, de Saint-Christophe, de la Roque-d'Antheron, de Puyméras, de Théziers¹, les sables du Régalon, etc. Nous pouvons ajouter à ces dépôts pliocènes les sables molassiques de la gorge d'Eyguières à Saint-Pierre-de-Vence dans les Alpes.

3° Après le retrait de la mer Pliocène les eaux de ruissellement ont de nouveau employé leur énergie à recréuser le Régalon, mais elles ne sont pas parvenues à l'évider complètement de ses sables.

En effet, nulle part sur son fond, on ne peut apercevoir la roche en place de l'Urgonien qui forme les parois.

Partout le lit est formé soit de graviers torrentiels et anguleux, soit d'éboulis, soit de gros blocs fortement

¹ E. Depéret. — Feuille de Forcalquier.

arrondis et dont les interstices sont remplis par un sable siliceux concrétionné qui nous paraît être de même origine que celui des grottes.

D'autre part, la rareté ou l'absence des apparitions de sources souterraines par les nombreux orifices qui débouchent sur le Canyon, et la disparition à peu près complète dans le sous-sol des eaux de ruissellement, sont des preuves formelles que les eaux ont une circulation souterraine à travers le cailloutis qui obstrue l'ancien fond de la rigole.

4° Pour les mêmes raisons, il nous paraît également vraisemblable que le creusement des grottes et des conduits souterrains qui drainent les montagnes calcaires des Alpes et du Lubéron a dû marcher de pair avec le creusement des vallées et qu'un étage de grottes doit déboucher au-dessous des niveaux actuels des thalwegs.

5° Le lit actuel du Régallon se raccordant par une pente insensible avec le thalweg de la vallée (alt. 107^m), il nous paraît résulter de cette relation que le creusement initial de la vallée de la Durance était déjà opéré au Pliocène moyen, du moins dans sa région inférieure, jusqu'à la profondeur primitive du canyon du Régallon, c'est-à-dire à une profondeur supérieure à celle du thalweg actuel de la Durance.

D'autres faits, non moins significatifs, peuvent étayer cette conclusion.

Ainsi les alluvions duranciennes du *Deckenschotter* présentent une série de terrasses qui dominent le thalweg de la vallée de 40 à 60 mètres depuis Manosque jusqu'à Mérindol pour ne parler que du bassin inférieur de la vallée.

Sur certains points, ces alluvions coiffent, de leur nappe, des escarpements formant à pic, soit sur le thalweg comme à Peyruis, Lauris, le Puget, Mérindol, soit sur le lit même de la rivière comme à la Brillanne, dans la cluse de Mirabeau, ou à l'est de Mérindol.

D'après ces faits, il paraissait légitime de conclure que la Durance avait excavé sa vallée de 40 à 60 mètres

depuis le *Deckenschotter*, c'est-à-dire depuis le Pliocène caillouteux supérieur.

Cette conclusion cependant ne paraît pas conforme aux faits observés. En effet la grande nappe d'alluvions anciennes *a'* qui règne d'une manière continue depuis le Puget jusqu'au sud-ouest de Mérindol¹, recouvre, aux Borys, un cône colossal de déjections torrentielles locales avec lits d'argiles bleuâtres et faune malacologique² présentant les particularités qui se font remarquer dans celles des tufs de Meyrargues, Peyrolles, Saint-Paul-sur-Durance.

Ces formations locales cimentées en brèches forment escarpement sur le thalweg de la Durance et portent, à 40 mètres et d'une manière manifeste, les alluvions duranciennes à éléments granitoïdes complètement décomposés et kaolinisés.

Les brèches des Borys et les lambeaux de molasse marine du Régalon sont de précieux points de repaire pour aider dans l'interprétation de la série des phénomènes qui se sont succédé, dans la région, depuis le Pliocène.

Ils prouvent, ainsi que nous l'avions déjà établi dans un précédent travail³, que l'action du ruissellement, postérieur au Pliocène, s'est borné, dans la Provence, à des phénomènes successifs et répétés d'*alluvionnements et d'évidements* provoqués sans doute par des déplacements de la mer analogues à ceux dont M. le colonel de Lamothe a décrit les traces manifestes sur les côtes algériennes⁴.

Gap, le 27 août 1900.

¹ Les alluvions de Mérindol du Pujet et de Lauris, nous paraissent se rapporter à une même nappe.

² Nous avons constaté dans ces brèches et argiles *Helix cespitum*, Drap.; *h. nemoralis*, Lin. *h. bolenensis*, Loc. (?); un grand pupa probablement le *variabilis*, car nous n'avons pu en voir le péristome; — *cyclostoma sulcatum*, Drap.; mais bien plus grand que celui qui vit actuellement dans les environs.

³ David Martin. — Galets duranciens des collines de Provence. Ext. du *Bul. Soc. d'Et. des Htes-Alpes*, 3^e trimestre 1898.

⁴ L.-J.-B. de Lamothe. — Note sur les anciennes plages et terrasses de l'Isser (département d'Alger), et de quelques autres bassins de la côte algérienne. *Bul. Soc. Géol.*, 3^e série, t. xxvii, p. 257.

L'HYPOCAUSTE DE BRIANÇON

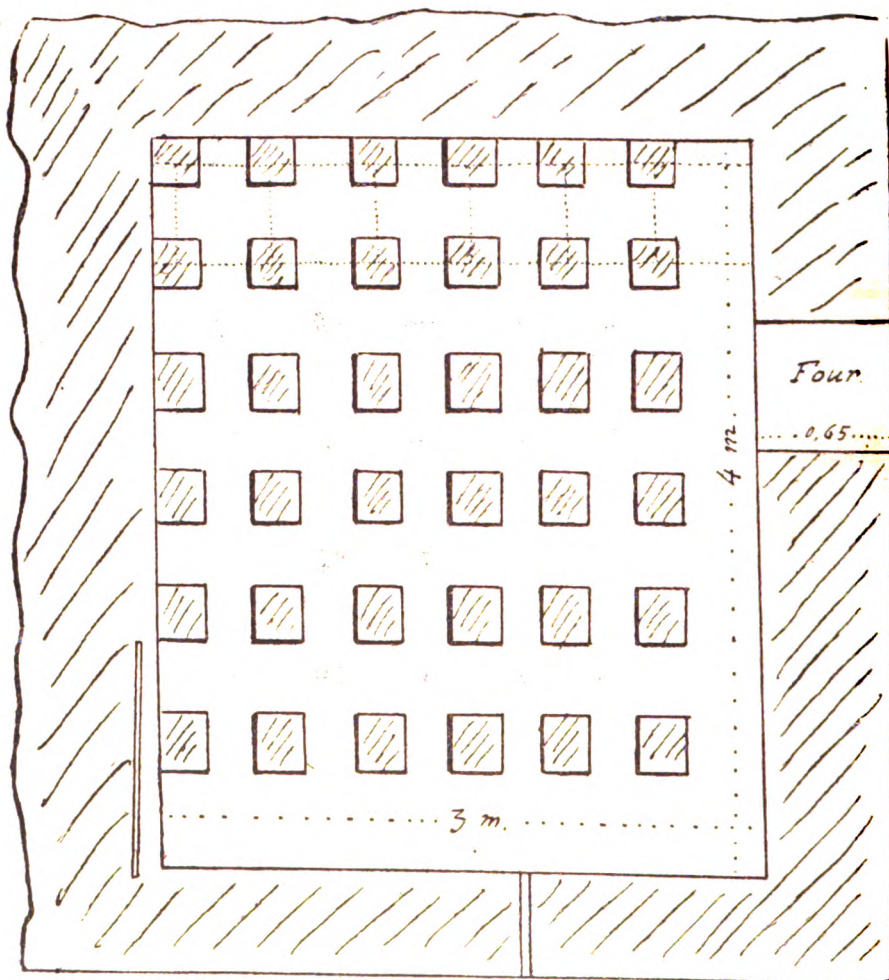
PAR M. J. ROMAN

Il a été question dans les journaux d'une découverte intéressante de substructions antiques faite dans le cimetière de Briançon. Comme le *Bulletin de la Société d'Études* doit être tenu au courant de tous les événements archéologiques de la région, je me suis rendu à Briançon pour examiner, à son intention, tout ce qui subsiste encore de cette trouvaille. Notre confrère M. Léotier a bien voulu me servir de guide avec une extrême bienveillance, et M. Voltaire, secrétaire de la Mairie, m'a communiqué avec une complaisance, dont je le remercie, le plan dressé par ordre de la municipalité au moment même de la découverte.

Le cimetière de Briançon situé presque en face de la porte de Pignerol sur la route du Monétier, est divisé en deux parties par un chemin central sensiblement parallèle à cette route ; les substructions dont il s'agit ont été trouvées à une dizaine de mètres de la porte d'entrée sur la droite de ce chemin central, de telle sorte que, pour les décrire, nous nous supposons le dos tourné à Briançon et faisant face à la montagne de la Croix de Toulouse, ayant à notre droite le Champ de Mars et à notre gauche la vallée de la Guisane.

Au commencement de juin dernier un maçon et son manœuvre creusaient une tranchée pour préparer l'emplacement destiné à un monument funéraire ; ils étaient parvenus à deux mètres environ de profondeur, lorsqu'ils entendirent le sol sonner creux sous leur pic qui éprouvait une assez forte résistance pour l'entamer. Quelques coups vigoureux de leur instrument eurent bientôt raison d'elle ; un trou se produisit et un effondrement s'ensuivit.

La municipalité prévenue fit dégager les abords et voici ce qu'on trouva¹.



Une excavation quadrangulaire, légèrement oblique, de 4 mètres perpendiculairement au chemin du cimetière, sur 3 mètres parallèlement à ce chemin. Elle était circons-

¹ Je dois prévenir que le dessin qui accompagne cette note n'est pas un plan à l'échelle mais un simple croquis à main levée. L'ensemble est exact. Je ne garantis pas l'exactitude des moindres détails.

crite par des murs d'épaisseur irrégulière, construits en cailloutis et briques concassées noyés dans un mortier très dur.

Le sol était couvert d'un glacis composé de matériaux de la même nature, formant une aire soigneusement aplaniée.

Sur cette base solide étaient dressées trente-six colonnettes par six rangées de six colonnettes. La première rangée (la plus éloignée du chemin du cimetière), dans le sens horizontal, et la première rangée sur la gauche, dans le sens vertical, étaient appuyées contre les murs. Onze colonnettes étaient donc engagées contre ces murs, celle qui était placée à l'angle extrême de gauche servant de point de départ unique à deux rangées de six, l'une dans le sens horizontal, l'autre dans le sens vertical. Les vingt-cinq autres colonnettes étaient isolées de toute part. Elles laissaient entre elles, le mur de droite et le mur inférieur (le plus rapproché du chemin), un intervalle assez grand pour qu'un homme s'introduisant par la bouche du fourneau dont il sera question tout à l'heure, put y circuler en rampant et au besoin nettoyer cette salle souterraine.

Chacune de ces colonnettes mesurait 0^m65 centimètres de hauteur et se composait de six briques circulaires de 0^m18 centimètres, sur 0^m07 centimètres d'épaisseur. Elles reposaient sur une brique carrée formant socle, et étaient surmontées d'une seconde brique semblable formant chapiteau. Ces briques carrées avaient 0^m22 centimètres de largeur sur 0^m07 d'épaisseur.

Ce quinconce de colonnettes servait de support à une voûte plate composée de grandes briques carrées de 58 à 60 centimètres de côté. Chacune d'elles reposait sur quatre colonnettes par ses quatre angles qui couvraient les angles correspondants de quatre chapiteaux. L'épaisseur de ces grandes briques était également de 0^m07 centimètres. Leur dimension nous donne celle de l'écartement des colonnettes entr'elles. Le vide entre deux chapiteaux

était de 0^m38 centimètres et celui entre deux futs de colonnettes de 0^m42 centimètres.

Au-dessus de ces grandes briques, régnait un lit de béton de brique pilée et de chaux très résistante, qui supportait les restes d'un pavé en marbre blanc composé de morceaux de dimensions variées, mais généralement rectangulaires.

Sur la partie droite, à peu près en face de la quatrième rangée de colonnettes à partir du chemin, il existait un fourneau occupant toute l'épaisseur du mur, c'est-à-dire 0^m65 centimètres.

En outre au travers du mur qui bordait le chemin et à mi-hauteur de ce mur, on constata l'existence d'un orifice cordiforme, qui avait dû être ménagé pour le passage d'un tuyau de plomb. Un fragment de tuyau de plomb a été trouvé noyé dans la maçonnerie du mur de gauche et à peu près parallèle au mur intérieur du monument.

Voilà la description de l'ensemble de la découverte. Les substructions s'étendaient visiblement au delà dans toutes les directions, mais on n'a pu pousser les fouilles plus loin car l'emplacement est entouré de toutes parts de concessions perpétuelles auxquelles il est interdit de toucher.

Il n'est pas douteux que la partie fouillée n'appartienne à un édifice assez vaste dont la destination est certaine : c'était un établissement de bains soit destiné au public, soit faisant partie d'une habitation particulière. La dimension restreinte de la salle découverte me porterait plutôt à croire que la deuxième hypothèse est la bonne.

La portion mise à jour est l'hypocauste ou salle de chauffe. Au moyen du fourneau, placé sur le flanc droit, on pouvait emmagasiner dans le sous-sol une forte chaleur qu'il était facile de transmettre à une salle supérieure. Au besoin cette chaleur pouvait être rendue humide au moyen de l'eau amenée par le petit canal percé à travers le mur extérieur et qu'il était aisé de porter au degré de vaporisation.

La salle supérieure, de laquelle il ne subsistait qu'une partie du pavé, était vraisemblablement le *tepidarium* ou bain de vapeur ; ces bains consistaient, comme maintenant encore, dans la production d'une transpiration abondante, suivie de frictions puis d'immersions dans l'eau froide.

La date à assigner à ces restes antiques ne peut être qu'approximative ; en effet on n'a trouvé aucun objet, notamment aucune monnaie, qui puisse la préciser.

La construction est d'une basse époque ; les briques ne sont pas parfaitement égales entre elles, les carreaux de marbre du pavé sont irréguliers, et surtout les joints sont extrêmement mal faits. Sur 0^m65 centimètres de hauteur des colonnettes, il y a 8 à 9 centimètres de joints, tandis, qu'à la bonne époque de la construction romaine, il n'y en aurait pas plus de 18 ou 20 millimètres.

Ces petites colonnes de Briançon m'ont rappelé quant au mode de construction celle que j'ai vue au Serre-la-Croix, près de Veynes, bâtie également en briques superposées, mais chaque assise composée de deux briques demi-circulaires dont les joints se contrariaient à chaque assise. Cependant la qualité des briques et le procédé de construction du Serre-la-Croix m'ont paru un peu meilleurs que ceux de Briançon.

Je crois l'un et l'autre de ces monuments du IV^e siècle, c'est-à-dire de l'époque de Constantin ou de ses successeurs immédiats : au reste toutes les constructions antiques découvertes dans les Hautes-Alpes sont, à peu d'exception près, de cette époque.

Il est certain que le Briançon antique s'élevait, pour la plus grande partie, entre la ville actuelle et les escarpements de la Croix de Toulouse. C'est là qu'on a trouvé à peu près tout ce que le sol de Briançon nous a livré en fait d'antiquités romaines, statuettes, poteries, bronzes, monnaies et substructions. En 1835, en élargissant le Champ-de-Mars, on a mis à jour de nombreuses substructions, des médailles, des poteries et des statuettes de bronze. Plus tard, en rectifiant la route de Briançon au

Monétier, on a découvert des tombes antiques renfermant des poteries, des lacrymatoires et d'assez nombreuses médailles. C'est entre ces deux emplacements que se trouve le cimetière ou on a fait l'intéressante découverte qui donne lieu à cette note. Pendant le moyen-âge même, Briançon ne cessa d'occuper l'emplacement de la ville antique ; c'était là notamment qu'était située l'église paroissiale. A partir des guerres de religion les habitants transférèrent leurs demeures derrière les remparts ; puis vint Vauban qui détruisit, dans un but défensif, ce qui subsistait encore et bâtit l'église paroissiale à l'endroit où elle est aujourd'hui.

C'est dans ces terrains du cimetière, du Champ de Mars et les lieux avoisinants, que se concentrent tous les restes de l'histoire antique de Briançon ; c'est là seulement que des fouilles auraient chance de faire découvrir quelque chose de précieux. Les murailles antiques effleurent le sol en maint endroit et il suffirait de quelques coups de pioche pour les retrouver.

Je dois, en finissant, exprimer le regret qu'il n'ait pas été possible de conserver intégralement le monument intéressant qui fait l'objet de cette note ; il eût été un attrait de plus pour le touriste qui visite Briançon.

COUP D'ŒIL HISTORIQUE

SUR LES

MATHÉMATIQUES¹

DEUXIÈME PARTIE

Ecole d'Alexandrie

(Suite)

Après Hipparque, et durant l'espace de deux cents ans, la marche ascensionnelle de la science éprouva un temps d'arrêt que l'on doit attribuer à deux causes : l'une matérielle, l'autre morale ; la conquête de la terre par les Romains et les idées politiques qui envahirent avec eux le monde intellectuel ; la prédication de l'Evangile, dont la lumière ineffable, émanée directement de Celui dont les astres ne sont que les ouvrages, imprima aux esprits, en leur apparaissant pour la première fois sans voile, un immense élan de ferveur religieuse et de perfectionnement social qui ne laissa place à aucun autre sentiment de contemplation. La première partie de cette période chronologique produisit cependant encore quelques travaux mathématiques assez importants pour être sauvés de l'oubli et pour faire surnager les noms de leurs auteurs à l'abîme des âges : tels sont le clepsydre à eau et la pompe aspirante et foulante, qu'inventa Clésibius : la fontaine de Héron, du nom de son auteur, qui contient le principe de toutes les machines hydrauliques qui agissent par le ressort de l'air ; les calculs de l'astronome Sosigène, d'après lesquels Jules César opéra la réformation

¹ Voir le Bulletin n° 34. Pages 131 et suivantes.

du calendrier ; enfin, les recherches de Théodose sur la sphère céleste, et le cadran universel et portatif du même géomètre qui fut considéré dans son temps comme une merveille et fit faire un progrès réel à la gnomonique.

Vers le milieu du deuxième siècle de notre ère, alors que la domination de Rome sur le monde matériel ne fut plus contestée et que l'établissement du christianisme devint un fait accompli dans l'ordre moral, les idées scientifiques reprirent leur place dans la sphère d'activité de l'intelligence. Ptolémée parut, et, saisissant d'une main forte la chaîne des observations astronomiques, faiblement soutenue depuis Hipparque, il éleva sur les pierres d'attente posées par cet éminent astronome un monument vaste et complet, qui réunit par une combinaison savante et dans un ordre majestueux tous les travaux accomplis jusqu'alors et fut regardé dans l'antiquité et durant tout le moyen-âge comme le dernier effort de la science des phénomènes célestes et en quelque sorte comme l'arche sainte à laquelle il était défendu de toucher sous peine d'impiété. Le monde scientifique et lettré, saisi d'enthousiasme à l'apparition de l'*Almageste* décerna spontanément à l'auteur de cet ouvrage le titre de *très-sage*, de *divin*, et l'éleva au-dessus de tous les astronomes qui l'avaient précédé. Ptolémée fit pour l'astronomie ce qu'avait fait, quatre cent cinquante ans auparavant, Euclide pour la géométrie ; mais l'ouvrage imposant et magnifique de l'un, fondé dans le terrain de l'hypothèse, a été renversé par la main du temps et il n'en reste plus aujourd'hui que de belles ruines, tandis que le travail de l'autre, moins grandiose, mais établi sur le roc de la certitude, a résisté victorieusement à l'épreuve des siècles et devient toujours plus solide.

« Immobile au centre de l'univers, la Terre voit tourner autour d'elle, avec la Lune son satellite, le Soleil qui lui verse la lumière des jours, les étoiles dont la clarté scintillante tempère l'obscurité des nuits, les planètes qui

remplissent le même office et dont la lumière est plus douce et plus tranquille. Mais comment alors expliquer les mouvements bizarres dont paraissent affectés ces derniers corps, qui, quelquefois, s'avancent rapidement dans la voûte céleste, puis ralentissent graduellement leur marche, s'arrêtent, reviennent en arrière, s'arrêtent de nouveau dans leur mouvement rétrograde et, après un certain temps d'indécision, reprennent leur essor dans la direction primitive ? Imaginez un système de circonférences en mouvement et disposées de manière que le centre de la seconde se meuve sur la première, qui a elle-même pour centre celui de la Terre, le centre de la troisième sur la seconde et ainsi de suite, jusqu'à la dernière sur laquelle se meut l'astre ; que, dans ce système, le rayon d'une circonférence excède la somme des autres rayons et le mouvement apparent de l'astre autour de la Terre offrira plusieurs inégalités dépendantes des rapports qu'ont entr'eux les rayons des diverses circonférences et les mouvements de leurs centres et de l'astre ; de manière qu'en combinant convenablement le nombre et la grandeur de ces quantités, on pourra représenter toutes les inégalités dont il s'agit ».

Ainsi fait Ptolémée, et jamais plus de génie et plus d'imagination ne furent mis au service d'une idée erronée. Mais autour de cet échafaudage factice d'*épicycles* et d'*excentriques* auxquels la raison substitue un cercle unique : l'orbite terrestre, Ptolémée groupa d'importantes et rigoureuses observations qui survivent à son *système* et suffiraient pour immortaliser leur auteur. La découverte de l'*érection* de la lune ou de l'inégalité apportée dans le mouvement de ce globe par l'attraction du soleil, le perfectionnement de la géographie et de la construction des cartes ; ses recherches en optique, qui lui révélèrent le phénomène des réfractions astronomiques, sont des titres impérissables de gloire pour ce grand homme qui est connu seulement par ses travaux intellectuels et qui, de même que les Homère et les Euclide

a rempli la terre de son nom sans qu'on puisse reconnaître la place qu'il y occupa.

La branche des mathématiques la plus universellement utile fut, jusques au quatrième siècle de Jésus-Christ la moins étudiée et la moins approfondie. Comme cette plante à constitution robuste et à germe vivace qu'un simple labour fait pousser sur tout terrain, et dont les hommes se contentent d'obtenir, par ce travail, le grain qui les nourrit, sans chercher à en perfectionner la culture, la science des nombres dont l'origine remonte, selon les uns, à Abraham et aux Chaldéens, suivant les autres aux Phéniciens seulement et dont l'usage, accessible à toutes les intelligences, est répandu dans tous les rangs de la société humaine, l'arithmétique, disons-nous, resta généralement dans l'antiquité en dehors des méditations des savants et ne fut considérée au point de vue spéculatif que par deux hommes dont la pensée embrassait tout : Archimède et Euclide. Les germes que ces hommes prodigieux, appelés à de plus hautes découvertes, jetèrent en passant sur le sol de l'art de compter, ne furent point, comme leurs autres productions, suivis et développés par leurs successeurs ; mais, après six cents ans d'oubli, une main pieuse et bien inspirée découvra ce trésor enseveli sous la poussière des générations indifférentes et, le recueillant avec ardeur et respect, en fera le fondement d'une science nouvelle : l'Algèbre. Diophante, d'Alexandrie, eut ce bonheur et cette gloire. Dans un ouvrage dont une partie seulement nous est restée, il traça les linéaments et posa les principes de cette théorie des nombres, dont l'arithmétique constitue l'application et qui est à cette dernière ce que l'universalité est à l'individualité, ce que les lois sont aux faits, nous dirons presque ce que l'esprit est à la matière. L'algèbre agit sur les nombres considérés comme espèce et sans se préoccuper de leurs valeurs particulières, en sorte que ses résultats sont généraux et peuvent s'appliquer à toutes quantités numériques en substituant les signes *propres* de ces quantités,

c'est-à-dire les chiffres, aux lettres de l'alphabet ou autres signes *communs* par lesquels l'algèbre les représente dans la marche de ses opérations. La nomenclature et la génération des puissances, la connaissance de la nature des produits des nombres négatifs multipliés ensemble ou par des nombres positifs, la résolution des problèmes indéterminés sans valeurs irrationnelles, marquent dans l'ouvrage de Diophante les débuts de l'algèbre, et il serait intéressant, ne fût-ce que parce que l'existence de ce mathématicien s'identifie avec celle de cette science et en détermine le point de départ dans l'ordre chronologique, il serait intéressant, disons-nous, de connaître l'époque précise des travaux de Diophante; mais tous documents biographiques manquent sur lui; on sait seulement qu'il florissait dans le cours du quatrième siècle, et une épigramme de l'Anthologie grecque, énonçant en forme de problème algébrique les rapports de durée de diverses périodes de sa carrière, nous apprend qu'il vécut quatre-vingt-quatre ans ¹.

Au temps où nous sommes arrivés, le soleil des mathématiques, dont Thalès fut l'aurore et Archimède le midi

¹ Voici le sens de cette épigramme et la résolution du problème qu'elle contient : Diophante passa le sixième du temps qu'il vécut dans l'enfance, un douzième dans l'adolescence ; ensuite il se maria et passa dans cette union le septième de sa vie augmenté de 5 ans avant d'avoir un fils auquel il survécut de 4 ans et qui n'atteignit que la moitié de l'âge où son père est parvenu. A quel âge mourut Diophante ?

Appelons x cet âge : on aura l'équation :

$$x = \frac{1}{6} x + \frac{1}{12} x + \left(\frac{1}{7} x + 5 \right) + \frac{1}{2} x + 4$$

Réduisant les fractions au même dénominateur on a :

$$x = \frac{168}{1008} x + \frac{84}{1008} x + \frac{144}{1008} x + \frac{504}{1008} x + 5 + 4$$

Additionnant, il vient :

$$x = \frac{900}{1008} + 9,$$

$$\text{d'où : } \frac{108}{1008} x = 9 \text{ et } x = \frac{1008 \times 9}{108} = 84.$$

resplendissant, penchait vers son déclin ; les travaux des géomètres créateurs, s'élevant comme d'immenses colonnes sur tous les points de l'univers civilisé, portaient le temple de la science à une hauteur prodigieuse et lui donnaient des proportions incommensurables. Le champ de l'invention, retourné en tous sens, n'offrait plus matière aux compositions originales, mais il restait place pour les commentaires, les annotations, et les *Collections Mathématiques* de Pappus vinrent occuper une partie de ce terrain vide. Ce genre de travail diffère des compositions d'Euclide et de Ptolomée, en ce que ces illustres maîtres, refondant les matériaux souvent informes qu'ils mettent en œuvre et jetant dans le même creuset leurs propres conceptions, en font un ouvrage neuf suivant le tour et frappés au coin de leur génie, tandis que Pappus se borne à décrire et à classer les monuments superbes qu'il a sous les yeux sans rien changer à leur esthétique et tâche, au contraire, de modeler sur leur forme et de teindre de leurs couleurs, les appendices qu'il croit devoir leur donner. Mais, quoique d'un ordre inférieur, ce genre de travail, disons-nous, est utile pour éclairer les points restés obscurs de l'histoire de la science et pour en faciliter l'étude en rassemblant dans un même lieu les choses qu'il aurait fallu aller chercher en plusieurs endroits différents ; il est encore précieux en ce qu'il peut suppléer aux originaux lorsque ceux-ci viennent à périr dans une de ces catastrophes qu'entraînent les passions humaines et dont nous verrons bientôt le lugubre tableau et les funestes effets. A l'adresse et à la sagacité du collectionneur, Pappus joignait d'ailleurs le génie du mathématicien et tout en interprétant et combinant habilement les ouvrages de ses grands devanciers, il fit lui-même une découverte très intéressante et fort utile qui mérite de marcher à côté de celles qu'il commentait : la mesure des figures de révolution par la grandeur de la figure génératrice et par le chemin parcouru par son centre de gravité.

Passons sur les travaux de Théon qui continuèrent ceux de Pappus, et allons à cette dernière étoile du firmament de l'école d'Alexandrie, dont la clarté douce et mystérieuse vient distraire et reposer agréablement nos regards fatigués de l'éclat uniforme du long enchaînement d'astres similaires qu'ils viennent de parcourir. La fille de Théon, la jeune Hypathia, éprise d'un ardent amour pour la science, voulut marcher sous la même bannière que son père et, douée d'une intelligence supérieure, elle s'éleva rapidement au-dessus de toutes les illustrations de son temps. Entourée de flots d'admirateurs auxquels la puissance de son génie ne pouvait faire oublier entièrement les charmes de sa figure, elle conserva toujours la pureté ineffable des substances éthérées ; et lorsque, dans la chaire d'enseignement où l'avait portée la faveur publique, elle déroulait les hautes vérités des mathématiques et développait les principes de la philosophie de Platon qu'elle avait adoptés, on l'aurait prise, selon les idées mythologiques qui régnaient encore dans le milieu où elle vivait, on l'aurait prise pour Minerve venant apprendre aux hommes les arts et la sagesse. Qui croirait qu'une si ravissante image de l'Intelligence suprême ait pu s'attirer la haine des adeptes d'une religion divine ? mais tel est l'effet du fanatisme. même dans les choses les plus saintes : il abuse de tout, et, une fois poussé hors du cercle de la morale évangélique par des zélateurs imprudents ¹, le peuple ne voit plus dans les plus nobles enfants du Ciel qu'on est parvenu à lui travestir, que des suppôts de l'Enfer, dont l'existence est fatale au monde. Une bande de forcenés, qui lui supposaient des desseins contraires aux intérêts du nouveau

¹ Sous ce nom de *zélateur*, l'auteur ne désigne évidemment pas les ministres autorisés de la religion, mais ces individualités, de position sociale indécise, assez mêlées à la foule pour en partager les passions, assez au-dessus d'elle cependant pour exercer sur elle une influence, telle qu'était sans doute le *lecteur* Pierre, qui était à la tête du mouvement populaire où périt la malheureuse jeune fille. On sait que l'évêque d'Alexandrie, Saint Cyrille, dont on prétendait venger la cause, fut le premier à déplorer ce funeste événement. (*Note des fils de l'auteur*).

culte, massacrèrent barbarement la jeune fille lorsqu'elle sortait de la maison de son père¹, et livrèrent aux flammes les membres déchirés de la « créature céleste qui « vivait dans la société des astres qu'elle égalait en « beauté et dont elle avait ressenti les influences les plus « sublimes² ». Le flambeau de la science qui brillait avec elle dans la chaire d'Alexandrie restera désormais voilé d'un crêpe funèbre qu'aucune main n'osera lever. Quelques années après, c'est-à-dire vers le milieu du cinquième siècle, Proclus transporte à Athènes l'enseignement des mathématiques, mais sans pouvoir lui faire reprendre racine dans ce sol pourtant fécond, et il ne reste plus sur l'horizon de la science, après la suave et poétique figure que nous venons d'y contempler, que les souvenirs et les trésors intellectuels du passé déposés dans les livres.

Remarquons ici combien la culture des sciences et des lettres donne plus de relief aux peuples que la pratique des armes et de la politique. La Grèce, proprement dite, n'occupa jamais qu'un territoire restreint, et cependant, telle qu'un corps lumineux, elle étend si loin son rayonnement qu'elle semble être le pays universel. Tous les auteurs, parmi lesquels nous avons, jusqu'à présent, dirigé notre course rapide, depuis Thalès jusqu'à Hypathia dans le temps ; depuis Pythéas, de Marseille, jusqu'à Apollonius, de Perge, dans l'espace ; depuis Archimède jusqu'à Pappus, dans l'échelle des talents, sont Grecs par les idées, par l'esprit et par le langage. L'*Almageste* et le *Livre des Éléments* sont écrits dans la même langue et reposent sur le même type de beau idéal que le *Phédon*, que les *Vers dorés* ; et, durant tout le long règne de l'école d'Alexandrie, on ne s'aperçoit presque pas que l'on est sur les bords du Nil et l'on parle d'Alexandrie comme d'Athènes ou de Sparte, tellement elle semble être de la même famille et tant l'Égypte, si fière pourtant de son ancienne civilisation, s'identifia complètement avec la

¹ L'an 415, au mois de mars.

² Châteaubriand, *Études historiques*.

Grèce, lorsque celle-ci en eût fait la conquête par la main d'Alexandre. Et ce qui est encore plus extraordinaire, c'est que l'on ne s'aperçoit pas davantage que, depuis longtemps, tout est passé en la puissance des Romains ; la Grèce intellectuelle, si prompte à s'assimiler les peuples vaincus, resta intacte sous la main des vainqueurs et la science, toujours entièrement hellénique, poursuit son cours majestueux et paisible sans daigner même inscrire un seul nom romain dans ses fastes. Il est remarquable que Rome, dont l'esprit positif était si apte à calculer les mouvements des troupes, les chances des batailles, et à combiner les rouages du gouvernement, ait été stérile en mathématiciens, même en ses beaux jours où les lettres brillent d'un si vif éclat avec Cicéron, Horace, Virgile, et où le grand art de l'architecture prenait tant de développement sous l'inspiration de Vitruve. On dirait qu'elle porte la peine du meurtre d'Archimède et que le Ciel veut lui refuser la lumière dont elle a si malheureusement obscurci les rayons en brisant leur plus puissant réflecteur. L'auteur des *Astronomiques*, qui vivait sous Tibère, mériterait seul, entre tous les Latins, d'être nommé dans l'histoire de la science pour y avoir appliqué le langage des vers, s'il n'avait déjà été précédé dans cette voie par Aratus, de Cilicie, contemporain d'Euclide, dont Hipparque n'avait pas dédaigné de commenter le poème, égal en durée, dit Ovide, aux astres qu'il a chantés. Les sciences seraient-elles encore plus ennemies que les lettres du despotisme que Rome subit ou exerça toujours, et savent-elles mieux se tenir hors de la sphère d'attraction de la puissance souveraine ? On est tenté de le croire. Le fonds de certitude sur lequel elles s'appuient repousse absolument les fausses couleurs et leur permet d'ailleurs de vivre de leur vie propre et de s'élever d'elles-mêmes sans être échauffées par les rayons du pouvoir qui dispense les dons et les honneurs : d'ailleurs, ce pouvoir les recherche peu ; car il trouve dans le poète qui le chante et dans les artistes qui écrivent son nom au front de leurs monuments, des moyens d'illustration plus immédiats que dans

le géomètre qui ne pourrait que lui enseigner la route de la vérité. Les usurpateurs de la souveraineté nationale, désireux d'ensevelir le vice de leur origine sous les splendeurs d'un règne florissant, font souvent, dans ce but, aux talents, un appel intéressé et trop souvent, hélas ! cet appel est entendu ; trop souvent des hommes, habiles dans les arts d'imagination, dépouillent l'auréole dont l'inspiration divine entourait leurs fronts et descendent du piédestal où les avait placés l'opinion publique, pour les mettre au service d'une ambition illégitime. Le sage Virgile, comme le brillant Ovide, ne craignait point de faire d'Auguste un demi-dieu élevé par sa nature au-dessus de l'humanité et possédant, par sa seule volonté, tout le savoir, et toute l'intelligence des hommes. — « Non, prince, il n'y a point de chemin particulier pour les rois », avait répondu Euclide à Ptolomée-Philadelphie qui lui demandait s'il ne pourrait pas aplanir en sa faveur les difficultés de l'étude des mathématiques.

Ce souvenir nous ramène à l'école d'Alexandrie que n'éclaire plus la lumière de la science descendue sous l'horizon avec la blanche étoile d'Hypathia, mais qui se distingue encore par sa littérature et même par ses disputes théologiques qui, en décelant un vice de son esprit, témoignent néanmoins de son activité intellectuelle. Mais le moment approche où ce reste de civilisation va disparaître. Les sectaires de la religion qui s'est élevée sur les pas du Christianisme dont elle n'est que la copie infidèle¹, après avoir ravagé une partie de l'Asie et de l'Afrique pour y arborer l'étendard du Prophète, viennent fondre sur Alexandrie et s'en emparent, l'an 640 de notre ère. Les vénérables monuments de l'antiquité, que le temps avait respectés, tombent sous le marteau des impurs fanatiques ; ils portent les torches de l'incendie dans le sanctuaire des sciences, dans les temples religieux, dans

¹ Le Père Didon devait dire plus tard, dans son magnifique livre de *Jésus Christ* : « Le Coran était dépassé avant de naître par la Bible et par l'Evangile dont il est le plagiat ». (*Note des fils de l'auteur*).

tous les édifices publics, brûlent les chefs-d'œuvre des arts, les instruments de mathématiques et d'astronomie, et le général mulsuman Amrou, ébranlé au milieu de son œuvre de destruction par les supplications du philosophe Philopponne, demande à son maître, le calife Omar, s'il doit épargner un grand amas de livres qu'il a trouvés dans la ville conquise. « Si ces livres, répondit le barbare, ne contiennent que ce qui est écrit dans le Koran, on doit les brûler comme inutiles ; s'ils contiennent autre chose, il faut les livrer au feu comme dangereux ». Et la flamme, obéissant à ce puissant dilemme, dévore l'immense bibliothèque¹ fondée par Ptolomée-Lagus exécutant la pensée d'Alexandre, continuée par ses successeurs et à laquelle huit siècles de lumières avaient apporté le tribut de leurs œuvres ! Acte unique par sa férocité, dans les fastes des nations, qui inspira plus d'horreur au monde intellectuel que toutes les dévastations des hommes du Nord, qui, en privant la postérité d'une foule d'ouvrages dont il n'existait pas d'autres exemplaires, répandit sur elle un long voile de ténèbres, et sur lequel l'histoire vengeresse n'a pu et ne pourra jamais lancer assez d'anathèmes.

¹ On prétend et on enseigne aujourd'hui que la bibliothèque d'Alexandrie avait été dévastée par les Grecs eux-mêmes dans leurs démêlés philosophiques et religieux, chaque secte faisant à l'occasion main basse sur les ouvrages favorables à ses adversaires. D'après cette tradition, le lieutenant d'Omar n'aurait fait que compléter l'œuvre incendiaire en brûlant les quelques livres qui restaient. (*Manuel des aspirants au baccalauréat ès-lettres*, par M. Emile Lefranc, imprimé en 1843, page 380) ; mais nous nous en tenons à ce que l'on enseignait autrefois et nous suivons en cela l'opinion commune qui impute aux musulmans l'entière perpétration de ce grand sacrilège, persuadé qu'en matière d'histoire les chemins les plus anciens et les mieux battus sont toujours les meilleurs.

TROISIÈME PARTIE

I.

Moyen - Age

En quelles mains passera le sceptre de la science tenu pendant douze cents ans à une si grande hauteur par la Grèce et dont un tronçon reste seulement à Constantinople ? Quel nouvel astre viendra dissiper par sa lumière les fumées de l'incendie et les vapeurs de l'obscurantisme qui couvrent presque le monde ? Un siècle et demi passera sans que rien ne se lève, sans qu'aucune clarté ne paraisse à l'horizon ; mais, au bout de ce temps, deux puissants rayons partis simultanément, l'un de la terre d'Arabie qu'illumine le reflet du passé, l'autre de celle des Gaules que blanchit l'aube encore vacillante de l'avenir, s'élanceront dans l'espace et viendront se réfléchir ensemble sur le front du génie des mathématiques gémissant au milieu des décombres de ses anciennes splendeurs. Aroun-al-Raschild et Charlemagne ! ces deux héros qui, après le cataclysme qui submergea l'ancien monde intellectuel, apparaissent les premiers au rivage de la société nouvelle, comme ces géants qui parurent sur la terre après le déluge, et que nos yeux se sont accoutumés à ne voir qu'à travers le prisme éblouissant des merveilleuses légendes du moyen âge qui les représentent comme dépassant la stature humaine, ces deux héros, disons-nous, furent non-seulement de grands conquérants, de profonds politiques, mais encore de nobles promoteurs des sciences et des arts. L'un ouvre la chaîne des progrès scientifiques qui illustreront sa nation et qui pallieront un peu la barbarie de ses débuts sur la scène du monde ; l'autre brille isolément au milieu de régions

ténébreuses, comme un astre égaré dans les profondeurs de l'éther; mais son rayonnement éclaire et enveloppe toutes les intelligences d'élite qui gravitent dans sa sphère d'attraction. A leur tête s'élève Alcuin qui régenta en maître, sous la suprême influence de Charlemagne, tous les esprits de son époque. Alcuin cultiva avec succès, l'arithmétique, l'astronomie et toutes les autres branches du savoir dont l'épée de Charles aplanissait et agrandissait le champ en reculant les limites de la civilisation naissante : le grand empereur lui-même, que l'on voudrait aujourd'hui nous représenter comme un vrai barbare, ne sachant pas même écrire son nom¹, trouvait, au milieu des labeurs de la conquête et des soins du gouvernement de l'Europe, le temps de s'occuper de littérature et de composer un traité sur les éclipses et les aurores boréales².

Après ces deux hommes qui marchaient si en avant de leur siècle et de leur pays, Charlemagne et Alcuin, le flambeau de la science s'éclipse de nouveau en Occident; mais il continue de jeter un vif éclat aux climats de l'aurore. Al-Mamoûn, fils et second successeur d'Aroun-al-Raschild, protégea les arts et les sciences comme son père et les étudia lui-même comme Charlemagne avec tout l'entraînement et toute la puissance du génie. Par ses soins, l'Almageste de Ptolémée est traduit en langue arabe, la déclinaison de l'écliptique et les dimensions du globe terrestre sont mesurées avec plus de précision que ne l'avaient fait les anciens et de nouvelles tables astro-

¹ Alexandre Dumas, *Gaule et France*.

² « Le Diacre Pierre, vieillard, natif de Pise, lui apprit la grammaire : dans les autres sciences, il eut pour maîtres *Albin*, sur-nommé *Alcuin*, diacre breton, saxon d'origine, l'homme le plus savant de son temps; ce fut sous sa direction que Charles consacra beaucoup de temps et de travail à l'étude de la rhétorique, de la dialectique et de l'astronomie apprenant l'art de calculer la marche des astres et suivant leur cours avec une attention scrupuleuse et une étonnante sagacité. » EGINHARD. *Vie de Charlemagne*. (Traduction de Guizot).

nomiques sont calculées par le calife et par la pléiade de savants qui l'environnait. Vainqueur dans une grande bataille de l'empereur de Constantinople, que lui demande Al-Mamoûn en échange de la paix qu'il lui accorde ? Est-ce une partie de l'empire d'Orient ? Est-ce un tribut en numéraire ? Non, ce sera une collection des meilleurs livres de la Grèce.

Il semble que la lumière de la science, refoulée vers le ciel, sa patrie, par la destruction dans la ville d'Alexandre de son siège principal, de son centre de mouvement, ait peine à redescendre au niveau du commun des hommes. Comme le soleil, en revenant vers nous, commence par dorer le sommet des montagnes, elle n'arrive d'abord qu'aux degrés les plus élevés de l'échelle sociale et paraît se complaire à éclairer particulièrement les chefs des peuples, à répandre ses rayons et poser son auréole sur les têtes couronnées. Après Charlemagne, après Al-Mamoûn et à un siècle de distance de ce dernier, un autre souverain, d'ordre différent, viendra, par son exemple, mettre en honneur l'étude des mathématiques. Les deux premiers durent une partie de leur illustration scientifique à leur puissance matérielle qui servit de véhicule à leurs idées et les mit en faveur dans leur empire ; le troisième devra tout à ses propres inspirations ; car, représentant de Celui *dont le royaume n'est pas de ce monde*, il n'exerce sur les peuples qu'une influence toute morale. Le pays d'Auvergne qui, sept cents plus tard, donnera Pascal au monde, produisit, dans la seconde moitié du dixième siècle, un jeune religieux qui, né dans la condition la plus obscure, monta par ses talents et par ses vertus au rang le plus éminent de la science et des dignités humaines. Gerbert, fils de serf, élevé dans l'abbaye des bénédictins d'Aurillac et devenu libre sous l'habit vénéré de cet ordre célèbre, alla, au sortir de son monastère, s'instruire dans les sciences mathématiques auprès des Arabes d'Espagne, dont la brillante renommée remplissait alors l'Europe : et son génie, avide de connais-

sances et doué d'une merveilleuse rectitude de jugement, étudia entre autres choses la manière de compter des Arabes, en saisit le mécanisme et rapporta dans sa patrie cet admirable système de numération qui peut être mis au nombre des créations les plus belles et les plus utiles de l'esprit humain. Reconnaissant de ses bienfaits et enthousiasmé de son vaste savoir, le monde chrétien prodigua à Gerbert son admiration et ses faveurs les plus éclatantes. Promu d'abord aux fonctions d'abbé de Robbio en Lombardie, il devint bientôt supérieur de l'école de Reims, puis archevêque au siège de cette ville et ensuite à celui de Ravenne, puis enfin pape sous le nom de Sylvestre II.

Outre l'application de l'échelle décimale aux opérations de l'arithmétique, on attribue à Gerbert la mise en lumière des calculs algébriques et, ce qui est mieux avéré, l'invention des horloges à balancier et à rouages qui remplacèrent avantageusement les machines imparfaites dont on se servait auparavant pour mesurer le temps. L'exemple de ce grand pontife qui, à une époque de ténèbres intellectuelles, illumina la chaire de Saint Pierre du flambeau du savoir, contribua sans doute puissamment à inspirer au clergé du moyen âge ce goût pour l'étude et pour les recherches scientifiques qui a enfanté de si précieuses découvertes et qui nous a valu la conservation de la plus grande partie de ce qui nous reste des écrits de l'antiquité. Mais, malgré ce bienfait inappréciable, que la civilisation moderne doit à la religion chrétienne, et la supériorité de la morale qu'elle a toujours enseignée, il faut avouer que, sous le rapport des sciences et des arts, la prééminence appartient, durant l'époque dont nous parlons, aux adeptes de l'Islamisme.

Albatenius (ou El-Battany) qui vivait cinquante ans avant Gerbert et qui, bien que professant le sabéisme ou culte des étoiles, était d'origine arabe et résidait, la plupart du temps, à Bagdad auprès des califes, Albaténus,

disons-nous, donna la première notion des tangentes, détermina le mouvement des étoiles sur la sphère céleste, qu'il évalua à un degré pour chaque période de soixante-dix ans, mesura l'excentricité de l'orbite solaire qu'il trouva égale à un neuvième du rayon, découvrit le mouvement de l'apogée du Soleil et construisit de nouvelles tables astronomiques que l'on substitua à celles de Ptolémée et qui furent longtemps en usage dans tout l'Orient. Alhazen, qui vint plus tard, se consacra spécialement à l'étude de l'optique, branche de la science qui était presque restée dans l'enfance chez les Anciens et lui fit faire d'importants progrès qui ont influé sur les découvertes des modernes. Mais les travaux d'Alhazen, quelque estimables qu'ils soient du reste, furent, en quelque sorte, effacés par ceux de son illustre contemporain Avicenne (ou Ebn Sina), qui porta à son apogée la gloire scientifique des Arabes, dont il est la personnification la plus complète. Sa vaste intelligence, trop à l'étroit dans le cercle des spécialités, embrassa l'universalité des connaissances de sa nation, y compris l'art de guérir les maladies; il fut à la fois l'Hippocrate et l'Aristote des Arabes et s'il n'égala pas le premier comme médecin, ni le second comme littérateur, il dépassa de bien loin ce dernier comme mathématicien. Les écrits qui restent d'Avicenne témoignent de la fécondité extraordinaire de son esprit et de sa profonde connaissance des sciences exactes; il fit de ces sciences une division systématique très rationnelle, et les traita ensuite toutes successivement dans un ouvrage monumental qui peut être regardé comme l'Encyclopédie orientale du moyen-âge. Parmi les autres écrits tombés de sa plume est un opuscule curieux sur l'arithmétique, où se trouve pour la première fois l'énoncé des propriétés singulières du nombre 9, lesquelles consistent, d'une part, en ce que tous les multiples de ce nombre sont exprimés par des chiffres dont la somme est elle-même 9 ou un multiple de 9, et de l'autre, en ce que la différence qui se produit dans un nombre quelcon-

que lorsqu'on change l'ordre des chiffres qui le composent est encore 9 ou un total de 9⁴.

Après Avicenne qui fut comme le point culminant de la science islamite et qui mourut l'an 1036 de notre ère (428 de l'hégire), on trouve, sur le revers de l'éminence, Arzachel qui fit un ouvrage sur les éclipses et réunit un grand nombre d'observations pour déterminer, plus exactement, qu'on ne l'avait fait avant lui, les éléments de la théorie du soleil, le lieu de son apogée et l'obliquité de l'écliptique, déjà tant de fois mesurée, qu'il fixa à 23° 34'; Averrhoës qui traduisit Aristote en arabe, composa plusieurs traités de mathématiques et de physique et dont la renommée balança presque celle d'Avicenne, ayant joint en Occident, comme le grand Ebñ-Syna en Orient, l'étude de la médecine et de la philosophie à celle des sciences exactes; Aboul-Hassan enfin, qui s'illustra par l'exactitude de ses observations et de ses calculs astronomiques et coopéra à la rédaction définitive des fameuses tables du ciel construites à Tolède au milieu du treizième siècle sous les auspices du roi Alphonse X, d'où elles ont pris le nom de *Tables Alphonsines*.

La suprématie scientifique des Arabes dura environ depuis l'an 800, époque d'Aroun-al-Raschild, jusqu'à l'an 1180, époque d'Averrhoës. Pendant cet espace de temps, de vives clartés surgirent aussi du sein de l'Europe chrétienne, au commencement avec Charlemagne et Alcuin, plus tard avec le pape Sylvestre II, ensuite et simultanément avec Saint Bernard, Suger et Abailard; mais ces puissantes individualités, égales pour le moins aux Aroun-al-Raschild, aux Almamoun, aux Albaténus, aux Alhazen, aux Avicenne et aux Averrhoës furent

⁴ Ces propriétés, dont chacun peut s'assurer empiriquement et dont la démonstration mathématique est trop longue pour être placée ici, résultent de ce que 9 est le dernier chiffre simple de notre échelle numérique, et elles appartiendraient également au dernier chiffre simple de tout autre système de numération.

comme des chênes solitaires, s'élevant au sein de vastes coudraies, brillantes exceptions à l'état général du milieu où ils vivaient et qui ne fut point entraîné dans leur mouvement, tandis que leur rivaux arabes étaient accompagnés d'une foule d'autres esprits éclairés et ne faisaient en quelque sorte que guider la marche de leur nation qui se précipitait, pour ainsi dire, sur leurs pas, afin de les suivre dans la carrière des sciences, des arts et de la civilisation ; d'un côté sont quelques rayons splendides mais isolés, de l'autre, un immense faisceau de lumière.

Mais le mouvement intellectuel, qui part d'un principe purement humain, toujours borné dans son essor, est, en quelque sorte, circulaire, et ne peut se continuer indéfiniment qu'en revenant sur le chemin déjà parcouru. L'impulsion divine, seule, engendre le mouvement spiral, par lequel l'esprit de l'homme se porte sans cesse, en décrivant ses circonvolutions, vers un point plus élevé et embrasse à chaque pas un plus grand espace. Le ruisseau limpide qui, après avoir lavé les souillures de l'ancien monde, traverse, en l'imprégnant de son eau régénératrice, et en en recevant à son tour d'autres effluves, le terrain essentiellement perfectible de la société nouvelle, quoique resté, quelques temps, au-dessous du niveau du torrent impétueux, bondissant avec éclat sur le sol imperméable et sans sève du fatalisme, devait seul avoir assez de vertu pour faire constamment reflourir ses rives et pour ouvrir toujours de nouveaux et de plus sublimes horizons à l'homme embarqué sur son onde.

Portés par ce flot de la progressibilité chrétienne, plus profond et plus vivifiant après avoir parcouru douze siècles, tandis que la source de la civilisation musulmane était déjà presque épuisée au bout de cinq cents ans d'écoulement, deux hommes supérieurs illustrèrent le treizième siècle par d'immenses travaux mathématiques et autres, qui dominèrent ceux des Maures d'Espagne et firent pâlir l'étoile scientifique du Croissant, qui s'était

levée sur les bords du Tigre et qui allait se coucher derrière les montagnes de l'Andalousie. Albert, à qui la variété et l'étendue de ses connaissances valurent de son temps le titre de *Grand* et qui, plus heureux que d'autres savants encore plus profonds et plus universels, a eu seul le privilège que ce titre ait été confirmé par la postérité et soit devenu inséparable de son nom, Albert le Grand, disons-nous donc, cultiva sur une large échelle la géométrie, l'astronomie, la mécanique, résolut les problèmes les plus ardues que l'on connût alors de ces sciences et renouvela, dans un ordre plus élevé, le prodige d'Archytas de Tarente, en construisant un androïde qui, non-seulement imitait les mouvements de l'homme, mais encore sa parole et répondait, dit-on, aux questions qu'on lui adressait. Roger Bacon, creusant encore plus profondément la mine du savoir, y découvrit de nouveaux filons, contenant le germe de la plupart des inventions qui ensuite ont, pour ainsi dire, changé la face du monde. Il enseigna que l'on pouvait, en tirant parti de la *vision rompue* faire apparaître les objets plus grands ou plus petits, plus près ou plus éloignés qu'ils ne sont réellement : c'est l'idée du télescope, qui conduit l'œil de l'homme dans les profondeurs du firmament et lui permet de déchiffrer les caractères que la main de Dieu a tracés sur le front des astres. Bacon dit aussi qu'il est possible de construire une machine au moyen de laquelle on pourrait se soutenir dans l'espace ; c'est l'aérostat inventé de nos temps et dont on ne perd pas espoir de parvenir à diriger régulièrement la marche dans les régions atmosphériques. Il indiqua encore une composition de salpêtre, de soufre et de charbon, qui excite un bruit pareil à celui du tonnerre, brille comme l'éclair et peut détruire à différentes distances des villes et des armées entières : c'est la poudre inflammable¹ qui a essentiellement modi-

¹ On prétend que le canon fut employé en 1257 par le chef musulman Ben-Obéid, à la défense de la ville de Niebla en Espagne, et que, par conséquent, c'est aux Arabes qu'il faut attribuer l'invention de la poudre et son introduction en Europe ; mais la possession par les

fié les conditions et les principes de l'art de la guerre, et sans laquelle les nations auraient été impuissantes à ouvrir dans les rochers tous les chemins et canaux qui sillonnent aujourd'hui le globe. L'optique prit avec Bacon un vol plus élevé qu'avec l'arabe Alhazen et son *Traité de Perspective* témoigne de l'extension qu'il donna à cette branche des mathématiques appliquées et des idées neuves et fécondes dont il l'enrichit. Bacon reproduisit les miroirs ardents d'Archimède et proposa au pape Clément IV une réforme du calendrier qui fut écartée comme trop difficile, mais qui aurait, sans doute, été accueillie avec empressement si ce pontife eût suivi, en matière de science, les traditions de Sylvestre II.

Nous avons vu que les mathématiciens des époques antérieures à celle de l'école d'Alexandrie étaient aussi philosophes dans la vraie et bonne acception du mot et que, même, dans l'origine, on considérait la science géométrique comme une introduction à celle de la nature et, pour ainsi dire, comme le portique du temple de la philosophie. La dissolution de la société ancienne et l'avènement du nouvel ordre social, reproduisit ces temps primitifs d'élaboration intellectuelle, où l'homme, voyant derrière lui le néant et devant soi un monde, était tourmenté du besoin d'avancer et d'apprendre, et courait alternativement de l'une des branches du savoir à l'autre,

Arabes de ce puissant moyen de destruction leur aurait donné sur leurs adversaires chrétiens, qui ne le connaissaient pas, une supériorité guerrière qui s'accorderait mal avec les défaites successives qu'ils éprouvèrent à cette époque et qui finirent par leur enlever la domination de la Péninsule. Il ne serait, au surplus, pas impossible qu'on eût fait usage, en 1257, d'une invention de Bacon, qui était né en 1214 ; mais il serait difficile d'expliquer comment les Arabes auraient eu connaissance de cette invention avant les Anglais eux-mêmes, compatriotes de Bacon, qui ne se servirent pour la première fois de la poudre qu'en 1346, à la bataille de Crécy. Concluons de là que l'existence du canon de Niebla est pour le moins douteuse. Si Châteaubriand l'affirme dans sa nouvelle du *Sarrasin*, c'est plus comme poète que comme historien.

qu'il aurait voulu réunir toutes en un même faisceau afin de pouvoir les embrasser ensemble. Joignant à la culture des sciences exactes et des arts libéraux, celle de la philosophie dégagée désormais de ses tendances divergentes et roulant autour d'un centre immuable, l'unité de Dieu et la morale évangélique, les Gerbert, les Albert, les Bacon, rappellent les Thalès, les Pythagore, les Anaxagore, qui allaient enseignant les choses d'essence humaine et ce qu'ils savaient touchant l'essence divine. Bacon eut même avec ce dernier philosophe un trait particulier de ressemblance ; il fut persécuté pour ses découvertes chimiques comme l'avait été Anaxagore pour son opinion sur l'essence des astres ; et l'accusation de magie qui, longtemps avant, avait été vainement lancée aussi contre Gerbert, fut assez puissante pour faire priver Bacon de sa liberté et pour le forcer d'interrompre prématurément le cours de ses glorieux travaux, Triste effet de l'ignorance et de la superstition, sa compagne, toujours portées à mal augurer de ce qui passe leur intelligence ! Comme s'il n'était pas plus raisonnable et aussi plus chrétien, s'il faut à tout prix assigner une cause surnaturelle à la puissance extraordinaire d'entendement qui se manifeste chez quelques génies hors ligne, de voir dans cette puissance un don spécial, un privilège de la Divinité et non l'enjeu d'un prétendu pacte avec l'Ange du mal ! Et sans vouloir jouer sur les mots, on peut dire qu'il devait tomber sous le sens des croyants à la magie que les brillantes facultés qui excitaient leur étonnement étaient une émanation de l'Esprit de lumière et non de l'Esprit des ténèbres.

Les travaux scientifiques d'Albert-le-Grand et de Bacon eurent pour pendant ceux d'Alphonse X, roi de Castille, et de son entourage de savants, qui mirent au jour en 1256, les Tables astronomiques déjà mentionnées. La part que prit à l'élaboration de ces Tables l'arabe Aboul-Hassan, peut être regardée comme l'écoulement du dernier flot de la science asiatique et africaine dans le canal de la science européenne, qui porte désormais seul les

destins de l'humanité et dont nous allons suivre le cours à travers les âges et les nationalités.

Jetons en passant un regard sur le mouvement qui se manifeste, à l'époque dont nous parlons, chez ce peuple exceptionnel dont l'existence nationale, lettrée et scientifique, qui est contemporaine de celle des Grecs et des Egyptiens et qui lui est peut-être antérieure, s'est continuée jusqu'à présent sans interruption comme sans perfectionnement, en face de l'impulsion progressive ou rétrograde qui emporta tous les autres Etats, comme un jour qui n'a point eu d'aurore, et qui ne connaît ni les splendeurs du midi, ni les ombres du couchant. Le peuple chinois qui se vante d'avoir un recueil d'observations astronomiques qui commence à plus de deux mille ans avant notre ère, sans que, pourtant, cette longue chaîne de travaux ait jamais pu atteindre au niveau de la vraie science, vit s'élever, dans la seconde moitié de notre treizième siècle, sous le règne de l'empereur Koublas-Kan, l'astronome Cochéou-King qui réforma la construction des instruments de mathématiques, détermina le moment du solstice d'été à Pékin pour l'année 1280 ainsi que la durée de l'année solaire, qu'il fixa à 365 jours 5 heures 49 minutes et 12 secondes, et se servit, le premier, en Chine, de la trigonométrie sphérique, sans laquelle toute opération exacte sur les corps célestes est impossible.

Mais ce mouvement, qui semble dû à la fermentation du sang tartare violemment introduit dans les veines du grand corps chinois par l'épée du petit-fils de Gengis-Kan, et échauffé par l'esprit progressif de ce conquérant digne de son aïeul et par le génie inventif de Cochéou-King, finit avec les causes qui l'avaient produit et, une fois le Prince et le Savant disparus, la Chine, retombant dans son indifférence pour le progrès, rentra dans le cercle de demi-civilisation et de science vulgaire dans lequel elle semble destinée à tourner perpétuellement et qui reste en dehors des préoccupations de l'histoire.

Le treizième siècle portant Albert-le-Grand, Roger Bacon, Alphonse X et d'autres savants parmi lesquels se distingue l'astronome Sacro-Bosco, dont les ouvrages furent longtemps en honneur dans les écoles, le treizième siècle, disons-nous, avait passé dans l'Europe comme un astre fécond répandant la lumière et la chaleur sur le terrain de la science et le préparant à donner d'abondantes moissons. Le quatorzième siècle ne réalisa point toutes ces promesses ; mais cependant, sur cette page non remplie du livre des mathématiques, se lisent deux noms brillants : Paul de l'Albaco, Jacques de Dondis. Servant de la Muse nouvelle à la robe émaillée de mille couleurs étincelantes, qui venait de naître pour l'immortalité de l'imagination créatrice du Dante, Paul de l'Albaco se distingua néanmoins encore plus comme mathématicien que comme littérateur et poète : il excella dans l'arithmétique au point que ses compagnons émerveillés lui donnèrent dans leur langue italienne le nom de cette science, cultiva également avec succès la géométrie et l'astronomie, se servit un des premiers de l'algèbre et inventa, dit-on, la boussole qui devait bientôt guider l'homme à travers l'immensité de l'Océan. Combinant l'horloge de Gerbert avec la sphère d'Archimède, Jacques de Dondis, dont la profession spéciale était pourtant la médecine, organisa un mécanisme qui marquait les heures du jour, les jours du mois, les mois de l'année et figurait en outre les mouvements du soleil, de la lune et des planètes¹ ; œuvre admirable, qui valut à son auteur, de la part de l'enthousiasme italien, l'appellation de *Jacques de l'Horloge*, comme son émule avait été nommé *Paul de l'Arithmétique*. Ces hommes patients et méthodiques, qui s'occupent toute leur vie d'un même objet, ne sont pas les moins utiles à la science ; de leurs longues méditations sort toujours quelque chose d'entièrement fini, d'harmonieuse-

¹ Cette horloge, placée au sommet d'une des tours de Padoue, excita l'admiration générale et servit de modèle à un grand nombre de chefs-d'œuvre du même genre ». (*Paul Lacroix*).

ment calculé, qui sert de règle à ceux qui viennent à la suite et qui domine longtemps le flot montant du progrès et des perfectionnements.

Avec le quinzième siècle, la science reprit son essor. Les ouvrages des anciens mathématiciens jusqu'alors peu étudiés, furent lus avec avidité et dignement interprétés par deux jeunes savants doués d'un génie supérieur et dévorés d'une soif inextinguible de connaissances. Ils ne s'abreuvent cependant pas sans discernement à cette source vive que leur fournit l'Antiquité et ils savent écarter le limon qui a pu troubler la pureté de ce cristal. Aux moments de ferveur et d'enthousiasme succèdent les moments de doute et d'examen, et ils se demandent alors si le mot de la Création, la géométrie de l'Univers résident effectivement dans le cercle tracé par le compas de Ptolémée sur le plan philosophique d'Aristote, et s'il ne faut pas plutôt les chercher, en remontant plus haut, sur la figure mystérieuse des doctrines pythagoriciennes. Purbach invente de nouveaux instruments de mathématiques, détermine plus exactement par leur moyen la position des étoiles fixes et introduit dans les mouvements des planètes de nouvelles équations qui perfectionnent la théorie de cette branche essentielle de la science des phénomènes célestes. Müller, son disciple, son ami et son rival en gloire, observe le premier, astronomiquement, la marche des comètes, calcule de nouvelles éphémérides dont le succès est prodigieux et jette au point de vue des mathématiques les fondements d'un immense édifice bibliographique qui étonne l'imagination, mais que le destin ne lui permit pas d'achever. Qui pourrait dire où seraient arrivés ces deux héros de la science,

Montés au même char comme un couple homérique,[†]

si ce char ne s'était brisé au milieu de la carrière, si une mort prématurée n'était venue successivement les ravir

[†] Victor Hugo.

au monde dans toute la force de l'âge, dans toute la splendeur du talent¹.

La plupart des découvertes qui devaient illustrer le seizième siècle, prirent commencement ou furent entrevues dès le milieu du quinzième. L'invention de l'imprimerie enflamma les esprits d'une nouvelle ardeur pour les productions de l'intelligence ; il semble que chacun eût hâte de donner une forme à ses pensées et de mettre au jour des œuvres que la machine de Guttemberg allait rendre immortelles. Au même temps, le réservoir de lumière antique, qui s'était conservée sur le bord de l'Helléspont, s'ouvre au choc du Tartare et son flot, ennemi de l'esclavage, jaillit et va se réfugier dans l'Europe occidentale. Cette lumière, qui éclaira les dernières années de Purbach et brilla sur une partie de la vie de Müller, influa sans doute sur les idées fécondes qui surgirent en eux et sur le pressentiment qu'ils eurent d'une prochaine régénération de la science astronomique, dont la gloire était réservée à un autre.

La prise de Constantinople à laquelle nous venons de faire allusion, rappelle celle d'Alexandrie ; mais ces deux événements, semblables dans leur principe, furent différents dans leur accomplissement et dans leurs suites. Les Arabes démolirent l'édifice de la science ; mais, après s'être complus quelque temps au milieu du vide qu'ils avaient fait, ils élevèrent eux-mêmes un autre édifice moins imposant dans sa forme et moins pur dans ses détails que le premier, mais peut-être plus varié et plus fleuri. Les Turcs n'éteignirent point le feu sacré : il échappa à leurs mains brutales, mais ils le forcèrent de

¹ Purbach mourut en 1461 à l'âge de 38 ans, et Müller plus célèbre encore sous le nom de *Régiomontanus*, en 1476, à l'âge de 40 ans.

Célestin Roche, qui mourut en 1861, à 41 ans, ne semble-t-il lire dans la vie de Purbach sa propre destinée et écrire ici sur cette tombe l'épithaphe qui conviendrait à la sienne ! (*Note des fils de l'auteur*).

quitter son sanctuaire et ne lui permirent jamais d'y revenir. *L'herbe ne pousse plus partout où le cheval d'Attila a passé*, disait ce farouche conquérant. Le jour ne se fait plus où les Turcs ont porté leur ombre ; les sciences, les arts, ne refleurissent point où ils ont promené leur faulx et où ils exercent leur autorité. Qu'est devenue la Grèce sous la main de ces barbares ! ombres de Platon et d'Homère ! ombres de Thalès, de Solon et de Périclès ! ombres d'Ictinus et de Phidias ! vous avez vu durant quatre cents ans les sauvages peuplades du Taurus substituer leurs croassements à votre langue harmonieuse, étouffer, sous leur fatalisme aveugle et sous leur despotisme abrutissant, vos principes de philosophie sublime, de science profonde et d'admirable législation dont dix-huit siècles avaient conservé la trace, mutiler vos monuments, Parthénon, Propylées, fouler aux pieds la *Minerve* et le *Jupiter* et rouler indifféremment ces augustes débris dans un camp de janissaires, ou dans la demeure d'un pacha, faire descendre enfin au niveau des pays les plus ténébreux, cette terre privilégiée, source de lumière où tous les peuples ont allumé leur flambeau et que ses œuvres avaient couronnée reine de l'intelligence !

Les Arabes, nés avec le goût des arts, résistèrent après un premier et grand accès de fanatisme, à la tendance anti-civilisatrice du principe musulman. Les Turcs, naturellement barbares, outrèrent au contraire ce principe et s'en firent, pour ainsi dire, les séides. Les uns illuminèrent l'Occident de l'Europe, les autres en obscurcirent l'Orient.

Et cependant l'invasion ottomane, faisant refluer en des contrées mieux propres à en favoriser l'irradiation, la lumière que le Bas-Empire tenait, pour ainsi dire captive, contribua indirectement à l'émancipation intellectuelle de l'Europe, tant la Providence sait plier au développement de la raison humaine, son auguste reflet, les choses qui y semblent le plus opposées. Mais une fois cette mission

accomplie, l'influence turque a perdu sa raison d'être, et ne constitue plus sur le corps européen qu'une inutile difformité¹.

Puisque cette digression nous a portés sur la rive asiatique, considérons, avant de la quitter, ce météore qui éclaire la Perse, reflet du soleil arabe autrefois levé sur ces contrées. Ulug-Beigh un des successeurs de Gengis-khan au trône de Samarcande, régna dans la sphère de la science comme dans celle du gouvernement; il observa la position et les mouvements apparents des étoiles, mesura la déclinaison de l'orbite solaire et calcula des Tables du ciel qui le mettent au rang des meilleurs astronomes de l'époque.

L'algèbre, encore peu cultivée, trouva un laborieux initiateur dans le religieux franciscain Paccioli, plus connu sous le nom de Lucas di Borgo. Malgré sa forme positive et ses allures toutes réalistes, ce puissant instrument de calcul semble toucher au mysticisme par les voiles qu'il soulève dans le champ de l'entendement, par les entités qu'il va dégager du sein de l'inconnu. Le cours du monde lui-même n'est qu'une grande et magnifique algèbre; les nouvelles découvertes sont les x et les y tirés par des génies privilégiés, des équations sublimes dont la nature et le travail des siècles ont formé et combiné les a et les b ². Était-il autre chose qu'un grand algébriste, ce Colomb qui, résolvant le problème que lui posaient, sur le globe terrestre, la forme, l'étendue et la situation respective de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, trouva cette gigantesque inconnue qu'on appelle l'Amérique?

¹ « Il est temps, selon moi, de reporter la civilisation moderne aux lieux d'où la civilisation antique est sortie. » LAMARTINE. *Voyage en Orient*.

² Nous nous servons de ces derniers termes par anticipation et pour le besoin du discours. On ne commença que dans le siècle suivant à exprimer les valeurs connues par lettres de l'alphabet, c'est-à-dire à employer les a et les b dans la formation des équations.

La connaissance de la figure et de l'étendue de la Terre, acquise par la découverte du nouveau continent, qui eut lieu à la fin du quinzième siècle, devait être suivie dans la première moitié du seizième, de la compréhension définitive du rôle que joue ce globe dans l'économie de la sphère universelle. La vérité astronomique, annoncée par Pythagore et par Philolaüs, admise en dernier lieu par le divin Platon, obscurcie ensuite par Aristote et exclue à la fin par Ptolémée du cercle des études touchant les corps célestes, la vérité astronomique, disons-nous, redescendue pour quatorze siècles sous l'horizon, reparait animée d'une nouvelle force et revêtue d'un nouveau caractère d'authenticité qui lui conquièrent pour toujours la possession de son domaine.

(A suivre).

BIBLIOGRAPHIE

E -A. MARTEL. — *La spéléologie ou science des cavernes.*
n° 8 de la collection *SCIENCIA*. Paris, 1900, 126 p.
in-12 avec 10 illustrations.

Ce petit livre est un aperçu concis, attrayant et comme la mise au point de nos connaissances spéléologiques. Dans un premier chapitre, M. Martel définit la spéléologie et présente dans un rapide exposé les progrès réalisés par les explorations méthodiques et rationnelles de la fin du siècle qu'il met en regard avec les vagues notions des générations passées pour lesquelles les cavités souterraines n'étaient qu'un sujet de terreur et d'absurdes légendes.

L'auteur consacre ensuite sept chapitres à l'étude des cavernes et des abîmes dont il attribue l'origine à la circulation des eaux dans les fissures naturelles du sol.

Cet examen l'amène à parler des rivières souterraines et de l'importante question des sources.

Ces recherches ont mis en évidence deux faits d'un haut intérêt pour l'humanité, à savoir : les causes de la disparition des eaux de la surface du sol dans les régions calcaires, et celles de la contamination des sources.

M. Martel en signalant le mal a le soin d'indiquer les remèdes.

Mais la spéléologie ne se borne pas à la simple étude descriptive des cavernes, elle porte ses investigations sur l'ensemble des phénomènes multiples qui s'accomplissent dans les profondeurs du sol.

Car aux grands phénomènes de ruissellement et d'érosions souterrains a succédé une série d'autres phénomènes : ce sont les dépôts de concrétions si variés de forme et qui tendent à combler les cavernes, ce sont les variations de température qui produisent des glaciers souterrains naturelles. Les cavités souterraines sont devenues le

refuge d'animaux et de plantes qui offrent des modifications organiques d'un haut intérêt. L'homme lui-même, à diverses époques de son histoire, a trouvé un abri dans les grottes et la recherche de ses restes n'est pas un des moindres attraits de la science spéléologique. Huit nouveaux chapitres sont consacrés à l'étude de ces divers phénomènes du monde souterrain.

Les travaux personnels de l'auteur l'ont mis, mieux que personne, en même, de connaître son sujet. Et cependant la partie bibliographique est importante, car il s'est renseigné à toutes les sources d'une littérature considérable appartenant à une foule de langues.

Ainsi entouré de toutes les lumières, M. Martel a écrit dans un style élégant, sobre et facile, un vrai traité classique, embrassant tous les horizons que comporte la spéléologie. A le lire on comprend que pour lui ce sont des choses vécues. Il est écrit non d'une façon dogmatique : « mais dans la forme vivante de la raison qui débat « pas à pas le problème, en détache les inconnues et « l'inventorie avant et après sa solution dans l'enchaînement de ses aspects et de ses conséquences ».

Un pareil livre a sa place marquée dans toutes les bibliothèques sérieuses.

D. M.

12 août 1900.

(Les ouvrages offerts à la Société sont numérotés)

168. — **Scènes de la Comédie italienne**, par M. Guérin-Long. Un acte en vers. Gannat, Marion, 1900. 1 br. de 43 pages in-12.

C'est fort gai ; écrit d'une façon vive et alerte. L'intrigue est suspendue à une pointe d'aiguille, mais la lecture est amusante. Les personnages de l'ancienne comédie italienne : Pantalon, Trufaldi, Scapin, Pulcinella, Colombine, y jouent leur rôle. Cela ne peut pas s'analyser, il faut le lire.

RÉCOMPENSES A L'EXPOSITION

C'est avec plaisir que nous mentionnons les noms de nos collègues qui ont obtenu des récompenses à l'exposition universelle.

Groupe II, classe 8. — Œuvres d'art. Médaille d'or à M. Champollion, maire de Lettret, pour ses magnifiques eaux-fortes exposées annuellement au salon.

Groupe I, classe 3. — Institutions scientifiques. Mention honorable à M. l'abbé Guillaume, archiviste départemental des Hautes-Alpes, pour ses travaux d'archives.

Médaille d'or à M. Philippe Eberlin, conservateur de l'Institut et du Musée colonial de Marseille.

Médaille d'argent à M. Gabriel Martin, pharmacien de 1^{re} classe à Paris, pour l'active et intelligente collaboration qu'il a apportée à l'exposition organisée par le Musée colonial de Marseille.

Groupe VI, classe 29. — Modèles, plans et dessins de travaux publics. Médaille d'argent à M. Peyrot Emile, ingénieur, pour projet et exécution des phares de Madagascar et partie métallique du pavillon Schneider et C^{ie} à l'Exposition.

ESSAI
SUR LES
CURIOSITÉS BIBLIOGRAPHIQUES
DE LA BIBLIOTHÈQUE DE GAP

PAR J. MICHEL

(Suite et fin).

Deuxième Partie

LES JUNTE

Chronologiquement, les Junte auraient dû être décrits immédiatement après les Alde. Luc-Antoine Junte (en italien Zonta), le fondateur de la maison, était contemporain du célèbre imprimeur vénitien ; il fut plus d'une fois son rival.

C'est en 1482 que Luc-Antoine introduisit dans son atelier de graveur une presse à imprimer. Depuis cette époque, il mena constamment de front les deux industries qui, du reste, avaient entre elles, surtout à l'origine, une très étroite affinité. A l'encontre d'Alde, dont les formats exigus ne pouvaient guère s'accommoder des planches, et qui s'occupa surtout de la beauté purement typographique de ses publications, Junte, aidé d'ailleurs par quelques artistes de talent dont il s'était entouré, illustra soigneusement les livres sortis de son officine. Luc-Antoine Junte mourut en 1537, mais son imprimerie, continuée par ses héritiers qui s'appliquèrent à conserver les traditions de la maison, exista à Venise jusqu'en 1642.

Un autre Junte, Jacques, parent de Luc-Antoine, s'était fixé à Lyon, vers 1520, et son atelier typographique y subsista jusques vers le milieu du XVII^e siècle.

La marque des Junte et de leurs successeurs était la grande fleur de lys¹, avec les lettres initiales de Luc-Antoine (L. A.), à gauche et à droite.

Je n'ai découvert que quatre livres portant la marque des Junte, dans la bibliothèque de Gap. Deux sortent de la maison de Venise, et les deux autres, de l'officine de Lyon.

N^o 23. — Titre : *Digestum Vetus/seu/Pandectarum juris civilis/tomi quinque/... post sane Accursii commentarios, Contii scholia, Cuiacii Paratitla, Duereni aliorumqz clarissimorum I. C. additionnes.* — Signature au bas de la page, sous la fleur de lys, aux initiales L. A. : *Venetiis, apud Juntas. M.D.XCII.* 5 vol. in-4^o rel. — La première page a un frontispice architectural en taille-douce encadrant le faux-titre ci-après : *D. Justiniani imperatoris opus prudentum, responsa Cæsarumque rescripta complentens quinqz voluminibus distinctum. Venetiis M.D.XCI, cum Privilegiis.* La reliure est en excellent état ; un médaillon représentant la fortune tendant sa voile au vent est frappé en creux sur les plats. — *Ex libris Fine.*

N^o 1. — Titre : *Bartoli/ à Saxoferrato/ Lucernæ Juris/ omnia, quæ extant, opera.* Signature au bas de la page, sous la fleur de lys, accompagnée des initiales L. A. : *Venetiis, apud Juntas, M.DC.XV.* — 4 vol. in-1^o rel. contenant chacun deux tomes. Le premier a un beau frontispice gravé au burin. La reliure est du commencement du XVII^e siècle ; les plats sont en bois recouvert

¹ C'est cette fleur de lys qui a donné le nom au florin, et qui a formé longtemps le revers des sequins de Florence. Du reste, cette dernière ville fut probablement le pays d'origine de la famille des Junte. Un Junte (Philippe), y imprimait en 1497, et son atelier disparut en 1604.

d'une peau frappée en creux d'entrelacs et de rinceaux. L'ouvrage est bien conservé. *Ex libris Fine.*

N° 2805 — Titre : *C. Plinii/ Secundi/ Historiæ/ Mundi/ Tomus quartus/ quo decem postremi libri a/ vicesimoseptimo con/tinentur.* Signature au bas de la page, sous la fleur de lys sans les initiales : *Lugduni, apud hæredes Jacobi Juntæ. M.D.LX.* — 1 petit vol. in-32 raisin, rel.

N° 373. — Titre : *D. N. Philippus/ Decius in Tit./ F. F. de/ Regulis juris,/ cum additionibus D. Hieronymi Cuchalon,* etc. Signature au bas de la page, sous la fleur de lys, sans les initiales : *Lugduni. Apud hæredes Jacobi Juntæ, 1563.* — 1 vol. in-8° recouvert en parchemin. *Ex libris Fine.*

∴

LES ELZÉVIERS

Tenter de débrouiller la généalogie confuse des Elzévi-
viers, c'est une entreprise qui déconcerte, au premier
abord, le biographe, quelque doué qu'il soit de patience et
de perspicacité. Cette extraordinaire famille, dont la
vocation pour l'art typographique fut vraiment providen-
tielle, compta jusqu'à quinze de ses membres qui exercè-
rent, en Hollande, durant le dix-septième siècle, soit le
commerce de libraire, soit la profession d'imprimeur.

Il y eut trois ateliers principaux et presque également
renommés d'Elzévi-ers. Je ne parlerai que de ceux-là pour
ne pas compliquer cette courte notice biographique.

Louis I^{er}, le chef de la dynastie, fonda celui de Leyde,
vers 1583. La maison n'acquit une célébrité réelle que
sous la direction de ses petits-fils : Abraham et Bonaven-
ture, qui y imprimèrent collectivement de 1626 à 1652.
Jean, fils d'Abraham, et Daniel, fils de Bonaventure, pri-
rent en société la suite de leurs pères. Cette collaboration
dura jusqu'en 1655. Après cette date, ce fut Jean qui signa

seul les livres sortis de l'officine de Leyde. Enfin, la veuve de ce dernier continua d'exploiter l'industrie typographique illustrée par la famille de son mari, sous la raison sociale : la veuve et les héritiers de Jean Elzévier.

Le chef-d'œuvre de la maison de Leyde, qui a donné, à elle seule, plus d'ouvrages que toutes les autres réunies, est la magnifique *Imitation de Jésus-Christ*, sans date, in-12, à titre illustré.

L'atelier de la Haye fut créé par Isaac et Jacob Elzévier, autres petits-fils de Louis. Ceux-là sont les moins connus de la famille. La réputation éclatante des Elzéviens de Leyde et d'Amsterdam leur a porté ombrage.

Daniel Elzévier, après sa séparation d'avec son cousin Jean, s'associa à Louis II, fils d'Isaac, qui s'était établi à Amsterdam en qualité d'imprimeur depuis quelques années. La société fut dissoute en 1662, et Daniel resta seul à la tête de la maison jusqu'à sa mort survenue l'an 1680. Il fut le dernier imprimeur de son nom.

Les caractères généraux des publications typographiques des Elzéviens sont : la correction extrême du texte, la netteté du travail, l'art remarquable de la disposition et de l'économie du livre. Les Elzéviens usèrent de caractères spéciaux, connus aujourd'hui encore sous la dénomination de caractères elzéviens, qu'un français, Claude Garamond, avait gravés pour eux. Leur format préféré fut le petit in-12, format coquet et d'un maniement facile, mais qui, à cause précisément de son exiguité, s'accommoda mal des ornements et des illustrations. Aussi bien tout ce qui constitue le décor du livre (vignettes, culs-de-lampe, lettres ornées, gravures), fut-il presque complètement éliminé de ces éditions. Toutefois, les Elzéviens, — et notamment Bonaventure et Abraham à Leyde, Daniel et Louis, à Amsterdam, — imprimèrent un assez grand nombre de volumes dans les formats in-8°, in-4° et in-1° qui, pour n'être pas autant recherchés par les bibliophiles, n'en ont pas moins une importance typographique réelle à cause de la variété des caractères qu'ils présentent.

Très souvent, les Elzéviens s'abstinrent de dater et de

signer leurs ouvrages. Il est pourtant facile de les identifier, dans la plupart des cas, au moyen des diverses marques qu'ils avaient adoptées, et dont les plus usitées furent : la Minerve, avec la devise *Ne extra oleas* ; la Sphère ; la Flamme ; l'Ormeau¹ autour duquel s'enroule une vigne chargée de grappes avec la devise *Non solus* ; l'aigle armée de flèches, avec la devise *Concordiâ res parvæ crescunt*².

Je vais énumérer ci-après les Elzéviens que j'ai trouvés dans la bibliothèque de Gap³.

N° 156. — Titre à la première page : *Batavia/Illustrata/seu/De Batavorum insula/.., scriptores varii notæ melioris,/nunc primum collecti, simulque editi./ Ex Musæo/ Petri Scriverii*. — Signature au bas : *Lugduni Batavorum, Apud Ludovicum Elzevirium. M.D.C.IX*. — Marque : l'aigle armée de flèches avec la devise *Concordia res parvæ crescunt*. — 1 vol. in-4° parch. — *Ex libris Fine*.

N° 395. — Titre et signature à la première page encadrés d'un frontispice gravé à l'eau-forte : *Casparis Contareni/Patricii Veniti/De Republica/Venetorum/ Libri quinque*. — *Lugd : Batavorum, Ex officina Elzeviriana. MDCXXVIII, cum Privilegio*. — 1 vol. in-24 rel. — *Ex libris Fine*.

N° 3338. — Recueil factice : — I. Titre en caractères hébreux. Au-dessous : *Hoc est,/Talmudis Babylonici/Codex Middoth/Sive/De Mensuris Templi,/ una cum*

¹ Elso signifie ormeau, en langue hollandaise.

² Je signale ici, pour les curieux, les armoiries de la famille des Elzéviens : Ecartelé aux 1 et 4 de gueules au lion d'argent, aux 2 et 3 d'azur aux trois fleurs de lys.

³ Cette liste ne comprend que les éditions signées. Le temps m'a manqué pour rechercher celles auxquelles les Elzéviens n'ont pas mis leurs noms, mais qui sont sorties de leurs presses. Ce travail-là, je me propose de l'entreprendre plus tard, si mes occupations m'en laissent le loisir.

versione latina/... opera & studio Constantini l'Empereur De Oppyck. — Signature au bas de la page : *Lugduni Batavorum, Ex officina Bonaventuræ & Abrahami Elzevir. Academ. Typograph. 1630.* — Marque : L'ormeau et la vigne avec la devise *Non solus*.

II. Titre à la dernière page en caractères hébraïques. Au-dessous : *Sive/Clavis Talmudica/complectens/Formulas, loca Dialectica & Rhelorica/priscorum Judæorum,/latine reditta per Constantinum l'Empereur ab Oppyck.* — Signature au bas de la même page : *Lugduni Batavorum, Ex officina Elzeviriorum. Anno MDCXXXIV.* — Marque : l'ormeau et la vigne avec la devise *Non solus*.

Le tout forme 1 vol. in-4° parcheminé.

N° 394. — Titre à la première page, dans un frontispice gravé au burin : *Donati Jannolii Florentini/Dialogi/De Repub. Vencorum./* Signature au bas : *Lug. Batav. Ex officina Elzeviriana. Anno MDCXXI.* — 1 vol. in-24, rel. — L'ouvrage a quelques gravures en taille-douce, hors texte. *Ex libris Fine.*

N° 393. — Titre à la première page, encadré d'un frontispice gravé à l'eau-forte : *Hieronymi/Cardani/Arcana politica/Sive/de Prudentia civili/Liber singularis.* — Signature au bas : *Lugduni Batavor. Ex officina Elzeviriana. Anno 1635.* — 1 vol. petit in-12 rel. *Ex libris Fine.*

N° 139. — Titre à la première page : *Προκλου του διαδοχου / Παραφρασις / εις του του Πτολεμαίου / Τετραβιβλου. Procli Diadochi/Paraphrasis/in Ptolemæi Libros IV./ De siderum effecttionibus/A/Leone Allatio/e Græco in Latinum conversa.* — Signature au bas : *Lugd. Batavorum, Ex officina Elzeviriana. MDCXXIV.* — Marque : l'ormeau et la vigne avec la devise *Non solus.* — 1 vol. petit in-12 rel. *Ex libris Fine.*

N° 385. — Titre à la première page : *Joannis Seldeni/De/successionibus/ad leges Ebraeorum/in Bona/Defunctorum/Liber singularis*. — Signature au bas : *Lugd. Batav. Ex officina Elseviriorum. MDCXXXVIII.* Marque : l'ormeau et la vigne, avec la devise *Non solus*. 1 vol. petit in-12 rel. — *Ex libris Fine.*

N° 374. — Titre : *Ph. Melanchthonis/Epistolarum/Liber,/continens præclara multa...* Signature au bas de la première page : *Lugduni Batavorum, Ex officina Bonaventuræ & Abrahami Elzevir. Academ. Typograph. MDCXLVII.* Marque : l'ormeau et la vigne avec la devise *Non solus*. — 1 vol. in-12 parch. *Ex libris Fine.*

N° 359. — Titre à la première page : *Joh. Fred. Gronovii/Ad/L. & M. Annæos/Senecas/Notæ.* — Signature au bas : *Lugd. Batav. Ex officina Elseviriana. MDCXLIX.* — Marque : l'ormeau et la vigne, avec la devise *Non solus*. — 1 vol. petit in-12 rel. *Ex libris Fine.*

N° 2610. — Titre dans un frontispice en taille-douce à la première page : *Joh. Corvini J. C./Jurisprudentia/Romana/H. Vultei/contracta./A° 1611.* — Signature au bas : *Amsterodami, Apud Ludovicum Elzevirium.* — Note manuscrite : *Inscript' catal. libror. Francisci de Ponnat.* — 1 vol. pet. in-12, rel.

N° 3016. — Titre dans un frontispice gravé au burin à la première page : *Arnoldi Corvini/Jus/Canonicum,/per Aphorismos strictim/Explicatum.* — Signature au bas : *Amstelodami, Apud Ludovic. Elzevirium. A° 1618.* — Note manuscrite : *Inscript' Catalo. libror. Francisci de Ponnat.* — 1 vol. pet. in-12 rel.

N° 2704. — Titre et signature gravés dans un frontispice en taille-douce : *Arnoldi Joh. F./Corvini/J. V. D./Digesta/Per/Aphorismos/strictim explicata./* — *Amsterodami, Apud Ludov. Elzevirium, MDCXLIX.* — Note manuscrite au bas : *Inscriptus catalogo libror.*

Francisci de Ponnat, Dono de Sautereau. — 1 vol. pet. in-12 rel.

N° 35. — Faux-titre et signature sur la première page, dans un beau frontispice en taille-douce : *M. Vitruvii Pollionis/De/Architectura/Libri Decem.* — *Amstelodami, Apud Ludovicum Elzevirium. Anno MDCXXIX.* — Titre détaillé à la seconde page. Ce livre, qui est un magnifique specimen des in-4° des Elzéviens, a quelques gravures sur bois dans le texte. — 1 vol. in-4° rel. *Ex libris Fine.*

N° 381. — Titre dans un frontispice gravé au burin, à la première page ; *Auli Gellii/Noctes Atticæ.* Au bas de la page lacérée, la signature a été effacée, mais il est facile d'identifier cette édition. Elle fut donnée par Louis Elzévier, à Amsterdam, en 1651. Daniel en publia une copie en 1665, moins rare et moins recherchée. — 1 vol. pet. in-12 rel. *Ex libris Fine.*

N° 367. — Faux-titre à la première page dans un frontispice en taille-douce : *Antoni Perezii J. C./Institutiones/Imperiales/Erotematibus distinctæ...* *Editio septima.* — Au bas de la page, la signature : *Amsterodami, Apud Ludovicum Elzevirium. A° 1652.* — Titre à la seconde page, avec la marque la Minerve et la devise *Ne extra oleas.* — 1 vol. pet. in-12 rel. *Ex libris Fine.*

N° 384. — Titre à la première page : *Arnoldi Corvini à Belderen J. C./Jus Feudale,/per/Aphorismos/strictim explicatum./Editio altera, priori emendatior.* — Signature au bas : *Amstelardami, Ex officina Elzeviriana. MDCLX.* — Marque : la Minerve avec la devise *Ne extra oleas.* — 1 vol. pet. in-12 rel. *Ex libris Fine.*

N° 367. — Faux-titre sur la première page dans un frontispice en taille-douce : *Antoni Perezii J. C./... Institutiones Imperiales Erotematibus distinctæ, atque ex ipsis principiis, Regulisque Juris passim insertis,*

explicata./Editio septima. — Signature au bas : *Amsterdami, apud Ludovicum Elzevirium. A° 1652.* — Titre à la seconde page, avec la marque la Minerve, et la devise *Ne extra oleas.* — 1 vol. pet. in-12 rel. *Ex libris Fine.*

N° 207. — Titre et signature dans un beau frontispice en taille-douce : *Ομηρου / Ιλιάς και Οδύσσεια, / Και εις ωπις σχολια, η εξηγησις / Διδυμου. / Homeri/Ilias & Odyssea / et in easdem scholia, sive interpretatio Didymi, cum latina versione accuratissima.* — *Amstelodami, Ex officina Elzeviriana. Anno MDCLVI.* — 1 vol. in-4° rel. *Ex libris Fine.*

N° 388. — Titre à la première page dans un frontispice gravé au burin : *Joh. Corvini J. C./Jurisprudentia/Romana/II. Vulleii/contracta.* — Signature au bas : *Amsterdami, Ex officina Elzeviriana. A° 1658.* — 1 vol. pet. in-12 rel. *Ex libris Fine.*

N° 353. — Titre et signature dans un frontispice en taille-douce : *L. Annaei/Senecae/Philosophi/Opera omnia;/... et M. Annaei/Senecae/Rhetoris/quae exstant.* — *Amstelodami, Apud Elzevirios, 1659.* — 3 vol. petit in-12 rel. *Ex libris Fine.*

N° 363. — Faux titre sur la première page dans un frontispice gravé au burin : *Antoni Perezi J. C./ Institutiones/Imperiales/Erotematibus distinctae/... Editio nona.* — Signature au bas : *Amsterdami, Apud Ludovicum et Danielem Elzevirios. A° 1662.* — Titre à la seconde page avec la marque la Minerve et la devise *Ne extra oleas.* — 1 vol. pet. in-12 rel. *Ex libris Fine.*

N° 260. — Titre et signature à la première page, dans un frontispice gravé à l'eau forte : *L. A. Florus/cum notis integris/Cl. Salmasii/et selectissimis/Variorum/... Additus etiam/L. Ampelius/...* — *Amstelodami, Ex*

officina Elzeviriana. A° 1660. — 1 vol. in-8° rel. Ex libris Fine.

N° 177. — Titre au second feuillet : *Gerardi Joannis Vossii/Etymologicon/Linguæ latinæ./Præfigitur Ejusdem / De / Literarum / Permutatione / Tractatus...* — Signature au bas : *Amstelodami, Apud Ludovicum & Danielem Elzevirios. M.D.CLXII.* — Marque : la Minerve avec la devise *Ne extra oleas.* — 1 vol. in-8° rel. *Ex libris Fine.*

N° 361. — Faux-titre à la première page dans un frontispice en taille-douce : *D. Justiniani/S.S. Principis/Institutionum/Libri quatuor/... cura & studio/Arnoldi Vinnii, J. C./.* — Signature au bas : *Amstelodami, Ex officina Elzeviriana. A° 1663.* — Titre à la seconde page, avec la marque la Minerve et la devise *Ne extra oleas.* — 1 vol. pet. in-12 rel. *Ex libris Fine.*

N° 80. — Titre et signature gravés à la première page : *Sulpicii/Severi/Presbyteri/Opera/Omnia/Editio tertia.* — *Amstelodami, Apud Elzevirios. Lugd. Batav. Apud Hackios. A° 1665.* — 1 vol. in-8° relié en maroquin rouge, décoré de petits fers au dos et sur les plats, et à tranche dorée. *Ex libris Fine.*

N° 86. — Titre gravé à la première page : *Cl. Claudiani/que exstant./Nic. Heinsius Dan. Fil./recensuit ac notas addidit/... Accedunt Selecta/Variorum commentaria./accurante C. S. M. D.* — Signature au bas : *Amstelodami, Ex officina Elzeviriana. Anno 1665.* — 1 vol. in-8° rel. Bel exemplaire d'un des livres les plus rares de la collection des *Variorum.* *Ex libris Fine.*

N° 956. — Titre à la première page : *Arnoldi Vinnii J. C./In quatuor libros/Institutionum/Imperiatium/Commentarius/Academicus et Forensis./Editio quarta.* — Signature au bas : *Amstelodami. Apud Danielem*

Elzevirium, MDCLXV. Cum gratia & privilegio sacrae Cæsaræ Majestatis. Note manuscrite : Eyraud, avocat. — 1 vol. in-4° rel.

N° 261. — Titre gravé à la première page : *Titi Livii/Historiarum/quod extat,/cum perpetuis Gronovii/et Variorum notis./* — Signature au bas : *Amstelodami, Apud Ludovicum & Danielem Elzevrios. MDCLXV.* — 3 vol. in-8° rel. *Ex libris Fine.*

N° 247. — Titre à la première page : *Antoni Perezii J. C./... Commentarius/In/Quinque et viginti/Digestorum/Libros./* — Signature au bas : *Amstelodami, Apud Danielem Elzevirium, MDCLXIX.* — Marque : la Minerve, avec la devise *Ne extra oleas.* — 1 vol. in-4° rel. *Ex libris Fine.*

N° 188. — Titre à la première page : *Opus/Epistolarum/Petri Martyris/Anglerii Mediolanensis,/... cui accesserunt/Epistole/Ferdinandi de Pulgar./... Editio postrema.* — Signature au bas : *Amstelodami/Typis Elzevirianis. Veneunt Parisiis, Apud Fredericum Leonard, Typographum Regium, MDCLXX.* — Marque : la Minerve avec la devise *Ne extra oleas.* Note manuscrite : Abbaye de Vaucler. — 1 vol. in-f° rel. *Ex libris Fine.*

N° 251. — Titre à la première page : *Renati Descartes/Meditationes/De Prima/Philosophia/In quibus Dei existentia & animæ humanæ à corpore distinctio, demonstrantur./Editio ulla...* — Signature au bas : *Amstelodami, Apud Danielem Elzevirium, MDCLXX.* — Marque : la Minerve, avec la devise *Ne extra oleas.* 1 vol. in-4° rel. *Ex libris Fine.*

N° 360. — Faux-titre et signature gravés à la première page : *Arnoldi Corvini/Jus/Canonicum/Per Aphorismos strictim/Explicatum./* — *Amstelodami, Ex officina Elzeviriana, 1661(?)*. — A la seconde page, le titre, la

marque la Minerve, avec la devise *Ne extra oleas*, et la date plus probable : *MDCLXXII*. — 1 vol. pet. in-12 rel. *Ex libris Fine*.

N° 258. — Faux titre et signature gravés : *C. C. Taciti/ opera*. — *Amstelodami, Apud Danielem Elsevirium, 1673*. — Titre à la seconde page, avec marque la Minerve, et la devise *Ne extra oleas*. — 4 vol. in-8° rel. Les plats de ces volumes sont décorés de petits fers, et la tranche est marbrée sous or. *Ex libris Fine*.

N° 250. — Titre au troisième feuillet : *Renati Descartes/Principia/Philosophiæ./Ultima editio*. — Signature au bas : *Amstelodami, Apud Danielem Elzevirium, MDCLXXVII*. — Marque : la Minerve, avec la devise *Ne extra oleas*. Le livre a un faux-titre, et un portrait de Descartes gravé au burin sur le verso du second feuillet. — 1 vol. in-4° rel. *Ex libris Fine*.

DIVERS

N° 3174. — *L'Institution oratoire de Quintilien*

1 vol. in-8° rel.

L'édition de cet ouvrage, donnée à Genève par Crespin en 1618, n'a rien de remarquable. C'est au point de vue particulier de la reliure que le livre mérite d'être décrit.

Cette reliure appartient à l'école célèbre des *Précieux* qui fleurissait sous Louis XIII, et qui eut Le Gascon pour chef incontesté¹. Dégageant les plats des ors riches, mais un peu lourds dont Eve et ses imitateurs avaient coutume

¹ Le Gascon était probablement un pseudonyme sous lequel se dissimulait quelque gautreur travaillant pour les éditeurs à l'insu de l'Université, ce qui était alors prohibé par des édits.

de les charger, les artistes de cette période y dessinèrent délicatement, en pointillé, des rinceaux tenus et de gracieux arabesques. C'était comme un tissu léger, vapoureux et perlé qui enveloppait le livre. « La dentelle, dit un auteur¹, rejetée des habits par des édits sévères, se réfugia en effigie sur la couverture des volumes. » De fait, cette reliure porte encore aujourd'hui le nom de reliure à la dentelle.

Le *Quintilien* dont je m'occupe ici est recouvert en maroquin brun. Sur les plats sont poussées au fer les armoiries de la maison des Guise avec les colliers de St-Michel et du St-Esprit. L'écu porte : Hongrie, Anjou, Jérusalem, Aragon, Berry, Flandre, Brabant, Bar, et brochant sur le tout, Lorraine². Cet écu est surmonté de l'inscription suivante gaufrée dans un compartiment doré : *Dux Guisius*³ *hoc te munere donnat*. Une triple bordure de dentelles pointillée aux petits fers décore le pourtour des plats ainsi que le dos du volume. La tranche est dorée. *Ex libris Fine*⁴.

..

N° 184. — *Notes de Droit civil*

1 vol. in-f° rel.

Ce manuscrit volumineux (924 feuillets dont quelques-uns en blanc) contient un certain nombre de dissertations

¹ Bouchot. — *Le Livre*.

² C'est à l'obligeance de M. J. Roman que je dois d'avoir pu décrire l'écu des Guise dont la lecture est difficile. Je le remercie vivement de l'intérêt qu'il n'a cessé de témoigner à mon modeste travail.

³ Probablement Charles de Lorraine, duc de Guise.

⁴ La Bibliothèque de Gap est pauvre en très belles reliures. Il n'y a guère que celle du *Quintilien* que je viens de décrire qui ait une réelle valeur. Je dois signaler pourtant un spécimen de l'époque de Louis XIV qui n'est pas sans être digne de fixer l'attention. C'est le n° 198 (Marc-Aurèle) dont les plats ont des fers en bordure, et sur lesquels sont gaufrés avec une extraordinaire profusion des fleurs de lys et des L couronnés. L'écu de France est au milieu.

sur divers points de l'ancien droit civil, suivies de la jurisprudence des Parlements en la matière. Le relieur a gaufré sur le dos du livre ces mots : « Notes de Gui Coquille. » Cette affirmation un peu légèrement produite doit être tenue pour erronée, puisque le jurisconsulte Coquille est mort en 1603, et que le manuscrit consigne des arrêts de Parlements bien postérieurs à cette date.

Une hypothèse beaucoup plus séduisante, suivant laquelle le volume dont il est ici question serait l'œuvre de Jacques de Thou ou de l'un quelconque de ses descendants, pourrait être émise, en l'appuyant sur les indices suivants : Une note intérieure du livre porte : « Manuscrit écrit par l'auteur » ; d'autre part, sur l'un des revers des plats sont rapportées les armoiries gravées de l'illustre premier président.

Quelque vraisemblable qu'elle puisse paraître au premier abord, cette hypothèse tombe pourtant devant un examen plus approfondi du manuscrit. En effet, l'écriture en est certainement du XVIII^e siècle¹. Il est par ailleurs établi que la famille de De Thou s'est éteinte vers la fin du XVII^e. Ce manuscrit ne peut donc pas lui avoir appartenu.

Une feuille volante que j'ai trouvée par hasard dans l'intérieur du livre doit nous fixer d'une façon plus probable sur son origine. Cette feuille qui renferme d'un côté la suite et la fin de la table des matières contenues dans le volume, porte, à son verso, la suscription suivante : « A Monsieur Mouchard, conseiller au parlement de Normandie, en son hôtel de saint Patrice à Rouen ». Ce conseiller au parlement de Normandie pourrait bien être l'auteur véritable de notre manuscrit. A cause peut-être des relations personnelles qu'il avait pu avoir avec la famille de De Thou, ou plus vraisemblablement en raison de l'admiration qu'il professait pour ce membre éminent des anciens parlements français, le conseiller Mouchard

¹ Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques de France. Départements. Tome III, page 386.

aurait collé sur le revers des plats de son ouvrage, l'écu de De Thou, comme pour le placer sous le patronage du célèbre magistrat.

Quoi qu'il en soit, on ne trouvera pas mauvais que j'aie signalé ce volume au nombre des curiosités bibliographiques que possède la Bibliothèque de Gap. *Ex libris Fine.*

..

N° 6497. — *Monumens de la Vie privée
des douze Césars*

1 vol. in-4° rel. tranche dorée.

L'ouvrage est anonyme ; il est de plus muni d'une signature pseudonymique, mais à date exacte, que je reproduis ici : « A Caprée, chez Sabellus, MDCCLXXX ». On a pu soulever le voile qui dissimulait l'auteur et l'imprimeur. Les « Monumens de la Vie privée des Césars » sont l'œuvre d'Hugues d'Hancarville ; ils sortent des presses de Le Clerc, à Nancy ; la première édition est de 1780. Le livre contient cinquante planches en taille-douce, hors texte, reproduisant des camées, médailles et peintures antiques. C'est une suite de tableaux en miniature qui font allusion, ainsi que l'indique le titre du volume, à des traits de la vie privée des Césars. En regard sont des commentaires tirés de Pétrone, Ovide, Martial, Juvénal et Suétone. Le caractère extrêmement licencieux de cet ouvrage ne me permet pas d'en donner une description plus détaillée. *Ex libris Faure.*

..

N° 6485. — *Œuvres de J. Racine*

3 vol. in-8° rel.

C'est là le chef-d'œuvre des Didot, cette famille d'imprimeurs, vieille de près de deux siècles, à qui l'art typographique, en dehors de perfectionnements secondai-

res notables, doit deux inventions capitales : la presse à un coup et la stéréotypie¹.

Pierre Didot, l'ainé, en fit le tirage en l'an IX (1801) : « L'exécution splendide de ce livre fut une véritable révolution typographique. Jamais, en aucun pays, la perfection méticuleuse des détails ne s'était jointe à une science aussi magistrale de la disposition et de la forme des caractères. Les grands artistes de la pléiade davi-dienne² tinrent à honneur d'y voir reproduire leurs des-sins d'illustration... Pierre Didot mit une grande coquet-terie à ne tirer son œuvre qu'à 250 exemplaires irré-prochables et merveilleux, dont 100 avec épreuves de vignettes avant la lettre. L'ouvrage, publié par souscrip-tion, se vendait 1.200 francs en édition ordinaire, et 1.800 francs en luxe »³.

L'exemplaire de la Bibliothèque de Gap porte, au dernier feuillet du premier volume, écrit de la main de Didot : « N° 213 deux-cents (sic) treizième, sur deux cents (sic) cinquante. P. Didot l'ainé ».

Les trois volumes sont en bon état ; quelques pages ont des points jaunes produits par des grains de poussière qui ont pénétré dans l'intérieur. Le dos de la reliure des tomes I et III a souffert. Il serait à souhaiter que de tels ouvrages fussent soigneusement enfermés dans des vitri-nes, à l'abri des insectes et des manègements fréquents.

. . .

N° 33. — *Projet de Code de Commerce*

1 vol. in-4° rel.

C'est le projet de Code de Commerce imprimé en 1807, qui fut distribué aux membres du Tribunal.

¹ La presse à un coup, où la frappe se faisait d'un seul choc, est due à François-Ambroise Didot. C'est Firmin Didot qui inventa la stéréo-typie qui consiste à reproduire par le clichage des pages composées en caractères mobiles.

² Notamment Prud'hon, Gérard, Girodet-Trioson, Moreau le jeune.

³ Bouchot. — *Le Livre*, page 224.

Dans les interlignes et sur les marges sont consignées les additions ou les modifications proposées par M. Perrée, rapporteur des deux sections de législation et de l'intérieur de cette assemblée. Quelques-unes ont passé dans la rédaction définitive du Code. Après chaque livre, des feuilles montées sur onglets contiennent les rapports ou discours manuscrits du même Perrée chargé de la présentation et de la discussion du projet devant le Corps législatif.

J'ai découvert, à l'intérieur, un billet autographe de Cambacérès, daté du 31 juillet 1807, dont voici la teneur : « Je viens de recevoir, Monsieur, vos observations sur le projet de Code de Commerce. Votre expérience et l'instruction que vous avez acquis dans cette partie ne peuvent que donner une grande autorité à vos réflexions. J'en lirai le résultat en regrettant de ne l'avoir pas reçu ¹ connu plutôt (sic). Je vous remercie, Monsieur, et vous renouvelle l'expression de mes sentiments. L'archi-chancelier d'Empire, Cambacérès. — M. Perrée, membre du Tribunat, rue de l'Université, n° 19. »

Ce livre aurait sa place marquée dans les archives du Conseil d'État. *Ex libris Fine.*

∴

N° 6475. — *Le Paradis perdu de Milton*

1 vol. gr. in-f° rel.

Ce volume contient la traduction française du *Paradis Perdu*, par Châteaubriand, précédée des *Réflexions sur la vie et les écrits de Milton*, par Lamartine.

Il parut, en 1855, à Paris, chez les éditeurs Bigot et Voisvenel.

Chaque livre est précédé de vignettes et suivi de culs-de-lampe artistiquement gravés sur bois. Disséminées dans l'ouvrage, vingt-deux estampes originales, hors

¹ Mot barré.

texte, dues presque toutes au talent de Flatters, représentent des scènes du *Paradis Perdu* décrites par Milton. Ces estampes ont pour la plupart des imperfections de dessin très apparentes, mais elles sont splendidement gravées au burin. Le volume est assez bien conservé.

Je vais clore ici la liste des « Curiosités bibliographiques de la Bibliothèque de Gap » que j'avais pris à tâche de décrire. Il serait, de ma part, présomptueux de croire qu'il ne reste plus rien à dire sur ce sujet. J'ose espérer pourtant que mon petit travail, si imparfait soit-il, n'aura pas été sans porter quelques fruits chez les lecteurs bienveillants qui ont eu la persévérance de le suivre jusqu'au bout. Puissé-je avoir inspiré à quelques-uns d'entr'eux, je ne veux point dire la passion, mais tout au moins le goût, la curiosité du livre.

A ne le considérer qu'au point de vue de ses caractères extrinsèques, le livre mérite d'être étudié au même titre que tous ces monuments d'une antiquité plus vénérable que les archéologues n'abordent qu'avec la plus respectueuse admiration, car il a toujours réflété comme eux, et plus fidèlement qu'eux peut-être, l'image de l'époque où il fut écrit et illustré.

En dehors donc de la satisfaction qu'il éprouve à suivre l'industrie typographique dans les phases diverses de son développement progressif, — depuis les ébauches des « tailleurs d'imaiges » jusqu'aux splendides chefs-d'œuvre des Elzéviens et des Didot, — le bibliophile peut aisément reconstituer, par la pensée et par l'imagination, sur les données du livre et de ses illustrations, les mœurs et la physionomie du milieu qui le vit paraître.

A ceux qui voudront se donner la peine de feuilleter quelquefois avec un peu d'attention les pages jaunies et poudreuses des vieux volumes, je promets, pour les avoir éprouvées moi-même, des jouissances exquisés et insoupçonnées qui seront la récompense de leur léger effort.

LES POSSESSIONS
DE
L'ABBAYE DE ST-ANTOINE-EN-VIENNOIS

Dans les Hautes-Alpes, en 1693

D'APRÈS UN DOCUMENT

Par l'Abbé F. ALLEMAND

L'abbaye de St-Antoine possédait dans le diocèse de Gap cinq commanderies; elles restèrent la propriété de l'ordre jusqu'à sa suppression en 1778 et furent alors unies à celui de Malte.

COMMANDERIE D'ESPARRONS

Elle fut créée en 1113 par suite d'une donation de l'évêque de Gap conférant à l'ordre le juspatronat et les dîmes de la paroisse. En 1311, elle acquit le prieuré et l'église d'Esparrons, ainsi que la chapelle du hameau d'Espraux.

COMMANDERIE DE LA DÉOULLE

Située au bord du torrent dont elle avait pris le nom, elle existait dès le XIII^e siècle. Elle possédait alors l'hôpital et la chapelle de St-Antoine. En 1311, l'évêque lui donna le juspatronat de l'église de Vitrolles, et, en 1361, tous ses revenus dans la paroisse. En 1471, la Dame de Vitrolles lui fit encore des libéralités. Enfin, au XVII^e siècle, cette maison fut annexée à celle d'Esparrons.

COMMANDERIE DE GAP

Elle fut fondée vers 1130 sous le titre de *St-Jean des Aires*, par Reymond de Baux, des seigneurs d'Orange, et

par Gratfinel, évêque de Gap. Elle possédait les trois hôpitaux de Ste-Magdeleine à Gap, de Larra à La Bâtie-Vieille, et de St-Grégoire, à Avançon, ainsi que des dîmes et des droits seigneuriaux à La Rochette. En 1204, le comte de Forcalquier la prit sous sa protection. En 1303, l'évêque lui vendit une partie de la seigneurie de Rambaud et la dota, en 1311, de censes à Remollon. En 1629, ses bâtiments gravement endommagés par les Réformés, furent cédés aux Ursulines.

COMMANDERIE DE VEYNES

Avant 1300, elle possédait dans ce bourg un domaine appelé la *Clastre* (*clastrum*, cloître), et un hôpital. En 1312, l'évêque lui avait uni les prieurés de Veynes, de St-Cyrice et d'Etoile, ainsi que le juspatronat et les dîmes de ces paroisses et de celles de St-Marcellin et de Château-vieux.

COMMANDERIE DE BONNES

Elle fut créée, en 1311, par la cession que fit à l'ordre celui de Malte de biens que ce dernier possédait dans le Champsaur et le Trièves depuis le Pont-Haut jusqu'au col de Chauvet. Elle avait des hôpitaux à Bénévent et à St-Bonnet. Son siège était à Aubessagne en un lieu qu'on nomme encore l'*Hôpital*.

..

Quels étaient, à la fin du XVII^e siècle, l'état et les revenus de ces possessions ? C'est ce que va nous apprendre un mémoire aux archives des Bouches-du-Rhône, Fonds de St-Antoine, carnet O, n^o 37. Ce mémoire est sous la date du 20 septembre 1693 et a pour auteur un religieux anonyme.

Voici ce document :

« I. — *Etat des biens et revenus de la maison
de St-Antoine dans le diocèse de Gap*

Pour Veynes, le temporel consiste en dîmes ou en fonds. Nous retirons les dîmes des grains, du vin et des agneaux sur Veynes, Châteaueux et St-Marcellin qui ne forment qu'une seule communauté. Il existe aussi quelques droits seigneuriaux. Il y a des fonds à Veynes et à St-Marcellin, mais point à Châteaueux.

Ceux de Veynes consistent, sans parler de la maison brûlée par les ennemis de l'État, ni du cellier et écurie qui subsistent encore, en une terre appelée la *Clastre* touchant l'église et où il y a pré et terre labourable, le pré contenant environ une fauchérée et demie, et la terre, dix charges de semence. — Plus un autre pré qui était autrefois à François Blusset et que j'ai retiré ; il est de quatre éminées environ. — Plus un petit jardin et verger joignant le verger de Claude Jourdan qui nous appartient de la même manière que celui de Blusset.

Il y a une autre terre à *Notre-Dame*, de la contenance de sept charges de semence. — Plus, un autre à *Bogotha*, d'environ une éminée de semence. — Plus, une autre au champ du *Bellier* d'environ trois charges de semence. — Plus, en *Glaise*, terroir de Veynes, une terre de quatre charges de semence. — Plus, deux petites vignes à Veynes.

Toutes les dîmes des grains, agneaux, vins des nobles et les terres sont affermées 1.175 livres. — La dime du vin, laissée cette année à la communauté, 150. — Il y a des pensions, cens et droits valant à peu près 50. En tout 1.375 livres.

De plus, il y a à St-Marcellin des prés, vignes et terres qui nous appartiennent en payant la portion congrue au curé ; jusqu'ici nous n'en avons rien retiré, mais, dès à présent, si la cure nous reste, nous aurons ce qui suit :

Une vigne en *Pré-Girard*, de la contenance de deux

fossérées. — Plus, une terre au même quartier contenant environ quatre éminées de semence. — Plus une autre terre appelée *Champ de l'Aire*, d'environ deux charges de semence. — Plus, une terre et un pré joints ensemble, en allant en Parassac, d'environ quatre charges et demie de semence. — Plus une autre terre et une vigne en Parassac, d'environ cinq fossérées. — Plus, une terre au *Serre*, d'environ quatre éminées de semence. — Plus, une terre au *Laus* (*lacus*, lac), d'environ deux charges de semence. — Plus, un champ à la *Beaumette* (*balma*, caverne), de six éminées de semence. — Plus, un pré en Parassac, d'une demi-fauchérée.

Les susdites terres s'arrentent 150 livres. Les vignes et les noyers rendent environ 80. Il y a 28 mesures d'huile et les fruits des arbres. Il y a aussi les droits seigneuriaux ; mais il faut auparavant terminer l'affaire de la cure.

Pour Esparrons, les revenus consistent en dimes et en terres. Les dimes ayant été abandonnées à perpétuité par le P. Chion, nous n'en retirons rien. J'aurais pu pourtant faire rescinder cette transaction quoique confirmée par le chapitre, à cause d'une clause qui s'y trouve ; mais, outre qu'il n'y aurait rien à gagner cette année, on sera toujours à temps, surtout si la communauté ne paye pas les 50 livres que le Roi a diminuées au curé et que j'ai fait arrenter à notre fait profit.

Pour les terres qui sont de la commanderie de la Déoulle et non point de la cure, le mémoire est à l'abbaye, et, quoique j'en possède un, je n'ai point pu parvenir à les connaître exactement, à cause des ruses du rentier nommé Uzel, et par la faute du P. Chion qui les a arrentées pour seize années.

Quand le dit rentier aura fait insinuer au greffe, je me servirai de son insinuation pour savoir les fonds qui nous manquent.

Ainsi, Esparrons nous rend, avec la Déoulle, 40 écus, et, si je pouvais faire cesser le dit arrentement, nous aurions 400 livres de plus.

Pour Gap, nous n'avons pas les revenus ni les papiers ; je ne saurais spécifier au juste en quoi consistent tous les biens. Ce que je sais est qu'il y a des terres et des vignes à Gap, quelques cens et une pension de 10 écus. Arnoux Beaudon, qui en est rentier, est un méchant payeur ; il tire aussi les dimes et les droits seigneuriaux de Larra ainsi que de La Rochette.

Nous avons, de plus, à Aubessagne, un lieu appelé *l'Hôpital*, et, aux Bannes, plusieurs terres et droits seigneuriaux. De tout cela le susdit fermier ne donne à l'abbaye que 50 écus et encore très-mal payés.

II. — Etat des églises et chapelles de St-Antoine dans le diocèse de Gap

L'église de Veynes, paroisse ville, avait été pillée ; elle est en état pour ce qui nous concerne, à la réserve du chœur, du balustre, de l'autel et de la sacristie qui demandent quelques réparations.

L'église de St-Marcellin, paroisse annexe, avait été brûlée, mais elle est presque entièrement réparée, en sorte que rien ne manque.

L'église de Châteauneuf, notre paroisse annexe, n'a pas eu à souffrir des ennemis ; elle est assez en état ; le curé, du moins, ne demande rien.

Nous avons dans le diocèse de Gap plusieurs chapelles. — Celle de l'Hôpital, aux Bannes ; elle avait été interdite, mais on y dit à présent la messe, parce qu'elle est bien rebâtie ; il y manque un devant d'autel, un tableau de St-Antoine et quelques ornements. — Celle de Larra ; elle a été brûlée, et il y a longtemps qu'on n'y dit pas la messe, mais le peuple actuellement la fait rebâtir et nous prie de l'aider pour les ornements. — Celle de la Déoulle ; elle est en pitoyable état ; on y dit la messe à la fête de St-Antoine tous les ans ; il y a assez d'offrandes ; elle est couverte en paille et sans ornements. »

MÉMOIRE GÉNÉALOGIQUE

SUR LA

MAISON DE RIVIÈRE

Par l'Abbé LESBROS

Curé de Bruis

I

La généalogie des seigneurs de Sainte-Marie, de Bruis, de Montmorin, de Pommerol, de Rémuzat, et de ceux du Puget, tous issus de l'ancienne maison de Rivière, qui est éteinte depuis plus d'un demi-siècle, a un intérêt tout particulier pour les habitants de la vallée de l'Oulle et pour les érudits et les curieux qui cherchent à reconstituer l'histoire de notre province en feuilletant les vieux titres qui subsistent encore. Nous avons donc entrepris de faire connaître la série de ces seigneurs, d'après un curieux livre, manuscrit de Louvet, fils de l'auteur de *l'Histoire des troubles de Provence*, et nous pensons que cette publication pourra être de quelque utilité à ceux qui découvrant ou examinant de vieux parchemins et d'anciens papiers, feraient aisément des confusions entre les membres, portant souvent des prénoms semblables, des diverses branches de cette famille. Ce mémoire ressemble beaucoup au travail publié par Pithon Curt, sauf qu'un grand nombre de dates sont différentes et que les noms propres ne sont pas toujours les mêmes. Mais Pithon Curt a dû s'inspirer de ce mémoire de Louvet, qui sans doute lui fut communiqué ; car il a poussé son travail jusqu'en 1740 et au contraire la préface de Louvet dit expressément que son mémoire est de 1730.

Il est vrai que le mémoire qui nous a servi n'est très-probablement qu'une copie, ce qui explique qu'il ait pu être complété rapidement et poussé jusqu'en 1739 environ. Mais un point très-important, c'est qu'il est au bout des articles biographiques, et tout à la fin du manuscrit, annoté en grosse et laide écriture par Joseph-Antoine-Balthazar de Rivière de la Val Sainte-Marie, qui fut le *« dernier rejeton mâle de la Maison de Rivière, n'ayant eu que des filles »*.

La terre de la Charce et celle de Montmorin avaient passé alors aux la Tour-du-Pin ; celles du Puget et de Carnoules, à d'autres familles ; celles de Bruis aux Vincens-Mauléon ; et celle de Sainte-Marie à Louis de Guilhem de Pascalis, seigneur de Sainte-Croix, fils d'André et de Catherine Giles, laquelle était fille de Guillaume Giles, seigneur de Ribas et d'Alisette de Brès, de la ville de Laudun en Languedoc. Celui-ci était en procès de 1750 à 1770 avec Messieurs de Vincens-Savoilhans, seigneurs de Bruis, à cause du régime des eaux et dans plusieurs mémoires imprimés que j'ai lus sur ces procès, il n'est fait allusion à aucun membre vivant de la Maison de Rivière que ces familles avaient remplacée. En effet, il ne subsistait plus alors qu'un seul membre de la Maison de Rivière, qui habitait à Pernes dans le Comtat Venaissin et avait fait à Montmorin un mariage de beaucoup moins brillant que ceux de ses illustres ancêtres. Nous ferons observer que le Mémoire de Louvet est adressé non à lui, mais à François du Puget de Rivière, son parent éloigné, mort en 1739. Il fut donc continué simplement jusqu'à la fin des trois branches, par Joseph-Antoine-Balthazar qui épousa Anne Lombard, du village de Montmorin, en 1757 : il dit qu'il n'a que deux filles et qu'il y a grande apparence que sa famille finira en lui, ce qui est une preuve bien évidente qu'il ne se connaissait aucun parent de son nom.

La famille de Rivière a habité notre vallée de l'Oulle pendant plusieurs siècles : elle a produit beaucoup de personnages d'un grand mérite qui ont joué un rôle

important dans l'histoire de leur province et ont été honorés de charges considérables et récompensés par l'estime et la faveur de leurs princes. C'en est assez pour qu'on ne laisse pas leur nom dans l'oubli et qu'on recherche les documents propres à en faire durer le souvenir. La plupart de ceux que cite le Mémoire de Louvet sont perdus sans doute à présent ; mais il doit en exister beaucoup d'autres et nous souhaitons que nos érudits les retrouvent bientôt, de peur que tôt ou tard ils ne viennent à périr : *colligite ne pereant* !

A Messire François du Puget de Rivière, chevalier, Seigneur de Sainte-Marie et du Puget, syndic du corps de la noblesse de Provence.

Il y a longtemps que je souhaitais, Monsieur, d'avoir à vous faire un présent comme celui-ci qui peut vous marquer la reconnaissance respectueuse que j'ai de la protection dont vous m'honorez ; que pouvais-je vous offrir de plus conforme à votre intention que l'histoire généalogique de votre illustre Maison ? Je l'ai dressée sur les titres originaux de vos archives ou de celles de la Chambre des Comptes de ce pays et sur les mémoires que mon père m'a laissés. Les obligations qu'il avait à votre famille, Monsieur, et à celle de Messieurs du Puget, de Toulon, lui avaient fait recueillir avec attention, les titres qui se présentaient à mesure qu'il travaillait à l'histoire de cette province et à celle des autres voisines ; la mort prévint le désir qu'il avait de donner au public plus au long, ce qu'il en avait dit enabrégé dans son histoire des troubles de Provence ; cet honneur m'était réservé pour me dédommager de la perte de tant de manuscrits qu'un oncle, mon tuteur, m'enleva dès la mort de mon père.

Je sçais, Monsieur, que vous ne voulez point de doute dans les faits historiques ; aussi je n'ai garde d'en avancer aucun qui ne soit appuyé sur des documents bien authentiques ; la Maison de Rivière en a de très bien conservés

pour établir une descendance non interrompue, de père en fils, au-delà de 500 ans ; celle du Puget, quoique beaucoup plus ancienne en cette province, n'en a pas de si bien suivis. Elle s'est multipliée aussi bien que les titres primordiaux en tant de branches qu'il a fallu avoir recours à l'histoire pour en développer la filiation et s'il est vrai, comme le soutiennent les plus savants généalogistes, que la preuve la plus sûre de l'ancienneté d'une famille, est d'avoir d'un temps immémorial, donné ou pris le nom d'une terre, la Maison du Puget, pour avoir été des premières à suivre cet usage qui n'a commencé que vers la fin du 10^{me} siècle, est une des plus anciennes de celles qu'on appelle *nobles de sang, de nom et d'armes* ; elle est aussi des plus illustres par l'avantage qu'elle a d'être issue des plus anciens comtes de Provence.

Je ne me sers pas, comme vous verrez, Monsieur, de la méthode de la plupart des généalogistes, nation la plus aventurière qu'il y ait dans la République des lettres, qui inventent des origines fabuleuses pour flatter l'entêtement des gentilshommes et qui prétendent que la connaissance des choses, partout ailleurs si nécessaire, doit faire à l'égard de la noblesse, un effet tout contraire, en sorte que la plus ancienne en doit être d'autant plus illustre que ses commencements en sont plus inconnus : cette règle pourrait avoir lieu généralement parlant pour tout ce qui précède le 10^{me} ou 11^{me} siècle, lorsque les noms et les armes n'étant ni fixes, ni héréditaires causaient beaucoup d'incertitude et d'obscurité dans les successions, en ce pays surtout où la Noblesse a souvent pris le nom des terres ; aussi tout ce qui se dit de ce vieux temps doit être tenu pour incertain ; mais elle ne doit pas l'avoir pour les siècles qui ont suivi le 10^{me} ; car comme on s'aperçut du désordre et de la confusion que cette licence apportait dans les familles, on travailla à y remédier en fixant l'identité des noms et l'usage des armoiries. Ce fut à cette occasion que la plupart des gentilshommes retirèrent leurs noms patronymiques pour

perpétuer la mémoire de leurs chefs, suivant la coutume des anciens Romains qui a été inviolablement observée par la Noblesse Vénitienne de la première classe dite *les douze apôtres* ou les douze Electorales ; elle s'est conservée depuis l'an 709 jusqu'à présent, sans changer de nom et sans prendre aucun de leurs terres ; d'autres au contraire préférèrent le nom de leurs terres et le rendirent après patronymique à leur postérité ; les roturiers à l'exemple des nobles, voulurent aussi se donner des noms de famille ; ils les prirent du lieu de leur naissance, de leur baptême, de leur âge, de leur profession, de leur teint, de la couleur de leur poil ou de leur peau, de leur taille, de la façon de leur habit, de quelque défaut ou sobriquet qui leur était affecté pour exprimer leurs qualités bonnes ou mauvaises, ou enfin du hasard ou de quelque événement extraordinaire.

Il en fut à peu près de même à l'égard des armoiries ; comme c'était le partage de la seule noblesse selon les anciennes lois héraldiques du Royaume pour des marques glorieuses de leurs bienfaits et comme elle n'agissait guère alors dans les Croisades surtout dans la première de Godefroy de Bouillon vers la fin du X^e siècle, temps auquel ou peu devant dans les tournois ont été inventées les armoiries que par des mouvements de dévotion la plupart mirent à leur écu, les croix qu'elles avaient prises en se croisant ; voilà pourquoi il s'en trouve d'une infinité de sortes ; peut-être aussi que la croix ayant presque été le seul type depuis l'aventure miraculeuse ou fabuleuse de l'Empereur Constantin, elle fut préférée à tout autre ; il y en eut aussi qui pour faire voir qu'elle avait passé la mer pour l'expédition du Levant, prit des besants, des lions, des léopards, des coquilles et d'autres symboles du pays, et d'autre qui aima mieux charger son écu des choses qui avaient du rapport à son inclination, à son nom, à ses terres ou à ce qui conservait la mémoire de quelque haut fait d'armes ; les plébéens firent à l'égard des armoiries ainsi que des noms ; ils commencèrent de s'en approprier sans aucun ornement ; ils les prirent des instrumens

et des enseignes de leurs boutiques ou de quelque pièce de celles des nobles qu'ils déguisèrent ; elles n'étaient que des marques de distinction de familles sans timbre ni accompagnement d'honneur ; mais dès que nos Rois de la branche de Valois leur ont permis l'acquisition des fiefs, ils ont arboré avec une insolence insupportable, les armes de ceux qu'ils ont chassés à force d'argent, de leurs châteaux ; ils ne se contentent pas même souvent de ces armes ; ils en prennent encore le nom en sorte que l'on confond dans vingt ans le véritable gentilhomme avec le roturier qui a acheté son fief et qui fait parade du nom et des armes de cette illustre maison qu'il a autrefois habitée en qualité de domestique ; on pourrait leur passer cet attentat si après cela ils s'efforçaient d'avoir l'âme aussi noble que le nom et les armes qu'ils ont usurpés, mais ils ressentent toujours la bassesse de leur extraction, et les richesses immenses qu'ils amassent, ne sauraient effacer l'odeur que leurs habits ont conservée des drogues qu'ils vendaient « quo semel est imbuta recens servabit odorem testa diu (Horace, épître 2) », le vase de terre ne perd jamais l'odeur dont il a été imbu.

J'espère, Monsieur, que vous me pardonnerez cette petite excursion historique qui ne vous déplaîra peut être pas ; je n'ai pas voulu la faire plus longue pour ne pas retarder le plaisir que vous aurez à lire les faits héroïques de vos illustres ayeux ; vous n'en avez pas besoin pour faire revivre en vous leurs vertus, vous leur ressemblez par tant d'endroits qu'outre le nom, le sang et bravoure dont il vous reste de si glorieuses marques que vous avez de commun avec eux, vos actions ont un tel rapport avec les leurs que j'y trouve le même caractère ; je dois même dire que vous leur donnez un nouveau lustre par ce mérite extraordinaire et par cet esprit éclairé qui vous sert si bien dans les occasions, par cette prudence consommée et par ce talent particulier que vous avez pour les accomodements des affaires les plus épineuses, par cet air noble, et par cette conduite droite et délicate qui paraît dans tout ce que vous faites et qui vous a si sou-

vent attiré les suffrages presque unanimes des assemblées du corps de la noblesse de cette province, particulièrement de la dernière tenue *ce mois de mai 1730*, qui vous a mis à la tête de cet illustre corps en vous choisissant pour syndic. Enfin, Monsieur, quand je devrais faire souffrir votre modestie, et ne rien dire que tout le monde ne connaisse, il faut que j'ajoute ce dernier trait, c'est que les deux talents de bien parler et de bien écrire qui d'ordinaire sont incompatibles, se rencontrent en vous, et vous font regarder par les Ministres d'Etat, par nombre de grands seigneurs et de sçavants dont le commerce n'est pas borné dans cette province, comme un homme d'une profonde érudition et d'une grande capacité « *ingenium cui sit, cui mens divinior atque os magna sonaturum, des nominis hujus honorem* ». Honorez du nom de votre génie, celui qui joint à un esprit solide et divin, un talent de s'exprimer d'une manière noble et majestueuse (Horace, LI, sat. 4).

Je me flatte, Monsieur, que comme le sujet que je traite, est de telle nature que pour le raconter à l'avantage de votre famille, il ne faut que le raconter fidèlement, vous le recevrez comme une marque de mon attachement à votre service et du respect infini avec lequel je serai toute ma vie, Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

LOUVET.

« La famille de Rivière répandue dans diverses provinces de France, tire son origine du royaume d'Aragon; elle y subsiste encore aujourd'hui sous le nom de « *Fluvianus*, et elle y tient un des premiers rangs par « les grands emplois et par les belles terres qu'elle y « possède; elle a donné à ce Royaume des hommes illustres et à l'ordre de Saint Jean de Jérusalem, de grands- « conservateurs, de grands-commandeurs de Chypre et « enfin un grand-maitre en la personne de Antoine de « Rivière ou Fluvianus qui fut élu 34^{me} Grand-maitre en

« l'année 1421 et qui gouverna cet ordre pendant seize ans et demi ».

Telle est l'origine attribuée par Louvet, à l'ancienne famille des Rivière, seigneurs de Bruis, la Charce et Sainte-Marie. C'est celle que leur donne aussi Pithon Curt en son histoire de la noblesse du Comtat Venaissin et il ajoute d'une façon plus précise que le nom de *Fluviano* est le même que celui de *Riveria* en latin et de *Rivière* en français. Il rapporte aussi qu'en l'an 1099, Raymond-Bernard Fluviano et Raymond Fluviano, deux des principaux seigneurs du comté d'Urgel, assistèrent à la consécration de l'église de Gisson au diocèse d'Urgel et lui donnèrent des dîmes dans leurs terres. « On trouve, dit « Pithou Curt, dans le comté d'Empurie, une seigneurie « du nom de Fluviano et une abbaye de Saint-Michel de « Fluviano (*Maria Hispanica* », pages 1209 et 1210)¹.

Selon les deux auteurs que nous venons de citer, Rainaldus (ou Rainaud) Fluvianus ou Fluviano, chevalier, auteur de la famille de Rivière en France, passa d'Aragon en Provence avec le Roi Alphonse I^{er}, d'Aragon lorsque ce prince vint en 1166 prendre possession du comté de Provence après la mort du dernier comte, issu de la maison de Barcelone, son cousin germain ; et Alphonse eut tant à se louer de ses services qu'il lui donna en récompense, la seigneurie de la Charce dépendant du comté de Forcalquier, comme fief perpétuel et héréditaire, et de plus l'y maria avec Philis de Rosans, fille et héritière de Perceval de Rosans, seigneur de Montmorin en Gapençais.

Comme Louvet et Pithon Curt ne nous ont pas fait connaître cet acte d'inféodation qui aurait servi à établir d'une manière certaine l'origine aragonaise de la famille de Rivière, nous avons cherché à savoir si d'autres auteurs ne lui en auraient pas plutôt trouvé une dauphinoise ou une provençale. Mais Guy Allard qui dit avoir dressé sa généalogie², ne parle pas de son origine

¹ Pithon Curt, t. III, article de *Rivière*.

² Guy Allard, dict. historique.

Chorier¹ intitule son article: *Rivière, Riverii et Roverice*, mais n'en parle, comme Allard, qu'à dater du XIV^e siècle.

Quant à M. de Rivoire la Bâtie, il ne dit rien de l'origine de cette famille et il paraît avoir peu étudié son histoire car il nomme les Rivière, seigneurs de *Carcès* et de *Mont-maur*, au lieu de la Charce et de Montmorin, de même qu'il dit le sieur *Vincent de Moléon* au lieu de Vincens de Mauléon, et aussi *Brueys* au lieu de Bruis qui est la forme adoptée pour l'orthographe moderne. Cependant puisque d'après le témoignage très autorisé de M. de Terrebasse, l'auteur de l'armorial du Dauphiné, est issu de l'antique et illustre maison de Rivoire dont le nom primitif était *Roveria*, *Rovoyria*, dérivé de *Robur*, rouvre, roure, rovere, espèce de chêne, et dont les premières armes étaient par suite, *d'or à trois rouvres arrachés de sinople*, il serait intéressant de savoir si nos anciens seigneurs de la vallée de l'Oulle auraient eu par hasard une origine commune avec une famille aussi ancienne et aussi puissante dans les temps féodaux. Nous voyons en effet que les *Rororia* de la Savoie, les Rivoire du Dauphiné, les Roure de Gevaudan, les la Rovere de l'Italie ont fait venir leurs noms du chêne en question et que plusieurs d'entre eux y ont vu une raison d'en déduire leur communauté d'origine malgré toutes celles qu'il y avait pour n'y point croire.

Au contraire, à tort ou à raison, les Rivière de la vallée de l'Oulle, loin de rechercher l'étymologie de *Rororia* et de prétendre se rattacher à la maison de Rivoire qui florissait aux XIII^e et XIV^e siècles en Dauphiné et y était en grande considération auprès des Dauphins de Viennois et des Sires de Vinay issus les uns et les autres des Barons de La Tour du-Pin, se sont toujours plu à croire que leurs ancêtres étaient venus de l'Espagne, et il est plus que probable que Pithon Curt et Louvet n'ont pas agi sans leur adhésion quand ils leur ont attribué

¹Chorier, Etat politique.

cette origine étrangère. Nous en avons la preuve par les documents suivants qui se trouvent à la fin de la généalogie donnée par Louvet et dont nous reproduisons le texte intégralement.

« Nous Viguiers, consuls, notables, habitants de la ville
 « de Pernes, soubsignés, certiffions à tous qu'il apartien-
 « dra qu'en notre présence lecture faite des anciens
 « documents de la très-illustre et très-ancienne famille
 « de Fluvianus, originaire d'Espagne, royaume d'Arra-
 « gon, connue dans ces pays du comtat susdite ville de
 « Pernes et en France et très-particulièrement en la pro-
 « vince du Dauphiné sous les dits noms de *Rivière* et à
 « présent *Rivière*, appel du baptistère de Renaldus de
 « Fluvianus enregistré dans un ancien cartulaire où sont
 « notés grand nombre de naissances, testamens et baptis-
 « tères des enfants de la dite famille et plusieurs actes et
 « contrats de mariage, testaments, transaction, fondation
 « et notamment la fondation de la chapelle de saint Éloye
 « érigée en l'église parroissiale de cette ville sous le
 « titre de Notre Dame de Nazaret et notamment le baptis-
 « tère de Renaldus de Fluvianus, comme s'en suit :

« Mémoire de la naissance et baptistère d'un Renaldus
 « de Fluvianus de Rivera, fils de dom Joseph de Fluvia-
 « nus et de Anne de Betmar. Le parrain fut dom Renaldus
 « de Palafoix et la maraine Antonia de Betmar, sa tante,
 « en le huitième septembre l'an mil cent soixante-cinq à
 « Saragoce.

« L'an mil-trois-cent-six et le dix juin, Jacques de
 « Rivière déclare avoir reccu du capitaine de Rivière son
 « cousin de Bourgogne, cinq cent ducats qu'il avait
 « retiré de notre cousin Jacques de Fluvianus à Fraga en
 « Arragon pour le restant de ses droits. La quittance
 « Me Joseph Chabaud, notaire à Lion, en marge duquel
 « livre est écrit le mémoire cy-bas.

« L'an mil-quatre-cent-trois et le douzième may,
 « Hugues de Rivera partit de *Carcera*, qui est la *Char-*
 « *che*, en la baronnie de Forcalquier, pour Naples.

« L'an mil-quatre-cent-cinq. led. Hugues revient voir

« ses dits frères et leur fit un acquit de tous ses biens et
 « droits tant de *Carcera* que d'ailleurs auprès Jacques
 « Bertrand, notaire à Montmaurin. La date du mois est
 « entièrement rongée.

« Le tout cy-dessus se trouve écrit dans un vieux livre
 « trouvé dans les archives de la dite maison des sei-
 « gneurs de Rivière, le tout collationné par moy notaire
 « en présence des sousignés à Pernes et fait apposer le
 « sceau de la dite notre ville ce troisième septembre mil
 « sept cents deux.

« Fournillier, consul ; Perrin, consul ; Georges Choizi,
 « consul ; Propiac ; le compte de Villefranche ; Nobile ;
 « Grugière ; Jocas ; Gardanne ; Renoard de Propiac ;
 « Bonadona ; la (Buire?) ; Gerente ; Giberti ; Gassin ;
 « Antoine de Ste-Marie.

Et au-dessous : (*Malatio ?*)

« Nous Vigniers, consuls particuliers et notables habi-
 « tants de cette ville de Pernes, certifions attestons à
 « tous qu'il apartendra que messire Anathoyel-Henry de
 « Rivière-Laval, chevalier et seigneur de Sainte-Marie en
 « Dauphiné, ancien capitaine dans le régiment de Maule-
 « vrier anciennement habitant de cette ville, très-bons
 « catholique apostolique Romain de même que tous ses
 « prédécesseurs et d'une maison très-illustre, tous gens
 « d'honneur et de grande renommée pour avoir eu dans
 « icelle plusieurs gouverneurs des places importantes
 « comme de Toulon et des isles de Saint-Honorat, de la
 « ville et château de Dourlens, en Picardie, et autres, des
 « généraux des galères de France, plusieurs chevaliers
 « de l'ordre du Roy et des Grands maîtres de celuy de
 « saint Jean de Jérusalem et des cardinaux ; plusieurs
 « sont morts les armes à la main en qualité de colonels,
 « généraux commandant en chef les troupes de Notre
 « S. P. le Pape contre les gens de la Religion Prétendue
 « Réformée, qui ont empesché l'incendie des églises et
 « totalement de cette ville de Pernes et autres, pour être
 « la vérité telle avons fait le présent certificat au dit

« seigneur de Rivière, pour luy servir et valoir ainsi
 « comme de justice et y avons fait aposer par notre gref-
 « fier le sceau et armes de notre cour le douze juin mil
 « sept cents trente.

« Grugière Viguiet, juge ; Ste-Marie, consul ; Armillon,
 « consul ; Cabassoles ; Propiac Cheilus, greffier ; Quin-
 « queran ; Capellis ; De Vincés ; la Buière Boulière,
 « consul ; Gibertis (Comares ?) ; Fournillier ; Gassius. Il
 « faut observer que Anathoyelle-Enry de Rivière et *mon*
 « (ce mot est barré), père de Joseph et Antoine Baltazar
 « de Rivière.

« Nous Gaspard d'Anselmy de Grugières, Viguiet, juge
 « de la cour ordinaire de la ville de Pernes et son terroir
 « pour notre saint père le Pape et sainte Église Romaine
 « faisons foy et attestons à tous qu'il apartendra que les
 « cy-dessus souscrits et au-dessous de la susdite
 « escripte attestation sont tels qu'ils se qualifient, en
 « témoignage de quoy nous avons fait faire le présent
 « par le greffier de notre cour avec nous signé et fait
 « mettre aposer avec le scel et armes de cette ville de
 « Pernes, ce douze juin mil sept cents trente.

« GRUGIÈRES VIGUIET, juge ;

« TESTE, greffier.

« Mémoire de la naissance de Dominique Riviera, car-
 « dinal du titre des Douze Apôtres, né à Urbin le trois
 « décembre mil six cent septante un, créé cardinal¹ à
 « Rome le deux novembre mil sept cents cinquante deux
 « enterré dans l'église de son titre, l'on voit que ce
 « cardinal est sorti de la maison de Rivière, originaire
 « d'Espagne, habitant en Dauphiné comme on le vérifie
 « par les lettres que ce cardinal a écrit à Monsieur de
 « Rivière, résidant à Pernes, la première lettre datée de
 « Rome le trois mars 1743, une autre de Rome le 13 juil-
 « let 1743 et l'autre le 3 janvier 1745. Il y a encore de sa
 « branche à Urbin qui existe actuellement.

¹ Le 2 novembre 1752 est la date de la mort de ce cardinal.

Nous faisons observer que ces documents sont écrits à la suite de la généalogie de Louvet, par messire Joseph-Antoine-Balthazar de Rivière, chevalier de la Val Sainte-Marie, et de sa propre main. Quelque opinion que l'on ait sur la véritable origine de sa famille, on doit donc en conclure qu'il était persuadé, ainsi que ses ancêtres, que leur premier auteur était Renaud Fluvianus, le compagnon d'armes du Roi Alphonse, devenu seigneur de la Charce et époux de Philis de Rosans, héritière de la seigneurie de Montmorin. Nous allons donc nous borner à suivre la filiation donnée par Louvet jusqu'à l'extinction de cette antique race au commencement de ce siècle.

II

Jacques Fluvianus, fils de Renaud, changea son nom en celui de *Rivière*, selon la forme française, *Riviera* en latin. Il fut seigneur de la Charce et de Montmorin après ses parents. Il suivit le comte Alphonse II à la guerre contre Guillaume de Forcalquier qui voulait rentrer en possession de la Provence au préjudice de la donation faite antérieurement à Garsenda, sa petite-fille ; et il eut un rang si considérable à la cour de ce prince que son mérite lui valut en l'an 1230, l'alliance de Cécilette d'Agoult, fille de Raymond d'Agoult, seigneur souverain de la vallée de Sault. Elle lui apporta de grands biens dans cette vallée et à Pernes dans le Comtat Venaissin, lesquels ont toujours été conservés par leurs descendants.

Leurs enfants furent : 1^o Hugues qui suit ; 2^o Randonne, mariée à Jourdain, seigneur de Rosans.

III

Hugues de Rivière fut père de Jacques II qui suit.

IV

Jacques II de Rivière, fut seigneur de la Charce, de Montmorin, de Pommerol, et chevalier. Nous remarquons que les anciens titres qui le concernent, le nomment *dominus de Carcere*, ce qui est une traduction fautive du nom de la Charce, dérivé de *Sarceia*, Sarcia, qui signifiait broussailles, et nullement de *carcer* qui voulait dire prison¹. Les écrivains de ces temps reculés se connaissaient peu en étymologies et traduisaient les dénominations locales, souvent dérivées des divers patois, par les mots latins qui paraissaient avoir quelque analogie de forme avec elles. Les titres dont nous parlons et que citent Louvet et Pithon Curt, sont : 1° celui reçu par Jaume Broton, notaire d'Aspremont, le 12 avril 1319, pour l'achat que Jacques de Rivière, chevalier, seigneur de la Charce et de Montmorin, fils de feu noble Hugues, chevalier, fit de la terre de Pommerol, à Arnaud Flotte, seigneur de la Roche-des-Arnauds ; 2° celui du 17 septembre 1320, reçu par Bertrand Cavalier, notaire delphinal de la Val d'Oulle, par lequel Jacques acquit du même Arnaud Flotte, tout le territoire d'Entreconsors. Ces actes furent ratifiés par le comte de Provence, le 29 avril 1321, et il donna l'investiture des dites terres à Jacques de Rivière par acte reçu *Peironeti* de la ville d'Avignon.

Il avait épousé en 1306 (contrat du 10 janvier passé devant Alphanti, n° à Aix-en-Provence), Sanchette du Puget, fille de Bertrand, seigneur du Puget d'Albanetz, au diocèse de Toulon, et d'Emenjarde, dame de Roquebrune, Taradel, Villepays, Paleisson et Brenon en Provence.

Il semble que cette alliance aurait dû attirer plus encore la famille de Rivière du côté de la Provence ; au contraire, on voit que Jacques et ses enfants jouirent d'une grande considération auprès des Dauphins, qui du

¹ Baron de Coston, *Hist. de Montélimar*. — Lacroix, à l'article de la Charce. — Lesbros : *Phis de La Tour in Pén. M^{de} de la Charce*.

reste étaient unis aux rois de Naples, comtes de Provence, par les liens de la plus étroite parenté. Ainsi quand Louis, comte d'Ëttingen, ambassadeur de l'Empereur de Louis de Bavière, vint offrir le royaume et le titre de Roi de Vienne, au dauphin Humbert II, cet acte eut Jacques de Rivière pour premier témoin. *Acta fuerunt hæc apud Balmam Lugdunensis diocesis, in domo Dalphinali et in camerâ aulæ bassæ, et in presentia et testimonio potentium et nobilium virorum dominorum Jacobi de Riveria, Petri de Herbesio, Giraudi de Neuffostegen, militum, die XVI aprilis, anni 1335.*

Nous voyons que ce Jacques était le mari de Sanchette du Puget, selon Pithon Curt et Louvet. Mais il semble beaucoup plus probable que c'était Jacques leur fils, comme cela résulte des détails que Louvet donne lui-même plus loin dans son article.

Jacques II eut cinq enfants : 1° Raynaud ; 2° Jacques ; 3° Hugues ; 4° Augier ; 5° Eléonore.

Eléonore fut mariée à Jordan de Rosans, seigneur de Ribeyret, en 1340, 5 novembre, par contrat passé au château de la Charce ; les cautions pour la restitution de sa dot étant l'Évêque de Tivoli (Jean de Cors, chancelier du Dauphiné), Guillaume de la Baume. Guillaume Artaud, seigneur d'Aix. Guillaume de Ruyns, Hugonin Alleman, seigneur de Vaubonnais, Raimbaud d'Argenson, chevalier et plusieurs autres. L'acte désigne ainsi le château de la Charce : *in fortalicio de Carcere.*

Hugues de Rivière fut chanoine de Gap.

Jacques de Rivière entra dans l'ordre de saint Antoine de Viennois et y eut les dignités de précepteur ou commandeur de Sainte-Croix, de Marseille et de Navarre. Nous remarquons qu'à peu près dans le même temps, Aynard et Bertrand de la Tour-du-Pin, fils puînés d'Henry de la Tour, sire de Vinay, de la maison souveraine du Dauphiné, et de Béatrix de Baux, eurent aussi cette dignité de commandeurs de Marseille dans le même ordre : ce qui prouve combien elle était recherchée par les familles illustres et même par celle dont les aînés

étaient alors princes régnants. Il entra si souvent dans les bonnes grâces du Dauphin Humbert II, qu'il devint son premier conseiller, et prit part à tous ses actes les plus importants. Il signa par exemple le contrat de mariage de Sibylle de Baux, parente de ce prince (qui avait épousé Marie de Baux, nièce du Roi de Naples), et de Jacques de Savoie, prince d'Achaïe, le 9 juin 1339 ; l'acte du 16 avril 1335 déjà mentionné, par lequel le comte d'Ettingen, ambassadeur de l'Empereur Louis, donna en son nom, le royaume de Vienne au dauphin Humbert II ; les lettres de concession de privilèges pour l'administration du monastère de Montfleury, près de Grenoble, le 4 juillet 1345 ; enfin le fameux acte de transport du Dauphiné, le 23 avril 1343. Nous n'entreprendrons pas de retracer l'histoire des graves événements qui firent passer définitivement le Dauphiné, de la maison de La Tour-du-Pin à la maison royale de France ¹ ; il suffit de dire que Jacques de Rivière y joua un rôle important, à cause de la confiance que le Dauphin avait en lui, et qu'il continua à lui rester très attaché après que ce prince fut devenu digne de l'Eglise et eut remplacé son sceptre par la croix des patriarches et la crosse épiscopale. Humbert ne voulant plus, à cause de sa mauvaise santé, conserver l'administration du diocèse de Reims, donna sa procuration le 22 janvier 1355 à Jacques de Rivière, commandeur de Navarre, et à Guillaume Fournier, doyen de l'Eglise de Sion, pour résigner et remettre cette dignité entre les mains du Roi.

« Les conseillers de la cour de Grenoble établis par
 « Humbert, n'étant pas payés de leur pension, firent pro-
 « curation le 24 février 1348, à trois notaires, Morad
 « d'Arces, Humbert Copier et Aynar Micoud, pour se
 « transporter en France et y requérir le Roi et Charles,
 « son fils ², duc de Normandie, de leur vouloir maintenir

¹ Valbonnais, Hist. du Dauphiné. Preuves.

² La date du 24 février 1348 prouve que le manuscrit de Louvet est souvent très inexact. Car le roi Philippe, grand-père de Charles Dauphin, ne mourut qu'en 1350.

« et faire payer cette pension. Ils sont ainsi nommés :
 « Jacques de Rivière, commandeur de Navarre ; Amblard
 « de Beaumont ; Amédée de Roussillon, seigneur du Bou-
 « chage, et François de Theys, seigneur de Thorane ».

Augier de Rivière, damoiseau, entra au service du roi Jean II et il est qualifié *serviens armorum domini nostri Regis*, dans un acte important dont Pithon Curt et Valbonnais ont donné le texte et dont nous devons dire quelques mots. Les *servientes armorum*, servants d'armes, étaient les écuyers ou chevaliers armés par le Prince et commandaient une troupe de lances qu'on nommait *satellitia agmina*. Cette définition n'est pas tout à fait celle de Pithon Curt. Le *serviens armorum* était l'écuyer du Roi, qui combattait à ses côtés, et au pluriel les *servientes armorum* étaient les gardes qui approchaient de plus près de la personne du Roi, tous gentils-hommes distingués, accoutumés à la guerre et dont la valeur et la fidélité étaient connues du Prince. En effet, la commission dont Augier de Rivière fut honoré par le Roi, prouve quelle confiance ce monarque avait en lui. Le dauphin Humbert II étant mort au mois de mai 1355, le roi Jean voulut que l'épée delphinale, et la bannière de St-Georges qui de temps immémorial étaient conservées au trésor de l'église Saint-André de Grenoble, fussent remises à Charles Dauphin, son fils, et c'est Augier de Rivière qui, par son ordre, alla les recevoir et les apporta à Sarcelles, près de St-Denis, où le jeune prince se trouvait alors. Valbonnais et Pithon Curt ont donné le texte de l'acte de remise. On y voit que le 25 novembre 1355, Augier de Rivière, de retour de Grenoble, remit cette épée et cette bannière *qui sunt et esse dicuntur pretiosa et virtuosa jocalia Dalphinatus*¹, à Charles de France, Dauphin de Viennois, en la présence de Louis de

¹ Le président DE VALBONNAIS, dans son histoire du Dauphiné, parle de cette épée dont la garde était faite en bois de la vraie croix, et de cette bannière de saint Georges, qui était le patron des Dauphins et du Dauphiné, des Gênois et des chevaliers en général, *Sanctus Georgius patronus equitum*.

France, comte d'Anjou, du grand chambellan Adam de Melun, de Guy de Leusse, et Artaud de Beausemlant, maître de l'Hôtel du Dauphin, chevaliers, etc., etc. C'est assurément un fait très intéressant pour la maison de Rivière, que d'avoir pris une si grande part aux actes glorieux du dauphin Humbert II, et d'avoir remis ainsi effectivement les insignes de la souveraineté, au prince français qu'il avait appelé à être *son fils adoptif et son successeur*.

V

Raynaud II de Rivière, seigneur de la Charce, Montmorin, Sahune (*Ausedonna*), Pommerol, Arzelliers, fut investi de la châtellenie de Serres, par l'acte solennel de 1343, qu'on trouve rapporté par Valbonnais. On sait que les Dauphins choisissaient pour être châtelains ou baillis de leurs Etats, les gentilshommes les plus distingués par leur naissance et leur mérite, tels que les La Tour-Vinay, les Roussillon, les Beaumont, les Bérenger, les Theys, les Alleman, les Aynard, les Villars, etc., etc.

Raynaud se fit confirmer, par acte passé devant Guillen Rosier, notaire d'Aubahac, le 11 août 1327, la possession de la terre de Pommerol vendue à son père en 1319, par Arnaud Flotte.

Par acte passé devant le même notaire le 23 avril 1337, il acquit la moitié de la terre de Sainte-Marie, de Bertrand de Camps, coseigneur d'Aubahac; et le 20 septembre 1351, par acte passé chez Audouard, notaire au Buis, il acheta l'autre moitié à Perceval Flotte, seigneur de la Roche, à qui il donna en échange, ses terres de Montmorin et de Sahune. Ce Perceval l'avait acquise, le 14 janvier 1320 (acte reçu par Guigues, notaire de Rosans), de noble Jourdan de Rosans, en paiement des droits de dame Philippe de Rosans, sa mère, femme de Obert Flotte et fille de Perceval de Rosans, lequel l'avait acquise de Raynaud de Pommerol, le 24 avril 1291 (acte reçu par Pons Bernouin, notaire de la Charce), se trouvant alors

possesseur de la terre et seigneurie de Sainte-Marie, Raynaud de Rivière, seigneur de la Charce, en fit hommage au Dauphin (Charles de France), en 1352 (acte reçu par Humbert Piloti de la Buxière, notaire delphinal), et aux mois de juin 1352 et avril 1356, il reçut les hommages de ses nouveaux vassaux et leur donna investiture, selon deux cahiers signés de Pons Forest et Guillen Jourdan, notaires de la Mothe.

Raynaud avait épousé, en 1330, Bérengère de Rosans, fille unique et héritière de Jourdan de Rosans, seigneur d'Alons. La noble famille de Rosans s'est éteinte en ses diverses branches, dans les maisons d'Autane, de Mévouillon et de Draguignan.

De ce mariage vinrent :

1° Jacquemet qui suit ;

2° Hugues qui forma la branche des seigneurs de la Charce, substitués ensuite à la maison du Puget. Sa descendance sera rapportée à la lettre B.

3° Jourdan, seigneur d'Alons et Pommerol, mourut sans postérité, et fut l'un des héritiers principaux de son père, comme il sera dit à l'article de Hugues.

4° Jacques-Raynaud, religieux de l'ordre de St-Antoine de Viennois et commandeur de Navarre.

5° Augier, chanoine infirmier de l'église de Vienne ;

6° Randonne, mariée le 12 juillet 1359 (acte reçu par Guillen Parastre, notaire), à Jean Hilaire, damoiseau qui devint ainsi coseigneur de Sainte-Marie. Elle n'eut pas d'enfants et testa le 24 septembre 1391.

7° Annette, religieuse au monastère de Montfleury.

(A suivre).

COUP D'ŒIL HISTORIQUE
SUR LES
MATHÉMATIQUES

TROISIÈME PARTIE¹

(Suite)

II
Renaissance

« Ce n'est point la Terre, mais le Soleil, qui est le centre de l'univers. Au lieu de voir, reine immobile, le Soleil, soumis à sa loi, se déplacer pour elle, c'est la Terre qui se meut sous l'influence de ce roi des astres. Tournant sur son axe en vingt-quatre heures d'Occident en Orient, elle présente et cache alternativement au Soleil chacun de ses deux hémisphères; de là le jour et la nuit. Mais, dans son mouvement de rotation, la Terre avance dans l'espace, et ce mouvement de translation l'emporte autour du Soleil dans un cercle qui s'accomplit en 365 tours de la Terre et qui constitue l'année. Ce cercle est incliné sur l'équateur, ce qui produit l'alternative des saisons et l'inégalité des jours et des nuits. La Lune circule autour de notre globe comme celui-ci autour du Soleil, et ses révolutions mesurent nos mois. Les planètes, semblables à la Terre, sont animées, comme elle, d'un double mouvement. En deçà de ce globe, par rapport au Soleil, sont Mercure et Vénus, au-delà, Mars, Jupiter, Saturne ².

¹ Voir le Bulletin n° 34. Pages 131 et suivantes.

² Il n'est pas question de la planète d'Herschell qui ne fut découverte que plus tard.

« Ces corps sont emportés autour du Soleil avec d'autant plus de vélocité qu'ils sont moins éloignés de cet astre, le plus rapide est Mercure, le plus lent, Saturne¹. Ces mouvements, se combinant avec celui de la Terre, produisent pour nous l'apparence de ces stations et rétrogradations de planètes dont l'explication donnait auparavant tant de peine aux astronomes. Ame du système, le Soleil dispense non seulement à tous ces globes la chaleur qui les féconde et la lumière qui les éclaire et qu'ils se transmettent ensuite secondairement l'un à l'autre par réflexion, mais les enveloppe encore dans le rayonnement d'une force mystérieuse qui règle leur course et maintient dans leurs mouvements l'ordre primitif établi par le Moteur suprême. Plus loin, et à distance incalculable, est le ciel des étoiles fixes. »

Tel est le spectacle sublime de grandeur, d'harmonie et de simplicité que la main de Copernic vint dévoiler au monde. Les successeurs de ce grand homme découvriront les augustes détails et saisiront les merveilleux rapports du système solaire ; mas à lui la gloire d'en avoir, le premier, embrassé le divin ensemble !

Il est à peu près certain que l'opinion pythagoricisme de l'immobilité des cieux ne fut connue des modernes que par les livres grecs qui leur vinrent de Constantinople après la prise de cette ville. On sait que Platon ne fut apporté qu'alors en Occident, et il est vraisemblable qu'il en a été de même des autres ouvrages de l'Antiquité qui conservaient la trace de cette doctrine. Les Occidentaux du Moyen Age ne possédaient guère, en fait de grands auteurs anciens, qu'Aristote et Ptolémée qui leur venaient des Arabes et que ces derniers avaient soustraits aux flammes d'Alexandrie ou trouvées dans le tribut imposé par le calife Almamoûn à l'empereur Michel III. Copernic eut le bonheur de venir au moment où le flambeau caché, après avoir jeté quelques rayons précurseurs, venait

¹ Il n'est pas ici question de la planète Uranus qui ne fut découverte que longtemps après.

d'apparaître dans sa plénitude et il en profita pour se guider vers des régions inexplorées. Mais cette considération n'affaiblit point son mérite et laisse subsister intacte et radieuse son auréole de génie créateur. Si les Arabes furent privés du flambeau qui marcha devant l'astronome polonais, les géomètres de l'école d'Alexandrie, qui le possédaient, ne s'en éclairèrent pas davantage malgré leur vue perçante et leur esprit investigateur, et la notion du vrai système du monde resta chez eux à l'état de conception inanimée, de chose idéale dont la science des faits ne tira aucun bénéfice. Prenant cette donnée féconde pour point de départ de ses recherches, Copernic en élargit la base et en ordonna les éléments par ses observations et par les inspirations de son génie, de manière à en former un tout complet et harmonieux, une réalité puissante qui s'empare de l'intelligence et que la raison est heureuse d'admettre. Voyez comme la vie est prompte à s'introduire dans ce corps si bien constitué ! avec quelle activité elle y circule ! quel développement elle y prend ! Quittant le chemin tortueux de l'apparence pour se lancer dans la voie directe du vrai, la science ne marche plus, elle vole. Bientôt, prenant son essor au-delà de cet univers que le Soleil domine, elle ira parcourir ces autres mondes innombrables qui peuplent les profondeurs de l'espace ; son aile infatigable, retrempée sans cesse au feu de la vérité, l'emportera dans les régions supérieures de la Création et ne s'arrêtera que devant la sphère du Créateur lui-même.

En ce temps, le célèbre et infortuné Ramus assignait le premier, en France, aux mathématiques le rang élevé qu'elles doivent occuper dans l'instruction publique ; mais cet esprit supérieur, trop animé du désir d'innover, après avoir ébranlé Aristote au choc de son argumentation, eut la malheureuse idée de tourner son effort contre Euclide, et il alla se briser sur cette pierre angulaire de la Géométrie. Avec Ramus, la science de l'étendue ne se perfectionna pas ; mais elle sortit de l'enceinte des écoles pour se montrer au grand jour et cette exhibition lui

valut l'hommage de nobles génies qui lui consacrèrent désormais leur existence et transmirent leur foi à la génération suivante. Le plus illustre d'entre eux est François Viète qui se distingua surtout comme algébriste.

Après l'astronomie, c'est encore l'algèbre qui fait le plus de progrès. Tartalea et le fameux Cardan, venus après Paccioli, se disputent la résolution des équations du troisième degré. Ferrari, élève de ce dernier, pousse ses investigations jusqu'aux équations du quatrième degré, et sa règle, développée par Raphaël Bambelli devient un fait acquis à la science. Mais l'algèbre attendait encore son législateur, lorsque parut François Viète qui, en introduisant l'usage des lettres de l'alphabet pour exprimer les quantités connues comme leur valeur inconnue, la débarrassa de l'attirail de chiffres qu'elle traînait à sa suite et lui donna, pour ainsi dire, des ailes qui lui permirent de s'élever aux plus hautes spéculations. La considération des équations de tous les degrés, qui universalisa ce qui n'avait auparavant qu'un caractère individuel, l'application rudimentaire de l'algèbre à la géométrie, art qui, se développant, un siècle après, entre les mains d'un plus grand maître encore, fera participer cette dernière science à la faculté généralisatrice de la première, sont, parmi les découvertes de Viète, celles qui témoignent le plus éloquemment de la puissance de son génie, et qui doivent le faire regarder, nouveau Diophante, comme le véritable inaugurateur de l'algèbre, chez les modernes. Fécondée par lui, cette branche des mathématiques va produire des fruits abondants et substantiels, qui entreront désormais régulièrement dans l'alimentation du corps scientifique et ne contribueront pas peu à en accélérer le développement. Assez longtemps nous n'avons pu discerner dans notre course à vol d'oiseau au-dessus du domaine des sciences exactes que les fronts élevés des mathématiciens anglais, italiens et allemands, il nous est doux de voir un français s'élever au niveau de ces illustres étrangers et de pouvoir écrire son nom sur la même ligne.

Il est dans la nature des choses humaines que tout mouvement en avant, si rationnel et si bien calculé qu'il puisse être, soit suivi d'une réaction plus ou moins vive. Copernic venait de descendre ans la tombe lorsque Tycho-Brahé se leva pour recueillir son héritage et ce nouveau maître en astronomie, mû par un sentiment infiniment respectable mais erroné, entreprit de réformer le plan de son prédécesseur qu'il regardait comme contraire à l'Écriture Sainte. « *Josué parla au Seigneur et dit en présence des Israélites : SOLEIL ARRÊTE-TOI EN FACE DE GABAON ; LUNE N'AVANCE POINT CONTRE LA VALLÉE D'AIALON. Et le Soleil et la Lune s'arrêtèrent.* » Que signifie, au point de vue du mouvement du Soleil, ce passage de la Bible, conçu d'ailleurs en termes où resplendit toute la majesté de l'inspiration divine, sinon que l'auteur sacré, demeurant dans son rôle et dans l'esprit de la chose qu'il avait à dépeindre, parle comme guerrier et comme poète, au lieu de se servir d'un langage astronomique qui aurait été déplacé en la circonstance¹ ? Ne pouvant cependant mettre en doute le mouvement des planètes autour du Soleil et voulant concilier ce mouvement avec l'immobilité de la Terre, dont il se

¹ C'est là, ce nous semble, ce qu'il y a de plus raisonnable à dire au sujet de cet endroit du Livre de Josué, qui servit ensuite de motif à l'Inquisition pour condamner, en la personne de Galilée, l'opinion du mouvement de la Terre. L'Écriture parle comme on parlait de son temps et comme on parle encore aujourd'hui dans le langage ordinaire : *Le Soleil se lève et se couche. — Le cours du Soleil*, quoique l'on sache que cet astre est immobile relativement à la Terre. Mais, si l'on voulait une explication scientifique, il ne serait peut-être pas impossible de la donner, et voici comment : on sait par les observations faites sur le globe solaire, qu'indépendamment de son mouvement apparent, cet astre est doué d'un mouvement réel qui le fait tourner sur lui-même et qui, peut-être, l'emporte en même temps, avec tout son cortège de globes célestes, vers un point inconnu de l'espace. Or il est bien permis de conjecturer que c'est ce mouvement qui engendre celui des planètes, lequel engendre à son tour, celui des satellites, en sorte que, s'il venait à cesser, tous ces globes, au nombre desquels est la Terre, s'arrêteraient dans leur cours rotatif et révolutif comme un rouage dont on aurait supprimé le ressort. C'est donc toujours au Soleil que Josué devait

faisait comme un article de foi, Tycho-Brahé imagina que le Soleil circulait ainsi que la Lune autour de notre globe, mais que cet astre était le centre des orbites des planètes qu'il emportait dans sa révolution autour de la Terre. Ce système astronomique, qui n'était qu'une ingénieuse combinaison de ceux de Ptolémée et de Copernic, c'est-à-dire de l'erreur et de la vérité, ne fut guère adopté que par son auteur lui-même et n'ajoute rien à la gloire de Tycho-Brahé laquelle, se fondant sur de nombreuses et bonnes observations séléniques, qui l'amènèrent à la découverte de la *variation* ou du troisième mouvement de la Lune, sur l'introduction, dans le calcul astronomique, de l'effet de la réfraction et sur la première notion de la théorie des comètes, est encore assez grande pour satisfaire l'ambition d'un mortel.

L'astre du savoir, tour-à-tour obscur et lumineux avec Tycho-Brahé, brilla d'une clarté pure et inaltérable avec Galilée et Képler qui le suivirent. Ces deux grands flambeaux de la science jetèrent leurs premières lueurs sur le déclin du seizième siècle et resplendirent dans tout leur éclat au commencement du dix-septième. Contemplons d'abord celui qui se lève sur la belle et poétique Italie décorée du sceptre intellectuel qui lui est venu de la Grèce antique par l'intermédiaire des Arabes ; nous tournerons ensuite nos regards vers celui qui surgit au sein de la mystérieuse Allemagne qui, elle aussi, fournit à l'empire des mathématiques un noble tribut d'intelligences supérieures.

Le premier essai de Galilée fut un rude coup porté à l'autorité scientifique du péripatétisme. On croyait encore, sur la foi d'Aristote, que la vitesse de la chute des corps abandonnés à l'action de la pesanteur était proportion-

s'adresser pour obtenir ce qu'il désirait. Il est vrai que, dans ce système d'interprétation, l'apostrophe à la Lune était inutile, puisque ce globe, recevant son impulsion du mouvement de la Terre, se serait arrêté en même temps que cette dernière ; mais ce pleonasme, si c'en est un, n'est pas le seul qui se trouve dans la Bible et se justifie d'ailleurs ici par la grandeur de l'objet.

nelle à leur poids, et l'on ignorait la loi de l'accélération du mouvement ou de l'accroissement de vitesse qu'éprouve le corps à mesure qu'il s'éloigne de son point de départ ou que le point d'où il tombe est plus élevé. Galilée vint montrer que l'inégalité du poids des corps n'influe que faiblement sur la vitesse de leur chute dans l'air, et qu'elle est sans aucun effet sur leur chute dans le vide. Entrant ensuite plus avant dans les secrets du génie, il découvrit que *les vitesses acquises dans la chute sont proportionnelles aux temps et les distances parcourues aux carrés de ces temps*¹. Il trouva encore qu'un mobile, partant du sommet d'un cercle vertical, met toujours le même temps pour arriver aux autres points de la circonférence, qu'il tombe suivant le plan normal du diamètre, ou qu'il se meuve sur le plan incliné d'une corde quelconque, la mesure du mouvement étant proportionnelle à celle des cordes, et que la vitesse finale acquise par un corps tombant d'un point donné sur un plan horizontal est égale pour toutes les lignes obliques, ainsi que pour la perpendiculaire à ce plan. Ces découvertes conduisirent leur auteur à déterminer la courbe que décrivent les corps projetés obliquement dans l'espace : l'art militaire a fait de la théorie de Galilée la partie scientifique de l'artillerie, l'astronomie, un des principaux éléments de la mécanique céleste.

C'est dans la science des astres, dont le nom vient de revenir sous notre plume, que s'illustra surtout l'immortel Galilée. Et d'abord, à qui doit-on faire l'honneur de l'invention du télescope, qui a dévoilé dans la sphère

¹ C'est-à-dire que, si la vitesse de la chute au bout d'une seconde de temps est (comme cela a lieu approximativement) de un décimètre, cette vitesse sera de deux décimètres au bout de deux secondes, de trois décimètres au bout de trois secondes, etc., et que si (ce qui est encore dans le vrai) le corps tombant parcourt 5 mètres en une seconde, il en parcourra 20 en deux secondes, 45 en trois secondes etc. Ajoutons qu'il résulte de cette dernière propriété que, le mobile, parcourant 5 mètres dans la première seconde, en parcourra 15 dans la deuxième, 25 dans la troisième, etc., distances qui sont entre elles comme la suite des nombres impairs 1, 3, 5...

céleste tant de choses jusqu'alors inconnues ? Est-ce à Roger Bacon qui en avait exposé les principes dans ses écrits ou à Galilée qui en réalisa la conception ? A tous les deux répondrons-nous. Les hautes découvertes qui doivent influencer d'une manière sensible sur la marche de l'humanité, ne sont jamais l'œuvre d'un seul homme. Un génie éminent en produit le germe, un autre génie de même ordre vient, au temps marqué par la Providence, féconder ce germe. Quelquefois même, ces deux phases de création sont dues chacune à plusieurs individualités simultanées ou successives, qui s'éclipsent mutuellement et ne laissent ressortir d'éclatant et d'incontestable que la splendeur de l'œuvre collective. Il en fut ainsi de la boussole, de la poudre explosive, de l'imprimerie, il en sera de même du système métrique, de la vapeur, de l'électricité. Bacon avait eu la pensée du télescope, comme Pythagore celle du mouvement terrestre ; Galilée construisit l'instrument, comme Copernic édifia le système. Les seconds marchent de pair avec les premiers.

La lunette, que Galilée tourna le premier vers le ciel, allongeant prodigieusement son regard dans le champ de l'espace, lui découvrit un spectacle aussi magnifique qu'inattendu et bien fait pour exciter l'enthousiasme d'une âme ouverte aux grandes choses. Il distingua les protubérances et les excavations qui hérissent le globe lunaire et, voyant leur forme varier périodiquement de figure, de position, sans qu'elles cessent jamais d'être visibles, il en conclut que ce globe exécute ses mouvements de manière à présenter constamment la même face à la Terre ; il aperçut les taches du Soleil et, remarquant qu'elles avançaient progressivement vers un des bords du disque, puis disparaissaient pour revenir sur le bord opposé, il en tira la conséquence que cet astre tourne sur lui-même en vingt-cinq jours et demi : il découvrit encore, dans la brillante planète de Vénus, les phases qui en prouvent la sphéricité et la clarté d'emprunt, dans Saturne, l'anneau qui l'entoure ; dans Jupiter, les quatre satellites qui accompagnent cette grande planète et

tournent autour d'elle, dont les fréquentes éclipses servent aujourd'hui de signaux pour déterminer les longitudes terrestres. En dirigeant son télescope vers les constellations, Galilée vit surgir, dans des espaces qui semblaient vides, une foule d'astres lumineux et il reconnut ce qu'avait, deux mille ans auparavant, présumé Démocrite, que la *Voie lactée* n'est elle-même qu'un assemblage d'innombrables étoiles. Mais les étoiles ne lui parurent jamais plus grandes dans le champ du télescope qu'à la vue simple, le prodigieux éloignement de ces astres empêchant de voir leur disque réel et l'homme n'apercevant d'eux que l'image apparente que leurs rayons confondus offrent à l'œil et sur laquelle le pouvoir amplifiant des lunettes n'a point de prise. De ces découvertes combinées avec la théorie copernicienne sortit, claire et saisissante comme une démonstration géométrique, la preuve de l'immobilité relative des cieux et du mouvement de la Terre, et Galilée osa enseigner, comme une vérité, cette opinion restée jusqu'alors, malgré sa rationalité, à l'état d'hypothèse. On sait ce que lui valut cet enseignement et comment des ministres de Dieu¹ traitèrent le sublime contemplateur de ses œuvres, le grand interprète de sa pensée.

En fondant la théorie du système solaire, Copernic avait conservé le principe des mouvements circulaires des astres ; il pensait que les planètes déterminent des cercles géométriques dont le Soleil occupe le centre commun et qu'ainsi chacune d'elles est toujours à égale distance de cet astre. Mais la régularité la plus absolue est-elle bien la plus parfaite ? Beaucoup de produits de la nature terrestre affectent la forme circulaire, mais aucun ne la réalise complètement. Les différentes parties du corps de l'homme et des animaux, les troncs et les branches des arbres, les tiges des plantes, leurs fruits ne

¹ Il résulte d'une variante esquissée par l'auteur sur son manuscrit que cette rédaction ne le satisfaisait pas en ce qu'elle laisserait supposer de sa part, contre la hiérarchie ecclésiastique, une intention injurieuse qui était loin de sa pensée comme de ses sentiments. Il est probable

sont jamais parfaitement ronds. En est-il de même des orbites planétaires ? C'est ce que découvrit l'illustre Kepler. Observant la planète de Mars, il remarqua dans la marche de ce globe diverses inégalités incompatibles avec l'hypothèse du mouvement circulaire et il trouva, en calculant ces inégalités, qu'elles s'accordaient avec l'hypothèse d'un mouvement elliptique, ayant son centre en un point focal de la courbe ; il en conclut que l'orbite de cette planète est une ellipse dont le Soleil occupe un des foyers. Il trouva ensuite que l'égalité des secteurs décrits en temps égaux par l'astre mobile autour de l'astre fixe, conséquence rigoureuse du mouvement uniforme dans un orbe circulaire, existait encore, pour le mouvement varié, dans un orbe elliptique, la vitesse du premier de ces astres augmentant ou diminuant en proportion qu'il s'approche ou qu'il s'éloigne du second. Ces résultats qu'il avait obtenus pour Mars, Képler les étendit, par l'analogie et par ses observations, aux autres planètes. Voyant ensuite que tous ces corps roulent dans des orbites similaires, et que chacun d'eux varie l'intensité de sa marche selon les différentes positions qu'il occupe dans son orbe par rapport au Soleil, il se dit qu'il devait exister entre le temps de leurs révolutions et la grandeur de leurs orbites une relation générale qui unirait entre eux tous les corps du système planétaire comme les membres d'une même famille et qui leur rappellerait sans cesse, en quelque lieu de la sphère céleste qu'ils se trouvent, leur solidarité de mouvement et l'identité de la force qui les régit. De l'ensemble de ces méditations sortirent ces trois propositions célèbres

que, si la mort lui eût laissé le temps de revoir et de publier lui-même son ouvrage, il aurait, au risque de supprimer l'antithèse, mis en cause les seuls théologiens de l'époque qui, cédant à la clameur des préjugés ambiants, usurpèrent si mal à propos, dans cette circonstance, sur le domaine de la physique qui n'est pas le leur...

Mundum tradidit disputationibus...

(Note des fils de l'auteur).

auxquelles l'équitable postérité a donné le nom de *Lois de Képler* et dont la dernière, surtout, marque le point le plus élevé que l'esprit de l'homme ait jamais atteint :

Les planètes décrivent autour du Soleil des ellipses excentriques qui ont pour foyer commun le centre de cet astre.

Le rayon secteur de chaque planète décrit autour de ce foyer des aires proportionnelles aux temps.

Les carrés des temps périodiques des planètes sont entre eux comme les cubes des grands axes de leurs orbites, ou, ce qui revient au même, comme les cubes de leurs moyennes distances au Soleil, qui sont toujours la moitié de ces grands axes.

Indépendamment de la découverte de ces trois lois admirables, qui semblent un appendice au premier chapitre de la Genèse, on doit à Képler d'importants travaux physiques et géométriques qui feraient la glorification d'un génie moins sublime. Telles sont ses recherches en optique, à la suite desquelles il perfectionna le télescope et expliqua le mécanisme de la vision, ses considérations sur l'attraction réciproque de la Lune et de la Terre, dans laquelle il découvrit la cause du flux et du reflux de la mer, ses Tables astronomiques fondées, les premières, sur les lois du vrai système du monde, et qui élèvent son aptitude au travail à la hauteur de son talent.

La science réserve à ses adeptes des dilections ineffables qui n'ont point d'équivalent dans les jouissances vulgaires que procurent aux autres hommes les dons de la fortune et la tranquillité de l'existence. Sans cela, le partage des biens et des maux de la vie serait trop inégal au détriment des premiers, et la science risquerait de voir le monde désert ses autels à la vue des coups de l'adversité qui frappe ses pontifes. Galilée fut persécuté par l'Inquisition, et son front, portant la double couronne des cheveux blancs et des rayons du génie dut se courber devant un arrêt de condamnation qui anathématisa sa doctrine et fit de la « chaîne des voûtes » qu'il avait

découverte, une chaîne de prisonnier qui le tint en captivité le reste de ses jours¹. Képler éprouva un autre genre d'infortune : il manqua du nécessaire. Son cœur magnanime, indifférent à ses propres maux, était déchiré par les privations qu'endurait sa famille. « Le sentiment de tristesse profonde que lui inspirait sa position, dit un biographe, se fait jour dans plusieurs de ses écrits, mais cette grande voix qui demandait du pain aux hommes en échange des vérités qu'elle venait leur annoncer, ne trouva point d'écho dans le monde ». Plaignons ces athlètes sacrés de l'intelligence, ces nobles martyrs de la science, victimes de l'indifférence ou des passions humaines, mais ne nous laissons point de marcher dans les voies qu'ils ont ouvertes, et soyons moins prompts à nous affecter de nos propres misères en voyant celles qu'ont endurées de si grands hommes.

A la suite de ces génies dominateurs, que leur vol a portés au sommet de l'échelle du savoir, se pressent une foule d'estimables savants, leurs contemporains, qui en occupent les degrés intermédiaires et qui en multiplient les échelons par d'ingénieuses découvertes. Stevin étudie les lois de l'hydrostatique, démontre les propositions fondamentales de cette science trouvées par Archimède et indique le fameux *parallélogramme des forces*. Castelli s'occupe spécialement du mouvement des fluides et crée cette partie intéressante de l'hydraulique qui a pour objet la mesure des eaux courantes. Scheiner invente le pantographe. Adrien Métins trouve le célèbre rapport 113 : 355 du diamètre du cercle à sa circonférence, composé des trois premiers chiffres impairs, répété chacun deux fois de suite. Clavius réalise la partie mathématique de la réforme du calendrier. Salomon de Caus jette les premiers fondements de la théorie de la vapeur, prévoit

¹ Galilée fut en effet condamné à la détention perpétuelle en 1633. Mais l'indulgence du pape Grégoire XV, qui l'estimait personnellement, commua d'abord cette peine en une sorte d'internement dans la maison de campagne d'Arcetri que possédait le savant près de Florence et quelques années après il fut rendu à la liberté. (Note des fils de l'auteur).

les miracles que doit produire son application à la mécanique. Dominis aborde la théorie de l'arc-en-ciel. Drobhel invente le microscope. Equasio Dante démontre les règles de la perspective et construit un gnomon qui sert à fixer les équinoxes et les solstices¹. Albert Giraud donne la mesure du triangle sphérique et montre l'usage en géométrie des racines négatives. Guldin reproduit et perfectionne la méthode de Pappus d'Alexandrie pour la mesure des surfaces et des solides de révolution au moyen du centre de gravité de la figure génératrice. Harriot démontre que toutes les équations des ordres supérieurs sont le produit d'équations simples et fonde ainsi le principe de la génération de ces quantités. Snellius mesure le premier trigonométriquement, c'est-à-dire d'après une méthode, certaine un arc² du méridien terrestre ; Porte inventa l'appareil de la chambre obscure. Néper, enfin, s'illustre entre tous les mathématiciens de second ordre par la découverte du calcul logarithmique, lequel, développé par Briggs et perfectionné par le grand Képler, est devenu un si grand moyen d'abréviation pour les opérations numériques et pour celles de la trigonométrie.

La carrière de Galilée qui s'étend de 1564 à 1642. enferme celle de Képler, qui n'alla que de 1571 à 1630, et lui permit de multiplier davantage ses travaux ; mais l'éclat des astres ne se mesure point à la grandeur de leurs orbites. L'un a découvert un plus grand nombre de merveilles de la Création, l'autre a lu plus intimement dans la pensée du Créateur : leur gloire est égale.

Un de leurs égaux, passant par dessus les rangs intermédiaires, s'avance sur la scène et vient leur succé-

¹ Un autre mathématicien Jean-Baptiste Dante, qui vivait à peu près à la même époque, imagina des ailes au moyen desquelles il osa s'élancer de la plus haute tour de la ville de Pérouse, traversa la place et se maintint quelques temps dans l'air ; brillant exploit de mécanique qui n'a pas été renouvelé.

² La méthode est, en effet, certaine ; mais, par suite d'erreur de calcul, Snellius n'obtint qu'un résultat inexact.

der au trône de l'intelligence. C'est Descartes, ce fier génie, qui, répudiant les enseignements de ses devanciers, ne voulut faire usage que de sa seule raison pour rechercher la vérité dans la nature et dans la science. Cette raison, assistée d'ailleurs d'une prodigieuse force d'imagination, le servit admirablement pour les choses morales et spéculatives où tout est sentiment ou calcul ; mais elle le laissa s'égarer dans les choses physiques où l'esprit de logique et de déduction ne peut rien s'il ne s'appuie sur l'observation et sur l'expérience. Jetons un voile sur son système cosmologique, où il tente d'expliquer la formation de l'univers par la combinaison de trois matières, dont le mouvement rectiligne, émané de Dieu, se change, par la résistance des parties anguleuses, en mouvement courbe et forme des tourbillons dans lesquels les éléments les plus déliés, qui constituent la matière *subtile*, se réunissant au centre, forment les soleils, tandis que les plus grossiers, ou la matière globuleuse, rejetés vers la circonférence par la force centrifuge, deviennent des planètes en passant à travers la matière *cannelée* qui est le milieu dans lequel tout nage et tout circule. Jetons disons-nous, un voile sur ce système des *tourbillons*, conception grandiose comme les fictions d'Homère mais aussi peu réelle, et n'en laissons rayonner au grand jour de la science que la force centrifuge qui est effectivement une des conditions de l'équilibre du monde ; laissons aussi dans l'ombre son opinion sur l'organisme des animaux, auxquels il refuse l'instinct et qu'il regarde comme de purs automates ; oublions pareillement sa théorie sur l'origine des sources qu'il fait venir de la mer par des interstices souterrains et non par les grands canaux atmosphériques ; mais admirons pleinement ses travaux mathématiques, qui ont amené dans ces sciences une révolution féconde. Après avoir ingénieusement simplifié le calcul algébrique par l'usage de l'exposant, Descartes fit pour l'application de l'algèbre à la géométrie, pratiquée avant lui par Viète, ce que celui-ci avait fait pour la résolution des équations numériques,

indiquée antérieurement par Tartalea, Cardan et Ferrari; il la généralisa, en reprenant en sous-œuvre le travail de son devancier, et en devint ainsi le vrai fondateur. Introduisant dans ses considérations géométriques la loi de succession ou de continuité, il enseigna à construire toute figure en la rapportant à deux axes fixes et en déterminant la position de chacun de ses points dans l'espace par les intersections de deux lignes variables partant concurremment de ces axes et appelées par cette raison *coordonnées*, lignes qu'il évalua en nombre et dont il assigna, pour chaque cas, la relation mathématique. Découverte immense qui permit d'exprimer chaque figure par une équation et qui, dégagant la science de l'étendue de l'attrail des lignes, comme la science des nombres avait été dégagée de celui des chiffres, la fit marcher à pas de géant dans la voie du progrès. C'est surtout dans la théorie des courbes que la méthode de Descartes est utile. En renfermant analytiquement les projections curvilignes dans des quantités numériques qu'on peut commodément tourner de différentes manières et envisager ainsi sous toutes leurs faces, il facilita singulièrement la découverte des propriétés de ces figures. Le procédé des *tangentes* qu'il découvrit et qui porte, comme toutes ses autres productions, le cachet de l'universalité, rendant les courbes applicables aux arts et à l'industrie, est, à lui seul, un bienfait inappréciable.

La mécanique doit aussi à Descartes d'importantes obligations. On lui attribue la première démonstration de l'égalité des angles d'incidence et de réflexion dans le choc oblique des corps, égalité sur laquelle repose le principe de la catoptrique; mais ce qui lui appartient incontestablement, c'est la découverte de la loi fondamentale de la dioptrique, à savoir que le sinus de l'angle d'incidence et celui de l'angle de réfraction d'un rayon lumineux qui passe d'un milieu diaphane dans un autre de densité différente, sont entre eux dans un rapport constant, découverte qui est un des plus brillants fleurons de la couronne de son immortel auteur, et qui l'amena à

la vraie explication du superbe et poétique météore de l'arc-en-ciel, On sait que la physique, où il réussit peu et les mathématiques où il excella, ne furent pas les seules choses qui entrèrent dans le plan d'études de Descartes. Celui qui avait inventé l'application de l'algèbre à la géométrie, voulut appliquer les règles de la géométrie aux principes de la métaphysique. N'admettre pour vrai que ce qui paraît évidemment tel et conduire par ordre ses pensées en commençant par les objets les plus simples, pour monter par degrés à la connaissance des plus composés; décomposer les questions complexes pour en soumettre les éléments au creuset de la raison, et ne faire entrer ensuite dans l'édifice philosophique que ceux qui ont résisté à l'analyse, tel est le fondement de la méthode cartésienne, laquelle, réalisant au moral la pensée du levier d'Archimède, remua le monde intellectuel courbé encore sous le joug de l'aristotélisme et fit entrer, pour ainsi dire, par tous ses pores le principe de lumière, l'esprit d'examen. Arnaud, Pascal et Malebranche, Bossuet et Fénelon, c'est-à-dire les plus hautes intelligences du grand siècle embrassèrent cette noble et lumineuse philosophie qui pose si magnifiquement la dignité de la raison humaine et qui est un des plus beaux témoignages que l'homme ait rendus de la sublimité de son être !

Le grand homme qui contribua si puissamment à l'émancipation de la Société européenne et que la France s'enorgueillit de compter au nombre de ses enfants, mourut en 1650, à l'âge de cinquante-quatre ans. Il fut aidé dans la partie mathématique de son œuvre de rénovation par le Père Mersenne qui lui servit de correspondant et qui cultiva la mécanique avec succès, par Desargues qui défendit sa philosophie et qui composa un traité de sections coniques estimable pour l'époque, mais qu'éclipsa bientôt l'ouvrage d'un enfant prodigieux ; par Fermat, longtemps son habile antagoniste, à la fin son partisan éclairé et auquel les mathématiques sont redevables de la méthode des *maximis* et *minimis*, de la

découverte d'une nouvelle spirale et d'ingénieuses considérations sur les centres de gravité des courbes et sur les solides formés par leurs révolutions ; par Florimond de Beaune enfin, qui, en commentant la géométrie cartésienne, y mit, pour ainsi dire, des échelons qui permirent aux contemporains d'en atteindre les hauteurs, d'en pénétrer les mystères et enseigna ensuite lui-même à déterminer les courbes par les propriétés de leurs tangentes et donna la théorie des limites des équations, qui fit faire un pas de plus à la science des nombres. Au même temps, Torricelli approfondit la théorie de Galilée, son maître, sur la chute des corps et prélude à la démonstration de la pesanteur de l'air par la construction du baromètre ; Cavalieri fonde la géométrie des *indivisibles* qui est pour l'étendue ce que le calcul différentiel est pour les nombres ; Gassendi continue la tradition de Galilée sur le mouvement de la Terre et réalise une importante observation sur la planète de Mercure ; une femme, Marie Cunitz, soutient avec honneur la tradition de Képler et calcule des tables célestes que n'aurait pas désavouées ce grand astronome. Mais, après ce splendide cercle de savants qu'emporte, pour ainsi dire, le tourbillon de Descartes, quelle brillante pléiade d'astres nouveaux se lève à l'horizon ? Reprenons haleine avant d'entrer dans cette éclatante et dernière période de l'histoire des mathématiques, et recueillons nos esprits pour en parler plus dignement.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE

Les origines de la maison de Savoie en Bourgogne (910-1060)¹

Par M. Georges de Manteyer.

Dans l'importante publication dont voilà le titre, M. de Manteyer, notre confrère, s'est donné pour tâche de reviser les travaux du savant italien, D. Carutti, en ce qui concerne les origines de la Maison de Savoie, et de résoudre, à l'aide de documents nouveaux, ajoutés aux anciens, diverses questions jusqu'ici restées à l'état de problèmes. Portant ses recherches sur une période comprise entre 910 et 1060, notre savant compatriote nous démontre l'origine absolument française de la famille régnante d'Italie, qui descend indubitablement de Garnier, vicomte de Sens et comte de Troyes (870-880), et non des comtes Bosonides, comme le prétend Carutti. De plus, il la fait remonter, du côté des femmes, par les rois puis par les ducs de Bourgogne jusqu'à Charlemagne. C'est ainsi que le roi Victor-Emmanuel III est le descendant direct, à la 36^{me} génération du grand Empereur. M. de Manteyer ajoute que, si on s'en réfère à des vies de saints et à des généalogies du VIII^e ou IX^e siècle, Charlemagne descendrait lui-même, à la 9^{me} génération, de Tonantius Ferreolus, préfet du prétoire des Gaules, cousin germain du chef gallo-romain, Egidius, et beau-frère de l'empereur Avitus, au V^e siècle.

On comprend dès lors tout l'intérêt qui s'attache à cet ouvrage. Si M. Carutti a été, pour ses travaux, comblé de décorations et de dignités par la famille royale d'Italie,

¹ Rome : imprimerie de la Paix, 1899. — In-8° de 539-279 pages. Cet ouvrage a été gracieusement offert par l'auteur à la Société d'Etudes ; il été catalogué sous le n° 692

un français, un alpin, M. de Manteyer, a eu le grand honneur de reviser, de corriger, de compléter l'œuvre de Carutti, de décider les points obscurs laissés par ce dernier en suspens, de dire enfin le dernier mot touchant les origines de la famille de Savoie.

L'auteur, dans sa remarquable étude, procède par une méthode rigoureusement scientifique. Il nous présente d'abord et avec une critique impeccable, l'exposé topographique et historique de trente-huit documents, bases de ses recherches. Puis, sur ces données, il se lance avec une envergure de haute science dans des investigations d'où il déduit des conclusions pour ainsi dire mathématiques. Chemin faisant, il touche à une foule de questions d'un vif intérêt. Ainsi il nous fait voir les princes de Savoie fondant leur puissance surtout sur l'Eglise, lui donnant des évêques, des archevêques et des papes et recevant d'elle en retour d'opulents apanages, la protégeant un jour et s'enrichissant le lendemain à ses dépens, tradition constante à laquelle ils ne se sont que trop montrés fidèles.

L'auteur clot son œuvre par deux tableaux. L'un est une carte géographique et chronologique, qui nous fait assister aux migrations successives des descendants de Garnier, entre 900 et 1045, de Sens et de Troyes à Bourges, Vienne, Arles, Belley, Aoste, St-Jean-de-Maurienne et Turin. L'autre est une généalogie de la Maison de Savoie, de ses alliances et de ses affinités avec les familles royales au x^e et xi^e siècles. Ces tableaux nous font saisir d'une vue d'ensemble, autant qu'ils le résument, le contenu du livre.

Ce livre témoigne d'ailleurs de beaucoup de recherches et d'une rare puissance de travail. Aussi a-t-il obtenu dans le monde savant le succès qu'il méritait à de si justes titres.

10 novembre 1900.

F. ALLEMAND.

La peinture allemande ou XIX^e siècle par M. le marquis de la Mazelière. Paris, Plon, 1900, 6 et 428 pp., grand in-8°, 103 planches hors texte.

M. le marquis de la Mazelière, dont nous avons déjà signalé dans ce recueil deux intéressants ouvrages sur l'Inde et le Japon, vient de publier un volume du plus haut intérêt sur la peinture allemande contemporaine. Cet ouvrage édité avec un grand luxe et illustré de 103 reproductions de tableaux hors texte, est clair, agréable à lire et dénote des connaissances esthétiques supérieures et une parfaite connaissance du sujet traité.

Après l'avoir parcouru avec attention, il m'a paru qu'on pouvait en dégager les conclusions suivantes qui sont en plusieurs points cependant différentes de celles de M. de la Mazelière.

L'Allemagne a produit au commencement du xvi^e siècle deux très grands artistes, Albert Durer et Hans Holbein ; leur imagination n'est pas très brillante, leur procédé de composition se ressent de l'archaïsme dans lequel ils ont trouvé l'art de la peinture en Allemagne, mais ils sont supérieurs par la perfection du procédé technique et l'exactitude minutieuse de leur copie de la nature.

Après eux, l'école Allemande tombe dans le pastiche et l'imitation et ne sort plus de cette ornière. Une légion de peintres germains est installée dès le xvi^e siècle en Italie et imite à s'y méprendre les procédés des Vénitiens ; les portraits de Calcar pourraient être signés Titien ou Tintoret. Denner fait de la miniature en grand et ses portraits finis jusqu'à l'absurde, ne devaient pas être des tours de force si difficiles à accomplir qu'on pourrait le croire, puisqu'il a produit énormément, s'est répété à satiété et qu'il n'y a pas un musée qui se respecte qui ne puisse nous offrir un ou deux portraits de Denner, toujours les mêmes.

Dietrich est mieux qu'un imitateur, c'est un faussaire qui signait sans pudeur ses tableaux *Rembrandt* ou *Teniers* pour les vendre plus facilement. Chodowiecki copie Watteau et Lancret dans ses fêtes galantes en les accommodant à la lourdeur de son esprit natal. Quant à Raphaël Mengs, dont la réputation fut immense, il nous a donné lui-même le secret de son desideratum : unir la composition de Raphaël à la couleur du Corrège, et il est superflu de dire qu'il est resté loin de cet idéal supérieur tout en lui sacrifiant son originalité. Carstens qui passe en Allemagne pour un initiateur me paraît tout imprégné de la manière de David. Cornélius, qui avait le crayon épique et dont l'influence fut énorme sur les écoles d'outre Rhin, s'inspira à la fois d'Albert Durer et de Michel Ange dont il copie souvent les personnages ; il eût pu employer son génie, qui était très grand, à des œuvres originales et son école y eût gagné. Overbeck, le maître incontesté de l'école de Dusseldorf, copie les préraphaéliques et place des têtes sans expressions sur des draperies entourant des corps absents. Schinkel imite les ruines classiques de Panini et d'Hubert Robert. Carolsfeld, effroyable contradiction, illustre les *Nibelungen* dans le style de David. De tous les peintres de la première moitié de notre siècle, Kaulbach a été sans contredit le moins systématique ; tour à tour patriotique, religieux et au besoin érotique, il change de style suivant la mode ; on se demande quelle école de peinture peut sortir d'un pareil système.

Continuons la revue des planches de M. de la Mazelière par les peintres plus rapprochés de nous et nous n'y trouverons pas une originalité plus éclatante.

La mort de Jean Huss de Lessing pourrait être signée de Robert Fleury, le peintre des huguenots français. Rethel pastiche avec une singulière impudence la justice poursuivant le crime, chef-d'œuvre de Prudhon, et ne trouve rien de plus neuf en 1818 que de rééditer la danse macabre de Holbein en appliquant aux événements politiques de sa patrie, les scènes de cet ancien mythe du moyen âge. Banhauser peint le mauvais riche en style Louis-Philippe ; on dirait un pendant du mauvais proprié-

taire de Jacquand de l'école lyonnaise de 1840. Piloty c'est Paul Delaroche ; sa mort de Wallenstein c'est la mort de Guise ; le cadavre est le même mais il est retourné. Feuerbach imite les scènes bibliques de Bida. Zügel nous peint des bœufs au labourage qui sont ceux de Troyon ; Kalckreuth, des scènes champêtres qui ressemblent furieusement à celles de Jules Breton ; Liebermann, une vieille gardeuse de chèvres qu'on pourrait croire de Millet. Quant à Böcklin, il y a deux hommes en lui ; il rapelle avec ses paysages sataniques ceux que Victor Hugo dessinait parfois d'une main inhabile et prétentieuse, et dans ses scènes antiques il adopte absolument la manière du vieux Mantegna.

Ainsi donc depuis des siècles les peintres allemands n'ont vécu que d'emprunts et d'imitations. Depuis quelques années, il est vrai, ils paraissent tendre à une certaine originalité, mais pour tomber dans un travers qui n'est pas moindre, dans une erreur capitale, l'art utilitaire, humanitaire, symbolique, politique et social destiné à adoucir ou aigrir les mœurs, à calmer et au besoin à déchaîner les passions. Il faut voir le bonhomme en bois de Stuck, vissé sur un cheval qui tient de l'ours et de la chèvre et circulant sur un champ pavé de cadavres nus (c'est *la Guerre* que cela entend représenter), pour comprendre jusqu'à quel degré d'aberration cette peinture de journaliste peut aboutir.

Le peintre allemand de notre époque le plus charmant, celui qui restera parce que sa facture est excellente et sa composition n'a aucune prétention philosophique, c'est Knaus. Ses tableaux de genre, *la Cinquantaine*, *l'Escamoteur*, seront disputés par les connaisseurs et se couvriront d'or lorsque les grandes machines sociales des autres seront déjà oubliées.

Mais au milieu de tout cela nous ne voyons pas poindre l'initiateur, l'homme de génie qui donnera à la peinture germanique moderne son accent propre et qui lui tracera une voie nouvelle.

J. ROMAN.

CHRONIQUE

PAR M. A. DUMAS

Avec l'année 1900 se termine le dix-neuvième siècle. A côté des dissentiments qui frappent tout le monde, une publication comme la nôtre doit, ce semble, regarder plutôt quelques traces de concorde, quelques signes de conciliation, qui seront peut-être le germe d'un meilleur temps.

L'année qui finit, fut celle de l'Exposition, la fête de Paris et de la France. Presque tout le monde dit du mal de la centralisation et cependant la folle ville ne perd rien de ses séductions. Elle en a de très sérieuses : le bon goût, la finesse artistique, la simplicité semillante. Elle est, de plus, comme le foyer de la famille française. L'Exposition a fortifié les liens de parenté. Les fils éloignés ont apporté de l'air neuf et se sont retrempés aux traditions communes. Et la France a pris d'elle-même une connaissance plus précise et plus sympathique.

L'Exposition nous a fait connaître aussi l'étranger. C'a été comme un rapide tour du monde exécuté sur place. Les autres nations ont mis, à l'étalage, le meilleur d'elles-mêmes, avec la coquetterie de se faire admirer. Reconnaissons ce qu'elles ont d'admirable. Etudions-les surtout et faisons mieux. L'exposition allemande, a été fort remarquée. Les progrès industriels de cette nation sont surprenants. On s'en apercevait bien, mais il n'était pas mauvais qu'une démonstration vigoureuse en fut donnée. La France, qui a profité d'autres leçons, saura comprendre celle-là.

En revanche, notre exposition artistique a montré que nous étions toujours, malgré quelques outrances d'importation étrangère, le pays du bon goût, de la modération élégante et de l'originalité discrète.

Enfin, dans les nombreux congrès scientifiques qu'elle a

organisés, la France a prouvé sa grande préoccupation des choses morales. A l'époque relativement pacifique où nous sommes, la lutte internationale sera portée de plus en plus, non seulement dans le domaine économique, mais encore dans le domaine scientifique. Déjà le commerce et l'échange, ont, malgré une concurrence acharnée, une certaine vertu d'apaisement et de conciliation. Pour rivaliser, il faut se connaître, s'estimer et s'aimer à quelque degré. Mais cela est bien plus vrai quand il s'agit de la pensée et de l'âme. En accordant à cette sorte d'idéalisme une telle importance, notre pays a fait acte de noblesse. Ces belles assises de la science, où les plus calmes célébrités de tous pays ont fortifié leurs relations, nous semblent compléter, en les couronnant, les efforts plus agités des arts mécaniques.

Mais ces hautes leçons de développement intellectuel, Paris et l'Exposition n'ont pas été les seuls à les donner au monde. Il existe, à quelques lieues d'ici, un monument singulier qui semble appelé à un rôle civilisateur. C'est le théâtre antique d'Orange¹ qu'on a appelé le *Beyrouth Français*². La reconstruction que l'on en fait peu à peu, et les représentations qu'on y a déjà données ne s'expliqueraient pas par la simple curiosité archéologique et le vulgaire amour-propre national.

Il est certain que pour arriver à une action forte et bienfaisante, il faudra beaucoup de temps. Mais qu'im-

¹ Pour la description de ce monument, voir : *P. Mérimée, Notes d'un voyage dans le midi de la France*, Paris, Fournier, 1835 ; — et surtout : *A. Caristie, Monuments antiques à Orange, arc de triomphe, théâtre*, Paris, Didot, 1856. (Cet important ouvrage, ainsi que le précédent, du reste, se trouve à la bibliothèque de la ville de Gap).

² « Le théâtre d'Orange a mérité le qualificatif que lui donne la presse allemande et qui fait le titre même d'un petit livre documenté que vient de lui consacrer M. Brœutigam, *le Bayreuth français*. (Figaro, 10 août 1900). Rappelons, à ce sujet, que cette appellation figure déjà dans les belles paroles de M. Maurice Faure, prononcées à la tribune de la Chambre des députés le 16 février 1895.

porte ? Les institutions vraiment grandes en sont presque toujours là.

En attendant, on ne peut nier que ce soit du grand art dramatique. Cette foule humaine, déployée comme un éventail animé et frémissant, où les rangs sont pour ainsi dire confondus, est presque gagnée d'avance par l'enthousiasme : on sent que l'explosion couve, toujours prête à éclater.

Les places ne sont pas à un prix très élevé ; et la nature du spectacle est telle ordinairement que tous les âges peuvent y être admis et que toutes les délicatesses sont assurées d'être respectées.

Au milieu de tant d'occasions qui divisent, on est heureux, de temps en temps, de s'unir dans un commun enthousiasme. L'étranger même, fort curieux de ces représentations si originales, s'étonnera peut-être des ressources de notre langue, et, après l'admiration partagée, sentira moins la dureté des frontières.

Il faut espérer que, sur pareille scène, on jouera toujours, ainsi que par le passé, des œuvres antiques ; ou, comme *Athalie*, sentant l'antiquité. Non certes pour accorder la représentation avec l'aspect du monument ; mais, si paradoxal que cela paraisse, pour répondre à des besoins de l'âme moderne.

Qu'on y songe ! Voilà une enceinte taillée dans la montagne, il y a des siècles, pour offrir en plein jour, des spectacles à des hommes tout à fait différents de nous-mêmes. Et aujourd'hui, ce théâtre est ouvert, la nuit, à un peuple qui ne connaît plus l'âme latine. Ce qu'on y représente date de loin ; mais de ces œuvres il s'élève aujourd'hui moins un parfum d'antiquité qu'une poussière de vérité éternelle qui fascinera toujours l'esprit des hommes. L'âme antique, du reste, ne fut pas aussi belle qu'on se le figure parfois. Il n'est pas même sûr que certains mots, admirables pour nous, l'aient été au même degré pour les anciens spectateurs. Le cri d'Antigone : « Je suis née pour l'amour, non pour la haine » fut sans doute moins remarqué des Athéniens qui pratiquaient la haine

de l'ennemi et de l'adversaire, que de nous qui avons ouï une autre Parole.

Voilà pourquoi, dans ce théâtre romain, nous voudrions voir jouer surtout des pièces grecques. Plus artistiques et plus simples, elles sont aussi beaucoup plus nobles et plus idéales, malgré des tares incontestables, que les pièces latines. Je crois d'ailleurs que la récente expérience qu'on a faite du répertoire de Plaute (*Le Pseudolus*) n'a pas été de nature à encourager ses promoteurs.

A la clarté du « Bayreuth français », le félibrige prend un sens qu'on ne lui soupçonnait guère. Chose curieuse ! le Félibrige qui semblait à beaucoup un effort séparatiste, avec ses résurrections du passé, aboutit, en fin de compte, à une grande œuvre patriotique et humaine. Car, sans les félibres, le théâtre d'Orange eût sans doute resté un simple monument historique. Ces soi-disant amoureux de la petite patrie ont agrandi le domaine national et suscité un des plus beaux frissons artistiques des temps modernes.

C'est que toute idée généreuse est semence d'autres idées qui la dépassent et semblent parfois la contredire. Saluons ici une œuvre de progrès, une œuvre de moralité et une œuvre d'art. L'idéal hellénique ou plutôt chrétien, de vie simple et grande, près du peuple et de la terre, dans un décor de nature splendide, pourra se poser désormais en face des raffinements et des complications de la vie moderne. On unira *Antigone* et *Mirèio*, deux fleurs exquises de deux pays également lumineux.

C'est dans ce sens que, depuis un demi-siècle, les Félibres travaillent et laissent dire : Mistral surtout. Sa dernière œuvre est la fondation du *Museon Arlaten*. Il faut voir, d'après le discours d'inauguration du capoulié Félix Gras¹, la sollicitude du maître collectionnant les objets de ce musée. Quand tout jeune, il allait cueillant les légendes, les usages, les mots, que le puissant coloris

¹ Armana prouvençau, 1900.

de *Mireio* et de *Calendal* allait évoquer, il ne devait pas être plus empressé, plus attentif, d'un enthousiasme plus réfléchi. N'est-ce pas d'ailleurs d'une même pensée que sont issus l'œuvre littéraire et le butin archéologique ? Et cette pensée n'est-elle pas l'amour d'un des plus beaux pays qui soient, et, par-delà l'amour d'un pays, la passion tout antique de la terre, de la nature, la sympathie pour l'âme claire et haute des paysans ?

Il faut espérer que, grâce à l'influence de cette collection et à tout le mouvement social dont elle est née, beaucoup de choses continueront à vivre ou revivront, qui seraient mortes.

La littérature de la Provence, devenue presque classique, non seulement en Allemagne, mais aussi en France, sera un des parfums qui empêcheront la décomposition totale.

Nous avons, près de nous, un autre exemple qui prouve combien les Félibres travaillent pour la Patrie et pour les plus belles causes. A Forcalquier, on a inauguré, le 28 octobre dernier, une statue de Jeanne d'Arc offerte à sa ville par M. le maire et député Sicard. Il convient de signaler l'enthousiasme qui a éclaté à cette occasion, sans distinction de partis, dans cette ville si éclairée. L'Athénée avait fixé au même jour sa séance annuelle. Cette fête, si remarquable à tous égards, a eu encore ceci de particulier, qu'elle a fait connaître de nouvelles précisions très importantes concernant la thérapeutique de la tuberculose et fournies par M. E. Plauchud, le disciple de Pasteur, qui sertit, à ses heures, des poésies et des contes d'une émotion bien spirituelle.

Voici, du reste, les termes du compte-rendu relatifs à ce point scientifique :

« M. Plauchud qui, par son ingénieuse perspicacité a déjà fait faire à la science quelques utiles progrès, a indiqué dans un substantiel travail, ses observations sur la tuberculose et la phthisie. Il a remarqué que les marins et les populations qui se nourrissent de poissons en sont à

peu près indemnes, que l'huile de foie de morue est le remède le plus efficace contre ce mal terrible, et il en conclut que c'est au fluor, plus abondant dans la mer que dans les produits du sol trop appauvris de cette substance, qu'est due la valeur des aliments contenant une suffisante quantité de ce corps. Il faut donc combattre la tuberculose par une nourriture plus fluorée¹ ».

Nous félicitons bien sincèrement l'auteur de cette communication et l'*Athénée* qui en a eu la primeur. L'un est un de nos sympathiques membres honoraires ; l'autre est une société analogue à la nôtre, faisant vaillamment son œuvre de recherches désintéressées, d'art sincère et de patriotisme clairvoyant. Un autre lien encore nous unit à elle : elle a publié, comme nous, quelques œuvres d'un alpin, à l'intelligence large et au cœur chaud, le poète Célestin Roche, dont nos lecteurs ont certainement remarqué le beau travail sur l'histoire des mathématiques, en cours de publication dans le *Bulletin*. L'*Athénée* a publié notamment, de ce poète, la pièce *sur les Grecs* qui a valu au fils de l'auteur, M. Célestin Roche, le titre de membre correspondant du Parnassos.

Alfred DUMAS.

Nous avons reçu les informations suivantes :

« M. Albert Chauvet, en faisant défoncer un terrain à Ribiers, au-dessus de sa ferme de Châtillon, a découvert les restes d'un chemin romain longé dans sa partie inférieure par un mur de soutènement. On a trouvé également aux environs quelques indices de constructions avec des tombes fort nombreuses de l'époque romaine. Elles étaient toutes construites en tuiles à crochet. Les unes renferment des ossements, les autres des cendres, ce qui semble indiquer que les unes sont chrétiennes et les autres païennes. Quelques objets qui précisent la date de ces substructions ont été trouvés au même endroit ; ce

¹ *Journal de Forcalquier*, 4 novembre 1900.

sont deux petits vases en terre blanche assez grossièrement exécutés, une fibule, un moule en pierre dont l'usage ne peut être exactement déterminé et une série de monnaies de l'époque des Antonins, appartenant aux princes suivants : Hadrien, Antonin, Faustine mère, Marc-Aurèle, Faustine fille, Commode et Géta. Elles sont généralement d'une conservation médiocre et paraissent avoir été atteintes par le feu. Ce chemin antique conduisait de Ribiers à Bevons par le col de Franchironnette ». — J. R.

Renseignements archéologiques

Vers 1841, Daniel Brunet construisit au sortir de Gap, sur la route de Provence, une maison et un four à potier.

Il exhuma, en déblayant le terrain, plusieurs centaines de fers à cheval. Et, détail intéressant, ces fers, souvent très usés, avaient une forme d'autant plus archaïque qu'ils étaient enfouis plus profondément dans le sol.

Ces fers jalonnaient une direction avec une largeur d'environ deux mètres. Sur les côtés de cette direction, Brunet exhuma également quelques crânes, dont l'un faisait l'admiration de l'artiste potier par la pureté et l'élégance de ses formes. Il mit également à jour une urne de facture agreste recouverte d'une dalle et contenant des cendres. C'était très probablement une sépulture à incinération.

De nos jours, en creusant les fondations de son atelier pour la taille des pierres dans la direction de la maison Brunet, M. Pierre Espié a rencontré également des fers à cheval. Ces fers à cheval étaient même si nombreux que M. Espié en a attribué l'origine à l'existence d'une antique forge de maréchal-ferrant.

Une telle interprétation ne nous paraît pas vraisemblable. Les deux points de ces trouvailles se trouvent en effet dans la direction du vieux chemin de Gap à Tallard, par Châteaueux, et parallèle à la grand route.

Ce vieux chemin, qui nous paraît être la vieille route de Provence, était simplement établi sur des argiles. Or, à l'époque des pluies et surtout en automne et au printemps, les bêtes de somme devaient enfoncer profondément leurs pieds dans ces argiles visqueuses et tenaces et nombre de fers ébranlés déjà par le voyage ont dû y rester engagés. C'est sans doute ainsi que ce sont accumulés avec la boue ces vestiges du passé.

Il n'y a rien d'étonnant d'ailleurs à ce que l'on trouve d'antiques sépultures dans le voisinage, car les Romains enterraient leurs morts le long des voies.

Je tiens ces renseignements de mon beau-père, Jean-Baptiste Lascaut, ancien employé de la Préfecture et ami inséparable de Brunet Daniel, potier.

Il serait à souhaiter que des fouilles méthodiques fussent entreprises sur les parties de ce quartier qui n'ont pas encore été détruites. En outre de l'intérêt qu'offrirait une collection aussi complète de fers à cheval, il y aurait certainement des découvertes à faire également au point de vue des restes que peuvent offrir les antiques sépultures qui y ont été faites.

Le sous-sol de l'avenue d'Embrun présente aussi des vestiges romains. Dans les fondations de la maison Moulin on rencontre de nombreux débris de poterie et des urnes. De cette provenance, M. Reynaud, horticulteur, a donné au Musée une belle lampe en terre de facture soignée portant l'estampille APRIO F. — D. MARTIN.

30 décembre 1900.

Nécrologie. — *N'ayant pas reçu en temps opportun les renseignements biographiques concernant M. Clapier, de Chabestan, nous sommes obligés, à notre vif regret, de renvoyer au prochain Bulletin la notice nécrologique sur ce distingué sociétaire et généreux bienfaiteur.*

TABLE MÉTHODIQUE DES MATIÈRES

(ANNÉE 1900)

Histoire et Archéologie

Essai sur les curiosités bibliographiques de la bibliothèque de Gap (suite et fin), par M. J. MICHEL (2 ^e , 3 ^e et 4 ^e trim.).....	83-163-233
La fin de l'administration de l'ancien régime à Gap, par M. J. ROMAN (2 ^e trim.).....	99
Esprit-Paul de Lafont (1751-1793), par M. de Lafont (2 ^e trim.).....	125
Notes sur l'orgue de Louis XI et sur la chape des rois de la cathédrale d'Embrun, par M. L. DE FARCY (3 ^e trim.).....	153
L'hypocauste de Briançon, par M. J. ROMAN (3 ^e trim.).....	195
Les possessions de l'abbaye de Saint-Antoine en Viennois dans les Hautes-Alpes, en 1693, d'après un document, par M. l'abbé ALLEMAND (4 ^e trim.).....	251
Mémoire généalogique sur la maison de Ri- vière, par M. l'abbé LESBROS (4 ^e trim.).	257

Sciences

Coup d'œil historique sur les mathématiques, Célestin ROCHE, avec préface par M. I. WILHELM (2 ^e , 3 ^e et 4 ^e trim.).....	129-201-277
Glacières souterraines naturelles par M. D. MARTIN (1 ^e trim.).....	1
Le Canyon du Régalon (Vaucluse) et ses lam- beaux de molasse marine, par M. D. MARTIN (3 ^e trim.).....	183

Littérature

Notice biographique sur M. Faure du Serre, par M. l'abbé ALLEMAND (1 ^{er} et 2 ^e trim.).	55-73
Compte-rendus bibliographiques : La spéléologie, par M. E.-A. MARTEL (David MARTIN) 3 ^e trim.....	230
— Scènes de la comédie italienne, par M. GUÉRIN-LONG (Anonyme), 3 ^e trim.....	231
— Les origines de la maison de Savoie, par M. G. DE MANTEYER (abbé F. ALLEMAND), 4 ^e trim.....	295
— La peinture allemande, par M. DE LA MAZELLIÈRE (J. ROMAN).....	297

Documents

Mémoire sur l'état de la subdélégation de Gap, en 1784, par DELAFONT, publié par M. J. ROMAN (fin), 1 ^{er} trim.....	19
---	----

Divers

Chronique (Statuts de la Fédération des Sociétés savantes du Dauphiné, etc. — Découvertes archéologiques. — Concours littéraire de l'Académie du Var (1 ^{er} trim.).....	67
— Exposition de 1900. — Le théâtre antique d'Orange. — Le Musée Arlaten. — La séance annuelle de l'Athénée de Forcalquier. — Trouvailles archéologiques et renseignements (communications de MM. J. Roman et D. Martin) (4 ^e tri.), par M. A. DUMAS.....	300
Bibliographie (2 ^e trim.).....	151
Errata (1 ^{er} trim.).....	70
Nécrologie : MM. Chevallier, Dufourcet, Per- rero, Claretta (1 ^{er} trim.).....	69

Actes officiels de la Société

Composition du Conseil d'administration au 1 ^{er} janvier 1900.....	III
Liste des membres de la Société.....	V
Liste des Sociétés correspondantes.....	XXII
Procès-verbal de l'assemblée générale du 30 décembre 1899.....	XXI
Situation financière au 31 décembre 1899.....	XXIV
Projet de budget pour 1900.....,.....	XXV

TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS

(ANNÉE 1900)

ALLEMAND (l'abbé). — Notice biographique sur M. Faure du Serre (1 ^{er} et 2 ^e trim.)....	55-73
— Les possessions de l'abbaye de Saint- Antoine en Viennois, dans les Hautes- Alpes, en 1693, d'après un document. (4 ^e trim.).....	251
— Les origines de la maison de Savoie, par M. G. de Manteyer (compte-rendu bibliographique), 4 ^e trim.....	295
DUMAS (Alfred). — Chronique (1 ^{er} et 4 ^e trim.)..	67-300
FARCY (L. DE). — Notes sur l'orgue de Louis XI et sur la chape des rois de la cathé- drale d'Embrun (3 ^e trim.).....	153
LAFONT (DE). — Esprit-Paul de Lafont (1751- 1793), 2 ^e trim.....	125
LESBROS (l'abbé). — Mémoire généalogique sur la maison de Rivière (4 ^e trim.)..	257
MARTIN (David). — Glacières souterraines naturelles (1 ^{er} trim.)..	1

— Le Canyon du Régalon (Vaucluse) et ses lambeaux de molasse marine (3 ^e trim.)	183
— La spéléologie, par M. E.-A. Martel (compte-rendu bibliographique).....	230
MICHEL (J.). — Renseignement archéologique. Essai sur les curiosités bibliographiques de la bibliothèque de Gap (suite et fin), 2 ^e , 3 ^e et 4 ^e trim.....	83-163-233
ROCHE (Célestin). — Coup d'œil historique sur les mathématiques (2 ^e , 3 ^e et 4 ^e trim.).	131-201-277
ROMAN (J.). — Mémoire sur l'état de la subdélégation de Gap, en 1784, par Delafont (document) (fin), 1 ^{re} trim.....	19
— La fin de l'administration de l'ancien régime à Gap (2 ^e trim.).....	99
— L'hypocauste de Briançon (3 ^e trim.)....	195
— La peinture allemande, par M. de la Mazelière (compte-rendu bibliographique), 4 ^e trim.....	197
WILHELM (I.). — Préface au coup d'œil historique sur les mathématiques, de Célestin Roche (2 ^e trim.).....	129

UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 06851 2196



